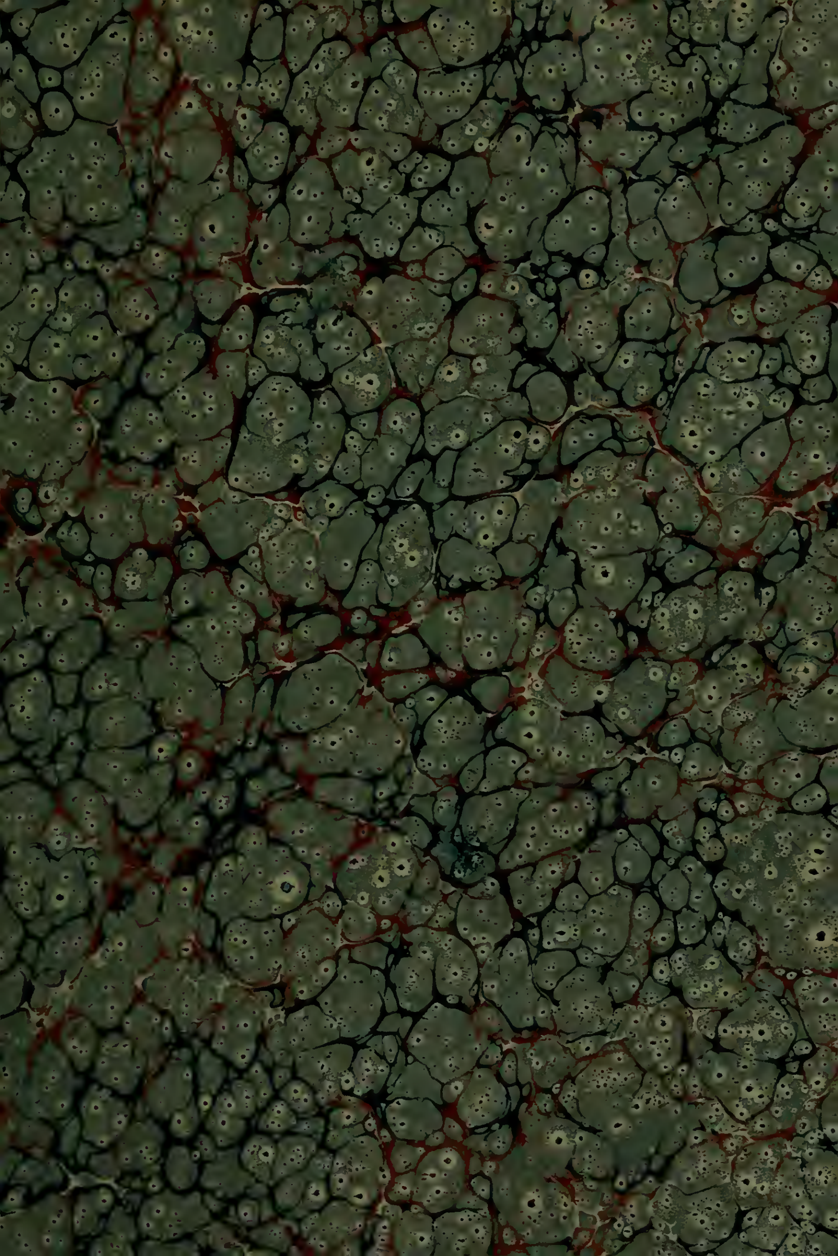

U d'/of OTTAWA
39003002268216



LE PRÉ

AUX NOISETTES

Du Même Auteur :

PARIS — IMPRIMERIE [illegible] ET Cie, RUE DU BAC, 36

JUSTE OLIVIER

LE PRÉ
AUX NOISETTES



PARIS

COLLECTION HETZEL

J. HETZEL, LIBRAIRE-ÉDITEUR

18, RUE JACOB, 18



LE PRÉ AUX NOISETTES

PREMIÈRE PARTIE

I

Les mille petits ruisseaux qui se précipitent en riant du haut des montagnes vont tous se perdre dans le lac, leur commun réservoir et leur fin dernière. Plusieurs y courent très-bien de leur propre élan; mais c'est en vain qu'ils s'y jettent ainsi bravement et tout droit : ils n'en ont pas plus de renommée. Leur océan prend toute la gloire à lui seul, il engloutit leur nom et leurs eaux, et le fleuve lui-même, fût-ce le Rhône impétueux, s'y endort comme un autre. Vaillant athlète, il en ressortira plus brillant et plus fort, lorsque le bain aura lavé ses membres noueux et ses larges épaules; mais, pendant qu'il s'y oublie un instant, on l'oublie; à plus forte raison, d'humbles rivières telles que les nôtres, qui ne peuvent se faire jour comme lui ni s'épandre au large, et sont plutôt dans la nécessité, sinon toujours dans l'inclination, de resserrer leur flot et de le contenir.

En voici une cependant, la Vignonne, sur les bords de laquelle se passèrent des événements presque aussi fameux que son nom à peine indiqué, et encore défiguré, sur les cartes. Elle n'avait rien de beaucoup plus remarquable que ses sœurs (d'agréables détours, un lit demi-ombré,

des bassins écumeux ou dormants); mais elle était l'endroit de prédilection, la retraite favorite, l'Eden de celui de tous nos personnages qui est ainsi le mieux qualifié, non pour occuper toujours le devant de la scène, mais pour nous y introduire et en lever le rideau, rideau de feuilles, comme il convient à ce genre de théâtre.

Il se nommait Fabrice et demeurait non loin de là, au village de Lunay, où, après diverses aventures, il avait fini par revenir se fixer depuis quelques années et occupait la place de maître d'école. Humble place, et cependant précaire et menacée! Il s'était peu inquiété d'avoir des patrons ou des clients; il aurait voulu n'avoir que des amis; mais la plupart des hommes, au lieu d'aimer et d'être aimés, préfèrent commander ou servir. Le pauvre Fabrice l'aurait su aisément s'il avait jugé à propos d'y réfléchir; mais il ne réfléchissait pas volontiers à ces choses, qui ne valent rien pour la santé, disait-il.

Suivons-le donc près de sa rivière. Tous les soirs on était presque sûr de l'y rencontrer dans son costume ordinaire et, sauf celui des dimanches, le seul qu'il possédât : un chapeau à grandes ailes, de longues guêtres grises boutonnées sur le pantalon (ou dessous, pour rentrer au village), et un vieil habit qui avait aussi été en son temps celui des dimanches, mais qui, devenu de semaine à son tour, avait peu à peu révélé, dans sa première teinte foncée, un ton plus clair et verdâtre dont un peintre seul aurait été satisfait.

Ce jour-là, — le jour où nous faisons sa connaissance, sans qu'il s'en aperçoive, — il était, comme à l'ordinaire, debout près de l'eau, immobile, grave, recueilli, parfaitement silencieux, le bras et le corps en avant, mais ne remuant pas, en un mot, dans toute l'attitude d'un pêcheur passionné; car c'était là l'occupation favorite de Fabrice et, s'il faut l'avouer, la majeure partie des attraits que la Vignonne avait pour lui. Il en aimait aussi les bordures de pervenche et de violette au printemps, le courant tranquille, l'onde un peu triste et pâle, et le frémissement des frênes et le bruissement des peupliers. Sans doute il

avait passé bien du temps (et nul, ni lui ni personne, n'aurait pu dire combien) à considérer les longues herbes penchées, prises et baisées au passage par quelque flot espiègle, puis lâchées et se redressant toutes confuses pour être aussitôt reprises par le flot suivant. Mais les belles truites tachetées, si fines, si alertes et si prestes, étaient surtout l'objet de ses contemplations solitaires, car il ne les aimait pas seulement à la façon d'un vulgaire pêcheur, comme une proie, mais comme des êtres doués de mouvement et de vie, dont il savait les mœurs, les goûts, les cachettes, les détours et les ruses, êtres à part, singuliers, séparés de nous par un degré de plus que les animaux qui vivent dans notre atmosphère, habitant un autre élément et, pour ainsi dire, un autre monde où, du nôtre, nous les voyons cependant, comme ils nous voient du leur. N'y a-t-il pas aussi peut-être, au-dessus de notre élément aérien, un élément infiniment plus subtil, dans lequel nous, par conséquent, nous ne voyons que fort trouble, même avec les yeux de l'âme, et d'où l'on nous voit nager et nous tourmenter dans le nôtre comme de pauvres poissons, nous qui nous croyons des aigles? N'y a-t-il pas là, de même, d'invisibles pêcheurs, qui nous guettent, et celui, entre autres, qui nous tire impitoyablement à lui sans retour? Fabrice se faisait ainsi toutes sortes de questions, mais il ne répondait pas à toutes.

Il est temps, d'ailleurs, pour ne pas risquer d'induire en erreur nos lectrices, il est temps de leur apprendre que Fabrice était marié, et même (pour lui et pour son historien, triste aveu!) que la Vignonne s'était étoilée de glaçons près de vingt fois depuis qu'il avait dit adieu à ses trente ans. Le père de sa femme était un brave et honnête soldat de l'empire, comme il y en a eu non-seulement en France, mais presque en tous pays. Il faisait partie de ces régiments étrangers, trop oubliés de l'histoire, qui, à Polotsk et à la Bérésina, aidèrent à couvrir la retraite de la grande armée. Comme la plupart de ses compagnons, il y resta, fragment inaperçu de ce rempart humain que le canon russe avait dû d'abord démolir, et qui rappelait

ce mur de briques rouges admiré du grand Frédéric à la bataille de Rossbach (1). Il n'avait pu laisser à sa fille, alors enfant, que le chétif patrimoine qui ne l'avait pas sauvé, lui, d'aller chercher fortune ailleurs.

C'était une assez jolie pente de gazon, donnant sur la rivière à l'endroit le plus fourré, et ceint, par le haut, d'une gigantesque haie de noisetiers. Cette haie antique, tolérée par incurie pendant les longues absences du vieux soldat, avait crû à l'aventure, poussant de çà de là ses longues tiges; celles-ci étaient en outre comme remparées en sous-œuvre par d'énormes souches, bizarrement tordues, sorte de mur à moitié enfoui dans le sol et recouvert d'un branchage entortillé, qui fouillait à la fois dans l'herbe et se recourbait assez haut par-dessus. Ce qu'avant eux on avait fait par négligence, les deux époux le firent par préférence et par choix : ils aimaient leur belle haie, ses fraîches voûtes en été et, aux soleils de printemps et d'automne, son abri contre quelque souffle un peu vif, traîneur ou avant-coureur de l'hiver.

Cette haie n'était point complétement inutile; elle leur tenait lieu de verger. Quelques vieux arbres, à moitié secs lorsque les époux Fabrice en devinrent les propriétaires, avaient la plupart disparu pièce à pièce, et leurs jeunes remplaçants ne prospéraient guère dans ce terrain en pente et peu profond; ils étaient, comme leurs devanciers, de race grêle, et si les arbres d'un pré en sont, pour ainsi dire, le cercle de famille, celui des Fabrice paraissait prédestiné, comme eux, à n'avoir pas d'enfants. La haie, en revanche, n'avait jamais failli à fournir son tribut de belles noisettes tombant toutes dorées de leur robe entr'ouverte, au moindre contact de la main de madame Fabrice. Un des derniers beaux jours du mois de septembre, on voyait revenir le mari avec une hotte et un

(1) A la fin de la bataille de Rossbach, le grand Frédéric dit : « Qu'est-ce donc que ce mur de briques rouges que je vois là-bas? » C'étaient trois régiments étrangers qui, fermes dans leur poste, n'avaient pas perdu un pouce de terrain. » Anecdotes du temps.

sac posé en travers par-dessus ; sa femme l'accompagnait avec un grand panier couvert à deux battants, et les enfants du village ne manquaient pas de les saluer ou de les suivre en criant : « Bonjour, monsieur le régent ! Donnez-moi des noisettes, tante Marthon ! »

Tante Marthon plongeait alors sa main, qu'elle avait longue et belle, comme il s'en trouve quelquefois au village, et rarement partout, la plongeait, disons-nous, sous l'un des couvercles du panier, et distribuait, tout en cheminant, à celui-ci une poignée, à celui-là une poignée et demie, selon l'âge et le caractère de ses petits dévorants.

En ces assauts d'espièglerie et de câlinerie, le bon Fabrice laissait tout faire à sa femme ; il doublait même le pas avec un mouvement d'humeur, non qu'il regrettât ses noisettes : il n'en mangeait que trois fois l'an, à la cueillette, la veille de Noël et la nuit de Saint-Sylvestre ; mais nous devons avouer ici deux de ses travers.

D'abord, une fois la classe terminée, il détestait s'entendre appeler « monsieur le régent, » soit que ce titre lui rappelât une profession qui n'avait pour lui qu'un médiocre attrait, soit qu'au rebours de la plupart de ses confrères de tout grade et de tout genre, il ne fût point né pédant. Mais si de lui jeter ainsi son titre à la tête le crispait intérieurement, car il n'en laissait jamais rien paraître, ce n'était qu'une bagatelle, un léger froncement d'esprit plutôt que de sourcil, en comparaison de l'horreur qu'il éprouvait pour ce nom de « tante Marthon, » donné à celle qu'il n'appelait, lui, jamais que « mon épouse, » quand il parlait d'elle à un tiers, ce qui ne lui arrivait pas souvent. Il ne disait pas « madame Fabrice, » parce qu'au village cela aurait eu un air monsieur ; « ma femme » lui faisait l'effet d'une brutalité ; « mon épouse » l'avait donc tiré d'embarras. Ce premier nom de promesse et d'amour, aussi doux, aussi frais, aussi velouté qu'un bouquet de pensées à la ceinture d'une jeune fille qui attend son fiancé, il l'avait conservé et le disait comme au premier jour. L'amour, chez lui, n'était plus sans doute à l'état de passion, mais n'avait jamais été non plus à celui d'illu-

sion. Il aimait tout simplement, mais il aimait : avec tendresse, avec déférence, avec mystère; il n'imaginait point que l'on pût cesser d'aimer ainsi ni aimer autrement. On lui pardonnera donc la crispation pénible que lui faisait éprouver le diminutif populaire appliqué à ses vieilles amours, toujours jeunes pour lui. Seul il avait le droit de dire « Marthe; » encore eût-il dit volontiers « Martha » et « Marthesia, » comme les botanistes, car il l'était un peu. Au lieu de cela, il fallait qu'il entendît ce nom banal et familier, si malsonnant à son oreille et à son cœur. C'était une de ses vexations entre d'autres plus fortes, mais peut-être moins vives; comme aussi ce fut un des motifs de lui en vouloir pour bien des gens qui ne demandent qu'à être blessés et qui vivent de petites inimitiés et de rancunes comme l'on vit de l'air du temps.

Fabrice n'était donc parfaitement heureux que dans son « Pré aux Noisettes, » comme on l'appelait. Là il était vraiment chez lui et à lui. En ce sens il y aura encore plus d'un Pré aux Noisettes dans cette histoire : chacun de nous a le sien ou voudrait l'avoir, et se le figure à sa manière. Là, donc, point de curieux, point de regardants, même de ceux qui regardent tout pour le seul fait de regarder ; point de figures connues ou inconnues, les premières souvent moins amies que les secondes, étant moins désintéressées; surtout, point de marmot qui lui rappelât ses ennuis de la classe, et s'en vînt crier à tue-tête : « Tante Marthon ! » ou « Monsieur le régent ! » car il avait fait de sa petite propriété une espèce de forteresse.

Nous avons dit la haie qui la ceignait par le haut, en s'y recourbant même aux deux extrémités : elle était si forte, si épaisse, si haute et portait sur des troncs si bien entrelacés, qu'elle était devenue impénétrable aux maraudeurs, aux chasseurs et aux passants, qui en avaient bientôt assez avec elle de leurs tentatives d'effraction et de visites domiciliaires. Son maître ne la taillait jamais, et, comme elle lui appartenait tout entière, il la faisait respecter du voisin, au grand déplaisir de ce dernier. Fa-

brice lui permettait bien de recueillir de son côté sa part de noisettes, mais il ne voulait pas qu'il fût touché à une seule branche pour l'émonder. Le voisin avait là un champ et une prairie en un mas, aussi longs que l'étroite bande de pré de Fabrice, et beaucoup plus larges; il trouvait cependant moyen d'accuser celui-ci de porter un préjudice notable à ses moissons avec cette haie qui, en hauteur comme en longueur, n'en finissait pas. Les indifférents trouvaient au moins le régent bien sot de profiter si mal d'une haie qui, réduite aux dimensions raisonnables, aurait pu, bon an mal an, lui fournir une ou deux charretées de fagots. Les avis et les conseils ne lui manquèrent pas; mais Fabrice fut intraitable et, on peut s'y attendre, traité comme tel.

Cette haie forte et munie n'avait aucune ouverture, aucune claie ou porte qui pût livrer passage à l'ennemi. A moins de tenter une escalade, que l'exhaussement du sol, l'agencement des troncs, l'entrelacement des tiges et un mélange de ronces et de lianes rendaient presque impossible sans préparatifs, nul accès de ce côté. La rivière, avec un épais taillis d'arbres et de roseaux, défendait l'autre. Elle y formait un coude qui, en rétrécissant son lit, le rendait plus profond, brisait et animait les flots. L'avance du sol était dans le pré de Fabrice et y faisait, de plain pied, un petit angle, appuyé sur le grès, bien solide et bien gazonné. Juste à la pointe se dressait, comme un fort avancé, et à moitié masquée par le feuillage, une cabane sans jour apparent, car elle était éclairée par le haut, mais avec deux portes basses, l'une donnant sur l'intérieur de la propriété, l'autre sur la rivière coulant droit au-dessous. Fabrice avait construit lui-même cette espèce de pavillon. Quelques poutres, quelques planches calfeutrées de mousse en dedans et plaquées d'écorce en dehors, avec un toit de roseaux, où il avait ménagé une lucarne et un tuyau de cheminée, en avaient fait toute la façon. L'énorme tronc d'un saule creux, encore emplumaché de quelques branches, formait presque à lui seul une des parois. Sous la porte et à deux ou trois pieds en avant,

un gros bloc de grès raboteux s'élevait un peu au-dessus de l'eau ; en face, sur l'autre bord, et à sept ou huit pieds du premier, il y en avait un second, de même nature. Sur cette rive débouchait un sentier qui, remontant les prairies, gagnait en serpentant le village. C'était là l'unique accès du Pré aux Noisettes : les sentiers à dévider à travers champs, les deux blocs de grès, piliers d'un pont sans arche, et la porte de la cabane de pêche, seule entrée et seule issue parmi le sable, les hautes herbes, les branchages et les roseaux.

Pour Fabrice lui-même, il y avait donc une difficulté, celle de franchir l'intervalle qui séparait les deux blocs, entre lesquels tournait rapidement l'eau profonde. Tant qu'il fut jeune et léger, en s'aidant d'une perche ou d'un long bâton, et même, sans cela, en prenant b[illegible] élan, d'un saut il se tirait d'affaire. Qua[illegible] moins leste, voici ce qu'il imagina.

La rivière, en cet endroit, coule su[illegible] de grès dont l'eau ronge les parties terreuses ; elle les découpe ainsi en cent façons, et y taille çà et là des bassins naturels que l'on eût appelés jadis les bains de Diane et des Nymphes. Fabrice, avec un pieu de fer, fit un trou comme celui d'une mine, dans ce lit rocheux et strié, à peu près au milieu de l'espace à franchir. Lorsqu'il se rendait à son Pré aux Noisettes, il prenait avec lui, ou un de ces forts bâtons de montagne à petite hache pour poignée, comme en ont tous les chasseurs de chamois pour se tailler au besoin des marches dans le glacier, ou mieux encore, un de ces outils de jardinage appelés dans le pays « serclorets, » c'est-à-dire « petits sarcloirs, » lesquels sont armés d'une double pelle disposée horizontalement et solidement emmanchée. Arrivé au premier bloc, il enfonçait le manche du bâton ou de l'outil dans le trou, que les yeux seuls d'un pêcheur pouvaient distinguer sous l'eau tournante et noirâtre. Ce mince, mais pourtant ferme appui, joint à une vieille adresse et à une constante habitude, lui suffisait pour gagner l'autre bloc en deux bonnes enjambées. Une fois là, le reste n'était rien. La cabane fer-

mait le passage, mais Fabrice en ouvrait la porte extérieure, donnant, comme on l'a vu, sur la rivière; il y prenait une planche sur laquelle Marthe passait à son aise, et, tout fier de lui voir franchir ce mauvais pas par ses soins, il n'avait plus qu'à lui tendre la main pour la recevoir. Il rentrait vite la planche dans la cabane, joyeux de se sentir dans son fort, Marthe et lui séparés du monde, et d'y être à eux deux. Au retour, Marthe passait la première, Fabrice retirait la planche, fermait la porte, non-seulement à clef, mais par un verrou qui, du dehors, se tirait en dedans, grâce à un mécanisme de son invention, et il regagnait l'autre rive comme il l'avait quittée; car, pour lui, il ne se servait jamais de la planche que lorsqu'il revenait le cou chargé d'une grande botte de foin dans un drap, ou les épaules d'une hottée de légumes et de pommes de terre, dont il avait, dans un coin de son pré, une petite plantation; mais, déposant un moment sa charge sur l'autre bord, toujours la planche était remise sous clef.

Telle était la voie scabreuse et, il faut l'avouer, assez sauvage et bizarre que Fabrice avait choisie pour arriver sur ses terres; mais aussi tel était son plaisir. Il serait inutile de le chicaner là-dessus : il n'en irait pas moins chaque soir à son Pré aux Noisettes par le sentier perdu et le pont improvisé. Encore un peu rustique, mais non pas rustre, et, sans penser beaucoup, ne pensant cependant pas tout à fait comme le vulgaire, si tant est que le gros du monde prenne réellement souci de penser par lui-même; orphelin, comme Marthe, dès son bas âge; fort abandonné, passablement dédaigné; après beaucoup de difficultés, de traverses et encore plus d'ennuis, il s'était trouvé, car il n'y avait mis ni de parti pris ni de réflexion, aimer la pêche, la Vignonne, son petit pré retranché derrière la haie et sa cabane au bord de l'eau. C'était là sa poésie à lui, son dada, si l'on aime mieux; et, même en fait de dada, n'en a pas qui veut; Fabrice avait celui-là. Sa journée finie, il courait s'enfermer dans son taillis, comme d'autres courent à leur jardin, au billard ou au

whist, et presque tous aux nouvelles, aux commérages et aux médisances. Lui, Fabrice, allait se taire et pêcher. Las d'exercer sa patience et celle de ses élèves, de façonner le sol ingrat de leurs têtes rebelles aux quatre règles de l'arithmétique et aux mille et une de la grammaire, il s'échappait avec une joie farouche que rien ne trahissait extérieurement, sinon un pas plus rapide, mais toujours digne et mesuré. Et quand Marthe avait passé derrière lui, que la planche était recachée dans la cabane et qu'il voyait la rivière couler entre leur petit monde et le grand, alors il était content... content comme s'il avait pu donner un coup de pied à la terre. Est-ce un si grand mal? La terre ne s'en aperçoit guère, et, dans mainte occasion, chacun de nous ne voudrait-il pas lui en donner autant... il est vrai, sans plus de résultat?

Fabrice, du reste, faisait tout cela simplement, bonnement, sans y réfléchir. Il se croyait un amateur de pêche qui pouvait en remontrer aux plus madrés pêcheurs de profession; mais voilà tout. Il aimait mieux Marthe et le Pré aux Noisettes que le reste du monde, mais il n'avait là-dessus nulle philosophie. Il ne voulait point être original, et c'est peut-être pour cela qu'il l'était devenu, en ne se piquant pas de penser, de parler et d'agir comme ses voisins; mais c'est aussi ce que les voisins ne pardonnent pas. On se porte envie, et l'on se copie pour s'effacer : c'est là toute l'originalité du grand nombre.

Malgré son caractère inoffensif, les voisins de Fabrice n'étaient donc pas sans s'occuper et s'inquiéter de lui (pour son bien, cela va sans dire). Ce n'avait été d'abord que de la curiosité, qui même avait fini par se lasser ou, du moins, par avoir ses intermittences, quand on n'avait rien vu sortir d'étrange de la façon de vivre, un peu à part, du pauvre et solitaire ménage. Non-seulement on n'avait rien appris, mais rien compris, et, l'habitude aidant, on se contentait de les trouver « bien singuliers, » et on les laissait à l'écart. Fabrice avait, d'ailleurs, quitté le pays de bonne heure; il avait voyagé avec un riche naturaliste amateur auquel il servait à la fois de copiste et d'homme de con-

fiance, mais qui était mort subitement; depuis son mariage, il avait occupé d'autres petites places avant celle de régent au village de Marthe, où il s'était enfin fixé : en sorte que, lorsqu'il revint ainsi au pays, il y fut assez longtemps considéré lui-même comme à demi étranger. On le toléra mieux qu'on ne l'eût peut-être fait de quelqu'un de l'endroit; mais quand on l'y vit acclimaté, comme un homme qui compte bien y finir ses jours, et que sa singularité, d'autres eussent dit sa simplicité de vie, loin de diminuer, se prononçait davantage, alors la curiosité se ralluma de plus belle et entra dans une nouvelle phase, celle de l'hostilité sourde et plus ou moins inconsciente, envers qui vous dérange, ne fût-ce que dans vos idées.

Fabrice et Marthe avaient beau s'effacer, se tenir par goût dans l'ombre, on n'en mettait que plus d'ardeur à pénétrer les secrets de ce ménage où il n'y en avait pourtant point à pénétrer. Sur sa paix et son bon accord, pas moyen de médire. Mais comment vivait-il? Avait-il épargné, ou allait-il se ruinant, si tant est qu'il eût de quoi se ruiner? Quelle était, au juste, la différence d'âge des deux époux? Était-il vraiment possible, comme d'anciennes rivales oubliées le prétendaient, que cette différence ne fût que de quelques années en faveur de Marthe, dont la beauté, célèbre autrefois dans la contrée, arrêtait encore le regard? Un riche propriétaire des environs, M. de Romans, qui passait pour avoir été fort épris d'elle avant son mariage, la voyait toujours du même œil d'admiration et de respect. Elle était de celles dont on ne peut s'empêcher de dire à l'instant : « Voilà une belle femme! » sans se demander si elle est jeune ou non. Mais qui lui faisait donc ses robes, et si bien, quoique d'étoffes toutes simples? N'avait-elle réellement point d'autre couturière qu'elle-même? Madame Judith Regard, la femme du syndic, déclarait qu'on ne le lui ferait jamais croire. Et cent autres questions encore, questions toujours les mêmes, de tous les temps, de tous les lieux, de tous les soirs et de tous les matins.

Mais à ces points et autres pareils ne se bornaient plus les investigations, au moment de crise où arrivait l'histoire de notre couple, crise à laquelle divers personnages allaient être diversement mêlés.

II

Comme la plupart de ses administrés, le syndic de Lunay, Pierre-Abram Regard, n'était qu'un paysan, c'est-à-dire qu'il cultivait lui-même ses terres; mais les siennes étaient, ou peu s'en fallait, les plus considérables de l'endroit, parmi celles des propriétaires purement campagnards. En outre, il n'était pas sans quelque éducation pratique et usuelle; car, de son temps déjà, l'instruction primaire était beaucoup plus répandue et plus avancée au petit pays de Lunay qu'elle ne l'est, aujourd'hui même, dans de plus grands. Il ne mettait donc point trop mal l'orthographe, bien qu'il n'y mesurât pas les *t* et les *s* aussi strictement que les grains de raisin dans la cuve ou ceux de blé dans le boisseau; en revanche, il ne faisait pas la moindre faute d'arithmétique dans ses comptes de maison, ses contrats de vente ou d'achat. Il n'avait ni le temps, ni le goût de la lecture; mais, ce qui n'est pas du tout la même chose, il n'aurait pu se passer d'un journal. Malgré le très-minime casuel de sa charge, qui n'avait pas d'autres appointements, et se défrayant moins que s'autorisant de celle-ci pour se pardonner à lui-même ce luxe, il était donc abonné à l'une des cinq ou six feuilles du chef-lieu, la *Gazette de la Vignonne*, journal de la classe et de l'intelligence moyenne, car en tout pays il y en a un qui la représente, et qui fleurit par conséquent. Du reste, le syndic de Lunay vivait à la paysanne, non pas chichement, mais économiquement, se couchant tôt, se levant matin, en travail ou en affaires tout le jour, n'ayant autre souci que d'amasser, et se pri-

sant par là seulement plus haut que ses voisins; vivant d'ailleurs comme eux, sauf peut-être un peu plus d'abondance à l'ordinaire, et, dans les grandes occasions, faisant montre d'une certaine opulence rustique. Aussi, quoique sur l'enveloppe de son journal ou au bas des actes et missives qu'il devait quelquefois expédier pour des affaires privées ou publiques, on lût toujours en toutes lettres : « Pierre-Abram Regard, syndic, » ne faisait-il nulle difficulté de se laisser appeler autour de lui « Pierre-Abram » tout court, que l'on prononçait même « Pierre-Abran, » dernière altération de cet antique nom d'Abraham, qui achevait ainsi d'y perdre sa physionomie hébraïque et patriarcale.

De la femme, on disait de même « Judith » tout court, et même, à l'italienne, « la Judith ; » rarement, si ce n'est devant les étrangers, « madame Regard ou madame la syndique, » par manière de gloriole ou de plaisanterie ; mais elle ne se formalisait non plus ni de ce qu'on le disait, ni de ce qu'on ne le disait pas.

L'indifférence du syndic et de sa femme sur cette familiarité d'appellation n'était pas, on le pense bien, leur seule opposition de caractère avec les Fabrice. Le mari les jugeait de toute sa hauteur sur le peu de parti qu'ils tiraient de leur pré, ou plutôt il les avait depuis longtemps déclarés dans sa tête indignes de tout jugement à cet égard. Un pré si bien situé, et qui, bien aménagé, irrigué en profitant du ruisseau, aurait pu rapporter tant, ils ne méritaient pas de l'avoir ! mais ils étaient incapables de gagner quelque chose, de mettre jamais rien de côté, pour lui cela disait tout, et pour lui, par conséquent, sur eux tout était dit. Il avait cessé d'y penser : à eux, mais non pas à leur pré. Comme régent, du reste, il trouvait Fabrice assez bon pour le village, et en sa qualité de syndic, chargé de veiller aux intérêts de la commune, il ne partageait pas l'opinion de ceux qui auraient voulu un maître d'école plus jeune, plus au fait des méthodes nouvelles, mais qu'il aurait fallu payer quelques cents francs de plus.

Sa femme ne tenait pas en meilleure estime l'administration des Fabrice ; mais ce qui la préoccupait davantage, c'était de savoir « ce qui pouvait donc tant leur plaire dans leur cabane des bois : il devait y avoir là un secret. » Qu'ils fissent de leur pré à leur guise, c'était leur affaire, et cela ne regardait qu'eux de le laisser dépérir ; mais ce qui regardait tout le monde, c'était de se cacher ainsi et de craindre la vue des gens. Que cela fût bon signe...

— Non, cousine Sabine, il y a là-dessous quelque chose...

— Que voulez-vous qu'il y ait? demanda la Sabine.

Celle qu'on appelait ainsi était une vieille fille dont les traits effacés n'eussent pas attiré l'attention sans ce qui, par malheur, s'y joignait : une tache d'*envie* imparfaitement dissimulée sous la large bride d'un bonnet carrément noué sous le cou, et un teint légèrement couperosé d'où s'échappaient un à un quelques poils épars sur le menton. Se rendant justice, elle avait renoncé de bonne heure à l'idée de se marier, dans la conviction qu'on ne la rechercherait que pour son argent, car elle était riche ; mais, depuis, elle avait voulu rompre son vœu en faveur de Fabrice. Pourquoi l'avait-elle remarqué? Question au moins inutile : les laides sont-elles mieux tenues d'y répondre que les belles, qui ne le peuvent pas toujours? Peut-être était-ce parce qu'elle était laide, et Fabrice, à tout prendre, grand et bien fait, de même que, par une sorte de fatalité ou de compensation, la plupart des belles ont des maris qui sont laids. Bref, le pauvre Fabrice, peut-être aussi parce qu'il était pauvre, lui avait plu. Femme de volonté forte et n'ayant jamais aimé, elle s'était d'autant plus violemment éprise de lui ; elle l'avait voulu, mais il n'avait pas voulu d'elle. Il lui avait préféré Marthe : c'est ce qu'elle leur pardonnait encore moins à tous deux. Elle s'était bien promis de le leur faire sentir; mais, laissant les piqûres à d'autres, c'était d'une bonne blessure qu'elle cherchait l'occasion. A présent, dans sa haine même, elle ne se payait plus de chimères, elle y gardait mieux son sang-froid et y portait plus de

jugement que la seule passion de la curiosité n'en laissait à sa cousine Judith. De là cette réponse, d'ailleurs agaçante :

— Que voulez-vous qu'il y ait?

— Je ne veux rien ; mais il passe maintenant bien des étrangers par notre village, des réfugiés, des Italiens. Encore aujourd'hui, j'en ai vu un de ces promeneurs à noire mine.

— Vous a-t-il parlé?

— Est-ce que les étrangers ont seulement l'air de vous voir? Et quand, par hasard, ils vous questionnent, ne s'aperçoit-on pas bien vite qu'ils ne savent rien de rien? Vous vous rappelez cette famille de Paris qui était ici en pension l'automne dernier. La Perrette les servait à table et entendait ainsi tout ce qu'ils disaient. Eh bien, le père, la mère et jusqu'aux demoiselles jasaient à tort et à travers de Lamartine, de Guizot, de Thiers, de Victor Hugo et d'autres comme ceux-là, que l'on voit au moins dans la Gazette, puis d'un certain Mozart et d'un je ne sais plus comment, mais qui est un géant, à ce qu'il paraît ; enfin de ces noms biscornus qui vous tordent la langue : et Lamartine par-ci et Mozart par-là ! mais pas un mot de gens du pays et que l'on connaisse, de M. de Romans ni de sa fille, du docteur Balthazard ni de son Valentin, de nos conseillers municipaux, ah ! bien oui ! pas même de ceux du gouvernement. La Perrette en était scandalisée.

— Vous voyez bien, reprit la Sabine, que, réfugiés ou non, les étrangers ne s'occupent pas de nous : pourquoi donc nous occuper d'eux?

— N'avez-vous pas lu dans la « Gazette »?...

Et la Judith, à bout de circonlocutions et d'ambages sur le grand secret qu'elle s'était forgé elle-même, faute d'en avoir un plus réel, rapprocha sa tête de celle de sa cousine pour lui dire à voix basse :

— On croit qu'il est en ce moment dans le pays.

— Qui, il?

— Mazzini.

A cette déclaration imprévue, la Sabine ne put retenir

un haut-le-corps de surprise et de doute, quoique en ces années-là, dans les pays frontières, le célèbre agitateur italien fût, en effet, partout et nulle part.

— S'il était caché..., poursuivit imperturbablement la Judith.

— Dans le village?

— Non, mais pas loin.

— Dans la cabane? fit lentement la Sabine.

Les deux cousines en étaient là de leur entretien confidentiel lorsque l'arrivée du mari y mit fin.

C'était un homme grand et maigre, tandis que sa femme était un peu replète, mais grande aussi, et bien étoffée de taille et de vêtements. Il n'avait rien non plus de ce qui donnait quelque chose d'assez caractéristique à madame Judith : un de ces regards naturellement demi-clos sur lesquels la paupière retombe vers les coins extérieurs, mais que l'on sent néanmoins d'une belle envergure, comme on devine celle d'une aile qui se replie. Les yeux du mari, au contraire, petits et d'un gris de terre, semblaient moins cachés qu'en arrêt sous des sourcils épais, mais sans couleur. La figure de même : plus arrêtée que régulière, étroite en hauteur, le menton avancé et une forêt de cheveux grisonnants, partant d'un front bas, pour se coucher ensuite sur les oreilles et jusque sur le collet de l'habit. Tel était le syndic Pierre-Abram.

Il rentrait assez tard, ayant fait une tournée dans le village après son travail du soir. Naturellement brusque et de difficile abord, anguleux, peu causant, il ne se mêlait guère, ou seulement par boutades, aux entretiens dont sa femme faisait tous les frais; ce n'étaient que « des causeries de femmes : » il passait, et ne les interrompait pas. Il estimait cependant la sienne comme excellente ménagère, et sa cousine Sabine encore plus, outre qu'il avait des raisons particulières de se la concilier. La voyant se lever à son arrivée, il l'engagea donc à se rasseoir.

— Croiriez vous bien ce que vient de me dire votre femme? lui demanda celle-ci.

— Hauh! elle a toujours plus d'une chose à dire; que

cela ne vous inquiète pas ! ajouta le syndic, cette phrase et la large interjection qui précède lui étant devenues si coutumières, qu'il les employait presque machinalement.

— Votre femme, poursuivit la Sabine, s'est mis dans la tête qu'il y a quelqu'un de caché dans la cabane, et que ce pourrait bien être Mazzini.

— Mazzini! répéta le syndic avec un haussement d'épaules. Qui sait seulement si Mazzini existe ?

La conversation était toujours plus ou moins intermittente avec le syndic. D'ailleurs, suivant une habitude où, à part la vulgarité de la forme, les villageois excellent autant que les gens du monde, ils parlèrent ensuite de toute autre chose que de ce qui les intéressait le plus à eux trois. De champ en champ, de pré en pré, ils arrivèrent cependant à celui de Fabrice. La Sabine voulait que son cousin l'achetât; celui-ci ne demandait pas mieux; « Seulement, ajoutait-il, et l'argent ? »

Passionnée, mais à froid, la Sabine s'était levée pour ne pas rendre ce soir-là l'entretien plus catégorique. Quand elle fut loin, il continua entre le syndic et sa femme, restés seuls dans la cuisine.

— Elle ne parle plus de faire son testament? demanda le mari.

— Pas du moins en faveur de notre pauvre Rodolphe : elle lui préfère sa sœur ; cela se voit.

— Céline est une bonne fille, au lieu que Rodolphe... toujours à courir et à boire une partie des nuits. Je gagerais qu'il n'est pas encore rentré ce soir.

— Je crois l'avoir entendu monter dans sa chambre, fit la mère, qui se hâta d'ajouter, pour abandonner ce sujet : — Le docteur Balthazard m'a amené son Valentin aujourd'hui. C'est un beau garçon, ma foi! et pas fier! quoiqu'on n'ose plus l'appeler Valty, comme au temps où il courait avec les enfants du village. Il revient d'Allemagne, de l'université, comme ils disent. Sans doute il sera médecin aussi.

— Hauh ! il y aura toujours assez de médecins: ne t'inquiète pas !

— Le docteur le traite comme son fils. Tu diras que c'est encore une de mes idées : mais notre Céline et lui ne se vaudraient-ils pas bien ?

— Je l'aimerais toujours mieux que Louis Mauverney, qui ne fait que me contrarier dans la commune, où il faudrait tout changer, si on l'en croyait.

— Mauverney serait trop rude pour elle. Céline n'est pas forte, et le docteur dit qu'il faut y prendre garde.

— Cela se passera. Le soir elle est toujours « sur ses livres. » Ça ne vaut rien de tant lire : on se porte mal et on n'amasse jamais rien.

— Ils n'en auraient pas déjà si mal à eux, entre elle et M. Valentin.

— Avant d'aller en Allemagne, n'était-il pas au château à journée faite, ton Valentin?

— M. de Romans donner sa fille à un simple étudiant, dont on ne sait pas même le vrai nom de famille !

— Tu lui donnerais bien la tienne ! Un beau ménage, et dont vous auriez à causer pour longtemps, vous autres femmes : presque autant que de celui des Fabrice ! ajouta le syndic, auquel ce rapprochement rendit toute sa mauvaise humeur.

Aussi se leva-t-il pour entrer dans la chambre à coucher, grande pièce assez confortable, mais ouvrant sur la cuisine, comme c'est l'ordinaire chez les campagnards.

— A propos, dit encore sa femme en le suivant, je t'avais demandé de laisser l'échelle dans le pré pour qu'on puisse m'y cueillir demain, que c'est dimanche, un panier de cerises au grand cerisier. L'a-t-on laissée ? Derrière la haie, elle ne risquera rien.

Le syndic regarda sa femme :

— Oui, fit-il en s'en allant.

Avant de se coucher aussi, la mère s'approcha du lit de sa fille, placé dans une espèce de cabinet ou de grande alcôve, qui n'était séparé de leur chambre que par des rideaux.

Elle la trouva dormant d'un sommeil agité et pénible. Comme cependant sa fille ne s'éveilla ni n'appela point,

elle finit par se rassurer, mais elle eut aussi de la peine à s'endormir, et rêva toute la nuit des Fabrice et de leur cabane, où se tenait caché un brigand italien.

III

La tranquillité de Fabrice semblait donc menacée d'une façon plus réelle. En attendant, les commères du village prenaient moins que jamais leur parti de ne rien savoir de ses retraites quotidiennes. Elles eussent donné cent fois toutes les noisettes que tante Marthon distribuait à leurs enfants, toutes les truites dont père Fabrice les régalait de temps en temps, elles et leurs maris, pour le moindre petit regard jeté dans la cabane mystérieuse ; mais Fabrice n'avait jamais eu seulement la politesse de les inviter à la venir voir, et toutes les insinuations en ce sens avaient été en pure perte, même avec Marthe. Leur curiosité n'eût pas mieux demandé que de se satisfaire toute seule et sans aide; mais cela ne se pouvait, ni du sentier qui ne débouchait vers le bord qu'en face de la hutte, ni, à supposer que l'une de ces dames en eût la force et l'effronterie, en sautant du premier bloc sur le second : c'eût été par trop faire effraction dans le bien et le secret d'autrui, et risquer de donner prise à la risée par un assaut qui n'en échouerait pas moins devant une porte fermée tout à coup. Quant à épier de la rive, les mouvements du terrain étaient là engrenés, et le rideau de la rivière plissé de telle sorte que, pour bien voir dans la cabane de Fabrice, comme dans le cœur de la plupart des hommes, il fallait être dedans. Nous saurons bientôt ce qu'elles avaient imaginé dans ce but; mais disons d'abord quel eût été leur désappointement, dans le cas même où, renonçant à franchir, de manière ou d'autre, le fossé de la place, elles eussent réussi à en escalader le mur.

Qu'auraient-elles pu voir, en effet, en se glissant le

long de la haie jusque derrière le saule et en appliquant aux parois de la cabane un œil exercé? Marthe, tricotant dans un coin, et Fabrice gravement debout sous l'auvent de la hutte quand il faisait une bonne pluie de pêche, ou, si le temps était beau, un peu plus à distance du seuil: sa bouche se rapprochant de son nez par un mouvement progressif à mesure qu'il sentait au bout de ses doigts l'hameçon frémir sous l'eau, et sa longue taille, sa figure mélancolique, son habit vert ou verdissant avec l'âge, ses cheveux d'un grisonnement brunâtre, je ne sais enfin quel balancement subtil de son corps lui donnant aussi l'air d'un de ces roseaux empanachés qui servaient à masquer sa présence au poisson alerte et défiant: voilà, sans doute, tout ce que nos curieuses auraient vu, mais elles voulaient absolument en voir ou du moins en savoir davantage.

Pour cela, comme dans un siége en règle, avant de risquer un assaut plus que hasardeux, elles avaient poussé des reconnaissances. Celui qui leur servait ainsi d'éclaireur s'appelait Jacques, et de son grotesque surnom, Balalarme. Son esprit n'était rien moins que développé, mais c'est justement là ce qui les avait décidées à le prendre pour leur espion auprès des Fabrice, car elles trouvaient à son manque d'intelligence ce triple avantage, que lui-même ne se rendrait pas compte de son rôle, qu'elles n'auraient qu'à le faire causer pour en tirer ce qu'il aurait appris, et qu'enfin, s'il échouait, elles auraient seulement l'air d'avoir voulu, comme presque tout le monde, tourmenter ce pauvre et innocent garçon.

C'était, en effet, une espèce d'idiot ou de « simple, » qui passait sa vie à rôder les campagnes, cherchant des nids d'oiseaux et visitant matin et soir ceux qu'il avait découverts, ramassant les fruits tombés sur le bord de la route, et ne se faisant pas scrupule d'y en adjoindre d'autres qui, décidément, n'avaient pu rouler si loin. Il avait seulement le soin machinal de mettre ces derniers toujours dans la même poche, et quand il voulait s'accorder du meilleur et faire une bonne petite dînette à lui tout seul en quelque endroit solitaire, c'était aussi

dans cette poche réservée au fruit défendu qu'il portait machinalement la main.

On comprend donc, sans en dire davantage, qu'il savait le fort et le faible de toutes les haies et clôtures des environs. Celle du Pré aux Noisettes, retraite de mille joyeux chanteurs aux costumes bigarrés, lui inspirait une admiration mêlée d'un grain d'envie et d'un gros de respect, en attendant que l'envie fût d'un gros et le respect d'un grain. Après avoir donc tourné et retourné la haie, mais toujours du même côté, l'avoir circonvenue du regard, des pieds et des mains, Jacques Balalarme, le rôdeur des champs, vit qu'il n'y avait qu'un moyen de triompher de cette haie indomptable, mais qu'il y en avait un, et dans sa maigre et matoise cervelle, il résolut d'y avoir recours. On ne pouvait forcer la haie, mais on pouvait l'escalader. Pour cela, il fallait une échelle; mais il fallait de plus que Fabrice ni personne ne se doutât de rien.

Comme on l'a pu voir par un mot de madame Judith à son mari, l'affaire était machinée depuis deux ou trois jours, et les autres commères savaient déjà qu'il se pourrait bien que l'expédition projetée s'accomplît un dimanche pour profiter de ce que les champs étaient alors déserts. Le dimanche donc qui suivit l'entretien rapporté au chapitre précédent, elles vinrent, un peu avant le tomber du jour, chez la femme du syndic, voir ce qui en était. Chacune, en arrivant, après les premiers compliments d'usage, interrogeait des yeux la maîtresse de la maison, et celle-ci leur répondait de même par un signe imperceptiblement affirmatif.

Elles étaient là trois vénérables de l'ordre, assises sur le banc de la longue table de cuisine, pendant que celle qui les recevait et dont elles étaient les conseillères en titre allait et venait de la fenêtre à la porte, pour guetter le passage de Jacques et l'avertir que tout était prêt.

Au milieu du banc, une vieille à demi sourde et toute grommelante, mais la moins redoutable des trois, et qui n'avait pas tant mauvaise langue que mauvaise humeur on l'appelait la mère Torne.

A sa gauche, une femme à la figure mince et flétrie, mais au nez toujours pointu et aux yeux toujours vifs : elle s'appelait Perrette ; elle était même assez « court-vêtue ; » mais en fait de légèreté, l'histoire, malheureusement ici bien différente de la fable, ne peut lui reconnaître que ce qu'elle possédait en réalité : une suffisante agilité de parole pour se dédommager aux dépens du prochain de ce qu'elle n'avait plus sur la tête, ni dans la tête, son pot au lait. Elle en tenait un pourtant à la main, mais vide, et venait le remplir chez la femme du syndic, contre argent, bien entendu ! Seulement, l'argent de Perrette demeurait volontiers assez loin.

A l'autre extrémité du banc, et la plus rapprochée de la porte, comme si elle ne voulait qu'entrer et sortir, nous retrouvons la Sabine, avec sa figure disgraciée, ses yeux secs et ardents.

C'était elle qui avait suggéré l'idée d'utiliser Jacques, mais en se bornant, comme d'habitude, à déposer cette idée dans l'esprit de sa cousine, bien sûre que ce germe fécond n'y périrait pas. En ce moment même, assise au bout du banc, les coudes et le dos appuyés à la table, elle laissait à ses trois compagnes le soin facile d'entretenir la conversation. Quand un thème était épuisé, la maîtresse de la maison n'était pas embarrassée pour fournir un autre motif ; Perrette le brodait à l'instant en variations infinies, et la mère Torne avait peine à donner quelques coups de basse, en guise d'accords, qui résonnaient comme ceux-ci :

— C'est bien fait ! — Voyez un peu ! — Jamais de ma vie ! — Ça leur-z-apprendra ! — Je t'en moque ! — Va-t'en voir ! — Ouih !

— N'est-ce pas, mère Torne, poursuivait Perrette, que ça ne peut plus se passer comme ça ? Des gens qui n'ont pas seulement l'air de vous voir ! Marthe a beau être mon aînée...

— Hon ! hon ! fit la mère Torne.

— Nous avons été ensemble à l'école, acheva Perrette, et le soir elle était toute contente de venir veiller avec nous ; mais ce n'est plus le temps...

— Hélas! non, donna encore la mère Torne, mais un peu à faux, cette fois, à cause de sa surdité : comme vous le dites, Perrette, le temps est passé pour vous et pour moi; non, ce n'est plus le temps...

— Doit-elle maintenant s'ennuyer! reprit aussitôt notre babillarde. Toujours toute seule avec son Fabrice! Et lui, qui ne cause qu'avec les poissons, que peut-il apprendre aux enfants? Il devrait au moins les faire réciter davantage; mais, au jour d'aujourd'hui, on vous leur tord l'esprit et les doigts de toutes sortes d'écritures et de grimoires. Les hommes ont déjà assez de peine à s'entendre : que sera-ce quand ils seront tous des savants? Ils voudront tous être syndics, ou on n'aura plus besoin d'en avoir, comme quelques-uns ne se gênent pas de le dire.

— Plus de syndics? fit la maîtresse du logis; si ça ne vous boit pas le sang!

— Puisqu'on ne lui donne pas son congé, il faut bien que l'on soit content de lui? remarqua la Sabine.

— Louis Mauverney, le secrétaire de la municipalité, dit pourtant...

— Oh! lui, recommença Perrette, il voudrait que tous les enfants ressemblassent à votre fille Céline. Mais où est-elle donc, qu'on ne la voit pas?

Presque au même instant la porte d'entrée s'ouvrit, et celle dont Perrette venait de s'enquérir y apparut, l'air modeste et tranquille.

C'était une grande jeune fille et qui le paraissait encore plus à cause de sa taille remarquablement mince, quoique sans rien d'artificiel. Le haut du corps en paraissait même un peu en avant, comme une fleur qui fait légèrement plier sa tige. Cette attitude, par laquelle elle semblait plutôt vouloir s'effacer que se montrer, n'était pas non plus sans harmonie avec sa figure, plus frappante par l'expression que par les traits. Elle les avait cependant fins et doux; des cheveux plus soyeux qu'épais, d'un blond clair, presque pâle; de grands yeux aux grandes paupières, mais non pas, comme ceux de sa mère, inégalement ouverts ou fermés; un air, au contraire, de sim-

plicité et de droiture, avec un sourire passager, mais si aimable et si naturel, qu'on en attendait involontairement la reprise comme on attend celle d'un air qui nous a charmé.

Telle était Céline Regard. Aussi, quand elle apparut dans le demi-jour de la porte, aurait-on pu la comparer à un rayon de bonté pur et blanc, se glissant tout à coup au milieu de cette pluie de commérages et de caquets.

Elle s'assit un moment auprès de sa marraine Sabine, qui retira ses coudes de dessus la table pour lui prendre la main.

— Oui, restez un peu à causer avec nous, dit Perrette. Il n'y a rien qui « défatigue » comme un petit bout de causerie. Et puis, c'est qu'on a du plaisir rien qu'à la voir, notre Céline; seulement, on ne la voit pas autant qu'on voudrait. Il n'y a qu'au château où elle aille un peu souvent; mais aussi mademoiselle Marguerite dit tout haut n'avoir pas de meilleure amie. Aujourd'hui elle y sera allée sans doute.

— Oui, en revenant de l'église, dit Céline.

— Oh! ce n'est pas elle qui oublierait d'aller le dimanche à l'église! Elle n'est pas comme nous, du moins pas comme moi, fit Perrette par une habile précaution oratoire; il est vrai que j'ai mon ménage et que mon mari ne badine pas. Mais Céline, je gagerais bien qu'elle pourrait nous réciter le sermon d'aujourd'hui.

— Monsieur le ministre a prêché sur la paix, répondit simplement la jeune fille et sans air de vouloir faire une application.

— La paix! on n'aura donc pas la guerre? Les hommes disent pourtant qu'on l'aura, ajouta enfin la mère Torne, que n'étourdissait plus autant le verbiage de Perrette.

— La « Gazette… » commençait la femme du syndic.

— Ce n'est pas, reprit sa fille, de cette paix, ni de cette guerre-là qu'il s'agit, chère mère, mais de la guerre ou de la paix avec le prochain et avec soi-même. Le prédicateur nous a dit que nous devions avant tout rechercher cette paix, et que plus encore que l'autre elle est le premier des biens.

— Oui, mais elle est tout aussi impossible, dit Perrette, se hâtant de « reprendre » la parole : on a beau vouloir ne pas se mêler des affaires du prochain, on ne peut pourtant pas se crever les yeux pour ne rien voir. Ainsi, les Fabrice : sans parler de l'école, on est bien forcé de s'occuper d'eux, avec tous leurs mystères. Dans leur cahute là-bas, que sait-on ce qui se passe ?

— Que sait-on ? répéta la mère Torne.

— Et leur porte, dit-on, qui a un secret ! Nul serrurier n'y a travaillé. Serait-ce Fabrice qui l'aurait lui-même inventé ?

— Le régent a toujours été très-adroit de ses doigts, fit encore la Sabine.

— Voulez-vous que je vous dise ? s'écria Perrette. Dieu me garde de soupçonner rien de pareil ! mais, ma foi ! ils se cachent comme s'ils avaient trouvé un trésor, ou le moyen de s'en faire un avec de bel argent qui ne serait que du cuivre.

— Jamais de ma vie ! grommela la mère Torne.

— Ce serait du propre ! dit la femme du syndic ; mais je ne crois pas : je crois plutôt...

— Enfin, conclut Perrette, ce qu'il y a de sûr et ce qui n'est pas clair, c'est qu'ils ne peuvent se passer de leur ermitage. Ils courent s'y fourrer, même en hiver, pour peu qu'il fasse du soleil. Quelqu'un m'a dit en avoir vu sortir un jour de la fumée. Si leur pavillon de mousse allait brûler, c'en serait assez, d'arbre en arbre, pour mettre le feu aux bois de la rivière.

— Le feu à la rivière ! répéta la mère Torne, qui, pour se consoler de ne pas bien entendre, entendait quelquefois assez drôlement de travers.

Volontaire ou involontaire, cette saillie fit rire, même la Sabine, et sa filleule en profita pour rentrer dans la chambre et se retirer d'une conversation qui lui déplaisait, quoiqu'elle n'en sût pas toute la portée.

— En voilà une fille ! dit Perrette. Si ce n'est pas la plus belle, c'est au moins la plus sage. Heureux qui l'aura, mais bien fin aussi qui saura l'avoir ! Et puis, je ne m'en

dédis pas, moi, je la trouve belle. Quand elle sourit, on croirait voir le jour descendre sur sa figure, et j'aime mieux cette clarté que toutes les plus belles couleurs. Mais, depuis quelque temps, elle me semble triste et plus pâle. Qu'a-t-elle?

A ces mots, la mère sentit renaître sa vague inquiétude, et suivit sa fille.

— Es-tu malade? lui demanda-t-elle.

— Non; seulement un peu fatiguée.

— Quelqu'un t'a-t-il fait de la peine?

— Pas les Fabrice, du moins, dit Céline avec son sourire, pour ôter à ce reproche indirect un air trop sérieux et ménager l'amour-propre de sa mère.

— On ne leur veut point de mal, répondit celle-ci; on voudrait seulement savoir pourquoi ils ont ainsi l'air de se cacher.

— M. le ministre nous a dit aussi que la curiosité engendre les querelles et produit souvent bien plus de mal qu'on ne l'aurait jamais pensé.

— Oh! tu n'as aucun goût aux nouvelles; mais tout le monde n'est pas de même.

— Presque toujours on apprend plus de mal que de bien, et Dieu nous punit déjà par là de notre curiosité; quelquefois même il le fait plus sévèrement, mais toujours avec justice, chère mère.

— Il faut bien savoir un peu ce qui se passe; et quel mal veux-tu qu'il sorte de là?

— Dieu ne nous consulte pas pour nous châtier.

— Sois tranquille, il ne te châtiera pas, toi; car pour sûr il doit t'aimer, il t'aime. Qu'il te conserve seulement la santé! Tu ne te sens pas mal?

— Non, chère mère; je crois pourtant que j'irai me coucher de bonne heure.

— Oui, tu feras bien. Moi, il faut que je retourne auprès des voisines: si je les laissais trop longtemps seules, elles pourraient se choquer ou croire que nous avons quelque chose à nous dire: elles sont si curieuses!

— Où se tient donc ce Balalarme? disait en ce mo-

ment Perrette retournée à la fenêtre et l'œil collé contre la vitre. Il est resté toute l'après-midi de l'autre côté du village, au lieu d'aller se promener vers la rivière, comme c'était convenu avec lui; il est plus entêté qu'un âne rouge quand il s'y met. Vous verrez qu'il n'ira pas... Si! ma foi! le voilà qui passe... L'échelle y est, j'espère?

— Ah! que je voudrais!... répondit la mère de Céline, vaguement émue, malgré elle, de ce que sa fille lui avait dit. Les hommes n'aiment pas qu'on leur commande, ajouta-t-elle; est-ce que je sais ce qu'ils auront fait?

Mais Jacques arrivait par la principale rue du village, qu'il lui fallait traverser pour se rendre au Pré aux Noisettes.

Comme il passait devant la maison du syndic, il ralentit le pas, et tourna vers nos commères un regard sournois et obtus. La mère de Céline fut sur le point de sortir et de lui dire de ne rien faire. Mais devant ses voisines, et toujours poussée par sa propre curiosité, elle n'en eut pas le courage.

— Bah! pensa-t-elle, quel mal y a-t-il? ni eux ni moi nous n'en mourrons pas.

IV

A l'heure où l'on n'entend plus dans les campagnes désertes que le dernier chant de l'alouette qui se laisse retomber des cieux, et où les fenêtres rustiques commencent à s'éclairer çà et là pour le repas du soir, seuls le ciel et la terre virent donc Jacques Balalarme, clopin-clopant, se parlant et se grimaçant à lui-même, traîner sa tournée nocturne vers la haie et dresser contre le talus l'échelle qu'on lui avait officieusement préparée.

Parvenu ainsi à mi-hauteur du rempart de coudre et de ronces, il prit plaisir à plonger dans la ramée printanière

son corps tortu et mal emboîté, qui n'avait jamais connu la verte fraîcheur de la jeunesse, comme son âme, restée grossièrement enfantine, n'avait jamais goûté que des jouissances puériles ou matérielles : se repaître de pommes et de lard, ou s'affubler d'un bizarre bonnet d'âne, tressé de paille et de joncs.

L'idiot resta longtemps ainsi la tête ensevelie dans le branchage, poussant par intervalle comme un cri à la fois guttural et nasal, une sorte d'éclat de rire manqué qui lui servait du moins à témoigner de sa satisfaction profonde, sinon à l'exprimer. Quand il eut bien savouré les caresses virginales de la feuillée, il se souleva, se dressa, et regarda narquoisement tout à l'entour ; puis, ôtant un de ses pieds de l'échelle, il se mit en devoir de passer de l'autre côté de la haie. Il espérait se soutenir en s'accrochant aux plus hautes branches et, en les faisant plier par son poids, glisser lentement et doucement à terre ; mais, au moment de lâcher l'échelle, celle-ci n'étant pas par elle-même assez forte pour résister à l'élasticité du branchage, rebondit et tourna subitement sous lui avant que le pauvre garçon eût eu le temps de prendre ses mesures pour alléger sa chute. Il tomba donc lourdement sur le sol, non sans avoir été (c'est le cas de le dire) vertement fouetté au passage par les jeunes tiges et égratigné par les guirlandes d'églantiers qu'il avait en vain écartées en montant.

Il lui fallut longtemps se douloir dans l'herbe avant de songer à terminer l'exploit qu'on lui avait inspiré par toutes sortes de friandes promesses et déjà quelques appétissantes réalités. Enfin, il se remit instinctivement à poursuivre son aventure, se laissa rouler sur le gazon jusqu'au bas de la pente, et vint se tapir derrière le saule dans le taillis.

Or voici, quand il put regagner le village et qu'il apparut à nos commères avec une mine si effarouchée que la Sabine elle-même en ôta ses deux coudes du bord de la table, la Judith ses deux mains de dessous son tablier, et que Perrette en resta un instant la langue nouée et la

mère Torne la bouche béante, — voici, disons-nous, ce qu'il leur raconta, ou plutôt ce qu'elles purent entrevoir de ses grimaces, de ses contorsions de bras et de jambes, plus encore que des cris bizarrement articulés qui formaient le langage de ce « demi-fou, » comme l'appelaient les paysans.

D'abord il s'étendit tout au long sur ce qui lui tenait bien plus à cœur que les secrets de Fabrice, savoir sur ses propres mésaventures. Il en fit un récit lamentable, entrecoupé de soupirs et de lambeaux de chansons dont il accompagnait volontiers ses inextricables histoires.

Il prit son échelette,
Sur le mur la dressa,
  Vive la rose!
Sur le mur la dressa,
  Et hô lan la!

La chanson rustique qui débute par ce couplet servit à l'infortuné Jacques à fixer dans sa mémoire et à marquer à ses auditrices la cause et le mode de sa chute; puis il en vint à ce qu'il avait vu dans la cabane, et l'on put saisir à peu près la suite de son aventure, comme nous allons tâcher d'en restituer et d'en compléter le tableau.

La lune s'était levée, la pêche était finie. Un rayon se jouait dans les roseaux et, selon les ondulations du feuillage, entrait en souriant dans la cabane ou s'en retirait discrètement, tout prêt à y revenir d'un autre côté. Marthe et Fabrice parlaient à voix basse, et ce qu'ils disaient s'échappait avec les bruits de la rivière. Nous qui savons combien la vie de nos deux époux était toute simple et cachée sans secret, nous pouvons conjecturer à peu près à coup sûr que leur causerie fut d'abord un échange des mêmes sentiments de reconnaissance pour cette belle journée et cette belle nuit, puis un retour sur les peines présentes et sur les joies passées, enfin un nouvel essor de contentement et d'abandon à Celui qui gouverne tout.

Rien n'annonçait que Marthe ne dût victorieusement franchir ce glissant passage au delà duquel une femme ne semble être plus elle, surtout si elle a aussi perdu la

jeunesse de l'âme. Lorsqu'elle était à cet âge où les compagnes d'une jeune fille lui permettent encore d'être belle impunément, les siennes se plaisaient à vanter surtout ses épaules et ses bras, pour n'avoir pas trop à vanter le reste; à présent même, quand elle mettait les mitaines de soie qu'elle avait conservées du jour de ses noces, on voyait toujours son bras rond avoir peine à s'emprisonner sous les mailles. Sa figure harmonieuse et calme avait peut-être autant gagné, à l'ensemble et au dégagement des lignes, que perdu à la disparition du coloris velouté de la jeunesse. La blancheur de sa peau lui en tenait lieu, comme la remarque en échappa un jour à M. de Romans, son ancien et constant admirateur, qui se permettait cependant peu de remarques sur elle; mais c'était à propos d'une discussion sur la peinture avec le docteur Balthazard, qui aimait, lui, dans un tableau, la variété des personnages et le tapage des couleurs, tandis que M. de Romans leur préférait, disait-il en pensant à Marthe, une seule figure se détachant d'un clair-obscur lumineux. Jacques lui-même, quand il la vit ainsi, tantôt dans l'ombre et tantôt éclairée par la lune, eut une impression singulière : il soutint toujours aux commères réunies, et à chacune d'elles en particulier, que tante Marthon, ce soir-là, « était tout habillée de blanc, » ce qui assurément n'était pas, mais comme si la figure de Marthe lui fût seule apparue dans l'obscurité de la cabane et y eût jeté sur tout une sorte de reflet. Sans aller aussi loin que le simple dans son émotion de curiosité et d'imagination naïve, ajoutons seulement que des yeux bien conservés, d'un brillant doux et limpide, faisaient encore ressortir cette grande blancheur du visage, avec laquelle venaient s'harmoniser sur le front, par une teinte plus grave, quelques rares flocons de la neige du temps, comme dans un ruban de velours noir où se seraient glissés par hasard quelques fils argentés, mais de la même soie.

Fabrice, en revanche, n'avait jamais été beau, et s'il n'était pas non plus le contraire, il le devait surtout à je ne sais quoi, dans la physionomie, de silencieusement

bon et d'affectueusement taciturne, que certains airs, chantés à demi-voix et avec de longues pauses, exprimeraient assez bien, mais encore mieux, le murmure indéfinissable d'une eau qui s'écoule. Avec de l'originalité, de la singularité même, sa figure était pourtant de celles qui ne réveillent précisément l'idée ni de laideur ni de beauté, et dont on voit moins les traits que l'attrait. Le vrai type de ce genre de figure est peut-être celui de La Fontaine, dans son portrait le plus avéré. Il semble dénoter plus d'attention au dedans qu'au dehors, du laisser-faire, du laisser-passer, mais avec un coup d'œil en dessus, sinon toujours de haut, qui n'est pas tant aveugle comme il fait semblant de ne pas voir.

Fabrice était, d'ailleurs, bien loin de se croire quelque chose, surtout relativement à Marthe, et ses sentiments d'amour et d'admiration pour elle devaient peut-être une partie de leur force à cette pauvre idée qu'il avait de lui-même. Quand elle ne fut plus jeune, et qu'au dire d'anciennes rivales il ne pouvait plus être question maintenant de son renom de beauté, elle n'en resta pas moins pour lui la belle des belles et cent fois mieux qu'il ne méritait. Il ne la comparait pas aux jeunes filles : c'étaient des fleurs d'un autre temps, et il en avait vu fleurir dans le sien une incomparable; mais quand il voyait sa Marthe avec la femme du syndic, et même avec celle du ministre, le bon Fabrice ne pouvait pas toujours s'empêcher d'avoir de singulières pensées, que parfois il laissait même s'échapper tout haut par un grand : « Hélas! »

Nos commères, la Sabine surtout, que rongeait cette idée, avaient le vague soupçon de cet amour vainqueur du temps, tout en n'y pouvant pas croire. Aussi, que devinrent-elles lorsque leur espion assura que, dans la cabane, il avait vu Fabrice aux genoux de Marthe, et qu'au moment de partir il l'avait embrassée, ce qui figurait dans le récit de Jacques sous cette forme :

Embrassez qui vous plaira,
Et moi celle que j'aime!

refrain bien connu d'une vieille ronde que dansent encore

les enfants. Jacques, en même temps, la chanta et la dansa avec son sourire le plus épanoui et en jetant grotesquement de tendres baisers à son auditoire. Puis il ajouta :

Allons-nous-en, allons à deux,
Par la prairie,
Viens-t'en, ma mie,
Allons-nous-en, allons à deux,
Par le chemin des amoureux.

En effet, il avait vu Fabrice et Marthe reprendre le chemin du village en remontant les coteaux, où la lune donnait en plein, tandis que l'endroit de la rivière où était la hutte du pêcheur se trouvait à ce moment dans l'ombre.

Ils marchaient lentement, doucement, se parlant à voix basse comme de jeunes fiancés, et adoptant tous les caprices de la pente comme pour retarder la fin de cette belle soirée. A mesure qu'ils s'élevaient avec le sentier, ils virent au loin se déployer les tentes du ciel, et, au milieu, comme un léger rideau qui ne partage que la terre, les Alpes vaporeuses dont les plis d'azur semblaient retenus par des aiguilles d'argent. Arrivés au dernier gradin, ils s'arrêtèrent, et, levant les yeux vers le pays de jeunesse éternelle, les deux époux vieillissants remirent leur amour sous la garde de celui qui le leur avait donné.

Ils reprenaient leur chemin, Fabrice la main sur le bras de Marthe passé dans le sien comme en leur jeune temps, lorsqu'ils entendirent du côté de la rivière de grands cris de détresse poussés à toute voix, mais à peine articulés.

Fabrice descendit rapidement la pente, suivi de Marthe, et arriva en peu d'instants à l'endroit d'où partaient les cris. A quelques pas au-dessous de sa cabane, un rayon furtif de la lune lui fit reconnaître à travers les aulnes, et se maintenant à peine à fleur d'eau, la tête noueuse et crêpue de Jacques Balalarme, que l'inégalité de sa démarche, combinée avec celle du fond, empêchait de lutter d'une manière heureuse contre le courant.

Quand il avait vu les préparatifs de départ de ceux qu'on l'avait chargé d'épier, Jacques, cédant à sa propre curiosité, et observant cette fois pour son compte, ne se

souciant d'ailleurs plus de revenir à la charge avec la haie, remarqua bien attentivement tout le petit manége que, dans sa passion de tranquillité et de solitude, Fabrice avait imaginé pour sortir du Pré aux Noisettes sans laisser de porte ouverte derrière lui. Aussitôt que le pêcheur fut éloigné, l'idiot, avec l'esprit de malice et d'imitation d'un vieux singe, pour lequel on aurait pu le prendre dans l'ombre de la nuit et du feuillage, se mit à vouloir répéter et contrefaire ce que Fabrice venait de faire devant lui.

Se glissant donc sous le fourré et plongeant quelquefois un pied dans l'eau, il parvint à sauter sur le premier bloc. Il avait un long bâton qui lui servait à diverses manœuvres de guerre offensive et défensive dans ses courses vagabondes ; il voulut le planter aussi dans l'eau entre les deux saillies ; mais d'abord cela ne pouvait se faire qu'au moyen du trou percé dans le grès, circonstance que l'idiot, comme tout le monde, ignorait ; ensuite il fallait beaucoup d'habitude et d'adresse pour rencontrer juste ce point unique où le bâton pouvait se fixer. Fabrice avait besoin, pour l'atteindre, de toute sa longueur de taille, et de toute sa souplesse de reins, qu'il ne possédait qu'en cela d'ailleurs ; il faisait toutes ses petites opérations en un clin d'œil ; mais au moindre tâtonnement l'on était perdu, et nul n'aura de peine à se représenter ce qui arriva lorsque Jacques Balalarme voulut allonger son pauvre corps, déjà en soi mal équilibré, sur l'eau courante et obscure. Comme il avait les bras proportionnellement plus longs que la taille, en cherchant à enfoncer son bâton, il le poussa si loin, qu'il se vit dans l'impossibilité de revenir en arrière, et le buste en même temps trop près de la ligne horizontale pour qu'il pût sauter en avant. Il resta quelques secondes dans cette position critique, puis, le poids de son corps et le poids de l'eau faisant insensiblement dévier le bâton, il tomba la tête la première avec un ricanement lugubre, aussitôt étouffé.

Fabrice, arrivé comme il essayait en vain de se redresser sur ses jambes et de pousser au large vers l'autre

rive, coupa vite une branche de saule, la tendit à l'idiot, que l'instinct de la conservation rendit alerte en ce moment, et, aidé de Marthe, le pilota adroitement vers le bord ; mais, sans Fabrice, il est douteux qu'il se fût tiré tout seul de ce mauvais pas. Au moins parut-il en avoir jugé ainsi, car, dès lors, Jacques Balalarme prit nos deux époux en affection, et, bien loin d'entrer dans aucun complot, féminin ou autre, contre leur genre de vie et leur solitude, il en déjoua quelques-uns.

Sans mot dire il les suivit au village ; seulement, quand ils approchèrent des maisons, il annonça son arrivée en entonnant subitement ce couplet d'une vieille complainte :

Allez là-bas vers la rivière,
Vous y verrez son sang couler.

V

Les commères désappointées congédièrent leur espion en lui disant qu'il était un nigaud, injure dont il ne se faisait pas une bien juste idée, et qu'en sa qualité de demi-fou il eût fort bien su mépriser en tout autre moment ; mais un vague instinct l'avertit que ce serait là toute sa récompense pour son plongeon et pour ses égratignures : les commères avaient été plus occupées de l'interroger que de s'apitoyer sur son sort, et madame Regard, au lieu de rallumer le feu, lui avait dit presque tout de suite qu'il n'avait rien de mieux à faire que d'aller se mettre au lit.

Quoique son habitude de passer la journée et souvent une partie des nuits en plein air lui rendît son aventure plus supportable qu'à un autre, et qu'en général la santé de son corps n'eût pas souffert de celle de son esprit, il conserva de la rancune de ce bain froid suivi de cette non moins froide réception, et quand il fut dehors, on entendit les mots de « vieilles folles » et même de « vieilles

chèvres » se mêler à ses ricanements ordinaires et à je ne sais quel tintement sourd, que toute sa personne laissait échapper en marchant : ses os mal agencés, ses habits mal cousus, ses poches toujours gonflées, dont l'une était un véritable musée de joujoux rustiques, et les deux autres un cellier, comme nous l'avons vu, de plus d'une espèce de fruits, enfin le dandinement forcé de sa démarche, telles étaient les causes les plus apparentes de ce bruit, que l'on était tenté de prendre d'abord pour le son plat et caché de grelots d'étain.

Au lieu de se rendre tout droit chez lui, comme le lui avait conseillé madame Regard, il s'achemina vers la demeure de Fabrice, située, avec la salle d'école au rez-de-chaussée, derrière l'auberge du village et au bord des prés. Marthe, qui achevait de ranger sa cuisine après le repas du soir, l'y fit entrer, le régala d'une assiette de bonne soupe encore chaude, qu'il avala sans mot dire et comme son dû, le fit tourner et retourner nombre de fois devant le feu, ce qu'il exécuta à merveille, puis l'envoya décidément se coucher; car il avait son gîte chez des parents à lui, qui jouissaient de son petit bien en attendant d'être définitivement ses héritiers.

Le « daderidou, » pour lui donner un autre de ses surnoms, qui, dans les individus de cette espèce, désigne à la fois leur lenteur de corps et d'esprit, l'inertie et la futilité de leur nature, le daderidou partit sans adresser à Marthe d'autre remercîment qu'un large sourire de l'une à l'autre oreille; mais quand il eut quitté le seuil, la musique lui déliant mieux la langue, il entonna sans trop bégayer le couplet suivant, plus, sans doute, pour le compte des ennemis de Fabrice que pour le sien propre, à en juger par sa disposition actuelle :

Cent fois dans la forêt j'ai chassé sans rien prendre ;
Mais, pour vous mieux surprendre...

Le reste de l'air se perdit dans le lointain, et Marthe, qui savait très-bien cette vieille romance, ne songea pas à l'écouter, ni encore moins à comprendre l'avertissement que peut-être elle renfermait.

Fabrice, s'il faut le dire, était déjà couché, mais non pas encore endormi. Assise à son chevet, Marthe lui lisait d'ordinaire quelques versets de la Bible. La lecture ne durait guère que cinq minutes, Marthe n'oubliant pas que son mari, ayant chaque jour à reprendre une vingtaine de marmots sur leurs trop grandes dispositions à mâcher les syllabes et à manger les *e* muets, devait avoir de l'art de lire à haute voix par-dessus la tête. D'ailleurs, Fabrice n'était pas fort sur la controverse, et, au lieu de tant disserter sur la lettre, il se contentait de l'esprit et tâchait d'en faire son profit s'il pouvait. Quand elle eut terminé ce soir là :

— Mon ami, dit-elle, que ferons-nous de cette truite que tu as prise aujourd'hui ? Elle est si belle avec ses petites étoiles rouges !

— Eh bien, dit Fabrice, le grand mal si nous la mangions demain !

— Elle est trop grosse pour nous deux, et nous ne pouvons inviter personne. Ne serait-ce pas mieux fait ?...

— Marthe, sois sûre que te la voir manger, c'est le mieux pour moi ! Puis, quand nous en donnerions bien un peu à ce pauvre Jacques, qui a voulu courir aussi ce soir après les poissons !

– Il préférerait un morceau de lard. Ainsi, nous l'enverrons... cela nous fera bien plus de plaisir. Je t'accommoderai les deux autres petites.

— A qui l'enverrons-nous? Passe encore si c'est au docteur. Pourtant, je la regrette.

— Non pas au docteur, mais au syndic. Il ne nous aime pas beaucoup, je le crains.

— Eh ! qu'il ne nous aime pas, s'il le veut ! dit Fabrice en levant la tête de dessus l'oreiller. Qu'est-ce que nous lui avons fait? Il est un peu avare, voilà tout ; mais je ne lui demande rien.

— Il est notre voisin, et sa femme, entre nous, Fabrice, a toujours quelques mots désagréables à me jeter aux oreilles.

— Raison de plus ! s'écria Fabrice, que cette révéla-

tion avait presque fâché. D'ailleurs, j'ai, moi aussi, mon motif; mais couche-toi, il est tard, je te le dirai demain.

— Quel motif? Tu ne peux rien avoir contre le syndic, toi qui n'as jamais rien contre personne. Les Regard veillent encore, et ce sera mieux qu'ils l'aient déjà ce soir, ils verront qu'elle est toute fraîche au moins.

— Marthe, je ne veux pas! Puisqu'il faut tout te dire, sache que c'est demain l'anniversaire de notre mariage. Tu n'y as pas pensé, mais si fait bien, moi. Et puisque le bon Dieu m'a envoyé cette truite pour fêter le jour de demain, je te prie, gardons-la.

Marthe demeura toute surprise, et le bon Fabrice riait doucement sous la couverture de voir sa chère compagne ainsi prise en défaut et lente à trouver quoi dire. Mais elle ne le fut pas à se pencher vers lui et à l'embrasser, émue de vague crainte et de pensif bonheur.

Comme l'avait conjecturé Marthe, les Regard n'étaient pas encore couchés. Les voisines étaient parties, Sabine la dernière, contre son habitude. Le grotesque récit de Jacques ne l'avait pas même déridée, et elle demeura encore plus silencieuse après son départ. — « Le cousin ne revient pas, » fit-elle en se levant pour sortir; mais elle le rencontra sur la porte et, l'arrêtant au dehors un moment, ils se mirent à parler à voix basse. Puis elle le quitta, et le syndic entra chez lui. On n'aurait pu dire de sa figure qu'elle était plus épanouie; elle était seulement moins revêche; mais les mots ne s'en pressaient pas davantage sur ses lèvres, et si madame Judith eût été femme à le lui permettre, peut-être eût-il gardé jusqu'au lendemain sa satisfaction pour lui.

— Tu viens du château? lui demanda-t-elle. M. de la Reverdie y gouverne donc en l'absence de M. de Romans? Va-t-il s'en donner, ce vieux folâtre!

— Cela le regarde.

— Que te voulait-il qu'il t'a fait demander de le venir voir?

— Il voudrait avoir les papiers de la commune pour y faire des recherches.

— Des recherches sur quoi?

— Sur un ancien passage qui, d'après lui, existait autrefois...

— Un passage sur un de nos fonds peut-être?

— Sur celui aux Fabrice.

En ce moment on frappa à la porte, et une petite fille, une lanterne à la main, dit à madame Regard de sa plus jolie voix :

— Voilà ce que tante Marthon (oh! si Fabrice eût été là) m'a dit de vous apporter de la part de M. le régent. C'est une belle truite toute fraîche. Il l'a prise ce soir.

La femme du syndic, embarrassée, ne sut d'abord que répondre, ni comment refuser l'objet qu'on lui tendait. Aussi se trouvait-il encore dans ses mains lorsque l'enfant avait déjà disparu.

— Ah! qu'ils m'ennuient, s'écria-t-elle, avec leurs cadeaux. Comme si nous n'avions pas de quoi nous acheter du poisson quand l'envie nous en prendrait! Mais je leur enverrai du beurre et de la crème : il doit m'en venir de la montagne.

— Tu en donneras bientôt à tout le monde, fit le mari.

— C'est une belle truite tout de même, continua la femme. Elle fera plaisir à Céline. Tu veux donc confier les papiers de la commune à M. de la Reverdie? N'y a-t-il pas de risque?

— Quel risque veux-tu qu'il y ait, puisqu'il m'en donnera un reçu? D'ailleurs il n'y trouvera pas grand'-chose. Je me moque pas mal de son passage, surtout si le pré est à nous, comme je l'espère.

— Tu l'as acheté?

— Pas encore ; mais j'ai maintenant de quoi. Sais-tu ce que vient de me dire la cousine Sabine ? Toutes vos histoires d'échelle n'avancent à rien du tout, et pourraient tout au plus faire rire, encore ne sait-on pas de qui. Mais elle, voilà une femme ! elle a vu le seul bon moyen : elle veut que j'achète le pré coûte que coûte. Elle me fournira l'argent, quatre ou cinq mille francs, s'il le faut. Pauvre comme il l'est, le régent ne pourra plus refuser. Quatre

mille francs, un mauvais pré qui n'en vaut pas deux mille, c'est une fortune! Je l'aurai donc, et il sera bien à moi, sans qu'il m'en coûte un sou. Seulement Sabine veut qu'après ma mort, il revienne en plus à sa filleule. C'est un cadeau qu'elle lui fait, et à nous par conséquent dès aujourd'hui. Ah ! si Rodolphe avait voulu!... Mais il peut changer, il faut qu'il change, comme tu dis. Je joindrai toujours les deux prés, et quand Rodolphe sera rangé et marié, Sabine ne s'opposera pas, je pense, à ce que j'en donne à Céline un autre de la même valeur, outre son dû. Enfin, quoi qu'il arrive, Céline l'aura toujours, et il restera au moins dans la famille.

— Quelle brave fille nous avons là ! dit la mère, encore tout étourdie de ce que venait de lui apprendre coup sur coup son mari, et qu'elle lui fit répéter par le menu, autant que possible. Quelle brave fille! Va-t-elle être contente quand elle le saura ! Elle ne sera plus malade, j'espère! Quelle brave fille! Elle nous portera bonheur, et à elle aussi.

DEUXIÈME PARTIE

I

Après avoir longtemps fermenté sans éclat, la malignité et l'envie en étaient donc venues à se gonfler peu à peu contre les Fabrice, comme une eau que l'on oublie sur le feu soulève tout à coup le couvercle de la bouilloire et laisse échapper sa vapeur avec un sifflement aigu. Les Fabrice avaient maintenant des ennemis, volontaires ou involontaires, leur pré surtout. Pauvre pré! on a beau n'en avoir qu'un, le sauver n'est pas toujours facile. Mais nos époux n'étaient pas non plus sans amis, et le moment approchait où ils en auraient besoin.

Le meilleur de tous, M. de Romans, était absent, et peut-être avait-on l'idée de mettre cette circonstance à profit. Un passé plus oublié de Marthe que de lui-même donnait à celle-ci ce vrai protecteur. Au retour d'un voyage en Amérique où, ses études terminées, il avait songé de bonne heure à rétablir sa fortune, il vit Marthe dans tout le jeune et frais éclat de ses dix-sept ans. Cette activité précoce, en occupant son ardeur naturelle, l'avait laissé enthousiaste et pur. Il s'enflamma soudain pour la belle orpheline, n'eut ni ne put avoir l'idée de lui manquer de respect, et, comme il était déjà devenu un peu Américain, il voulait l'épouser et l'emmener avec lui.

Avant de se déclarer, il s'en ouvrit cependant à son père, dont il était tout l'espoir et l'unique enfant. Celui-ci, veuf et humoriste, menait dans son château une vie bizarre et solitaire : l'œil tendu sur un point, soutenir son nom et relever ses vieilles tours qui menaçaient ruine.

A cette idée d'épouser Marthe, une paysanne, le père ne se fâcha point, mais il s'ouvrit aussi à son fils. Malgré des signes de décadence, leur famille passait encore pour assez riche. Il lui fit voir qu'il n'en était rien, que même leurs derniers fonds de terre encore libres avaient été hypothéqués pour son éducation et ses tentatives d'établissement. Les intérêts payés, il restait tout juste au père de quoi vivre chichement, à sa mode. Le fils n'avait donc pas d'existence à offrir même à une paysanne ; il se devait à lui-même, comme à elle, de lui laisser toute sa liberté en gardant la sienne ; il fallait se taire absolument sur ce projet, n'y plus penser même. La nécessité voulait qu'il songeât uniquement à relever leur maison ; après quoi, sa fortune faite, il épouserait qui il voudrait.

La froide vérité se trouvant d'accord avec la non moins froide volonté paternelle, le fils se soumit à toutes les deux et partit la nuit même pour ne pas être tenté de revoir Marthe le lendemain. Aussi ne sut-elle rien ou peu de chose de ce qu'il avait rêvé, et crut-elle qu'il l'avait, comme tant d'autres, remarquée seulement.

Il se jeta à corps perdu dans les affaires, finit par y attraper la chance, sut la retenir à force de talent, de probité et d'activité, eut une importante maison à New-York, une succursale à Londres ; bref, son père, avant de mourir, put déjà commencer à voir la restauration du vieux château et l'affranchissement des belles terres qui en dépendaient.

Dans l'intervalle, Marthe s'était mariée et avait même quitté le village, elle et Fabrice ayant vécu plusieurs années à l'étranger. Repris par son tourbillon d'affaires, M. de Romans ajourna tout projet d'établissement, et se dit sans doute, à la longue, que Marthe n'était pas la personne qu'il devait épouser ; mais elle n'en restait pas

moins la seule qu'il eût aimée. La nouvelle de son mariage lui avait été un coup qui le laissa longtemps ébranlé. Avec le travail, sa force et sa sérénité reparurent. Marthe, pensait-il, avait fait, en réalité, la sottise qu'elle avait manqué lui faire commettre ; ce qui ne l'empêcha pas d'en faire une pire : il se laissa marier.

Sa femme lui donna une fille et mourut au bout de quelques années. Ils se comprenaient peu, mais c'était d'ailleurs une femme sensible et douce, qui ne l'avait contrarié que par son mauvais état de santé, et que cet état même avait fini par rendre méditative et résignée. — « Ecoutez ! lui dit-elle à son lit de mort : je ne sais rien, mais vous ne m'avez jamais aimée... autant que je vous aimais, ajouta-t-elle pour atténuer ce reproche avec sa douceur ordinaire. Ne vous accusez point, car je ne vous accuse pas non plus; dans le monde où je vais, tout amour est permis, car tout y est pur, et moi-même vous m'y aimerez comme celle qui peut-être n'existe pas, mais que vous m'avez involontairement préférée. Adieu ! embrassez-moi, et ne m'en voulez pas de vous avoir deviné. » Il savait trop qu'elle disait vrai; aussi ne lui répondit-il que par des pleurs, dont l'âme de la pauvre mourante s'en alla consolée.

S'il ne l'avait pas aimée autant qu'il l'aurait dû, il résolut du moins de lui être fidèle autant que possible, c'est-à-dire de ne la remplacer jamais. Et, chose étrange ! comme si ce qu'elle lui avait dit en mourant prenait déjà une sorte de réalité, sa détermination le mit aussi plus à l'aise dans le sentiment qu'il conservait pour Marthe. En demeurant veuf, M. de Romans gardait et retrouvait intact cette espèce de culte secret pour ses anciennes amours, et il lui semblait qu'à ce prix celle qui avait été sa compagne sur la terre le lui permettait. Marthe n'était plus ainsi pour elle qu'une amie, et non cette rivale qu'elle avait sentie entre elle et lui dans son cœur.

Telle fut sa résolution, que peu d'hommes, et peut-être encore moins de femmes, eussent appréciée. Il était en train de la méditer un jour qu'il descendait de son châ-

teau vers le village, avec l'espoir d'y saluer Marthe en passant. C'était quelques mois après la mort de sa femme, et sept ou huit ans avant l'époque où commence notre histoire. Il faisait un de ces brillants jours d'hiver où le soleil lui-même semble se réjouir de voir la terre en bel habit tout blanc. Les cheveux de M. de Romans et sa barbe se sentaient déjà de cette autre neige qui ne s'en va ni en avril ni en mai; il était néanmoins ferme et droit dans sa haute taille de près de six pieds, avec le reste du corps à l'avenant. Comme les portraits de ses ancêtres, lui-même semblait constater l'existence d'une ancienne race de géants, et il avait aussi, dans le tour d'esprit et dans les manières, quelque chose de la bonhomie qu'on leur prête.

Il suivait donc, en habits de deuil, le chemin dallé d'éblouissante neige, lorsqu'au tournant d'une douzaine de vieux noyers qui s'efforçaient de faire encore là un peu d'ombre en y entrelaçant celle de leurs bras tortueux, il rencontra son ami le docteur Balthazard à une belle place de plein soleil. Le docteur y fit quelques tours en rond avec lui, essaya d'accoucher de deux ou trois phrases de condoléance, qu'il ne parvint à mettre au jour qu'estropiées, et laissa entrevoir sa pensée véritable en terminant ainsi brusquement :

— Vous vous consolerez !

— Je crains que non ! répondit M. de Romans, pour exprimer bonnement au plus juste ce qu'il éprouvait.

— Eth ! fit l'entêté docteur, dont c'était l'interjection favorite, eth ! pour savoir rester veuf il faudrait...

— Voyons votre recette, docteur. Il faudrait...

— Comme moi, être resté garçon. Aussi, quand on ne l'est plus, il n'y a d'autre remède...

— Ce ne sera pas le mien ! interrompit M. de Romans, laissant bien voir qu'il devinait la conclusion.

Et lui assignant rendez-vous pour la soirée au château, il se remit à descendre vers le village, dominant la haie de sa haute stature, faisant craquer la neige à chacun de ses pas, et se sentant léger malgré lui sous le léger soleil.

— Eth! je vous dis! continua tout haut le docteur, s'en allant aussi de son côté pour faire ses visites : si notre nouveau maître d'école, qui ne sait toujours que pêcher à la ligne, savait au moins mourir à propos, eth!

— Eth! eth! répétait une petite voix aussi fraîche que celle de l'oiseau qui s'éveille, et partant d'une haie d'aubépine encore toute rouge de « poires du bon Dieu » qui, sous la neige d'hiver, y remplaçaient la couronne fleurie du printemps.

— Oui, reprenait le docteur tout occupé à chevaucher sur ses minces jambes, si ce nigaud de Fabrice avait l'esprit de tomber dans l'eau, ou d'y attraper une de ces bonnes fièvres qui vous troussent leur homme en moins de rien... pourquoi regretterait-il son lot en ce monde? il en pêcherait un meilleur dans l'autre... Et quant à Marthe, si elle aussi devenait veuve... conclut-il dans une nouvelle enjambée, eth!

— Eth! eth! eth! redit la petite voix d'oiseau voltigeant derrière les buissons.

Cet accompagnement qui lui venait de l'autre côté de la haie tira enfin le docteur de ses méditations sur la sottise de l'amour, la sottise du mariage et beaucoup d'autres sottises, desquelles, pour sa part, il s'applaudissait de ne pas s'être mêlé. Il releva donc la tête et découvrit aussitôt, le dominant de tout le talus du chemin, une jeune enfant aux yeux et aux cheveux noirs : ceux-ci lui tombant tout droit sur le cou et les joues, ceux-là si petillants de malice qu'on n'en voyait pas la couleur, mais seulement le sourire ; on eût dit un rayon à travers ce flot d'ébène où disparaissait à moitié sa figure, mais d'où elle le regardait ainsi de côté en se cachant pour le suivre.

— Quoi! c'est vous, Gritly! s'écria le docteur. Que faites-vous donc là ?

— Je vous écoute.

— Vous m'écoutez?

— Oui, parler tout seul, comme on dit que font les amoureux.

— Moi, amoureux?

— Il le faut bien, puisqu'on dit que tout le monde doit l'être une fois.

— Ah! je suis amoureux! et, sans doute, c'est de vous, mademoiselle?

— Oh! non, puisque j'en ai déjà un, et qu'on n'en a jamais deux.

— Et le vôtre, pourrait-on le connaître, mademoiselle?

— Pour cela, non! Nous nous sommes juré le secret.

— Et moi, puisque ce n'est pas de vous, petite ingrate, de qui suis-je amoureux? Je serais fort curieux de le savoir.

— Vous parliez bien de Marthe Fabrice, mais ce ne peut être elle, puisqu'elle a déjà le sien, que le syndic lui-même ne lui ôterait pas.

— Ainsi, ce n'est ni vous ni Marthe. Qui est-ce alors?

— Vous ne le disiez pas.

— Je ne disais donc rien?

— Si! quoique je n'aie pu bien comprendre, parce que votre voix s'élevait et s'abaissait comme vos jambes dans la neige.

— Eh bien, je vous l'expliquerai. Veuillez seulement me dire ce que je disais, mademoiselle.

— Vous disiez : Eth!...

— Attends! attends!

— C'est ce que je fais, dit l'espiègle, déjà toute prête à s'éclipser derrière sa haute guirlande de baies rouges et de rameaux blancs.

— Je vous dis, je te dis!...

— Ah! oui, interrompit-elle encore, vous disiez aussi : « Je te dis! » comme à présent, en levant de grands bras.

— Attends! répéta le docteur en tirant de sa trousse une paire de ciseaux. Attends! Se moquer ainsi de son vieil ami; je ne manquerai pas de l'écrire à Valentin. Et je vous dis, je te dis que je te vais vous couper vos beaux cheveux, mademoiselle! Je te vous les couperai! vous verrez! tu verras!

Et le docteur, tenant à la main son arme à deux branches, les faisait déjà grincer et cliqueter dans les airs,

tandis qu'il se mettait en devoir d'escalader le talus; mais ses jambes s'enfoncèrent comme des échasses dans la neige, et ses ciseaux ne coupèrent qu'une grappe de poires du bon Dieu. La petite fille courait le long de la haie, en répétant : Eth! eth! et le docteur, moitié fâché, moitié riant, n'eut pas d'autre parti à prendre que de courir dans le chemin pour ne pas lui laisser prendre trop d'avance. Enfin, voyant un semblant de passage, il y enfonça bravement le pied dans un buisson de genièvre, dont les piquants vinrent s'émousser sur sa maigreur, et il se mit à courir en rase campagne, où la petite fille perdit bientôt l'avance qu'elle avait pu gagner d'abord.

— Ah! ah! s'écria le docteur en la prenant dans ses bras, c'est ainsi qu'on me traite et, parce qu'on a une forêt de cheveux, qu'on croit pouvoir s'y cacher comme dans un bois! Mais cette noire forêt qui vous rend si fière, je m'en vais l'abattre et la réduire à un humble bosquet. Ah! ah! ces beaux cheveux, je les tiens cette fois! Une boucle pour Valentin! la voilà!

Aussitôt dit, aussitôt fait. Et le docteur, brandissant les ciseaux tout grands ouverts, allait continuer d'opérer l'abondante chevelure s'étalant sans défense sous le tranchant acier, lorsque l'enfant, cessant tout à coup de rire et de se débattre, se retourna fâchée et dit au docteur :

— Vous êtes un méchant. Je ne vous aime plus. Une pour Valty, je vous le pardonne! Mais toutes! que dirait papa? Et moi, je ne veux pas être comme, l'été dernier, mon pauvre mouton Patience, lorsque, sans m'en rien dire, le fermier l'avait tondu.

A force d'expériences médicales et autres, le docteur Balthazard en était venu à ne voir en beau ni le corps humain, ni même le corps social. L'horreur des abus le poussait à la haine des ornements et appendices inutiles. Il avait donc saisi avec joie le prétexte de sa vengeance légitime pour rendre service à la jolie tête de Gritly. Le côté philosophique et moral de son action l'avait tranquillisé sur le plaisir instinctif qu'il y trouvait.

Mais comme il aimait la petite fille presque autant que son Valentin, il resta interdit, le bras, le nez et les ciseaux en l'air, quand il la vit se redresser irritée. Il oublia qu'il avait aussi le droit d'être fâché contre elle, et ne se souvint plus que du bien qu'il voulait faire à sa façon; mais il eut beau prêcher, sermonner, remontrer, la petite malicieuse se remit à sourire.

— Eth ! que diable ! fit-il enfin, quand je vous dis que vous avez trop de cheveux, mademoiselle ; qu'on n'en verra bientôt plus votre visage ; que ce sont eux qui vous font ainsi des joues de rien, un semblant de figure blanche et mince ; au lieu qu'à votre âge vous devriez avoir une bonne petite tête toute ronde et toute rose, entendez-vous, je vous dis !

— Oui, pour ressembler à une pomme ; j'aime bien mieux ressembler à un oiseau.

— A un corbeau, c'est sûr !

Et par le fait, la mèche sacrifiée, encore à ce moment sur la neige avant de passer dans la poche du docteur, y faisait assez bien l'effet d'une plume tombée de l'aile de cet oiseau.

— Mais, reprit le docteur en se radoucissant, voyons, ma chère petite Gritly, admettons, si vous voulez, que vos cheveux ne soient pas trop longs, vous conviendrez qu'ils sont trop fins, car ce n'est pas le tout d'avoir de beaux cheveux, il faut surtout les avoir bons.

— Pour qu'ils deviennent comme ceux de votre cheval Castille, qui n'en a pourtant pas plus qu'il n'en faut : je gage qu'on pourrait les compter.

— Quand je te dis que je vous dis !

— Quand je vous dis que je te dis ! répéta la petite folle, qui avait remarqué la singulière indifférence du docteur pour les « pluriels de dignité. »

— Moquez-vous de moi, mademoiselle, moquez-vous de votre ami et de ses conseils, mais suivez-les, répondit le docteur de son ton le plus sérieux. Je vous dis, entendez-vous ! je te dis que cette profusion de cheveux peut vous causer une maladie, te rendre malade, ma douce petite

Gritly, te donner une fièvre cérébrale, une hydrocéphale...

Pour toute réponse, elle lui tendit son front pur et blanc et sa joue finement rosée, sur laquelle le docteur, à bout de réplique, ne sut que déposer de bons gros baisers et faire doucement craquer ses longs doigts.

La paix était conclue, et comme la neige devenait tendre, qu'il fallait en outre franchir un fossé où elle s'était amoncelée (ce qu'on appelle « une gonfle » au pays de Lunay), le docteur prit la petite fille dans ses bras et, la rapportant en triomphe, se dirigea vers le château. Elle se laissait faire et lui souriait.

Lui, tout fier et joyeux, disait en lui-même : « Oh! enfants! enfants! *O fortunatos nimium!*... Ce n'est que par eux que l'on peut espérer de régénérer notre espèce. Chez eux seulement la franchise et la vérité de la vie. Je n'aime que les enfants... Gritly, Valentin... et celle..., » ajouta-t-il tout bas avec un soupir qui n'avait plus rien de doctoral.

— Pourtant, fit-il tout haut, savez-vous que vous auriez pu avoir plus de condescendance, sinon pour moi, au moins pour M. de la Reverdie.

— Mon cousin La Reverdie n'a pas à se mêler de moi; c'est bien assez qu'il soit l'intendant de papa, le gouverneur du château pendant ses absences...

— Mais il me semble, objecta le docteur, qu'il aurait bien quelque droit...

— Il vous semble! interrompit l'enfant; serait-ce parce qu'il veut m'apprendre la grammaire et la musique comme chez les anciens Grecs, me montrer la cuisine et la vraie manière de faire le thé, celle des Chinois? Oui... M. de la Reverdie s'est constitué le remplaçant de ma pauvre maman dans le ménage ; il commande le dîner, surveille l'office, sait tout, voit tout, fait tout, même le chocolat. Il ne lui manquerait plus que de vouloir être ma gouvernante! Heureusement il ne l'est pas; il me fait bien assez rire sans cela. On dit qu'il a été beau, mais je le trouve bien laid. Même à présent que je dois songer à devenir raison-

nable, je ne puis m'empêcher de lui faire encore, par-ci par-là, quelques niches; et ce serait pour lui complaire...

— A lui-même!

— Mais en quoi?

— Ah! c'est qu'il en veut...

— A Valentin? à vous? à mon mouton Patience? Tout ce que j'aime lui déplaît.

— Dans le cas présent, ce n'est ni à Valentin, ni même à votre mouton Patience ou à moi.

— A Fabrice? Il ne peut le souffrir, sans doute aussi parce que je l'aime, moi, ou parce qu'il ne le trouve pas assez fort sur les principes...

— A Fabrice, oui, il en veut à Fabrice, et peut-être à Marthe encore plus, fit énigmatiquement le docteur; mais ce n'est pas encore cela. Il en veut, comme moi du reste, mais pour un autre motif...

— Comme vous!

— Eh! oui, à vos cheveux.

— Ah! par exemple! Vous, à la bonne heure! Mais lui, pourquoi?

— Eth! eth! pourquoi? répéta le docteur en s'apprêtant à franchir le fossé, pourquoi donc que parce qu'il ne peut souffrir de voir à personne, à Valentin ni à vous, cette cascade de cheveux comme il en avait une dans sa jeunesse! Moi, je ne voulais raccourcir la vôtre que d'un étage; mais lui, c'est de tous, je vous en avertis.

A cette seule idée, l'enfant partit d'un tel soubresaut d'indignation, que le docteur fut puni de son semblant de méchanceté; car, au moment où il avait un de ses pieds en l'air pour enjamber la « gonfle » éblouissante et renflée, le mouvement de celle qu'il portait lui fit perdre l'équilibre, et les voilà roulant, s'enfonçant, se débattant dans la blanche épaisseur, comme une jeune souris et un vieux rat dans une chaudière de lait.

— Eth! que diable! je vous dis, je te dis! exclama le docteur. Mais Gritly, la première à se relever, lui grimpa sur le dos, et gagna ainsi le port.

Puis, lui tendant malignement la main, ils arrivèrent sans autre aventure au château.

II

Celle que le docteur appelait toujours de son nom familier de Gritly était devenue pour le monde mademoiselle Marguerite de Romans. Plus d'une année encore après son escarmouche avec le docteur, elle avait suivi d'un regard défensif et offensif, ou pour mieux dire offensé, les yeux de La Reverdie, quand elle les surprenait à s'arrêter sur ses cheveux ; mais elle n'en avait pas diminué ni même resserré d'un nœud la libre profusion, pour amoindrir d'autant les souvenirs et les regrets du maire du château, comme elle le nommait. Le docteur non plus, même pour Valentin, n'aurait osé parler d'y replanter ses ciseaux. Seulement, ils étaient maintenant rassemblés en nattes et en bandeaux si épais, qu'ils se gonflaient comme un champ dont les épis manquent de place et semblent se soulever l'un l'autre pour en trouver. D'un noir toujours pur et brillant, ils n'encadraient plus ses joues et ne voilaient plus ses paupières, mais son front découvert n'en était que plus blanc et ses yeux n'en riaient que mieux.

Son père la chérissait, elle était tout pour lui de ce qu'il pouvait dire sien, et même n'eût-il pas eu cette sorte de culte intérieur qu'il conservait pour Marthe, il est probable que, pour l'amour aussi de sa fille, il n'aurait pas voulu contracter un second mariage. Si Marthe eût été libre... Mais Fabrice ne s'était point laissé tomber dans l'eau.

La Reverdie, quoique d'une popularité douteuse et dans laquelle il entrait une nuance de ridicule, avait de l'influence dans le pays par sa position et par ses manéges, sinon par son caractère ; on se méfiait de lui, donc on le craignait. Après avoir couru après le plaisir, sous prétexte de courir après la fortune, il s'était trouvé à peu près

sans ressource. M. de Romans lui avait alors offert cette sorte de retraite auprès de lui, et avait même cru la lui devoir comme à un ami de jeunesse et à un parent. Il ne se faisait pas illusion sur ses défauts, prisait médiocrement son fatras artistique et archéologique; mais, dans la part d'affaires qu'il lui confiait et qui ne regardait guère que la gestion de son domaine, il l'avait toujours trouvé un homme sûr, voyant tout, sinon très-clairvoyant, attaché de race et même de cœur à la famille de Romans, et se piquant d'honneur à ce sujet.

Aussi, la Reverdie aimait-il de moins en moins les visites du docteur et de son fils adoptif : il ne les voyait pas de bon œil à cause de Marguerite. La sourde hostilité qu'il nourrissait contre les Fabrice était, au contraire, toute personnelle et tenait à des mobiles de vanité et de fatuité qui auraient fait rire bien d'autres que Marguerite de sa barbe teinte et de son faux toupet.

Tête légère et cœur léger, le vent de la passion le trouvait sans défense, s'emparait de lui comme d'un ballon vide mais chauffé, et le poussait aux évolutions les plus fantastiques en ces « aventures » d'amour auxquelles il n'avait pu prendre encore le parti de renoncer. Marthe aimait-elle M. de Romans? Etait-ce à cause de cela que, lui, elle n'avait pas seulement l'air de le regarder? Ces pensées, ruminées dans la solitude, entre le village et le château, excitaient, fatiguaient La Reverdie, et l'amenèrent à chercher un moment favorable pour s'en éclaircir ou s'èn débarrasser.

Il le crut arrivé. Les affaires de son cousin l'avaient subitement appelé en Amérique; l'hostilité d'une partie du village, le syndic en tête, était évidente. Si l'on pouvait éloigner Fabrice et le pousser à chercher fortune ailleurs !... la femme suivrait son mari... Le suivrait-elle ? Dans ce cas, du moins, concluait froidement La Reverdie, personne n'y penserait plus, pas même M. de Romans. La vie de celui-ci en serait plus libre. Elle n'aurait plus cette attache secrète qui déroutait La Reverdie et à laquelle il ne comprenait rien.

Tout se bornait, en effet, à quelques visites de temps en temps. M. de Romans causait avec Marthe ni plus ni moins qu'avec son mari, puis il se donnait lui-même tacitement rendez-vous auprès d'elle pour un jour prochain. Quelquefois il y menait sa fille, jouissait de la voir se plaire dans la compagnie de Marthe, mais jamais, à elle non plus, ne lui en parlait. Quand elle avouait que des deux c'était encore Fabrice qu'elle aimait le mieux, il se contentait de soupirer en disant : « Elle aussi! allons, il les a ensorcelées! » Il s'était ainsi peu à peu arrangé, moyennant quelques absences, pour rester la plus grande partie de l'année au pays, près de Marthe et avec sa fille, dont la gaieté, l'innocence et la grâce l'enchantaient; mais en ce moment il avait dû partir, et, comme ce pouvait être pour plusieurs mois, partir seul. Marguerite avec sa nourrice, devenue une manière de femme de charge et de gouvernante, continuerait à diriger le ménage. Pour tout le reste, La Reverdie le remplacerait. Les ennemis des Fabrice avaient donc beau jeu.

C'est ce dont se doutait vaguement la jeune fille, sur quelques mots échappés le dimanche précédent à Céline Regard. Elle ne manqua pas d'en parler à ce jeune ami que l'université lui rendait, Valentin, lors de sa première visite au château. Quoiqu'elle fût alors seule pour le recevoir, la vieille gouvernante, allant et venant, rendait l'entrevue tout à fait convenable, d'autant plus que La Reverdie était presque au salon, sa chambre en étant voisine. Il faut aussi tenir compte des mœurs quasi américaines du pays de Lunay.

M. de Romans, le jour où il s'était séparé de sa fille, lui avait dit : « Ma chère enfant, tu le sais, tout ce que je te demande, c'est d'être heureuse; aussi, lorsque ton bonheur, quel qu'il soit, et ne l'eussé-je ni fait, ni choisi moi-même, m'apparaîtra cependant bien clair et bien assuré, loin de m'y opposer en rien, j'y consentirai de tout mon cœur et j'y aiderai de tout mon pouvoir. Promets-moi donc que, pendant mon absence, aussi longue qu'elle puisse être, tu n'écouteras et n'encourageras de personne, ni de Valentin, ni de nul autre, qu'il me soit connu ou in-

connu, aucun mot qui dépasse le langage de l'amitié. Ainsi seulement je partirai tranquille, car je sais que je puis compter sur toi comme sur moi-même. La Reverdie gouvernera le château, mais je veux que tu restes libre de tes actions, ni plus ni moins que si j'étais là. Tu es mon plus cher trésor, c'est donc à toi que je le confie. »

Il y avait trop d'intimité entre le père et la fille et le moment était trop sérieux pour rougir. Marguerite promit donc tout de suite et tout simplement à son père ce qu'il lui demandait, et voilà pourquoi, au lieu d'être embarrassée de la visite de Valentin, elle l'accueillit aussitôt du même air simple et gai dont elle avait l'habitude avec lui.

— Enfin, vous voilà ! lui dit-elle. Ce n'est pas malheureux, après je ne sais combien de jours que vous êtes de retour au pays ; ou plutôt je le sais, et, pour vous bien attraper, je vais vous le dire : il y aura demain six jours, presque une semaine. C'est ainsi qu'on se montre empressé avec ses vieux amis.

— Votre père était parti, répondit Valentin.

— La belle raison ! on n'ose pas aller voir ses amis parce qu'ils ont du chagrin. Un autre eût pensé : raison de plus ! Mais je serai bientôt Marguerite la délaissée, si tout le monde est de votre avis.

— Chère Marguerite ! dit Valentin, rassuré par ce début.

— « Chère ! » il y paraît ! Aussi je ne vous permettrai plus de m'appeler ainsi, pour vous punir.

— Hélas ! donc, « Marguerite, » tout simplement « Marguerite, » reprit docilement Valentin.

— Et bientôt « mademoiselle Marguerite, » n'est-ce pas ? Pourquoi courir à l'autre extrême, et parce que je vous gronde un peu, comme vous le méritez, ne sommes-nous pas toujours bons amis ? Appelez-moi donc tout bonnement, comme autrefois, Gritly.

— Chère Gritly ! fit aussitôt Valentin.

— Voilà l'autre extrême qui reparaît ! Je ne veux ni de l'un ni de l'autre, entendez-vous, « je te dis, je vous dis, » comme notre bon ami le docteur.

— Mais... voulut interrompre Valentin.

— Je vous expliquerai peut-être cela un jour, mais plus de « chère ; » c'était bon quand nous étions petits ; et d'un autre côté, pas de « Marguerite ! » Même quand vous serez marié, j'entends et je prétends que vous m'appeliez toujours Gritly, comme moi, si vous êtes bien sage, je vous appellerai quelquefois Valty. Et maintenant que cela est bien convenu, vous êtes sans doute impatient de voir M. de la Reverdie. Qui sait même si votre visite n'était pas avant tout pour lui ? Celle-là ne se retarde pas du moins. Venez donc que je vous conduise dans sa chambre, où il ne fait, depuis quelques jours, que déchiffrer de vieilles paperasses ; mais auparavant touchez-moi la main : encore une chose que vous oubliez, comme mon vrai nom de Gritly. Seriez-vous devenu oublieux, Valty, je veux dire, Valentin ?

D'abord un peu interdit de cette réception dont il sentait bien la secrète douceur, mais dont il ignorait la cause, Valentin voulut lui montrer qu'il n'était pas si oublieux qu'elle lui en faisait le reproche : non content donc de prendre la main qu'elle lui tendait, il y joignit l'autre, et mit encore la seconde des siennes pardessus.

— Non, non, fit-elle en les réduisant à une pour sa part et autant pour celle de Valentin : c'est encore ce qu'il faut laisser au temps où nous étions petits. Mais voilà que j'oublie à mon tour quelque chose. C'est votre faute ; votre mal me gagne ; mais gare à vous ! si vous oubliez rien, moi, j'oublierai tout !

Et le tenant toujours par la main pour le ramener vers l'embrasure de la croisée :

— Vite, dit-elle, car il nous faut aller chez M. de la Reverdie, autrement il viendrait à nous ; et je suis étonnée même qu'il ne soit pas déjà là. Faut-il que ces vieux papiers l'intéressent ! Il doit y avoir quelque chose là-dessous ! Vite, contez-moi les nouvelles.

— De l'université ? dit Valentin qui, à la perspective d'un nouvel entretien à l'extrémité du salon, ne crut pas

pouvoir remonter trop haut ni par un trop lointain détour. De l'université...

— Non, du village, qui m'intéresse bien plus que toutes vos académies, monsieur l'académicien.

— Du village? Je n'en sais point.

— Comment! le docteur ne vous a rien dit, lui qui toujours dit?

— Rien que je me rappelle, absolument rien.

— Rien de Fabrice?

— Toujours la même chose: qu'il n'a qu'à se laisser mourir.

— Parce qu'on lui en veut! C'est au contraire le moment de vivre. Ils pensent profiter de l'absence de mon père pour tramer quelque chose contre lui; mais je le défendrai, moi! Et vous aussi. Nous serons au moins deux, et peut-être trois, avec Céline. Ce pauvre Fabrice, vous l'aimez, n'est-ce pas?

— Il y avait jadis une personne qui ne me passait d'autre ami que le docteur.

— Oui, oui; c'était du temps que cette personne et vous n'étiez pas encore des personnes raisonnables; mais à présent qu'elle l'est et que vous l'êtes, elle veut que vous aimiez aussi Fabrice.

— J'aime tous ceux qu'elle aime.

— Bien, bien! Oh! que vous êtes gentil!

— Parce que... voulut ajouter Valentin.

— Peu importe la raison : vous voulez toujours savoir et dire le « pourquoi » et le « parce que » de tout, monsieur le savant.

— Parce que... répéta Valentin.

— C'est inutile à dire, à me dire, je vous dis, je ne vous dirai rien.

— Parce qu'en aimant ceux qu'elle aime, c'est encore elle que j'aime.

— Je vous dis que vous n'y entendez rien, et ne saurez rien, et que je ne vous dirai même plus rien, si vous continuez ainsi. Parmi ceux que vous aimez, si vous les aimez réellement, ne me parlez plus que de Fabrice,

entendez-vous? je vous dis! Et allons chez M. de la Reverdie.

III

Ils le trouvèrent enfoncé dans la lecture de vieux parchemins et de papiers presque aussi vieux, que le syndic lui avait confiés. Les uns, les plus modernes, étaient solidement reliés en énormes registres in-folio, d'un papier admirable, comme on n'en voit plus, et de cette belle écriture à la française, ronde et claire, à laquelle la mode, qui n'en fait guère d'autres, a substitué de nos jours l'écriture à l'anglaise, confuse et pointue. Les plus anciens étaient en feuilles séparées, et l'on y voyait encore, appendus à un fort ruban de fil ou de soie, les sceaux gothiques des seigneurs et des évêques qui avaient décidé dans des questions de propriété et de territoire, ou reconnu au pays de Lunay ses franchises et ses libertés.

Étalées sur une longue table de chêne noir sculpté, ces paperasses, comme les appelait Marguerite, n'étaient pas trop dépaysées entre des tas de bouquins, de notes, d'albums et de cahiers de musique, qui leur faisaient là une sorte de rempart crénelé. Le reste de la pièce à l'avenant; un pêle-mêle d'objets et de goûts divers : bahuts, piano, viole d'amour, chouette empaillée, livres rares, brochures, émaux, potiches, vieux Sèvres, médailles de la grande Grèce, vase étrusque, et pour couronner le tout, un beau plâtre de la Vénus de Nîmes à la jambe cassée surmontant une étagère de bibelots modernes. En un mot, la chambre et l'esprit de M. de la Reverdie se ressemblaient : l'un était un musée de curiosités disparates, l'autre un kaléidoscope d'idées plus remarquables par l'imprévu que par la solidité, mais avec un fonds de passion pour lui-même, pour sa jeunesse surtout, qu'il voulait à toute force retenir, bien qu'il la sentît de plus en plus lui échapper. Du reste,

comme un air de jeunesse encore, ne se prenant pas au sérieux, mais en grande considération.

Au bruit de la porte qui s'ouvrit devant Marguerite, il tressaillit, non point d'être surpris dans sa lecture, mais bien avec des lunettes, au lieu d'un monocle qu'il savait aussi s'incruster dans le coin de l'œil comme les jeunes gens à la mode, et qui pouvait ainsi passer chez lui pour une élégance plutôt que pour une nécessité. Des lunettes, c'était compromettant. Il se hâta de les glisser furtivement sous le tas de papiers qu'il lisait. Puis, se levant, il accueillit Valentin comme s'il l'attendait.

Après les premiers lieux communs d'une conversation en apparence amicale, mais qui l'était plus à la surface qu'au fond :

— Que lisiez-vous donc là? demanda Marguerite en désignant les parchemins déroulés sur la table.

— Eh! eh! quelque chose qui, vous aussi, vous intéresserait.

— Moi?

— Oui, puisqu'il s'agit de ce pauvre Fabrice, dont, je ne sais pourquoi, vous êtes entichée.

— Et que vous, je ne sais pourquoi, vous détestez.

— Pas le moins du monde. Je suis seulement pour la justice et le droit, et je crains bien que, n'ayant pas le second pour lui, il n'ait pas non plus, au besoin, la première.

— Fabrice! il serait question de Fabrice là-dedans! Je ne croyais pas que ni lui ni sa famille remontassent à une si haute antiquité. Avouez, s'il en est ainsi, que vous le trouvez bien plus respectable.

— Savez-vous, poursuivit M. de la Reverdie avec une certaine emphase, en appuyant sur le tas de parchemins le bout de son index et l'y faisant plier, savez-vous que, parmi ces vieux actes, il y en a plusieurs du quatorzième siècle, l'un même du treizième, la charte des franchises du village! Ce n'est donc pas peu de chose d'y avoir son nom; si ce n'est pas un titre de noblesse, c'en est au moins un d'ancienneté. A défaut de l'autre, beaucoup de

familles s'en contenteraient. Malheureusement, parmi celles dont se compose actuellement la commune, bien peu y ont droit. Je ne parle pas de celles d'arrivée toute récente, fit-il avec un coup d'œil du côté de Valentin, mais qu'il rabattit aussitôt sur ses papiers, je parle de familles établies déjà depuis longtemps dans le village, qui se croient sans doute aussi vieilles que lui : eh bien, je n'ai guère rencontré que les Regard et trois ou quatre autres qui paraissent en avoir été de tout temps. La charte de fondation les déclare déjà « paysans d'Empire, » c'est-à-dire hommes libres et ne dépendant d'aucun seigneur.

— Et les Fabrice sont de ces trois ou quatre ! j'en étais sûre ! Fabrice, tout pauvre qu'il est, n'a rien de servile. Il est fier à sa manière, et c'est ce que j'aime de lui.

— Trop fier ! répéta sentencieusement M. de la Reverdie.

— Mais puisqu'il a, lui aussi, ses parchemins d'homme libre !

— Ses parchemins ! il a aussi des parchemins? fit M. de la Reverdie alléché dans sa double curiosité d'homme et d'antiquaire. Ses parchemins, où sont-ils?

— Mais les voilà ! répondit Marguerite en lui montrant ceux qu'il tenait sous sa main.

— Là ! il n'y a pas trace de sa famille. La famille des Fabrice ! ajouta dédaigneusement M. de la Reverdie.

— Vous venez cependant de me dire que cela m'intéresserait, qu'il y était question de lui.

— Non pas de lui, mais de son fameux pré, qui met tout le village en émoi, et dont il ferait bien de se défaire pour un bon prix, avant...

— Avant quoi?

— Avant qu'on n'y rétablisse le sentier qui y passait jadis. Tenez ! voyez plutôt ! conclut M. de la Reverdie en lui tendant un des vieux actes.

— Moi, que je lise ce grimoire !

— Eh bien, notre ami Valentin.

Valentin prit le manuscrit et le parcourut, mais sans pouvoir en déchiffrer trois mots de suite.

— Rien n'est plus facile, dit M. de la Reverdie : c'est du latin de cuisine.

— Le latin de cuisine ne m'embarrasse pas, mais l'écriture gothique.

— Voilà bien de nos savants, qui ne peuvent pas même lire un vieux titre. Il faut donc que ce soit moi qui lise ; mais vous, vous traduirez. Marguerite vous croira mieux que moi, dont elle se méfie, bien entendu seulement à l'endroit des Fabrice, — à l'endroit des Fabrice, répéta-t-il en cherchant dans le manuscrit ; c'est notre unique sujet de guerre intestine.

Il prit son monocle, se le planta dans le coin de l'œil pour bien avoir l'air de lire, mais le fait est qu'il savait le passage par cœur ; et le suivant du doigt lettre par lettre, afin que Valentin pût les reconnaître et les suivre aussi, il prononça à haute voix la phrase suivante, qui avait trait à des délimitations de propriétés, comme il eut soin de l'expliquer à Marguerite : « ..... *usque ad semitam et pontem ligneum quæ vulgo dicuntur de Prato Avellanarum.* » Vous comprenez, je pense.

— Parfaitement, dit Valentin, qui se mit aussitôt à traduire : « Ce fonds de terrre (peu importe lequel) s'étend jusqu'au sentier et au pont de bois dits vulgairement du *Pré aux Avelines* ou *aux Noisettes.* »

Il y eut un moment de silence.

— Répétez-moi le passage, demanda enfin Marguerite.

Valentin le lui répéta.

— Eh bien! demanda triomphalement M. de la Reverdie.

— Eh bien ! qu'est-ce que cela prouve? riposta bravement Marguerite.

— Comment! ce que cela prouve? mais qu'il y avait autrefois un sentier et un pont, c'est-à-dire un passage public, par le Pré aux Noisettes, et qu'à moins de titre contraire, la commune a le droit et le devoir envers ses ressortissants de le rétablir ; il me semble que c'est clair.

— Point si clair ! N'est-ce pas, Valentin, que vous êtes de mon avis ?

— Certainement! fit celui-ci avec un sourire. Et d'ailleurs, sans être avocat, je sais qu'il y a toujours moyen de chicaner sur des titres.

— Comme on chicane quelquefois mon père sur les siens, reprit Marguerite. Je montrerai que je suis sa fille, et je me défendrai, je veux dire, je défendrai Fabrice.

— Le texte est formel! répétait M. de la Reverdie, la tête en arrière et se dandinant sur son fauteuil.

— Voyons, relisons le passage, et pesons-en tous les mots, interrompit Valentin; peut-être ne dit-il pas tout ce qu'il a l'air de dire : « Le sentier et le pont de bois vulgairement appelés du Pré aux Noisettes! »

— A mon tour de dire : C'est clair! s'écria Marguerite en frappant des mains : « Le sentier et le pont portant le nom du Pré aux Noisettes. » Il y avait un pont quelque part sur la rivière, il y a encore un sentier qui y aboutit; le sentier et le pont finirent par être désignés d'après celui des prés environnants qui avait le plus drôle de nom, le Pré aux Noisettes par conséquent; voilà tout ce que votre latin veut dire : il prouve un nom et l'antiquité de ce nom, l'antiquité même du sentier ; mais il ne prouve nullement que le sentier traversait le pré de Fabrice plutôt que celui du syndic ou de ses autres voisins.

— Parfaitement raisonné! conclut Valentin; le texte dit exactement cela : pas moins, c'est vrai, mais pas davantage non plus.

— Pures chicanes! fit M. de la Reverdie; mais j'ai de quoi les confondre, car le pré de Fabrice, je devrais dire le vôtre, tant il vous tient au cœur, et votre père aurait déjà dû l'acheter, comme je le lui ai conseillé plus d'une fois, au lieu de se le laisser prendre par le syndic, votre pré donc revient souvent dans ces anciens actes; il y joue vraiment un rôle, et on trouve plusieurs variantes du passage que je vous ai fait lire, par exemple celle-ci : « *Ex semita et ponte ligneo prati quod vulgo dicitur pratum Avellanarum.* » Traduisez, Valentin!

— « Depuis le sentier et le pont en bois... du pré appelé le Pré aux Noisettes, » acheva celui-ci en baissant la tête.

— Vous entendez! « *prati*, du pré », fit M. de la Reverdie en appuyant sur ce génitif. Le sentier du pré... qui passe par le pré... L'autre texte ne vous satisfaisait pas : que dites-vous de celui-ci ?

— Que vous nous l'avez récité, sans même faire semblant de le lire, et que par conséquent il me persuade encore moins. Qui sait même s'il existe? Je me défie de votre imaginative.

— Je vous l'ai cité textuellement, j'en suis sûr : je l'ai vu encore tout à l'heure. Attendez, dit M. de la Reverdie en parcourant la liasse des parchemins, attendez... le voici : « Depuis le sentier... » Mais pour lire tout le passage et le faire lire à Valentin contrôlant le texte par-dessus son épaule, il dut tourner la page, et découvrit là, comme sous une feuille un grand scarabée aux pinces crochues, ses bésicles, qu'il avait oubliées dans leur gîte et qui paraissaient honteuses elles-mêmes d'être ainsi étourdiment mises au jour.

— Qu'est-ce que cela? s'écria aussitôt Marguerite. Ah! je vous y prends, vous qui disiez n'en avoir pas besoin.

— Les mots sont parfois effacés, et on ne peut les lire qu'à la loupe, dit M. de la Reverdie avec humeur.

— Une loupe! vous appelez cela une loupe! ce sont des lunettes, je ne m'y trompe pas.

— Des lunettes avec des verres de loupe! répliqua encore M. de la Reverdie, se fourvoyant de plus en plus.

Et comme preuve qu'il pouvait lire à l'œil nu, il laissa tomber son lorgnon pour se remettre à lire avec Valentin.

Mais Marguerite s'était emparée des lunettes et, se les campant sur le front, sur le nez, elle se tournait de tout côté dans la chambre, se regardait dans la glace avec les plus jolies mines du monde :

— C'est drôle! disait-elle : avec les loupes de mon père je vois tout gros ou tout rond; avec celle-ci je ne vois rien. Tenez, et vous? dit-elle à Valentin.

Celui-ci suivait les évolutions des branches d'acier

qu'elle retirait à grand'peine de la noire et brillante épaisseur de ses cheveux. Il obéit en s'affublant à son tour des lunettes, mais ce fut pour laisser ses yeux fixés sur elle, par dessus.

— Non! regardez là, fit-elle en lui désignant le parchemin sur lequel M. de la Reverdie, pour achever de se remettre, était toujours penché. Voyez-vous mieux?

— On ne peut plus mal à présent, dit Valentin.

— Ainsi, conclut-elle en s'adressant à La Reverdie, vous voilà dûment atteint et convaincu...

Mais ce dernier, qui était parvenu à se rappeler l'ensemble du passage plus encore qu'à le déchiffrer à la simple vue, se mit, sans répondre, à en continuer la lecture à haute voix.

— A quoi bon? interrompit à son tour Marguerite : que peut faire à Fabrice tout votre vieux latin?

— Des titres sont des titres.

— Mais il y a prescription, dit Valentin.

— Non pas quand il y a des titres, répéta La Reverdie.

— Mais ceux-ci sont bien anciens.

— J'en ai trouvé les dispositions reproduites dans ces registres, comparativement plus modernes. Je ne doute pas que celle sur le Pré aux Noisettes n'y soit aussi.

— Mais enfin, reprit Marguerite, que vous a donc fait cet inoffensif Fabrice, que vous ayez eu l'idée d'aller fouiller contre lui jusque dans ces poudreux parchemins? C'est pure curiosité d'antiquaire, avouez-le.

— J'aime, il est vrai, ce qui est antique...

— Et solennel, ne put s'empêcher d'ajouter Marguerite.

— Mais, je vous l'ai dit, j'aime aussi la vérité et la justice, poursuivit froidement La Reverdie.

— Non, vous ne direz à personne ce que vous avez découvert; vous me le promettez, n'est-ce pas?

— Impossible! il me faudra bien répondre au syndic.

— Voyons, La Reverdie, soyez gentil. Vous déclarerez ces parchemins illisibles.

— Des chefs-d'œuvre de calligraphie! D'ailleurs on s'adresserait à un autre, et je serais compromis.

— En ce cas, j'avertirai Fabrice, je vous en préviens. Oui, pour qu'il sache ce qui le menace, et puisque vous ne voulez rien entendre, je lui dirai ce que vous prétendez avoir découvert contre lui.

— Ce sera lui rendre service.

— Vous entrevoyez donc un moyen? Dites-le-moi, mon cher La Reverdie. Voyons, que doit-il faire?

— Vendre son pré au plus vite. Cette servitude d'un sentier public une fois connue, il n'en tirerait plus rien, — pas même de quoi se rendre en Amérique, ajouta mentatalement La Reverdie, combattu entre son idée de pousser Fabrice dehors et son scrupule de lui faire perdre, au profit du syndic, une partie de son pauvre petit avoir.

— Oh bien! dit Marguerite, à tout hasard je cours chez les Fabrice. Ma nourrice m'accompagnera, et pour mieux expliquer tout, vous viendrez aussi, Valentin.

IV

Le château était bâti sur une colline d'où l'on embrassait d'un coup d'œil le cours de la Vignonne, le lac et les montagnes. Occupés en apparence de ce splendide paysage, mais distraits et silencieux, Marguerite et Valentin descendirent lentement de la cour d'honneur dans l'avenue, certains que la nourrice ne tarderait pas à les rejoindre.

— C'est fini! dit ce dernier tout à coup.

— Quoi! qu'est-ce qui est fini? demanda Marguerite.

— Le beau temps du château... pour moi, ajouta-t-il.

— Parce que mon père n'y est plus, n'est-ce pas?

— Oui, certainement, pour cela aussi.

— Ah! c'est donc pour autre chose encore?

— On ne m'y aime pas. Il m'aimait, lui.

— On ne vous aime pas au château? Ma nourrice, sans doute, qui est folle de vous presque autant que de moi, et ce n'est pas peu dire.

— Oui, elle est toujours la même, elle... ; mais M. de la Reverdie ?

— Oh ! pour lui, c'est vrai ; mais consolez-vous, il n'aime personne, excepté mon père et lui. Sans ce vieil attachement de famille qu'il a pour mon père, je ne pourrais le souffrir ; il n'aime pas ceux que j'aime..., comme vous venez de le voir pour les Fabrice.

— S'il n'y avait que lui de changé ! fit encore Valentin à voix basse.

— Et qui d'autre l'est, je vous prie ?

— Vous ne voulez pas que je le dise.

— Ni que vous le pensiez, puisque, même en dépit de vous, j'entends et je prétends rester votre amie. Une bonne et franche amitié, n'est-ce rien ?

— C'est beaucoup, c'est plus que je ne mérite ; mais...

— Mais quoi encore, monsieur le difficile?

— C'est beaucoup, mais ce n'est pas tout, murmura Valentin, dont ce bout de causerie plus intime avait pourtant redressé et relevé les esprits.

— Beaucoup est beaucoup, et, par conséquent, c'est tout, ajouta-t-elle avec une fermeté douce qui ne laissait nulle dureté, mais aussi nulle indécision à sa réplique. Oui, que vous l'entendiez du mauvais côté, comme moi je l'entends du bon, il faut que l'amitié soit tout pour nous. Acceptez-vous, Valentin ? mon amitié même est à ce prix.

— Il le faut bien.

— Ainsi, c'est entendu : en fait d'amitié, je vous permets de tout dire, mais pas un traître mot au delà.

— Ni une traîtresse pensée ? demanda-t-il.

— Ah ! la pensée est libre !

Ne pouvant plus retenir cette réponse, elle voulut la corriger : — A moins, reprit-elle...

Mais en ce moment sa nourrice les rejoignit.

Tous les trois descendirent au village. Fabrice, sa classe finie, venait de sortir avec Marthe. Pour ne pas renvoyer au lendemain, ils se dirigèrent du côté du Pré aux Noisettes, où, avant d'avoir pu rejoindre Fabrice, ils le virent déjà installé à son poste.

— Fabrice ! lui cria Marguerite.

A cette voix connue, il releva la tête, au lieu que, pour toute autre, il eût fait la sourde oreille, son regard suivant plus que jamais sa ligne à la dérive.

— C'est vous ! dit-il en reconnaissant Marguerite.

— Oui, ce n'est que moi, avec notre ami Valentin et ma fidèle nourrice dont vous n'avez non plus rien à craindre. Nous avons quelque chose à vous dire.

— A moi ?

— Oui, à vous, et qui ne souffre aucun retard.

— On me demande au village ? Que peut-on me vouloir ? L'école est finie. Mais, enfin, j'y vais, puisqu'il le faut. Seulement, Marthe est à l'autre bout du pré, pour voir le dernier de nos vieux arbres qui, par grand hasard, ou plutôt par la bonté de Dieu, nous donnera bien cette année quelques corbeilles de poires. Je cours l'appeler.

— Ce que nous avons à vous dire vous regarde, et personne que nous n'en doit rien savoir. Nous serions donc bien mieux là pour causer, nulle part aussi bien. Cependant décidez vous-même à cet égard ; mais venez à nous, ou faites que nous puissions aller à vous, car je m'enroue à vous parler ainsi à travers la rivière ; et quant à l'affaire en question, si c'est d'ici qu'il nous faut vous l'expliquer, autant vaudrait la crier sur les toits, tout le monde bientôt la saurait.

— Je vais consulter Marthe.

Mais celle-ci arrivait.

— Tu peux bien faire une exception, dit-elle à son mari, quand elle sut de quoi il s'agissait.

— Je m'étais promis de n'en faire pour âme qui vive.

— Mademoiselle Marguerite est si bonne pour nous !

— Je n'en aurais pas même fait pour son père.

— Il ne te l'a jamais demandé, dit Marthe. Mais elle, elle est curieuse comme nous le sommes toutes, nous autres femmes, et je serai heureuse moi-même de lui montrer notre pauvre cabane et notre pauvre pré. C'est le seul plaisir que nous pourrons jamais lui faire. D'ailleurs, ajouta-t-elle en riant, mais au fond non sans quel-

que vague crainte sur les bruits répandus par les commères, elle témoignera au besoin qu'il n'y a rien ici de secret ni de caché.

Fabrice fit bien encore en lui-même quelques réflexions sur la volonté, il ne disait pas la tyrannie féminine, et de plus, ces sortes de réflexions sur le beau sexe pouvant donner à croire qu'il les appliquait aussi à son épouse, elles étaient de celles qu'il ne se permettait sur les autres qu'à la dernière extrémité. Il coupa donc court à son monologue intérieur et enfonça résolûment son bâton dans le trou, posa la planche et aida Marguerite à passer. Mais, cela fait, Fabrice voulut retirer le pont levis, trouvant que d'un c'était déjà bien assez.

— Notre ami Valentin sait la chose mieux que moi, dit Marguerite : lui seul est en état de vous l'expliquer.

Et de deux! Mais quant à la gouvernante, pensa Fabrice, il fait encore grand jour, elle peut bien s'en retourner seule.

Et la planche fut lestement retirée avant que la vieille bonne eût pu même songer à y mettre le pied.

— Je ne puis retourner sans elle, fit Marguerite; qu'est-ce que l'on dirait?

Et de trois! Fabrice en eut du mal à l'âme, et, comme si ce fût un présage, il se demanda ce qui allait donc lui arriver.

Quand ils furent tous entrés dans la cabane, à l'exception de la nourrice, qui voulut aller se promener le long de la fameuse haie, le pressentiment de Fabrice se réalisa.

— Le syndic a depuis longtemps envie de votre pré? lui demanda Marguerite.

— Oui, dit Fabrice, le cœur déjà serré.

— Il vous le payerait bien?

— Plus que sa valeur réelle, si j'en juge par les offres qu'il m'a encore fait faire il n'y a pas deux mois.

— Eh bien, prenez le syndic au mot.

— Mais non, puisque je ne veux pas vendre.

— C'est que vous ignorez... ce que prétend quelqu'un, ce qu'il dit déjà peut-être.

— Bah ! des inventions de mauvaises langues, n'est-ce pas, Marthe ? Est-ce que j'ai jamais manqué à mon devoir ? Quel mal y a-t-il, ma journée finie, à m'arranger pour que personne ne me dérange ? La première condition de l'art du pêcheur, c'est le silence. Ne sommes-nous pas libres, Marthe et moi, de faire ce que nous voulons de sa propriété ?

— Oui, mais précisément vous ne serez plus sûrs désormais de n'y être pas dérangés. Il est question d'un vieux droit de passage.

— Un droit de passage sur mon pré !

— Sur votre pré, mon pauvre Fabrice, et vous m'en voyez désolée.

Valentin, intervenant alors, cita, en les traduisant et les commentant, les textes que M. de la Reverdie avait malheureusement dénichés.

— Et dont il ne gardera pas le secret, ajouta Marguerite. Il est ligué avec le syndic. N'attendez rien de bon pour vous de M. de la Reverdie.

— Je le sais, dit Marthe.

— Un passage ! reprit Fabrice. Mais où pouvait-il conduire ? A mon pré seulement. Je le ferme : qu'a-t-on à dire ? Si je nuis à quelqu'un, ce n'est qu'à moi-même.

— Un sentier et un pont, répéta Valentin : ce qui semble indiquer un passage public pour le service d'autres propriétés.

— Celle du syndic, objecta Fabrice, comme toutes les autres en dessus de la mienne, ont déjà une entrée, et beaucoup meilleure, par derrière. Ici, il n'y a qu'un sentier. Quant à un pont, personne n'en a jamais ouï parler.

— Il est certain, dit Marthe, que, du temps de mon père, il y avait en cet endroit-ci une planche à demeure. Comme elle était vieille et en mauvais état, quoique assez élevée au-dessus de la rivière, elle fut emportée dans une nuit d'orage, et Fabrice ne l'a pas remplacée. Ma grand'mère prétendait même l'avoir vue autrefois avec une barrière en bois des deux côtés. Mais qu'il y eût une seconde planche à l'autre bout du pré, on n'en voit pas trace, et je ne l'ai jamais ouï dire, même à ma grand'mère.

— Elle sera tombée plus anciennement, remarqua Valentin, et on en aura perdu le souvenir, comme du passage, qui se sera peu à peu effacé avec le temps. Mais les titres de la commune sont toujours là...

— Oui, fit Marguerite, et mon cousin La Reverdie pour les interpréter.

— Personne aujourd'hui ne se souvient de ce prétendu passage, s'écria encore Fabrice, de plus en plus déconforté : j'ai pour moi l'usage, si tant est que je n'aie pas le droit.

— Oui, répondit Valentin, vous avez pour vous l'usage actuel, mais contre vous un usage et un droit plus anciens.

— Trop anciens pour qu'ils aient aujourd'hui quelque valeur.

— Au dire de M. de la Reverdie, ce droit de passage est aussi mentionné et soigneusement répété dans des titres plus modernes, écrits en français, qui ne sont que la traduction d'actes antérieurs. Et ne fût-il consigné que dans ceux-ci, dans un seul et dans le plus vieux, il y aurait toujours là matière à procès.

— Un procès! dit Fabrice avec un sursaut d'inquiétude et de croissant malaise.

— Vous voyez bien, reprit Marguerite, qu'il faut vendre votre pré avant toute chicane qui le déprécierait.

— Votre père ne me le conseillerait pas.

— Si! il vous le conseillerait. Et quand nous avons appris cette vilaine découverte de mon cousin La Reverdie, il m'a semblé que c'était mon père qui me disait de venir aussitôt vous la communiquer.

— Mais ce pré n'est pas à moi; il est à Marthe. C'est à Marthe de décider.

— Non, dit cette dernière; ce n'est plus là une affaire de femme; et, du reste, tu sais bien que, par mon testament...

— Ne m'en parle pas! c'est toi qui as voulu le faire. A quoi bon? est-ce qu'alors j'aurais besoin de notre pré, sinon pour y être enterré? Il est à toi, il est à moi, je le

sais bien ; mais dis toujours ce que nous devons décider.

— Vendre notre pauvre pré, il est certain que j'aimerais autant vendre mon anneau de mariage. Mais enfin si c'est le seul parti à prendre, mon ami, du courage ! il faut bien nous y résigner.

— Songez aussi, dit Marguerite, que c'est une occasion qui se présente. Il ne faut pas la laisser échapper. Le syndic vous offre un haut prix. Mais quand il saura, et fiez-vous à mon cousin pour qu'il ne tarde pas à l'apprendre, quand il saura qu'il y a un droit de passage...

— Eh ! justement, interrompit Fabrice comme par une inspiration : justement, c'est ce qui fait que je ne peux pas lui vendre mon pré ! lui-même n'en voudrait plus maintenant.

— Mais il ne sait pas encore !... dirent ensemble Marguerite et Valentin. Il est vrai que, voyant se dresser tout à coup un côté de la question auquel, dans leur désir et leur hâte de venir en aide à Fabrice, ils n'avaient pas même songé, ils se turent à l'instant d'un commun accord et rougirent aussi avec le plus bel ensemble.

— Vrai ou faux, le droit de passage, s'il est ignoré du syndic, je devrai le lui apprendre, dit simplement Fabrice : sans cela je le tromperais.

Et tout ranimé par cette idée qui lui était venue de sa bonne conscience, mais qui faisait en même temps flotter devant ses yeux la pensée que son cher Pré aux Noisettes ne trouverait plus d'amateur, il retourna pêcher.

— Nous sommes battus ! fit Marguerite.

— Et de la bonne manière ! ajouta Valentin : il n'y a rien à dire.

— Moi aussi, dit Marthe, j'étais si saisie, que je n'ai plus eu qu'une idée : si nous devions, dans notre intérêt, vendre ou ne pas vendre notre pré. Lui, il a encore vu l'intérêt des autres. Que voulez-vous ? il est ainsi.

— Et il a raison, dit Valentin.

— Pourtant, reprit Marguerite, le syndic aurait bien mérité...

— Voilà, interrompit Valentin, que vous pensez comme

notre ami le docteur dans ses accès de misanthropie : que les humains sont des loups qui se déchirent; qu'il faut donc rendre guerre pour guerre, et jouer au plus fort ou au plus fin. Mais la conscience? lui dis-je.

— Maudite conscience! s'écria en riant Marguerite.

— Ah! je vous y prends! vous lui en voulez aussi!

— C'est que je lui obéis plus qu'il ne semble... plus qu'il ne vous semble... à vous, grand philosophe, que je soupçonne, comme tous vos confrères, d'y être plus fort en théorie qu'en pratique... Plus qu'il ne vous semble! répéta Marguerite. Mais sortons un peu, ajouta-t-elle en se levant.

— Oui, fit Marthe, venez voir le Pré aux Noisettes pendant qu'il est encore à nous. S'il lui arrive malheur, ce n'est pas vous qui en aurez été cause. Ainsi ne vous tourmentez pas. Il en sera ce qu'il plaira à Dieu, comme Fabrice et moi nous nous le sommes déjà dit.

Ils quittèrent donc la cabane, où il n'y avait rien de remarquable qu'une sorte de foyer circulaire, comme celui des chalets, mais creusé dans une seule pierre de grès. La fumée s'en échappait par une petite cheminée à auvent. Fabrice avait établi ce foyer pour les jours d'automne et d'hiver. Un banc fixé dans le mur, quelques outils, une table et deux chaises de bois formaient tout l'ameublement. Du côté du pré, la cabane abritait trois ou quatre ruches, d'où les abeilles pouvaient se rendre à la picorée sans s'inquiéter, quant à elles, de la rivière ni d'aucun rempart plus ou moins feuillé.

Comme ils s'éloignaient pour rejoindre la nourrice le long de la haie, Marthe, sortie avec eux, se chargea d'aller l'avertir que sa maîtresse se disposait à retourner au château : celle-ci et son compagnon feraient pendant ce temps le tour du pré.

Le soleil se couchait; il lançait déjà ces longs rayons d'or qui, se brisant en poussière selon les accidents du terrain, reparaissent plus haut et remontent en courant les prairies. Çà et là, à travers le feuillage, se montrait tout à coup le lac dont on n'apercevait pas les rives, mais

où se mirait comme dans une glace, la seule digne d'elle, une cime rose que l'on ne voyait pas non plus. Des champs de blés encore verts, quoique ayant déjà toute leur taille, ondoyaient sous la brise; leurs flots, d'un vert clair et gai, s'inclinaient en lames régulières d'où sortait un léger murmure, le frôlement des tiges bercées par le vent et, comme les arbres d'une forêt naine, berçant aussi avec elles leurs lianes de liserons, de coquelicots et de bluets. Il fallait toute la paix du soir pour suivre le roulis presque imperceptible, mais pourtant continu de ces vagues d'épis; et de même, d'autres bruits isolés, plus distincts, loin de troubler cette paix, la faisaient mieux sentir. Une aile furtive remuait dans la feuillée; le merle s'y glissait sous la basse branche avec la dernière note de son chant rustique. Le grillon, heureux de se revoir dans sa grotte, y chantait sa chanson pour se tenir éveillé et mieux faire le guet. La caille n'était pas encore venue, ou se taisait; mais l'alouette, redoublant d'allégresse à la fin de la journée et ne pouvant assez célébrer un si beau soir, se perdait une dernière fois dans les cieux, sans y perdre de vue son nid.

Retranché entre sa haie et la rivière, le Pré aux Noisettes semblait encore plus séparé du monde que la nature tout agreste qui l'entourait. Cette impression de solitude et de paix s'y concentrait, pour ainsi dire; elle devenait quelquefois si pénétrante et si douce, que Marguerite et Valentin restaient par moments tout silencieux. Peut-être pour ne pas trop s'y livrer, Marguerite proposa de remonter la pente de gazon, au lieu d'en suivre les petits renfoncements ombreux : ils allaient ainsi tout droit vers ce vieil arbre précoce, dont les belles poires, d'un jaune appétissant, se détachaient sur le rare et maigre feuillage comme des fruits d'or. Marthe fit signe à Valentin d'en abattre pour sa compagne; mais ils en trouvèrent dans l'herbe, où les plus mûres s'étaient déjà fait un nid, se tenant là blotties, comme, dans le leur, de jolis serins ou de petits canards.

Valentin en ramassa une pour Marguerite, qui lui en

donna la moitié, et ils se mirent à la manger d'un air très-grave et sans rien dire.

— A quoi pensez-vous? demanda pourtant Marguerite: à savourer ces bonnes poires? ajouta-t-elle en se moquant.

— La pensée est libre! vous me l'avez dit.

— Oui, mais à une condition.

— Toujours des conditions!

— Toujours.

— Mais enfin, celle-ci, quelle est-elle? Pour la parole, c'est de ne point dépasser une limite que, certes, vous ne pouvez m'accuser de franchir, puisque je ne dis plus rien. Pour la pensée?...

— D'être muette.

— C'est la seule condition? fit traîtreusement Valentin.

— Non, non, s'écria-t-elle, se sentant de nouveau prise comme un oiseau qui se débat dans les rets.

— Pour la pensée il ne peut cependant y avoir d'autre condition, remarqua gravement Valentin.

— Oh! attendez seulement, j'en trouverai bien encore une, malgré toute votre philosophie. Voilà ce que c'est que de revenir de l'université et d'avoir fait ses cours! On dispute et on doute de tout, même de l'amitié. Eh bien, moi, si je ne trouve pas une bonne condition qui me réponde de vos pensées, je vous défendrai de penser, monsieur le philosophe; oui, je vous le défendrai; c'est vous qui m'y aurez contrainte : le voulez-vous? lui demanda-t-elle.

— Vous exigez de moi l'impossible. Ne rien dire, encore passe; mais ne plus penser à rien!

— A rien qu'à l'amitié.

— Eh bien, pour revenir à votre question, je pensais à vous... d'amitié, ajouta-t-il.

Une alouette s'ébattait toujours dans les airs au-dessus de leurs têtes, tantôt invisible, tantôt comme un point noir dans l'azur, ou, selon le mouvement et le reflet des ailes, comme une étincelle d'un gris d'argent.

— Ah! je pensais encore... dit Valentin en la montrant

à Marguerite, je pensais que l'on en voit quelquefois deux, comme si elles partaient d'un commun essor, s'élancer en même temps dans les airs, monter et chanter ensemble. Nous en vîmes ainsi deux un jour : vous en souvenez-vous, Gritly?

— Oui, nous étions gais alors, jouissant du présent, sans souci du passé ni de l'avenir, gais... comme l'alouette, reprit Marguerite. Soyons-le toujours ainsi! Mais venez, Marthe nous attend.

— Je pensais aussi..., fit de nouveau Valentin, comme ils se remettaient en marche.

— Quoi! encore! s'écria Marguerite.

— Ce n'était pas à vous; ainsi vous ne pouvez me le défendre.

— A la bonne heure! dit-elle ou fit-elle semblant de dire.

— Je pensais à Marthe.

— Mais tout le monde y pense donc, à cette chère Marthe! même mon cousin La Reverdie, qui me fait souvent des questions sur elle, je m'en suis bien aperçue. Mais sous quel nom croyez-vous qu'il la désigne? Je vous le donne en mille. Sous celui de Pénélope! Comment se porte Pénélope? que vous a dit Pénélope? me demande-t-il. Comprenez-vous ce nom, je vous prie?

— Pénélope est célèbre...

— Oui, je sais, pour sa toile.

— Qui lui servait, continua Valentin, à tromper l'espoir de ses poursuivants et à rester fidèle à son mari.

— Ah!... ses poursuivants, comme vous dites. La Reverdie serait-il capable de nourrir en secret...? C'est qu'en vérité il est tout cousu de secrets, mons de la Reverdie! Mais lui, un poursuivant! Ah! la bonne idée, Valentin! comment vous est-elle venue?

— Je n'ai point d'idée, vous le savez bien; mais puisque vous m'interrogez sur Pénélope, je dois ajouter qu'elle passe pour avoir conservé sa beauté très-longtemps, et en effet, quand les artistes nous la représentent défaisant la nuit son travail du jour, il nous la montrent sous

les traits d'une grande et belle femme s'endormant de fatigue, en laissant tomber sa quenouille.

— C'est que, véritablement, Marthe est encore très-belle, dit Marguerite. Voyez-la d'ici, avec sa taille élevée, d'où sa tête et son cou se dégagent dans une ligne si juste et si naturelle ! et comme sa figure blanche qui nous sourit semble en harmonie avec le rayon du soir qui l'éclaire en ce moment ! On dirait, au bord de la haie, une reine-marguerite.

— Oh ! non, pas celle-là ! fit Valentin.

L'autre Marguerite rougit, mais n'en reprit que plus vite : — Et puis elle est grande ; mon père prétend que c'est une beauté de plus. Mon père en parle bien à son aise : tout le monde, à commencer par moi, ne peut pas être aussi grand qu'ils le sont, elle et lui. Notre ami le docteur le chicane fort là-dessus. Il prétend que mon père, quand il était jeune, si Marthe n'avait pas été une paysanne... Mon père ne fait qu'en rire ; mais, sans comparer Marthe à Pénélope, il lui rend justice, et vous aussi, à ce qu'il paraît.

— Moi ? demanda Valentin.

— Puisque vous pensiez à elle ! Vous venez de me le dire.

— Ai-je réellement dit Marthe ?

— Mais oui !

— Alors, c'est tout un ; je voulais dire Fabrice.

— Comme cela, nous pouvons être d'accord, et il nous faut, en effet, penser tous les deux à ce pauvre Fabrice.

— Je vous assure que j'y ai beaucoup pensé depuis que nous sommes ici.

— Et qu'avez-vous trouvé ? dites-le-moi bien vite.

— Mais, que je voudrais avoir un pré comme le sien, et... et... une cabane, une haie avec sa reine-marguerite, dit rapidement Valentin, qui reprit alors de son même ton contenu et pensif : Si j'avais tout cela, certes, je le comprends, je ne demanderais rien au monde, et je m'y enfermerais comme lui.

— Il est sûr que c'est un endroit fait exprès pour y

être bien seul avec ses amis, ajouta Marguerite. Mais on veut le lui prendre, et il n'a que nous pour le lui conserver ; voilà à quoi il faut penser, voilà à quoi il faut m'aider, mon ami, pour me faire plaisir. Vous connaissez Louis Mauverney : quoiqu'il soit votre aîné, vous êtes un peu camarades ; voyez-le ; il en sait plus, je crois, que le syndic sur les affaires de la commune ; de mon côté, je verrai Céline. Je soupçonne aussi La Reverdie de ne nous avoir pas tout dit sur ces vieux titres, et je me propose de le pousser encore et de le surveiller sur ce point. Ah ! si mon père était là ! mais vous le remplacerez, et je suis certaine qu'il nous approuvera d'avoir vaillamment défendu le pré de Fabrice contre ses ennemis. A nous deux, nous en viendrons bien à bout, n'est-ce pas, Valentin? Ce sera un commencement...

Elle s'arrêta, sans s'expliquer davantage ; mais avant d'être tout à fait près de Marthe, elle ajouta, en regardant autour d'elle, sous l'œil ravi qui suivait le sien : — Quelle douce retraite ! ne dirait-on pas là-bas la cabane de Philémon et Baucis ? Il faut bien tâcher de la sauver, maintenant qu'elle est aussi un peu à nous !

V

Malgré le traité d'alliance offensive et défensive qui venait de se signer dans les yeux de Marguerite et de Valentin en faveur de Fabrice, ce dernier n'était pas hors de péril, tant s'en fallait, ni sur son pré ni sur sa place de maître d'école : il était même écrit que cette journée ne finirait pas sans nouvel incident à cet égard.

Marthe, la nourrice et le jeune couple d'amis revenaient doucement le long de la haie vers la cabane, lorsque Marthe s'écria tout à coup :

— Oh ! je suis sûre que Fabrice l'oublie ! Et moi qui aurais dû le lui rappeler et qui l'oublie aussi !

— Quoi donc? demanda Marguerite.

— C'est demain la fête du village, et mon mari doit l'annoncer, selon la coutume, en sonnant la cloche de l'école à neuf heures du soir. Nous sommes dans les jours longs. C'est ce qui nous a trompés. Il est au moins huit heures et demie.

— Huit heures quarante minutes, répondit Valentin.

— Il n'arrivera jamais à temps. Que ne dira pas le syndic!

Et Marthe se mit à courir. Ils la suivirent, et trouvèrent Fabrice d'autant plus absorbé dans son délassement favori, que, tout en s'y oubliant, il se sentait pourtant une vague et désagréable raison de ne pas penser à autre chose. Il était donc là renfermé en lui-même, le bras tendu, le regard fixe, ne faisant aucun mouvement. A le voir ainsi immobile sur le seuil de sa cabane d'écorce, on eût dit, sur celui d'un temple rustique, la statue de quelque dieu des eaux qui ne se lasse pas de regarder couler l'onde et de la suivre d'un œil vigilant.

— Partons! lui dit Marthe.

— Tout à l'heure, répondit-il à voix basse.

— Non, à l'instant.

— Chut! j'ai manqué une belle truite, mais je vais l'avoir.

— Ce sera pour demain. La cloche! Fabrice.

— Quelle cloche? Y a-t-il un incendie quelque part? Je n'entends rien.

— La cloche qu'il te faut sonner ce soir pour la fête de demain.

— Ah! c'est vrai; mais le feu n'y est pas.

— Il est près de neuf heures; tu seras déjà en retard.

— Neuf heures! pas possible! il fait encore si clair.

Neuf heures! Ces mots achevèrent pourtant de réveiller Fabrice. D'une main il tira sa grosse montre au couvercle d'argent et, voyant qu'il n'était que trop vrai, de l'autre il se hâta de retirer sa ligne; mais à ce moment la chance lui revint, au moins comme pêcheur, et il ramena la truite. Comme elle arrivait, et même de son plein gré, semblait-

il, il fallait bien la recevoir. Cela fit perdre encore un peu de temps. Puis Fabrice eut à jeter la planche pour Marthe et leurs hôtes. Cela ne prit en tout que deux ou trois minutes, mais enfin cela les prit.

— C'est fini ! tu n'arriveras pas, disait Marthe, et le syndic...

— Le syndic ! le syndic ! murmurait Fabrice, pourquoi m'en veut-il ? Ne suis-je pas libre de garder mon pré si cela me plaît ?

Malgré ces paroles, Fabrice, une fois le passage opéré, ne s'en mit pas moins à doubler le pas, laissant les autres revenir tranquillement.

Comme ils suivaient le sentier, ceux-ci entendirent une voix qui disait : — « Mais où peut donc courir ainsi notre régent ? » — Et, dans le demi-jour, ils virent sortir d'une rangée de meules de foin Perrette la discoureuse, avec un râteau sur l'épaule comme une bonne ouvrière qui ne craint pas de s'attarder au travail. Les saluant et les regardant un à un, elle tira Marthe à part et lui répéta sa question à voix basse. — « Ah ! c'est donc cela, fit-elle ensuite tout haut, que j'ai vu tant de monde assemblé devant l'auberge et regardant l'horloge ? Je crois bien que tout le village s'y trouve en un monceau ; mais, pour moi, on ne m'y verra pas. Nous avons là-bas une « miette » de foin coupé depuis hier ; il est sec, et si demain il pleuvait, Dieu sait quand on pourrait le rentrer ! J'y vais donc, pour bien faire, comme ont fait nos voisins. Il faut soigner le peu qu'on a ; les riches soignent bien le leur ! ils ne laissent rien perdre. Mais courait-il, courait-il, notre régent ! Je n'aurais jamais cru qu'il eût encore de si bonnes jambes ! A son âge ! ni sa femme ni moi ne pourrions en faire autant, n'est-il pas vrai, Marthe ? Mais les meilleures jambes ne peuvent rattraper l'aiguille de l'horloge, quand elles lui ont laissé trop d'avance. Comment a-t-il pu l'oublier ? Ah ! c'est la belle compagnie, la trop belle compagnie, n'est-ce pas, monsieur Valentin ? Mais voilà que, moi aussi, je m'y laisse prendre !

Après ce nouvel échantillon de son éloquence effrontée

et joviale, au flux si aisé et si soutenu qu'il ne comportait pas la réplique, elle s'éloigna et disparut bientôt dans les prés, où le dernier rayon du couchant commençait sensiblement à brunir, tel qu'un feu près de s'éteindre.

Il n'était que trop vrai. Dans cette recrudescence d'observation sur Fabrice, le bruit de son absence intempestive avait couru de porte en porte et, vers neuf heures, tout le monde attendait sur la place du village ou aux alentours. Les hommes, riant sous cape de ce grand nigaud de Fabrice, profitaient de l'occasion pour se rapprocher de l'auberge voisine de l'école, et, déviant peu à peu vers la porte, disparaissaient subtilement dans l'intérieur. Les femmes apportaient à l'événement une attention plus sérieuse. Rassemblées par groupes devant les maisons, elles avaient l'œil, non plus cette fois sur leurs maris, mais sur le semblant de clocher qui supportait l'horloge.

— Vous verrez! répétait la femme du syndic, les mains sous son tablier. Vous verrez!

— Quoi? demandait la mère Torne.

— Vous verrez, poursuivit la première, qu'il aura oublié la cloche, comme il oublie tout maintenant pour sa Marthe et son pré.

— La cloche! fit la mère Torne, saisissant ce mot au passage : la cloche! je ne l'entends pas.

— Ni vous ne l'entendrez ce soir. Ce sera beau! la fête qui ne sera pas sonnée!

— Est-il, grand Dieu, possible! s'écria la mère Torne en levant les yeux sous ses rides et tâchant de voir si la cloche ne s'ébranlait pas.

— S'il oublie la cloche, dit la Sabine, il fera de même pour l'école. Mais non, cousine, ajouta-t-elle avec une froideur fiévreuse, il a encore trois minutes; il a le temps d'arriver.

— Comment voulez-vous? Ils reviennent toujours chez eux par derrière, comme s'ils avaient peur de se laisser voir, et ils n'y sont pas encore, leur feu n'est pas allumé.

— Deux minutes suffisent, répéta la Sabine, qui, même dans les petites choses, était lente à espérer.

— Je n'ai pas de si bons yeux que vous, cousine, et je ne puis plus voir l'aiguille dans l'obscurité. C'est bien la nuit, j'espère ! il fait assez noir pour cela ! Deux minutes... Je croirais plutôt que l'heure est passée. Nous n'aurons pas entendu l'horloge...

Mais en ce moment l'horloge frappa un coup, puis deux, puis trois.

Tout le monde se tut; les hommes attablés dans la salle à boire se mirent aux fenêtres.

L'horloge continuait; la Judith avait déjà pu compter de la voix, comme la Sabine de la pensée, sept coups... Et cependant la petite chaîne en fer qui, de la cloche, descendait extérieurement le long du mur, y était toujours appendue, à hauteur d'homme, à son anneau. Personne pour la détacher. Huit, neuf. Décidément Fabrice...

Mais à peine la vibration du neuvième coup avait-elle fini de se perdre dans les airs, que voilà, ô surprise ! la chaîne qui s'agite et la cloche qui prend sa volée. Elle ne sonne pas d'abord d'une façon bien nette et bien régulière, mais enfin elle sonne; la Judith, la Sabine, ni même la mère Torne, non plus que de loin Perrette, n'en peuvent croire d'abord leurs oreilles, mais il n'est plus possible de douter. Les notes puissantes ne sont ni bien justes ni bien mesurées ; elles se précipitent en doubles croches ou s'espacent en vastes points d'orgue comme si elles allaient expirer. Mais non : toujours recommence la sonnerie, lente ou saccadée. Sans doute Fabrice est arrivé haletant, ses mains un peu nerveuses n'ont pu marquer tout de suite le rhythme harmonieux et accoutumé. Conjecture bienveillante, mais erronée. Fabrice achève à peine de monter la côte à grands pas, et dans quelques minutes seulement il sera au village.

Qui donc a pris son poste? qui, si ce n'est le seul ami qu'il eût peut-être sur la place, le simple, l'idiot, mais le reconnaissant Jacques Balalarme?

Profitant de l'obscurité pour se tirer de la foule au coup de neuf heures, il avait détaché la chaîne, et des deux mains s'y tenait encore vaillamment cramponné. L'anneau

étant un peu élevé pour sa taille, il n'avait même pu l'atteindre sans un saut ; mais, contre son attente, la cloche une fois mise en branle le lui fit répéter indéfiniment, l'enlevant de terre et l'y laissant retomber. On voyait monter et descendre son corps naturellement dégingandé : ramassé et accroupi au pied du mur, quand c'était lui qui tirait ; quand c'était la cloche, s'y étalant de ses quatre membres, comme une chouette clouée sur la porte d'une maison de paysan. Mais, sauf un redoublement de grimaces, il tenait bon, et aux larges accents de la cloche, au sourd grincement de la chaîne, se mêlait le bruit sec de ses sabots revenant frapper le pavé. A la fin, on eût dit que c'était sa manière de battre la mesure, et, le progrès s'y faisant peu à peu sentir par des intervalles plus égaux, Jacques semblait prendre plaisir maintenant à cette musique qu'il avait si péniblement décrochée. Il avait d'ailleurs un vague soupçon que, s'il lâchait prise, il en arriverait mal à la cloche ou à lui-même. Il demeurait donc suspendu à la corde de fer de son instrument, et personne ne se pressant de le dépendre, il sonnait, sonnait toujours au milieu de l'universelle risée.

Qui sait quand il eût fini et de quelle manière, si, dans un de ces soubresauts, une main ne s'était posée à côté de la sienne, celle de Fabrice enfin arrivé ? Les yeux de celui-ci s'humectèrent en reconnaissant l'ami qui lui était venu en aide. Il le remit doucement en pied, arrêta la cloche, et, le tenant toujours par la main, ils traversèrent la foule, cette fois un peu confuse et détournant la tête pour les laisser passer.

Ils allèrent au-devant de Marthe, et la rencontrèrent vers le bas de la côte, comme Marguerite et sa nourrice allaient remonter la longue avenue du château. Quand elle sut qui avait sonné si à propos, Marthe prit la figure de Jacques entre ses deux mains, le baisa au front comme une mère, et peu s'en fallut que Marguerite n'en fît autant ; elle lui donna une bonne poignée de main. Puis, se tournant vers Valentin, elle lui dit adieu comme à leurs deux compagnons, ni plus ni moins.

Elle ajouta seulement : — N'oubliez pas de veiller aussi de votre côté, comme je veillerai du mien.

— Veiller à quoi? dit le jeune homme repris d'humeur sombre.

— Eh! fit-elle en riant, à la stricte observation de notre traité.

— Ah! répondit-il, vous n'y veillez que trop bien.

— Qui sait? Mais, pour vous punir, ce n'est pas à quoi je pensais; c'était, pour moi, à La Reverdie; pour vous, à Louis Mauverney. Jacques, qui a si bien veillé sur la cloche, nous donne l'exemple. Adieu; tout ira bien.

Et sur ce mot qui pouvait se rapporter à lui ou à Fabrice, peut-être à tous les deux, Marguerite prit seule avec sa nourrice le tournant de l'avenue et disparut sous les arbres séculaires.

Quant à notre ami Jacques, la subite embrassade de Marthe ne lui avait point causé de déplaisir, et il s'était laissé faire, sans grimaces cette fois; mais il demeurait pourtant si ébouriffé, que, sentant sa tête de nouveau libre et rendue à son légitime propriétaire, il éprouva le besoin de rendre du même coup la liberté à ses jambes. Laissant Marthe et Fabrice regagner seuls le village, il prit à travers champs et s'en alla, comme d'habitude, rôder à la clarté des étoiles. Cependant, tout en se secouant et en grignotant quelques croûtes de pain sec qui, avec d'autres provisions, garnissaient ses poches, la tendre pression de ces deux mains lui revenait toujours à l'esprit, quoique son esprit ne fût guère moins vagabond que son corps et ne se tînt pas beaucoup mieux en place. Sans doute ces deux mains n'étaient pas bien grandes, à peine aussi grandes à elles deux que l'une des siennes, mais elles étaient bien plus blanches, et si douces! Il lui semblait toujours les sentir le long de ses joues. Il lui semblait encore que, tout petit, il en avait senti de pareilles à la même place. Tout cela ne laissait pas de mouiller sa figure et de détremper ses croûtes de pain sec, sans qu'il sût pourquoi.

Telles étaient les impressions de notre idiot sur l'em-

brassade de Marthe. Ne sachant rien du monde, il était loin d'y voir une inconvenance, comme l'eût fait une Perrette quelconque, ou la nôtre si la chance avait permis qu'elle se trouvât là; mais son malheur voulut qu'elle n'y fût pas.

Sûre, pensait-elle, que Fabrice ne pouvait arriver à temps, une autre idée la saisit, celle de chercher la cause de ce retard. Elle continua donc de s'avancer dans ce camp de meules de foin qui allait se rétrécissant entre le sentier et la rivière. Par une sorte de divination de curiosité, elle se demanda si Fabrice, vu sa précipitation, n'aurait point négligé quelque chose dans la clôture du passage. Elle courut jusque devant la cabane. O joie! la planche y était. Fabrice l'avait oubliée.

Y mettre un pied, prudent d'abord, puis sentant le pont solide, le franchir avec la légèreté d'une chèvre qui suit son caprice obstiné, ce fut pour Perrette l'affaire d'un instant. Enfin elle était sur l'autre bord, dans ce Pré aux Noisettes dont elle-même, à tort et à travers, avait tant parlé. Comme elle le connaissait un peu depuis son enfance et pour l'avoir maintes fois observé à travers les taillis de la rivière, son premier essor de curiosité se porta vers la cabane, où elle n'était jamais entrée. Mais... la hutte était bien et dûment fermée à clef. Perrette en tourna, comme elle put, les abords enchevêtrés d'arbres et de buissons, et alla visiter la haie pour se consoler. C'est alors qu'elle entendit la cloche.

— Oui, sonne! pensa-t-elle; si c'est aussi la retraite que tu sonnes, je ne t'écoute pas.

Elle poursuivit son nocturne examen; mais comme toutes les curiosités de ce monde, celle de Perrette se sentit désappointée. Elle revint à la cabane, guetta par les fentes, ne vit rien et n'entendit rien. La complète solitude où elle se trouvait la frappa soudain d'une vague terreur : ce long pré noir, se perdant derrière elle dans les ténèbres, lui parut plein de tout ce que l'imagination villageoise y avait toujours fourré. Traversant brusquement les taillis pour regagner le bord de l'eau, sans s'inquiéter des lam-

beaux que sa robe laissait aux ronces, elle se crut sauvée à la vue du sentier qui courait comme une ligne blanchâtre sur l'autre bord. Elle n'avait qu'à enjamber la planche; mais, ô ciel ! elle ne la voyait pas! Elle la chercha encore des yeux, puis des pieds, en s'accroupissant sur le bloc, tâtonna à droite et à gauche... Rien... rien que l'eau profonde et coulant en silence, mais coulant toujours. L'onde avait-elle entraîné le pont fragile? non; elle n'atteignait pas le haut du bloc; Perrette, voulant s'en assurer, sentit son bras plonger dans le courant et frissonna. Décidément la planche avait disparu!

Notre aventureuse demeurait là stupéfaite, lorsqu'elle entendit un bruit de feuilles sur l'autre rive ; elle poussa un cri, moins d'appel que de frayeur. Bientôt elle vit une forme humaine venir prendre le sentier, en face de la cabane. A son dandinement elle reconnut Balalarme. Il la regarda et recula avec un renflement d'épaules, comme un chat qui vient de faire une rencontre imprévue et dont il se méfie.

— Hé! Jacques! ami Jacques! lui cria Perrette.

Se rapprochant alors, il témoigna son étonnement par des grimaces perdues dans l'obscurité et des rires comparables au chant d'un coq à la voix enrouée.

— La planche, ami Jacques, la planche! continua-t-elle.

Il rentra sous les taillis et en revint avec la planche qu'il avait cachée par instinct.

— Oh! que tu es brave! dit Perrette pour l'amadouer, le sachant capricieux et rétif; oh! que tu es brave! Mets-la vite.

Mais il tenait toujours la planche debout entre ses bras, et recommençait ses gloussements de rire mêlés de mots sans suite.

— Tante Marthon m'a embrassé, dit-il à la fin; je vais lui dire que vous êtes ici.

— Elle t'a embrassé! pas possible!

— Oui, parce que j'avais bien sonné. Avez-vous entendu?

— Eh bien, pose la planche pour que je passe, et je t'embrasserai aussi.

Malgré cette promesse, l'idiot ne bougea pas.

Et puis, reprit Perrette, je te donnerai tout ce que tu aimes le mieux, un beau rayon de miel tout chaud que mon mari a pris dans la ruche aujourd'hui même ; tante Marthon ne te donnera que des noisettes : seulement, vite la planche, je te prie.

— Je vais demander à tante Marthon, répéta-t-il.

Et toujours gloussant et riant, il reporta la planche dans le taillis.

Perrette, emportée par la colère et la peur, se mit à l'accabler de menaces, l'appelant demi-fou, daderidou, homme sauvage, et à ces injures en mêlant d'autres pour Marthe, qui l'avait embrassé « afin d'avoir son bien, » et toutes les sottises de ce genre qu'elle put imaginer ; mais il n'y fit pas plus attention que, dans ses courses, à une averse qui lui serait tombée sur le dos. Sans s'inquiéter du tapage de Perrette, il s'en alla le long des prés, chantant à gorge déployée :

Il était une chèvre
De grand jugement...

et le reste de la chanson telle qu'on la chante au pays de Lunay.

VI

Dans le trouble à la fois délicieux et comprimé où l'avaient jeté ces heures passées avec Marguerite, Valentin avait besoin d'être seul pour essayer de l'éclaircir sans cesser de le savourer. Tout en s'occupant des Fabrice, elle avait eu évidemment un autre but encore, celui de rendre cette journée significative pour elle et pour lui, d'y poser une limite, celle de leur passé, qu'elle avait

l'air de traiter de passé d'enfants, sans le rejeter absolument toutefois. Elle semblait même tenir à s'y appuyer pour avoir le droit de rester son amie, mais aussi pour lui bien faire entendre que, dans ce passé, quelles qu'en eussent été les apparences, il n'y avait eu que de l'amitié; que, pût-il y avoir autre chose, c'était à recommencer en tout cas, et que l'avenir seul en déciderait.

Cet avenir, quel pouvait-il être aux yeux de Marguerite? et, sans elle, que serait-il pour lui? La condition qu'elle lui avait imposée tenait-elle à de nouvelles réflexions... Sur quoi?... Sur l'obscurité qui couvrait sa naissance?...

Valentin avait été élevé par le docteur Balthazard, mais on n'était pas même sûr qu'il fût son parent; et les habiles commères du village, y compris M. de la Reverdie, avaient dû se résigner à la certitude presque absolue qu'il n'était point son fils. Établi depuis longtemps dans le pays, naturalisé même, le docteur n'en était pas originaire, et on croyait savoir qu'il avait été, dans sa jeunesse, chirurgien de régiment. Sa science, son dévouement, son habileté pratique, nombre de cures heureuses lui avaient fait une réputation, et de dix lieues à la ronde on venait le consulter. Ce qui ne gâte rien, il avait ajouté à sa réputation une assez jolie fortune, une belle vieille maison, des champs, des prés, des vignes, dont on disait Valentin héritier. Quoique fort avant dans les secrets des familles, il n'était que brusquerie et mystère sur la sienne et sur Valentin, qu'il ne nommait jamais autrement que Valentin tout court. Le jeune homme avait une douzaine d'années lorsqu'il vint passer ses vacances à Lunay, et, alors comme depuis, il n'appelait non plus le docteur que Balthazard, comme on appelle familièrement un ami. Sauf, du reste, cette amitié paternelle qui avait constamment veillé sur lui, Valentin ne se rappelait rien que d'insignifiant dans ses plus lointains souvenirs.

Seulement, quand il fut d'âge à comprendre que celui qu'il aimait et vénérait comme un père ne l'était pas pourtant, ce dernier lui avait dit : « Aime la pensée et la mé-

moire de ta mère : elle fut bien malheureuse; mais ne pense pas même à ton père, autant vaudrait n'en pas avoir eu... si la chose était possible, » ajouta philosophiquement le peu matrimonial docteur.

Ces paroles et d'autres du même genre avertissaient Valentin de ne pas se préoccuper du mystère de son passé : il en parlait autrefois dans ce sens avec Marguerite, heureux du présent et voulant chercher hardiment l'avenir, son seul bien, disait-il.

— Je ne hais personne, ajoutait Valentin, puisque, sans doute, mon père est mort et que je ne dois point regretter de ne le connaître jamais. Je ne hais pas, j'aime au contraire. J'aime la pensée de ma mère, hélas ! seulement sa pensée ! J'aime les oiseaux, les fleurs, les bois, les montagnes, le ciel et la terre : voilà mes frères, voilà ma famille, puisque je n'en ai pas d'autre ! Mais non; n'ai-je pas Balthazard, qui est pour moi un père et un frère?

— Et la sœur? interrompait Marguerite. C'est joli ! vous oubliez la sœur.

— Oh ! oui, la sœur !... et plus qu'une sœur ! s'écriait parfois Valentin, dans le jeune essor d'un sentiment encore confus, mais qui lui échappait comme un cri qu'on ne peut retenir.

Marguerite alors ne répondait pas, mais elle le laissait dire. Aujourd'hui elle ne le lui permettait plus !

Peu à peu ses séjours à l'université et des voyages lui apprirent à connaître les autres et lui-même; mais sa libre et droite nature n'en avait été ni viciée ni changée. C'était toujours ce jeune homme au front pur, aux cheveux d'un brun fauve et qui se redressaient naturellement comme ceux de Marguerite, aux yeux d'un bleu clair et fin comme celui du jour à son lever, et dont le regard, quand il s'animait, semblait en effet s'éveiller avec toutes les promesses du matin. Cœur ardent, mais n'ayant brûlé d'aucune flamme ambitieuse ou coupable, il était extérieurement réservé, contenu, mais plein d'essor au dedans vers le monde et la vie tels qu'il se les figurait.

Croyant au bien et au beau, il y croyait aussi chez les autres, les abordait naïvement avec cette idée et, malgré déjà quelques mécomptes et quelques rebuffades, il avait peine à se persuader que tous n'y eussent pas précisément la même foi confiante et suprême.

La sienne, du moins, n'était pas ébranlée; mais fallait-il douter de Marguerite? N'était-elle qu'une de ces femmes charmantes, comme il en avait entrevu, qui ne veulent que séduire et plaire et sont à elles-mêmes leur propre charme avant tout? Non! si elle repoussait maintenant son amour et lui faisait ainsi mieux sentir à quel point il l'aimait, ce n'était pas qu'elle eût changé ni qu'elle voulût se jouer de lui, mais l'absence l'avait peut-être éclairée, et, démêlant plus vite et mieux que lui ce qu'ils éprouvaient l'un pour l'autre, elle avait sans doute, hélas! reconnu qu'elle ne pouvait, elle, l'aimer que d'amitié. Le lui faire entendre tout de suite, c'était encore de la franchise et de la générosité. N'était-elle pas restée la même envers les Fabrice, et pouvait-on voir un dévouement plus marqué que le sien, plus ingénu, plus franc? Seule contre tous et simple jeune fille ayant affaire aux habiles, elle n'hésitait pas à prendre la cause de l'opprimé et de ce qu'elle jugeait le bien. Ne lui devait-il pas et ne se devait-il pas à lui-même de s'y associer?

Il y songeait dans sa chambre, en attendant le retour du docteur, lorsqu'il entendit une voix chanter à longues traînées, d'un accent nasillard.

Le long de la haie
Que voit-on de blanc?

disait cette voix lamentablement formidable. On ne pouvait s'y méprendre : c'était celle de Balalarme, et la chanson, quelque vieille rime sans doute, comme il s'en fait encore au pays de Lunay, voire dans les villages. Ce mot de « haie » attira cependant l'attention de Valentin, et il eut la curiosité d'entendre la suite de l'air. Il ouvrit la fenêtre et vit Jacques monter la ruelle de leur maison. Levant la tête

au bruit et reconnaissant Valentin, le daderidou lui fit un de ses plus beaux hochements de tête, avec détente générale de tous les muscles de la figure au point de laisser craindre qu'elle ne se partageât comme une pomme par le milieu. Après ces signes d'amitié et d'intelligence, il reprit sa chanson, comme si Valentin ne pouvait manquer de comprendre :

Le long de la haie,
Que voit-on de blanc?
La belle s'effraie
Et dit en tremblant :

« Droit à ma rencontre
« Qui vient maintenant?
« Qui, là-bas, se montre?
« Est-ce un revenant? »

De sa blanche lèvre
Part un cri bêlant...
C'était une chèvre,
Le fantôme blanc.

Jacques alors s'éloigna, pensant en avoir assez dit; mais Valentin, frappé de l'air d'importance et de sens qu'il paraissait mettre à sa chanson, le suivit pour tâcher d'en tirer quelque chose de plus. Il le rattrapa devant la maison des Fabrice, et, apercevant encore de la lumière, il entra avec lui.

VII

L'ami Jacques, assez peu disert de son naturel, mais à qui le chant déliait la langue, comme aux bègues, savait donc mieux chanter ses aventures que les raconter. Il débuta par de nouveaux fragments décousus de ronde enfantine, de complainte burlesque, et il fallut toute l'adroite bonté de Marthe pour le ramener à la vile prose;

il ne renonça même pas tout de suite à l'emploi du style figuré et des images qui, de ses chansons, avaient fini par passer dans son esprit et s'y confondre avec la réalité.

— Elle est prise! disait-il.

— Qui, elle?

— La chèvre.

— Ma chèvre! s'écria Fabrice, excité par tout le tracas qu'il avait eu. On en veut à ma chèvre, à présent! Que leur a-t-elle fait, la pauvre bête? Elle est pourtant bien à nous, j'espère! Je l'ai entendue bêler tout à l'heure dans son étable : qui l'a prise?

— Non pas celle-là, mais une autre... « de grand jugement! » fit Jacques en recommençant à chanter.

— Voyons! intervint encore Marthe, tu nous as assez fait deviner, dis-nous maintenant ce que tu sais. On a pris une chèvre...

— Oui, une qui parle... parle. et parle tant.

— Et tu es sûr que c'est bien elle? fit Marthe, comme si elle comprenait.

— Oui, la Perrette, dit Jacques sans croire s'expliquer davantage.

— Perrette nous a pris notre chèvre! s'écria Fabrice avec un mouvement de colère et n'écoutant qu'à moitié.

— La vôtre dormira tranquille, mais non pas l'autre, répondit Jacques, qui, mal à l'aise d'en avoir tant dit, se remit à chanter :

Elle allait au bois seulette,
En se promenant.
Qui fait peur à la fillette?
Est-ce un revenant?

— Et où l'as-tu vue?

— Dans le Pré aux Noisettes.

— Dans mon pré! s'écria encore Fabrice.

— C'est là qu'elle est? reprit Marthe.

— Pour toute la nuit, fit Jacques.

— Je ne veux pas! interrompit Fabrice : elle me mangerait les jeunes pousses de ma haie. Je vais y aller.

— Tu l'as reconnue ? poursuivit Marthe.

— Je crois bien ! elle avait des yeux comme des lanternes, et elle criait, elle m'appelait.

— La chèvre de Perrette ?

— Oh ! c'en est une qui a une bonne langue, allez !

— Pauvre bête ! elle s'était peut-être empêtrée dans les buissons en voulant passer la rivière.

— Oui, elle me disait des douceurs, mais j'ai bien vu que ce n'était pas, comme vous, pour de bon. C'était pour me faire remettre la planche.

— La planche ! dit Fabrice, pour qui ce mot, lui rappelant son oubli, fut un trait de lumière.

— Mais je n'ai jamais voulu ! continua Jacques, et je suis venu vous dire où je l'avais cachée.

— Ainsi c'est Perrette elle-même !... reprit Fabrice en se promenant par la chambre, tandis que Marthe et Valentin tiraient de Jacques une explication pleine et entière.

— C'est donc Perrette elle-même ? répéta deux ou trois fois Fabrice, comme pour se calmer, si bien qu'il finit par dire le plus tranquillement du monde : — Vous m'excuserez, mon cher monsieur Valentin, si je vous quitte...

— Pauvre ami ! interrompit Marthe, retourner au pré à cette heure, et seul ! Veux-tu que j'aille avec toi ? Mais ce serait désagréable pour Perrette.

— Non ! laissez-moi plutôt aller avec lui, dit Valentin.

— Mais ce n'est point là que je vais, dit Fabrice du même air tranquille.

— Et où donc ? demanda Marthe étonnée.

— Me coucher.

— Tout de suite ?

— Mes jambes l'ont bien gagné aujourd'hui, ce me semble. Notre ami Jacques et toi, qui n'êtes jamais fatigués, vous tiendrez compagnie à M. Valentin.

— Et Perrette ?

— Oh ! cela la regarde : pourquoi est-elle allée là-bas ? Elle voulait tant voir notre pré : eh bien, elle y est !

qu'elle y reste! conclut Fabrice, l'œil toujours serein, même riant, quoique déjà à demi fermé.

Et, saluant Valentin, donnant une poignée de main à Marthe, il entra dans sa chambre.

— Il a raison, dit Valentin.

Jacques, assis en travers des fagots dans le coin de l'âtre, chantonnait en branlant la tête :

La belle, moins fière,
L'appelle à grand cri :
« Oh! Pierre, ami Pierre! »
Mais il en a ri.

— Fabrice, écoute! dit Marthe.

— Que veux-tu? répondit-il sans quitter la chambre ; je suis à moitié déshabillé.

— Je crois bien que je saurai remettre la planche : Jacques m'aidera.

— Toi, mettre la planche! pour tomber dans la rivière comme Jacques, et peut-être avec lui, dit Fabrice apparaissant en demi-costume sur le seuil de la porte entrebâillée.

— On ne peut pourtant laisser ainsi cette pauvre femme : rien que d'y penser m'empêcherait moi-même de dormir.

— Oh! alors, c'est autre chose et cela change la question, dit Fabrice avec un sourire où perçait bien une pointe de malice, mais qui n'en rendait la bonté que plus vive. Si c'est vraiment pour toi et pour te faire passer une bonne nuit..., j'y vais, ajouta-t-il en remettant son habit et rentrant dans la cuisine. Mais c'est pour toi, entends-tu, uniquement pour toi.

— Oui, pour moi, mon bon Fabrice, dit Marthe en l'embrassant.

Valentin, le voyant s'approcher de la porte, se leva pour le suivre.

— Merci, ajouta Marthe. Vous sachant avec lui, je serai plus tranquille.

— Oh! elle ne me mangera pas! dit le mari. Pourtant,

si M. Valentin ne craint pas de m'accompagner, cela me fera plaisir.

Ils sortirent donc avec Jacques, qui, n'eût-il pas été nécessaire à l'expédition, ne s'y serait pas moins rallié de lui-même, comme à une affaire de sa partie.

En traversant la rue, ils virent sortir de la maison des Regard un homme qu'ils crurent reconnaître à sa carrure d'épaules et à son pas tout ensemble appuyé et rapide. Ce devait être Mauverney, le prétendant de la fille du syndic.

Pour bien marquer qu'il ne se cachait pas de l'endroit d'où il venait, il dit à haute voix en passant près d'eux sans s'arrêter : — On va tard à la promenade aujourd'hui ! — Voulez-vous en être ? demanda Fabrice, qui n'entendait pas non plus faire rien de suspect. Étonné de cette prompte réplique de la part d'un homme qui passait pour avoir à moitié perdu l'usage de la parole dans son commerce assidu avec les poissons, Mauverney se retourna brusquement. Valentin vint alors à lui et, pensant avoir peut-être trouvé l'occasion de l'intéresser aux protégés de Marguerite, il lui expliqua brièvement de quoi il s'agissait. — Oui, répéta Fabrice en s'approchant avec bonhomie. Voulez-vous être des nôtres ? — Pourquoi pas ? répondit Mauverney : j'aime à tout voir.

La petite colonne se remit en marche, Balalarme en tête, non qu'ils eussent besoin de guide en rase campagne, la lueur des étoiles y suffisait ; mais sous les taillis elle s'éteignait dans la plus profonde obscurité. Jacques, cependant, n'hésita point ; il écarta le feuillage juste à l'endroit où était cachée la planche, puis il courut se poster en face de la hutte.

Perrette y était toujours à la même place, mais sans doute endormie, car elle avait la tête courbée sur ses genoux et ne bougeait pas.

— Qui vive ? cria Balalarme.

— Elle se redressa en sursaut, se frotta les yeux, et, doutant encore, resta un moment le regard vague et la bouche béante, ce qui donna le temps à Jacques d'ouvrir la sienne pour livrer passage, de son plus beau

« largo, » à ce vieux et grotesque couplet que nous osons à peine répéter après lui :

Réveillez-vous, belle endormie,
Réveillez-vous,
Car il est jou (r).
Mettez la tête à la fenêtre,
Vous aurez la maison au cou.

La rime n'est pas riche, mais Jacques n'y tenait pas. Quand il eut fini, Perrette l'avait reconnu et s'était assez bien remise pour lui dire aussitôt :

— C'est toi, mon bon Jacques ! je savais bien que tu reviendrais ; tu n'aurais jamais eu le cœur de me laisser ici toute seule ; ce n'était que pour rire et me faire peur ; mais je te pardonne, car j'aime aussi à rire de temps en temps. Quand nous serons rentrés, je te ferai une bonne soupe bien chaude, tu verras ! nous en avons besoin tous les deux, je commence aussi à avoir froid. Et puis, le bon miel ! comme je t'ai déjà dit. Mets donc vite la planche... où est-elle ?

— La voilà ! dit Fabrice débouchant du fourré, et commençant à faire glisser la planche de l'un à l'autre bord.

Trop pressée de sortir pour regarder qui la lui tendait, Perrette y avança aussitôt le pied.

— Attendez ! cria Fabrice : tout n'est pas encore solide. Et puis, reprit-il, on ne passe pas sans donner son nom : le vôtre, je vous prie ?

— Vous le savez de reste, fit-elle : pourquoi me le demander ?

— Elle a raison, dit Fabrice en se tournant vers Valentin, qui arrivait.

— Ah ! monsieur Valentin, s'écria Perrette, à qui sa présence parut de bon augure, et se sentant avec lui déjà plus à l'aise, monsieur Valentin, que vous êtes bon ! C'est vous qui venez me délivrer ?

— Non, c'est lui, dit Valentin en montrant Fabrice.

— Mais c'est vous qui l'avez amené.

— Non, c'est bien lui qui a voulu venir, je vous le certifie.

— Allons ! interrompit Fabrice, ce n'est ni vous ni moi; soyons francs.

— Le fait est, répondit Valentin, que nous ne serions pas ici sans madame Marthe, qui nous y a envoyés.

— Oui, continua Fabrice en se retournant vers la prisonnière et achevant de lui assurer le passage, oui, c'est elle, c'est mon épouse, qui n'a pas voulu vous laisser attendre jusqu'à demain, comme j'en étais d'abord bien tenté, je l'avoue, pour vous donner mieux le temps de réfléchir à tous vos caquetages sur son compte et à cette curiosité qui a fini par vous prendre dans vos propres filets. Qu'est-ce qu'elle vous a donc fait, mon épouse, que vous vous permettiez de lui lancer ainsi de droite et de gauche, et même en face, des coups de bec? Ce qu'elle vous a fait? elle vous a rendu le bien pour le mal. Tâchez de suivre son exemple. Elle est bonne pour vous, tâchez désormais de l'être un peu pour elle. Retenez votre langue, si vous pouvez ! et ne dites plus tant de mal des poissons, qui ont la bonne habitude de retenir la leur. Mais j'oublie que, selon vous, je suis devenu comme l'un d'eux. Ainsi, assez causé !

Après cette harangue, qu'il avait cru pouvoir s'accorder en considération de son épouse, Fabrice, revenant à sa nature pacifique, eut un scrupule : il craignit d'avoir été trop dur; en sorte qu'au moment où il venait de dire : Je finis, il lui arriva, comme à beaucoup d'orateurs, de recommencer.

— Voyons, fit-il d'un ton déjà tout à fait radouci, puisque c'est vous Perrette, car c'est bien vous, n'est-ce pas? laissez-moi vous demander une chose : pourquoi cette rage d'aller dans mon pré, quand je ne vais pas dans le vôtre?

— Pourquoi le tenez-vous toujours fermé? répliqua-t-elle, sa vivacité de débit lui revenant à mesure qu'elle se rassurait.

— C'est mon idée; mais je comprends que vous ayez aussi la vôtre; chacun a la sienne, c'est bien permis. Seulement, ce qui ne l'est pas, c'est de la suivre aux dé-

pens de celle d'autrui. Enfin, je vous pardonne, et je vous demanderais bien aussi de me pardonner; mais, franchement, si vous venez de passer là un mauvais quart d'heure, est-ce ma faute? pourquoi traverser la planche?

— Pourquoi l'aviez-vous oubliée?

— Sur cela, c'est vrai, vous avez encore raison; j'ai eu tort. On a toujours quelque petit tort, conclut le bon Fabrice. Maintenant, passez!

Elle ne se le fit pas redire et accepta même des deux mains celles que Fabrice et Valentin lui tendaient. Mais, à peine sur le bord :

— A-t-on jamais vu! s'écria-t-elle, lâchant enfin la bonde au flot de paroles et de colère qu'elle avait dû retenir par prudence. Des hommes traiter ainsi une pauvre femme! A-t-on jamais vu! On a bien raison de dire que le meilleur ne vaut rien. Méchants! vilains! traîtres! voleurs! brigands! assassins! ajouta-t-elle coup sur coup dans une sorte de paroxysme. Au secours! au secours! je porterai plainte.

— Au secours! main forte!...

interrompit Jacques si brusquement et si juste, qu'il eut le temps d'achever le couplet :

Au secours! main forte!
Un grand homme noir
Qui frappe à ma porte!
Il fait peur à voir.

Pour toute réponse, elle lui lança un soufflet, qui bouleversa complétement les idées de Jacques sur la douceur des mains féminines, se retourna vers ses deux compagnons, leur tira la langue, et s'élança dans le sentier en criant :

— Je porterai plainte! je porterai plainte!

— Eh bien, tout de suite! dit Mauverney, resté dans l'ombre à quelques pas.

Son premier mouvement fut de s'enfuir; mais il la saisit par le bras et lui donna le temps de le reconnaître.

— Vous ici? dit-elle.

— Pourquoi pas? et j'arrive fort à propos, semble-t-il, puisque vous voulez porter plainte.

— Je ne vous savais pas si grand ami de ce vieux renard de régent, car c'est un renard, et plus fin qu'on ne croit, je vous en avertis.

— Bon! le voilà un renard à présent! Est-ce parce qu'il prend aussi des poules?

— Ni surtout, continua-t-elle en pesant sur les mots, un si grand ami de M. Valentin.

— Faut-il faire mon rapport? poursuivit froidement Mauverney.

— Votre rapport?

— Oui, comme secrétaire de la commune, sur ceux qui s'introduisent de nuit dans les propriétés.

— C'est bon! c'est bon! Mais, au lieu de veiller sur le bien d'autrui, vous feriez bien mieux de veiller sur le vôtre.

— Sur le mien?

— Oui, oui, sur Céline Regard : ne faites pas l'innocent. Vous la croyez déjà à vous : ne vous y fiez pas! je sais ce que je sais! Mais puisque vous et M. Valentin êtes si bons amis, je n'ai plus rien à dire : voilà ce que vous pouvez mettre dans votre rapport.

Et, charmée de ce trait, oubliant déjà un peu sa mésaventure, elle partit avec un éclat de rire assez aigre, qui témoignait pourtant du retour de sa belle humeur.

— C'est égal, dit Fabrice qui, pendant ce colloque, avait exécuté ses manœuvres de clôture à la grande admiration de Jacques, ébahi de voir comment on pouvait sauter la rivière sans y tomber, — c'est égal! elle a beau être furieuse, elle est bien contente. Et moi aussi! ajouta-t-il, comme ils reprenaient le chemin du village.

— Content de quoi? demanda Mauverney : est-ce de toutes les belles choses qu'elle nous a dites, et de ce qu'elle vous a appelé « vieux renard » pour vous remercier?

— Oh! quant à ce qu'elle a dit et pourra dire encore,

vous serez là pour me rendre témoignage, et quant à ses remercîments, je m'en passe. Va, d'ailleurs, pour le renard ! fit-il avec son sourire non pas sans malice, mais sans malignité. Me croyant fin et rusé, elle m'en respectera davantage.

— Content d'un service rendu, reprit Valentin, et de pouvoir enfin vous aller tranquillement coucher.

— Oui, surtout sans avoir une mauvaise action sur la conscience. Ah! voyez-vous! une bonne femme est notre meilleur conseiller. Vous en aurez une bonne à votre tour, j'espère, et vous aussi, Mauverney; laissez-moi vous le souhaiter.

Ce n'était là, évidemment, qu'un simple vœu échappé à la bonhomie et à la cordialité de Fabrice. Toutefois, ceux en faveur desquels il l'avait formulé n'y répondirent rien. La conversation, bientôt vague et interrompue, ne fut pas même historiée des chansons de Balalarme, qui venait derrière, emboîtant le pas, comme au retour de la chasse le chien après son maître. Valentin et Fabrice échangeaient encore de loin en loin quelques paroles; mais, durant toute la route, Mauverney ne parla pas.

VIII

Quand Fabrice et Jacques, à une certaine croisée du chemin, prirent les devants, l'un pour aller au plus tôt rassurer Marthe, l'autre pour manger la soupe qu'il avait bien gagnée, Mauverney, continuant encore un moment avec Valentin, lui dit tout à coup :

— Aimez-vous Céline Regard ?

Les deux jeunes gens s'arrêtèrent, Valentin si étonné, qu'il lui fallut un instant pour comprendre, Mauverney l'interrogeant des yeux autant que de la voix, et ses épais sourcils noirs encore plus rapprochés sur son front couvert, mais plein.

— Certes, voilà une question, dit Valentin, à laquelle je ne m'attendais pas.

— Je n'ai guère l'habitude de questionner, reprit Mauverney, bien que j'aime à me rendre compte de tout par moi-même ; il suffit pour cela de voir clair et de laisser jaser les autres sans avoir besoin de s'en mêler. Je ne fais pas grand cas de tout ce qui peut sortir de la bouche de cette folle de Perrette ; mais il peut arriver aux fous, comme aux enfants, de dire la vérité. Or, elle m'a lancé un mot qui, dans son intention, n'était pas une parole en l'air. Elle est toujours fourrée chez le syndic, où je ne suis pas reçu de tout le monde comme je voudrais. Cela m'a donné à penser, et pour savoir à quoi m'en tenir, je vous ai crié : Qui vive? ami ou ennemi? cela dépendra de ce que vous me répondrez, je ne vous le cache pas.

— J'aimerais mieux « ami, » dit Valentin, et je le croyais plutôt.

— Moi aussi, reprit Mauverney ; mais j'ai mon chemin à suivre : y êtes-vous ou n'y êtes-vous pas? — Et l'œil toujours fixe et tendu, pointé sur Valentin, il répéta sa question : — Aimez-vous Céline Regard?

— Vous l'aimez donc, vous? fit Valentin avec un sourire.

— Oui.

— D'amour?

— D'amour et d'intérêt. Vous voyez, je vous dis tout. Dites-moi donc tout de votre côté : quoi que ce soit, vous me rendrez service.

— Que voulez-vous que je vous dise? Et encore un coup, pourquoi me mêler à des choses auxquelles je ne pensais pas même?

— D'autres y pensent pour vous peut-être.

— Qui?

— La mère de Céline, Perrette, les femmes, qui sont toujours à comploter entre elles, mademoiselle Marguerite : qui sait? elle a beaucoup d'amitié pour Céline, et ne me trouve pas sans doute un mari digne d'elle. Enfin tout cela m'inquiète.

— Moi, inquiéter quelqu'un! fit Valentin d'un ton amer. En vérité, cette idée me ferait rire si j'en avais envie.

— Vous ne me répondez pas. Croyez-moi pourtant, j'en vaux la peine. Je ne suis plus un enfant, et je vous traite aussi en homme dans ma manière d'agir, qui n'est pas celle de tout le monde, mais qui est la mienne. Quelle que soit votre réponse, nous n'en resterons pas moins libres l'un et l'autre de faire ensuite comme nous l'entendrons. Seulement, nous saurons mieux comment nous conduire. Ainsi, tout franchement, l'aimez-vous? Je ne vous demande qu'un oui ou un non.

— Alors, non, puisque vous le voulez absolument et bien que ce soit ridicule à moi de le dire; non, je ne l'aime pas, et même je ne pourrais pas l'aimer.

— Une fille si sage et si belle! dit toujours brusquement Mauverney, dont cependant le front se dérida.

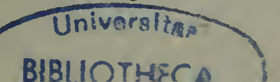
— Oui, d'une beauté angélique, surtout quand sa figure sourit et s'éclaire; je la vénère et l'admire, je la voudrais pour ma sœur; mais, ajouta-t-il en riant, pour détourner toute autre idée, c'est peut-être pour cela que je ne l'aime pas comme vous l'entendez.

— Eh bien, moi, s'écria Mauverney en désignant du doigt une des sommités que la lune encore invisible commençait à éclairer par derrière, vous voyez cette pointe de montagne là-bas : si, pour avoir Céline, il me fallait y porter un boisseau de blé grain à grain, je l'y porterais.

— Non pas moi, dit Valentin, affectant toujours un air dégagé, mais resté tout pensif à ce trait de passion et d'imagination rustique, et se demandant si, avec Marguerite, l'amour ne pouvait pas être aussi un fruit de patience qui se récoltait grain à grain. Mais pour ne pas se trahir et rester dans le ton : — D'autant plus, ajouta-t-il, que Céline ne se tiendrait pas sur la route pour m'encourager.

— Qu'elle eût ou non une préférence pour vous, continua Mauverney, vous ne vous sentiriez donc pas furieux, capable de tout, à l'idée qu'un autre l'épouserait.

— Nullement, si c'était pour son bonheur.



— Vous ne tremblez pas auprès d'elle, même quand elle vous reçoit bien?

— Pas plus qu'à cette heure.

— Et moi, s'écria de nouveau Mauverney en redressant ses larges épaules, moi, fort et robuste, et qui ne crains rien ni personne, moi, le croiriez-vous, si elle me tend la main, je ne la prends qu'en tremblant, qu'en tremblant comme une feuille, lorsque je voudrais et pourrais la serrer dans la mienne à ce que nul ne pût l'en ôter et qu'elle y restât pour toujours.

— Mais, reprit Valentin, étonné de cette forte et double nature qui se révélait à lui, vous venez de me dire que vous l'aimiez aussi par intérêt.

— Pourquoi pas ? fit Mauverney, déjà redevenu calme : j'ai mes projets ; elle y est nécessaire, par son caractère surtout. Je ne suis guère qu'un paysan, mais je me sens un homme ; oui, il y a quelque chose dans cette tête, toute rude qu'elle paraisse, et il faudra que ce quelque chose en sorte, au moins pour notre petit pays de Lunay. Céline peut m'y aider, m'y aider beaucoup et de plus d'une manière. Deux choses sont bien nécessaires pour s'occuper des affaires publiques : une position indépendante et un ménage sans trouble et sans bruit. Céline me donnera ces deux choses. Elle me rendra plus maître de moi-même et, en m'apportant un jour quelque bien, mieux maître chez moi. On ne peut rien de bon sans cela. D'ailleurs, sans elle, je ne penserais qu'à elle et ne ferais rien qui vaille. Vous voyez donc bien qu'il faut qu'elle soit à moi.

— Et sans doute vous avez lieu d'y compter ? demanda Valentin.

— Je ne compte que sur elle dans la famille.

— Sur elle ! Ainsi, elle vous aime?

— Je le pense, quoiqu'elle ne me l'ait jamais dit.

— Mais alors, pourquoi cette idée d'un rival ? Vous ne pouvez en avoir qu'un imaginaire, même en dehors de moi.

— On se figure toutes sortes de choses quand on aime : êtes-vous encore à le savoir ?

Valentin ne répondit pas.

— D'ailleurs, continua Mauverney, Céline est une fille obéissante. Il y a des raisons qui pourraient décider le père en ma faveur ; mais, comme homme, je ne lui vais pas ; nous ne sommes pas du même bois. La mère me redoute pour sa fille ; elle est toujours à la croire malade, et se figure qu'elle se porterait bien mieux dame que paysanne. Elle voudra néanmoins ce que sa fille voudra ; Céline entraînera de même sa marraine Sabine, qui est aussi ma parente, et dont l'avis sera d'un grand poids ; mais nul ne pourra rien sur le père, s'il ne veut pas. Ce n'est que lentement qu'il dit oui, et quand il a dit non, c'est encore mieux dit pour jamais. Comme cependant ils veulent la marier, et que même la plus raisonnable a peur de rester vieille fille, si quelqu'un qui leur plairait et qui ne lui déplairait pas se mettait sur les rangs...

— Vous êtes sûr à présent que ce ne sera pas moi, dit Valentin avec un sourire.

— Oui, comme, à la manière dont je vous parle, vous devez bien voir que je vous crois et que je sais à qui je me confie. Mais je serais encore plus rassuré si....

— Bon ! qu'y a-t-il encore ? interrompit Valentin.

— Si vous étiez comme moi, fit Mauverney.

— Comme vous ! que voulez-vous dire ?

— Amoureux, quoi ! puisque cela s'appelle ainsi. Je ne vous demande pas votre secret, quoique je ne vous aie rien caché du mien ; mais si vous en aimiez une autre que Céline...

— Eh bien, mettons que cela soit, dit Valentin pour payer d'audace : êtes-vous décidément tranquille ?

— Oui, quoique vous m'ayez dit cela comme rien, et comme moi certainement je ne le dirais pas.

— C'est qu'il y a cette différence entre nous, que l'on vous aime et que moi l'on ne m'aime pas, ajouta froidement Valentin.

— Vous en êtes sûr ?

— Trop sûr.

— Alors, je vous plains.

— Oh! je n'avais pas comme vous des projets arrêtés de mariage : j'aurais voulu aimer pour aimer, voilà tout, sans penser à rien. Maintenant c'est fini, c'était une folie, n'en parlons plus. Je suis sans famille. Le grand mal si je restais vieux garçon comme Balthazard! Il dit que c'est ce qu'on peut faire de mieux ou de moins mal dans la vie.

— Oui, il a de singulières idées... et de bonnes aussi, ajouta Mauverney : nous en reparlerons. Mais encore un mot pour achever d'être franc. Avant ce soir, où je me suis laissé toucher, je ne sais pourquoi, par cette mauvaise langue de Perrette, l'idée ne m'était pas même venue que vous pourriez penser à Céline. Comme tout le monde, je croyais que c'était à mademoiselle Marguerite.

— Mademoiselle de Romans et moi sommes amis d'enfance, et depuis si longtemps, que nous nous regardons presque comme frère et sœur : il n'y a rien et il ne peut rien y avoir de plus entre nous, de ma part comme de la sienne, interrompit Valentin, d'un ton qu'il s'efforça de rendre aussi tranquille et aussi net que possible. Mais, continua-t-il, pour détourner l'entretien de ce sujet, mademoiselle de Romans est en effet l'amie de Céline ; il ne doit donc pas vous être indifférent de vous rapprocher d'elle. Eh bien, puisque vous m'y faites penser, vous en avez l'occasion dans ce moment.

— En quoi? demanda Mauverney.

— En l'aidant à défendre les Fabrice contre leurs ennemis.

— Leurs ennemis! c'est beaucoup dire: n'en a pas qui veut. En ont-ils? Ils paraissent si contents à eux deux dans leur petit ménage, que, ma foi, surtout quand je pense à Céline, ils me font presque envie.

— C'est peut-être pour cela qu'on leur en veut. Ils font envie.

— Je ne me contenterais pourtant pas ainsi, moi! reprit Mauverney. Mais chacun son goût ; je suis pour que chacun se contente, honnêtement bien entendu! C'est vrai qu'ils sont un peu par la langue du monde; mais qu'est-ce que cela peut leur faire, après tout, puisqu'ils

sont heureux à leur guise? Le monde ne se lassera jamais de gloser, c'est certain; mais il se lassera de gloser sur eux.

— On fait maintenant plus que de jaser : on en veut au pré et à la place de Fabrice, articula Valentin en regardant son interlocuteur.

Celui-ci parut réfléchir.

— Mademoiselle de Romans, continua Valentin, est une personne de cœur et qui aime courageusement ses amis. Je voudrais être aussi bien en position que vous de lui rendre service. C'est, d'ailleurs, servir le bon droit et une noble cause, quoique petite.

— Écoutez, reprit Mauverney, je sais tout, ou à peu près, sur vos protégés, car je vois bien qu'ils sont aussi les vôtres, et non pas seulement ceux de mademoiselle de Romans, comme vous dites maintenant, de mademoiselle Marguerite, comme vous disiez autrefois et comme nous disons encore. Le syndic en veut au Pré aux Noisettes, mais pour l'acheter, et je crois que son propriétaire actuel ferait bien de l'échanger avec lui contre de bel et bon argent. Il est maître de le garder, c'est sûr, et je suis pour le respect de la propriété, moi; mais, s'il s'entête, il risque de mettre contre lui le syndic dans la question de sa place de régent. Ici, je ne serais plus autant avec lui, car je suis d'avis qu'il faut du bois neuf là comme ailleurs. Mais ceci dépend de ce qui arrivera ; arrivera-t-il quelque chose ? Oh ! alors, ni vous, ni moi, ni personne ne pourrons empêcher que Fabrice et bien d'autres ne soient noyés dans le torrent. Le syndic lui-même, fût-il mon beau-père, y passera. Aussi j'aimerais mieux qu'il le devînt plus tôt que plus tard, sans attendre surtout ce qu'il ne me pardonnerait pas. Quant à Fabrice, il aurait toujours au moins son argent, ce qui n'est pas à dédaigner en temps de révolution.

Mauverney s'arrêta pensif; puis il reprit d'une voix plus basse :

— Le syndic, qui a aussi sa tête, m'a parlé d'un droit de passage sur ce pré, à ce qui résulterait d'anciens actes; pas plus que lui, je n'ai jamais entendu parler de ce droit,

et je serais pour croire à quelque manigance là-dessous; mais on peut toujours faire des chicanes. En résumé, avec ou sans passage, le régent est toujours sûr de garder son pré, mais non sa place en cas d'un mouvement, et j'y pousse; le pays s'endort, il a besoin de se remettre en marche. Il n'y a pas autre chose sur Fabrice en ce moment; car pour les caquetages, ils ne signifient rien tant qu'ils ne servent pas à monter l'opinion. Nous n'en sommes pas là, mais nous pouvons y arriver plus vite qu'on ne croit. Je vous dis tout, vous voyez, et ce n'est pas pour le plaisir de tout dire : j'ai ma raison. La voici franchement. Dans ce qui se prépare, je ne serais pas fâché de vous avoir, vous et le docteur et même mademoiselle Marguerite avec moi. Répondez avec une égale franchise, le voulez-vous?

— Moi, dit Valentin, je suis d'avance pour tout ce qui est juste et bien.

— Alors vous êtes des nôtres : je vous en dirai plus long une autre fois. Au revoir!

TROISIÈME PARTIE

I

Comme l'ont déjà donné à entendre les explications de Mauverney à Valentin, l'humble théâtre de notre histoire n'en était pas réduit aux commérages de quartier, dont, au reste, les grandes capitales ne se font pas faute : il avait aussi ses préoccupations d'un ordre plus élevé, et, toute proportion gardée, le petit pays de Lunay n'obéissait pas moins aux tendances du siècle que d'autres Etats plus visibles et plus faciles à découvrir sur la carte; sa sphère, si étroite fût-elle, se mouvait dans l'orbite commune, et même, à cause de sa position, elle y tournait plus vite peut-être. Quoi qu'il en soit de ce point, on peut être sûr qu'il y avait là, comme ailleurs, de quoi disputer et médire, et que rien n'y manquait, à ce double égard, pour faire de ce monde imperceptible un monde complet.

Les Lunaisiens, dans leur commune, n'avaient guère cependant à se plaindre, mais précisément pour cela ils se plaignaient; ils avaient leurs aspirations, comme on dit, leur agitation vague ; elle menaçait de troubler les eaux claires de la Vignonne ou de la Vinoche, ainsi que l'appelaient, après boire, ceux qui à la culture de la vigne en joignaient le culte, l'un et l'autre, s'il faut

l'avouer, étant fort répandus dans le bon petit pays de Lunay.

Ce mécontentement sourd allait se prononçant, se propageant dans l'ombre, mais sans éclater encore ni témoigner même de son existence pour d'autres que pour les intelligents ou les intéressés. Il commença de se trahir dans un incident qui nous remettra en présence de nos personnages, et que pour cela nous devons rapporter.

Le lendemain était donc une fête, celle même du village, ou « la fête de Lunay, » en sorte que toute la population était invitée à y prendre part. Elle s'ouvrait le matin par un service à l'église, et revêtait l'après-midi son caractère national par un tir à la carabine et une promenade militaire; puis, vers quatre ou cinq heures, elle avait pour clôture un banquet rustique, mais copieux, prolongé fort avant dans la soirée par les hommes d'âge mûr, tandis que, tout à côté, dansait la jeunesse de Lunay et du voisinage. Les mêmes voûtes feuillées, celles de trois énormes platanes, taillées horizontalement, et si épaisses qu'elles en étaient quasi impénétrables, abritaient avec une égale impartialité le bal et le banquet.

Ils se trouvaient ainsi côte à côte, mais sans concurrence fâcheuse, et, au besoin même, pouvaient se tendre la main. Aux deux extrémités et sur les bords, des branches de sapin complétaient cette salle de verdure dont les platanes formaient le toit. Un de ses côtés cependant restait ouvert, le long d'un mur à hauteur d'appui qui soutenait et rehaussait le sol. D'ici, la vue courait d'un trait, mais en pente douce, jusqu'au lac, qui s'étendait à distance au pied des montagnes, comme une plaine bleue, non moins immobile, en ce moment, que celle des prés et des champs de ses rives, mais trop belle pour être foulée par des pas humains.

S'il faut tout dire même, ce n'était pas cette dernière et incomparable décoration de la salle de verdure qui attirait le plus les regards de ceux qu'elle rassemblait sous ses arceaux de feuillage. Pour les danseurs, c'étaient beaucoup plutôt les yeux, il est vrai, riants et limpides,

de leurs jolies compagnes ; pour les convives, au lieu des montagnes qui se dressaient à l'horizon, celles qu'ils espéraient voir bientôt se dresser sur leurs assiettes : au lieu de l'armée des cimes, l'armée des bouteilles, et quant à ce dormant cristal des flots, le grand nombre n'y pensait guère plus qu'à celui des carafes, dont le contenu dormait encore mieux.

Le banquet, en lui-même, était donc très-apprécié. Les fortes têtes, solides ou non, y avaient cependant de plus hautes visées ou fumées, comme on voudra : la fumée des toasts, qui exerçait aussi son influence sur l'atmosphère du pays de Lunay, quoique souvent elle n'y fît non plus que tournoyer dans les airs et que bientôt après il n'en restât rien; mais il n'en devait pas être de même ce jour-là : elle laissa au contraire après elle un nuage qui, s'il n'amena pas tout de suite la tempête, était du moins passablement chargé d'éclairs.

Tout s'était passé jusqu'ici dans les règles et comme à l'accoutumée ; quelques incidents fortuits étaient même venus animer le tir, lui ôter un peu du sérieux de tout exercice dans lequel la passion ou l'intérêt sont en jeu, et préparer déjà les esprits à la bienveillance et à la bonne humeur. Valentin, en allant le matin à l'église, avait rendu compte à Marguerite de son entretien avec Mauverney. Là-dessus, elle l'avait engagé à prendre part à la fête, et à tâcher d'y entraîner Fabrice, ajoutant qu'elle-même, de son côté, viendrait plus tard voir le bal, où La Reverdie ne manquerait pas non plus de paraître après avoir assisté au banquet. Marthe sentait aussi, pour son mari, la nécessité de se montrer et de faire bonne contenance au lieu d'avoir l'air de se cacher. Fabrice lui-même, le moins agressif des hommes, en était peut-être le moins peureux s'il pensait qu'on voulût lui faire peur ; lui qui, dans les relations ordinaires de la vie, mettait autant d'empressement à passer derrière que d'autres à passer devant, il savait au besoin garder tranquillement sa place, et y demeurait alors aussi immobile et à son aise que si de rien n'était.

Il vint donc au tir, quoiqu'il eût bien mieux aimé profiter de ce que tout le monde était au village pour aller pêcher. Lui et Valentin firent même deux assez beaux coups, mais qui, d'après les suivants, furent estimés des « coups de borgne, » comme on dit, par les autres tireurs. Il n'est point sûr, cependant, que, pour Fabrice, ce ne fût pas mieux et que son coup d'œil de pêcheur ne lui eût donné à ce moment-là celui du chasseur. Dans ce cas, sa profonde connaissance des habitants des eaux et de leurs ruses lui en avait-elle inoculé quelque teinture pour la circonstance, et, comme il faut avant tout se garder de les effaroucher si on veut les voir venir à soi et les prendre, se serait-il dit qu'il ferait bien de ménager l'amour-propre humain, représenté ici par celui des tireurs de profession? On l'ignore; mais Valentin, qui l'observait et qui s'attachait à lui de plus en plus, assura le soir à Marguerite que, pour son second coup, au lieu de viser bien et longtemps comme pour le premier, il avait souri imperceptiblement et tiré comme il avait souri, c'est-à-dire en l'air. Quoi qu'il en soit, son apparition au tir fit bon effet; nul n'en glosa, pas même Perrette, qui, fort mal reçue de son mari à son retour tardif, avait ses bonnes raisons pour trouver, en comparant le procédé conjugal et celui de Fabrice, que ce dernier, après tout, ne s'était pas si mal conduit.

En revanche, quoique la constance des opinions ni même de la rancune ne fût pas son fort, et qu'à l'exemple de beaucoup d'orateurs il n'y eût en elle rien de durable que la parole, elle n'avait pas encore bien pardonné à Jacques Balalarme de ne lui être pas venu tout de suite en aide. Aussi s'en donna-t-elle tout son soûl de rire de lui et de l'interpeller d'une voix goguenarde lorsqu'elle le vit, escorté de quelques plaisants, moitié de gré, moitié de force, entrer dans le tir.

Ceux qui l'y avaient amené lui chargèrent une arme, d'ailleurs convenablement; mais au lieu de lui donner une carabine moderne, rayée, courte et relativement légère, ils lui en choisirent une qui avait déjà servi à plusieurs

générations. Comme elle était longue et pesante, ils y ajoutèrent un échafaudage de banquettes s'élevant à la hauteur de l'œil et sur lequel il pourrait au besoin la laisser reposer par le milieu du canon. Cette espèce de rempart lui sourit; mais surtout les quolibets de Perrette le décidèrent. Il s'approcha de la carabine, l'appuya ou plutôt l'enfourcha, à l'aide de ses voisins, dans le creux de son épaule naturellement en saillie, la soutint même en l'air de son long bras rugueux, lui communiqua de haut en bas et de gauche à droite le balancement involontaire de son corps toujours assez mal de niveau, se rendit un peu plus stable en écartant les jambes autant que leur courbe le lui permettait, ferma un œil, puis l'autre, en tordant la bouche dans le sens opposé, essaya ainsi de quel œil on visait et, n'y voyant pas pour lui de différence appreciable, toucha la détente... Le chien s'abattit, l'étincelle jaillit, mais l'arme fit long feu. Alarmé de ce bruit de fusée petillant à son oreille, Jacques déposa prestement la carabine sur ce qui lui servait de support et, se secouant les doigts, s'enfuit avec des grimaces épouvantables; mais au même instant le coup partit, et le bon de l'affaire, c'est que la balle alla se planter droit au fin milieu de la cible ou du but. Ce fut le plus beau coup du tir.

On ramena Jacques, qui avait renversé Perrette sur son passage et se débattait avec elle dans la foule; on ramassa la carabine parmi les débris de l'échafaudage de banquettes qu'elle avait fait crouler autour d'elle; on ne pouvait lui donner le prix, car ce n'était pas une personne morale, ni à Jacques, puisqu'elle avait fait le coup toute seule, double décision qui arrangea fort les tireurs; mais on couronna la vieille arme de guerre, dont le dernier exploit dépassait tous ceux de sa jeunesse, on mit un énorme bouquet dans sa gueule de fer, on la promena ainsi empanachée et enrubanée, aux sons de la musique et du tambour, et on la fit porter à Jacques, auquel on donna en outre, dans le festin, non la place d'honneur, mais ce qu'il eut la sagesse d'estimer davantage, une assiette qui ne désemplissait pas.

Le festin s'ouvrit donc sous des auspices assez gais. Aussi n'eut-il pas de ces silences trop éloquents, où l'on n'entend que la voix des fourchettes. Tout en s'escrimant au mieux de la sienne, chacun trouvait moyen, sans perdre une bouchée, de dire un mot à son voisin ; mais, au dessert, on se tut pour écouter les toasts, les « santés, » comme disent les bonnes gens de Lunay, dont le vieux français n'est au moins pas de l'anglais.

D'abord se leva le syndic, qui, dans un petit discours appris par cœur et débité d'une voix monotone, mais assez ferme et sans de trop pénibles accrocs, porta la santé de « l'autorité supérieure, qui maintenait le bon ordre, qui veillait ainsi et travaillait au bien de tous et faisait fleurir le pays ; la santé enfin de ce gouvernement sage et libéral sous lequel nous avons le bonheur de vivre. « Qu'il vive ! » termina-t-il brusquement, « ce Qu'il vive « étant le finale obligé des toasts au pays de Lunay.

Sur quoi toute l'assistance, Jacques le premier, entonna la chanson consacrée :

A cette santé que chacun y réponde !

On voit qu'elle commence par une faute de grammaire ; mais la plupart des chanteurs, excepté peut-être Fabrice, ne s'en doutaient pas, et l'air de cette première partie du morceau est, d'ailleurs, d'un bel adagio solennel, dans le style des vieux maîtres :

A cette santé que chacun y réponde !
Amis, buvons tous à la ronde,
Buvons tous à cette santé !

Ici, un point d'orgue aigu, prolongé jusqu'au fond du verre. Et alors, en fougueux scherzo :

Maudit soit qui n'en boira
Et qui ne s'en gargouille, gouille,
Maudit soit qui n'en boira
Et qui ne s'en gargouillera !

Puis, de nouveau, un ton lent et grave, approprié à la sagesse des réflexions qui vont suivre, mais revenant peu à peu vers la fin à l'allégro :

Qui en boit
S'en ressent,
Qui n'en boit
S'en repent.
Vaut mieux boire et s'en ressentir,
Que n'en pas boire et s'en repentir.
Maudit soit qui n'en boira
Et qui ne s'en gargouille, gouille;
Maudit soit qui n'en boira
Et qui ne s'en gargouillera.

Ce chœur bachique et le triple « ban » d'usage, alors même qu'il n'est que de politesse, firent donc un assez bel écho au discours du syndic, et dans tous les cas assez de bruit pour y noyer les velléités d'humeur contredisante ou maligne, ou pour les y dissimuler.

Mauverney prit alors la parole et, d'une voix moins sonore que serrée et mordante, il porta aussi un toast officiel, celui des autorités communales, le syndic en tête, auquel il paya un juste tribut d'éloges; mais, cela fait, il en prit occasion de tourner son discours sur le véritable souverain, c'est-à-dire le peuple, l'exhortant à veiller, à avoir toujours l'œil sur son bien et sur ceux qui l'administraient.

Quand il eut fini, il y eut un moment de silence; puis soudain, comme une étincelle qui couve quelque temps avant de mettre le feu autour d'elle, ce fut un fracas de bravos partant de tous les coins de la salle et de tous les rangs de la foule accourue derrière les convives pour entendre les orateurs. Toast et bravos déplurent au syndic. Le discours de Mauverney, quoiqu'il y fût ménagé, même loué, était une sorte de rectification du sien, et avait mieux réussi. Etait-ce un symptôme? un nouveau syndic qui s'annonçait? Cela lui donna de l'humeur.

Mais si le mari en avait, quelle ne fut pas celle de la femme, ou plutôt sa stupéfaction indignée, lorsque, s'étant

approchée pour entendre « ce que ces hommes pouvaient bien tant dire, » elle vit se lever à côté de Mauverney un personnage que celui-ci présenta aux convives comme l'un des principaux rédacteurs du nouveau journal populaire « *le Lunaisien*, » le citoyen Matigny, ajouta-t-il.

— Mazzini! que vous disais-je! fit madame Regard avec un coup de coude à la Sabine : moquez-vous de moi à présent! Est-il ici ou n'y est-il pas?

— Il me semble avoir entendu un autre nom, un nom français, remarqua la cousine du syndic.

— Un Français! Voyez ses yeux de charbon, comme ils luisent! Il n'en croît de pareils qu'en Italie.

Le protégé de Mauverney avait, en effet, de grands yeux noirs et ordinairement si ouverts, qu'ils semblaient être alors le seul trait de sa figure maigre et vive. Ce genre d'arguments ne parut cependant pas si péremptoire à la froide appréciation de la Sabine qu'à la féconde imaginative de la femme du syndic. Dès les premiers mots, le nouvel orateur acheva de trancher la question, car sa voix ne trahissait absolument rien de méridional, « quoiqu'il n'eût pas toujours le bon accent de Lunay, » comme eut soin de le remarquer madame Judith.

Du reste, c'était bien un réfugié politique; il ne cherchait point à s'en cacher, et on l'eût déjà deviné à ce beau dire qui ne tient pas seulement à une plus grande facilité de parole, mais à une moindre préoccupation de tout élément local. Poli, élégant, sonore, mais toujours convenable, son discours élargit encore le cercle des toasts, en le portant du peuple à tous les peuples, et de la république de Lunay à la république du genre humain. On y répondit, pour faire honneur et bon accueil à l'étranger, par un flot d'acclamations dans lequel l'opposition chagrine du syndic et de quelques autres se fondit comme la neige qui tombe sur un lac. Après quoi, on n'entendait pas non plus être en reste d'éloquence avec lui. Chacun donc se donna carrière; ceux auxquels la langue démangeait secrètement s'enhardirent, et ce fut bientôt un feu croisé de discours plus ou moins graves, où le choc

des idées répondait à celui des verres, qui leur servait de renfort au besoin.

La commune ne fêtant ainsi ses bourgeois qu'une fois l'année, l'un d'eux surtout était bien décidé à ne s'y refuser rien, pas plus en paroles qu'autrement. Il s'appelait Prenleloup, nom bizarre pour un pays d'où les loups ont depuis longtemps disparu, excepté ceux qui ne mangent pas les moutons, mais qui en vivent. Homme à la mine équivoque et au front dégarni, le corps ramassé, mais les bras très-longs, il projetait sa tête fûtée entre deux hautes épaules, comme si on l'y eût plantée après coup. Sans scrupules sur bien des choses, n'ayant pas plus de respect pour les autres que pour lui, il ne s'inquiéta pas, pour exciter le rire, que ce fût à ses dépens.

Se levant donc, l'œil aviné et ses mains s'appuyant à plat sur la table, il commença par se féliciter de ce que sa femme Perrette (hélas! oui, c'était elle) lui avait été rendue. Le citoyen Fabrice l'avait empêchée de se noyer. Bien des maris, à sa place, lui en eussent fait le poing dans leur poche; mais c'était sa femme après tout, et, puisqu'il en fallait une, autant celle-là qu'une autre, quoique, même en cette dernière occasion, du diantre s'il avait pu avoir le dernier mot! Celui qui la lui avait retrouvée pouvait donc être tranquille; mais sa manie des clôtures, voilà ce qu'il ne lui pardonnait pas. Pourquoi ces séparations de champ à champ, quand il n'y en avait plus d'homme à homme? Ainsi, « à bas les haies! conclut-il : celle du citoyen Fabrice comme la mienne, celle du riche comme celle du pauvre, et puisqu'il faut un : « Qu'il vive! » pour finir, eh bien : Que tout le monde vive! »

En général, le mari de Perrette ne frayait guère avec les autres habitants du village, il se tenait et on le laissait volontiers à l'écart; mais il avait parfois de ces sorties cyniques de caractère et de plaisanterie qu'on lui passait comme le reste, tout en l'ayant en fort médiocre estime. Les uns rirent de sa boutade maritale, d'autres en furent choqués, sans croire qu'il valût la peine de le lui dire tout

haut; mais quand, poussé par la pente de sa nature plutôt que par une suite d'idées réfléchies, il en vint à son trait final sur les pauvres et les riches, si quelques-uns battirent violemment des mains ou trépignèrent sourdement des pieds, la plupart de ceux qui avaient ri d'abord ne rirent plus. Mauverney le sentit, et, se levant à moitié, il dit brusquement :

« Le citoyen Prenleloup vous a parlé de ses affaires ; cela le regarde ; mais il a aussi touché un mot des nôtres à tous, et ceci ne le regarde plus seul. Respectons la haie du prochain, celle du Pré aux Noisettes comme toute autre, si haute qu'elle soit. « A chacun son pré, » dit le proverbe, et en attendant mieux, si mieux il y a, le proverbe a bien dit. »

Cette brève allocution remit les choses en l'état où les voulait Mauverney ; mais le syndic lui sut moins bon gré de les avoir retenues sur le bord, que mauvais gré de les avoir poussées jusque-là. Il lui en fit une mine toujours plus sèche.

Tels furent, pour les noter du moins, les principaux incidents politiques du banquet. Il s'en produisit un autre qui offre avec la suite et le fond de notre récit une liaison plus directe.

Après ces toasts de haute politique, celui de Valentin « à la confiance dans l'Ordre Eternel, qui ne peut manquer d'amener le triomphe du bien, » fut naturellement taxé de mysticisme, mais on le lui pardonna en sa qualité d'habitant de Lunay. Puis le docteur prit feu à son tour, et voulut lancer sa thèse favorite, qui se sentait bien aussi un peu du pays.

« A la santé, dit-il d'un ton solennel et comme s'il ne faisait que suivre la formule consacrée, à la santé... de la santé ! ajouta-t-il en passant soudain du grave à l'aigu, appuyant sur l'*é* fermé et faisant sonner l'*s*. Et ne croyez pas, poursuivit le docteur, que par-là j'entende me borner à faire mesquinement des vœux pour la médecine, sociale ou autre, qui ne sait toujours, faute de mieux, que purger, amputer par ses instruments de chirurgie ou de guerre et

n'a encore trouvé le vrai remède à rien. J'ai en vue cette santé primordiale, qui est, en effet, la première comme la plus belle et la plus nécessaire des choses, dont nous sentons en nous le désir immortel, et pour laquelle la maladie même nous apprend que nous sommes faits. Cette santé-là est dans l'ordre, elle existe de toute éternité, elle éclate dans l'ensemble de l'univers, elle y brille comme la lumière du jour. La maladie est l'accident et la santé est la règle; mais sommes-nous dans la règle, nous? Non, nous n'y sommes pas. Vous venez de boire à la santé du peuple et de tous les peuples, du genre humain, pour prendre la chose en grand, et je l'ai fait, veuillez le croire, d'aussi bon cœur, quoique peut-être pas d'aussi bon gosier que vous. Ainsi, à la santé du genre humain! voilà qui est dit. Qu'il se guérisse et qu'il vive! Mais c'est donc qu'il est malade? Eh oui, sans doute, il l'est : malade de corps et d'esprit; malade dans son organisation, ses affections et ses pensées; tantôt il a un appétit vorace, et il n'a pas de quoi manger; tantôt il a tout devant lui, et il détourne la tête; il est de feu, il est de glace, il a la fièvre; il entre en fureur, il délire, il frappe à droite et à gauche, il dit et il fait mille sottises; il est à la mort, quoiqu'il s'en soit toujours tiré jusqu'ici et qu'il se figure ne devoir mourir jamais. Vous riez! et parce qu'en ce moment vous ne pensez qu'à chanter, rire et boire et porter des santés, vous ne vous croyez point malades. Eth!... je vous dis pourtant que vous l'êtes, je vous le dis! Malades, non pas seulement comme « mes malades, » mais comme ayant tous votre part de l'état maladif de l'humanité. Eth! j'en ai bien la mienne aussi. Sans doute, nous sommes imparfaits, me répondrez-vous, et vous croyez que tout est dit. Imparfaits : c'est mal faits, ou plutôt, pour ne pas blasphémer contre la nature, c'est « défaits » qu'il faut dire. Quoi! vous vous figurez être tels que la nature vous avait formés ou voulait vous former, si vous, ou d'autres avant vous, ne l'aviez pas contrariée? Voyez donc tant de corps et d'esprits contrefaits, boiteux, tortus, difformes, viciés, gâtés, corrompus, tant d'affreuses maladies, tant d'affreux

crimes : imperfection, rien que de l'imperfection, tout cela ? Allons donc ! Non-seulement nous ne sommes pas bons, mais nous sommes méchants ; non-seulement nous ne sommes pas beaux, mais nous sommes laids... »

— Je proteste ! interrompit La Reverdie !

— Je proteste aussi ! fit une seconde voix dans les bancs.

— Bien entendu, non pas pour moi ! ajouta La Reverdie.

— Pour moi non plus ! continua l'écho.

— Vous voyez ! deux protestations en tout : ainsi balancées l'une par l'autre, je les accepte... Et j'ai dit ! acheva sournoisement et victorieusement le docteur.

— Ma protestation est très-générale, commença aussitôt La Reverdie, car elle est en faveur du beau sexe.

— La mienne n'est qu'en faveur de ma femme Perrette ; mais ma femme est aussi du beau sexe, ou du moins elle en a été, interjeta encore le buveur du milieu de son groupe.

Les rires mêmes qui accompagnèrent cette nouvelle sortie de l'impudent personnage enhardirent La Reverdie à glisser le toast qui lui tenait particulièrement à cœur, et qui termine souvent ces sortes de fêtes, toujours un peu empreintes de familiarité rustique. Ce serait d'ailleurs, suivant lui, un excellent dérivatif aux idées orageuses ou trop graves.

Bien que du sexe laid, dit-il, et l'un des malades du docteur, même l'un des pires ; enfin, au risque de s'exposer de nouveau à ses coups de lancette, il portait, lui, un toast à la beauté, dont il voyait ici tant de preuves vivantes qui montraient qu'à cet égard du moins, le pays de Lunay n'avait pas dégénéré, et réfutaient invinciblement, sensiblement, la thèse trop absolue de notre morose Esculape. « A toutes ces reines de beauté donc, qui décoraient et honoraient la fête de leur présence ! » Mais il avait le regret de le dire, plusieurs manquaient à l'appel : l'une, entre autres, qui partagerait toujours le sceptre avec de jeunes rivales, si, à l'exemple de son digne époux, elle s'était au moins départie en ce jour de la sauvagerie

qu'on leur reproche à tous deux. « A elle cependant comme à toutes, aux présentes et aux absentes ! Vivat en l'honneur des dames, trois fois vivat ! »

Il avait été sur le point de dire : « A la sage Pénélope ! » mais il s'était retenu à temps, et, toujours de ce ton badin, avait passé outre. Bien qu'enveloppée et suivie de compliments dans ce goût, l'allusion à Marthe était transparente.

Fabrice se leva.

« Il en est des toasts comme de toute chose, dit-il simplement et sans sourciller ni se tourner vers personne ; les plus beaux ne sont bons que s'ils sont à leur place. » Il s'arrêta un instant. « En voici un du moins, reprit-il, que vous approuverez et que je vous propose : A la santé de vos enfants ! C'est aussi là un de vos biens, quoiqu'on ne vous en ait pas parlé, votre plus cher trésor, celui sur lequel vous ne sauriez veiller avec trop de soin ; c'est la fleur du sol et sa plus précieuse semence, la moisson de l'avenir et qui sera ce que vous l'aurez faite. Ainsi, pères et mères, à vos enfants ! Pour mieux boire à vous, je bois à eux. Qu'ils grandissent et qu'ils deviennent la joie de vos vieux jours ! »

Fabrice avait dit tout cela d'une voix calme et pleine, sa longue taille aussi immobile que s'il pêchait, sans redresser ni baisser la tête et regardant droit devant lui tout le monde. Quand il eut fini, il se rassit posément et avec la même tranquillité. Il n'en fut pas de même pour ses auditeurs ; l'air narquois avec lequel ils s'étaient mis en devoir de l'écouter, portant leur main derrière l'oreille comme pour ne rien perdre de ce qu'ils allaient entendre, avait fini par se tourner en malaise, et pour plus d'un en émotion, surtout pour les mères. Ils s'en tirèrent par une acclamation diplomatique, dont La Reverdie donna le signal ; mais elle fut aussitôt suivie de chuchotements, plutôt de bon augure, et madame Judith, entre autres, sentit une larme soulever de force le coin toujours baissé de sa paupière, quand Fabrice porta la santé des enfants : elle n'avait pas fait comme la Sabine, qui n'était jamais si roide que lorsqu'elle se sentait près de fléchir.

Le bouquet oratoire de La Reverdie n'avait cependant pas trop déplu, malgré ce qui s'y mêlait d'étrange et de léger dans sa hardiesse. Madame Judith lâcha bien à moitié haut quelque réflexion comme celle-ci : « Il se croit donc toujours le même, le vieux renard ! Ah ! oui, un beau croqueur de poules ! » Mais les voisins de La Reverdie et d'autres convives ne lui ménageaient pas les compliments, brodés, il est vrai, d'allusions malignement flatteuses à ses anciennes galanteries.

— « Eth ! anciennes, eth ! » fit le docteur en s'approchant d'eux, son verre à la main ; mais, avant de les aborder, il s'arrêta vers un groupe de jeunes spectatrices, parmi lesquelles Marguerite et Céline attiraient d'abord le regard, comme ces fleurs qui parfois se trouvent prises dans une blonde gerbe d'épis. « A la beauté donc ! » dit-il en s'inclinant devant elles. Puis, se tournant vers La Reverdie : « Et à l'honneur des dames ! » ajouta-t-il en le saluant de son verre, mais sans toucher le sien.

La Reverdie allait-il répondre ?... La musique ne lui en laissa pas le temps ; elle donnait le signal aux danseurs, et le gros de la foule quittait la partie de la salle réservée au banquet.

II

La fête se concentra de plus en plus dans le bal, avec illumination rustique de toutes les lanternes qu'on avait pu rassembler, et, au pays de Lunay, il y en a aussi de toutes les formes et de toutes les couleurs. Au centre, comme la lune au milieu des étoiles, brillait une énorme citrouille creuse et sculptée, ouvrant une large bouche et des yeux béants, par lesquels la lumière d'une lampe cachée à l'intérieur s'échappait en trois rayons jaunâtres, qui marquaient ainsi cette figure d'une espèce de triangle

blafardement lumineux. Les enfants du village, auteurs de cette merveille, prétendaient y retrouver des traits analogues à ceux de notre ami Jacques, et l'avaient en conséquence baptisée « Madame Balalarme. » Quant à Jacques, il pensait voir la lune elle-même, descendue du ciel en terre, afin de prendre sa part de la fête. Il ne pouvait se lasser d'en contempler l'image, et longtemps ne la quitta pas des yeux ; il lui semblait parfois, en voyant les frémissements du feuillage agité par le vent du soir, qu'elle allait s'en détacher et se mettre à tourner comme les autres autour de la salle, tant ce tournoiement général, joint aux santés qu'il avait consciencieusement bues, sinon aussi consciencieusement portées, lui faisait tourner la tête à lui-même.

Un autre objet vint pourtant tout à coup l'arracher à cette contemplation et le préoccuper encore mieux. Ce fut un manteau qu'il se vit soudain sur les bras, plus un chapeau que la même main y avait aussi suspendu par la ganse. Chapeau et manteau étaient ceux de Marguerite, qui venait ainsi de le choisir pour en être le dépositaire. Accompagnée du docteur et de La Reverdie, elle était restée un moment parmi les spectateurs à regarder le bal. Mauverney s'approcha d'elle et la pria de vouloir bien lui faire l'honneur, ainsi qu'à tout le village, ajouta-t-il, de danser avec lui. L'invitation, pour être libre, n'en était pas moins courtoisement faite, avec une dignité naturelle, et d'ailleurs dans les usages du pays, où même l'étranger qui passe se voit souvent convié à ces bals champêtres. Marguerite ne pouvait refuser, et, à vrai dire, elle n'en eut pas envie. Otant donc son manteau et son chapeau, et les confiant à Jacques avec un petit rire d'amitié, dont l'assemblée approuva, mais plus bruyamment par le sien, l'innocente malice, elle suivit aussitôt Mauverney de la meilleure grâce du monde, et ce qui charma non moins que sa beauté, elle prit part à toutes les figures d'un quadrille, de façon à montrer qu'elle y avait réellement du plaisir.

Quand Mauverney la reconduisit, — Je ne danserai

plus, lui dit-il à voix basse, maintenant que j'ai dansé avec l'amie de Céline.

— Pourquoi pas avec elle? lui demanda Marguerite.

— Je n'oserais jamais, quand même elle le voudrait, répondit-il.

En revenant, ils passèrent devant Céline et s'arrêtèrent un moment auprès d'elle. Marguerite, ayant à ses côtés Mauverney, semblait le lui présenter pour danseur par un mouvement de tête imperceptible. Céline y répondit d'un sourire aussi doux que tranquille, un peu voilé pourtant dans ses yeux humides.

— Vous savez que je ne danse pas, dit-elle; mais voulez-vous m'accompagner? ajouta-t-elle aussitôt en s'adressant à Mauverney : il se fait tard, et si je ne rentrais pas, ma mère serait inquiète.

Mauverney s'empressa d'accepter, et Valentin qu'ils avaient trouvé aussi près de Céline, se chargea de reconduire Marguerite à sa place. Mais comme le regard de celle-ci avait dit à Céline : — Et vous?... en lui amenant Mauverney, celui de Valentin dit de même à Marguerite : — Et moi? quand ils entendirent la musique donner de nouveau le signal.

— On ne danse pas avec ses amis, répondit-elle en riant : voyez Céline.

Son manteau et son chapeau étaient demeurés accrochés à la personne de Jacques, comme si on les eût appendus à quelque statue grotesque placée à la porte d'une salle. Il les tenait religieusement sans bouger, comme on les lui avait mis, l'un sur son bras, l'autre à deux mains, presque à mains jointes, osant à peine les regarder, ne sachant comment s'y prendre pour ne pas trop toucher de ses gros vilains doigts ce léger ruban d'un aussi beau rose que la joue sous laquelle il se nouait, puis s'échappant tout à coup à lui faire la plus épanouie et la plus souriante de ses grimaces. Malheureusement, comme il était dans la béatitude de cette contemplation qui lui avait fait oublier toutes celles de la fête, il sentit une main lui en retirer doucement l'objet. Il serra

la sienne pour le retenir à lui; mais, en ouvrant les yeux sur cette petite main, rivale en son genre de celle de Marthe, il ne résista plus et céda manteau et chapeau de bonne grâce. Marguerite voulait rentrer. — Je ne danserai plus! avait-elle ajouté pour Valentin, comme Mauverney pour elle et Céline, mais sans préciser autant.

La Reverdie s'était tiré un peu à l'écart avec le syndic, et quand on s'approchait d'eux, ils se taisaient. Marguerite lui dit qu'elle allait l'attendre chez le docteur, où elle ne serait pas fâchée de se reposer un moment avant de retourner au château. Le docteur leur avait d'ailleurs préparé une collation à laquelle La Reverdie était aussi invité.

S'éloignant donc avec le premier, elle se rendit chez lui, après avoir recruté Marthe au passage, la seule peut-être de toutes les femmes du village qui fût restée à la maison, certes sans se douter que son absence de la fête y serait remarquée, et que c'est là aussi une manière dont les absents ont tort dans ce monde de Lunay si difficile à contenter.

Bientôt arriva Valentin, suivi de Fabrice et de Matigny, qu'il avait aussi décidé, en ajoutant que Mauverney viendrait les rejoindre.

La table était déjà servie de toutes sortes de choses belles à voir et bonnes à manger, mais sans beaucoup de symétrie et un peu, comme on dit, à la diable: un jambon de haut bord, traînant à la remorque un saucisson effilé, comme une pirogue à la suite d'une barque; une poule grasse dans son nid de gelée, d'où elle penchait le bec sur une assiette de petites fraises des bois qu'elle semblait en train de piqueter. Puis il manquait encore quelques mets et vins de choix dispersés sur le buffet et dans les armoires. Le docteur en fit l'observation et voulut tout voir sur la table. Il remit ses pouvoirs à Marguerite, c'est-à-dire ses clefs, car, ajouta-t-il en les lui présentant avec le cérémonial convenable, à Lunay comme à Rome, dans le gouvernement d'un ménage comme dans le ménage d'un gouvernement, le souverain pouvoir est toujours celui des clefs. Elle s'acquitta de tout, de la distribution des

mets et des places, avec un charmant air d'autorité, mais si réelle et si peu jouée, qu'elle ne permit pas même à Valentin de l'aider. Quand elle plaça les convives, elle ne parut pas non plus tenir compte de l'avis que, déjà s'avançant près d'elle, il commençait à émettre tacitement; elle appela d'abord le docteur et Fabrice, puis Marthe à côté du docteur, puis, en face, Matigny et Valentin, avec deux places vides pour La Reverdie et Mauverney. Bref, elle remplit son rôle avec tant de naturel, de simplicité et d'aisance, qu'un étranger qui fût entré en ce moment l'aurait prise pour la jeune dame du logis, et que la vieille salle à manger du docteur en était toute riante et toute rajeunie. — Hélas ! pensait Valentin, que ne commande-t-elle toujours ici ! même pour Balthazard, cela irait bien mieux.

Pour lui, il n'aurait voulu suivre que cette pensée, et sinon la fixer, sachant bien qu'il ne le pouvait pas, s'y plonger du moins comme l'insecte éphémère dans un rayon de soleil. Force lui fut cependant de la quitter pour entrer dans celles des convives, tout autres, mais peut-être encore plus vagues dans leur genre et plus nuageuses. Elles étaient au moins si bien discutables qu'elles engendrèrent une formidable discussion, toujours, bien entendu, sous la présidence de Marguerite, qui ne manquait jamais de donner, par un « Eth ! » la parole au docteur.

Celui-ci tenait bon pour la maladie, Matigny pour la santé naturelle de l'esprit humain. Il était pour « la bonne nature, » comme il disait. Fabrice aussi ; mais il donnait à celle-ci un autre nom. Le nom paraissait peu important à Valentin, pourvu qu'on lui accordât que la nature a, d'un côté, horreur de l'excès, puisqu'elle le punit, de l'autre prêche le progrès .par ses transformations, et même la nécessité du sacrifice pour arriver à mieux : — En sorte, ajoutait-il, que les conclusions de la morales sont aussi celles d'une bonne hygiène.

— Je m'en tiens au fait, reprenait le docteur, je pars du fait ! L'homme est malade, voilà le fait.

— La nature laissée à elle-même le guérira, répliquait le journaliste : n'est-ce pas elle qui guérit le plus souvent, convenez-en, docteur ?

— J'entends ! mais ce n'est pas seulement nous qui tuons, c'est elle aussi, et elle finit toujours par tuer, ripostait son adversaire.

— Dieu est bon, disait Fabrice ; il arrangera tout, si nous le voulons.

— Oui, il y a aussi de la bonté dans la nature, répétait Valentin ; il me suffit qu'elle y soit, d'où qu'elle vienne. Le bien subsiste.

— Et le mal aussi : donc un remède ! concluait le docteur.

— Un bon pacte social ! fit le journaliste.

— Une constitution !... Oh ! nous en avons à revendre au pays de Lunay, et cependant nous ne sommes pas guéris ; les hommes y sont toujours les hommes, s'écria le docteur. Et puis, ce n'est pas si facile une bonne constitution. Tenez, ajouta-t-il, la municipalité m'a chargé de rédiger un nouveau règlement sur le service du guet. Voulez-vous me soulager de cette besogne ? vous me ferez plaisir.

— Ce sera pour me former la main, dit en riant le journaliste.

— Eth ! nous verrons.

Sur les renseignements que lui donna le docteur, Matigny voulut commencer séance tenante ; mais, d'article en article, il voyait se multiplier les Eth ! du docteur. Nous les laisserons à ce grave et laborieux enfantement législatif pour aller à la recherche de Mauverney.

III

La salle de bal se trouvait au bord inférieur de cette espèce de plateau à pente brisée, sur lequel étaient groupés çà et là, au milieu de bouquets d'arbres, des bou-

quets de maisons. Celle du syndic, située au centre, dans le groupe principal, était ainsi à une distance qui permettait de causer un moment en chemin. Céline et Mauverney prirent d'ailleurs le plus long, car il y a partout un chemin des écoliers pour les amoureux et des amoureux pour les écoliers, les premiers étant aussi des espèces d'amoureux et les seconds des espèces d'écoliers. Ils y entrèrent d'un commun accord sans le dire, presque sans y penser; ils étaient l'un et l'autre à une pensée plus sérieuse, chacun à la sienne, suivant son caractère : Céline, à ce qu'elle venait d'achever de découvrir en elle à la vue d'une autre dansant avec Mauverney; celui-ci, à son amour et à ses projets. Les mœurs villageoises autorisaient, du reste, ces accompagnements, qui n'en étaient pas moins au su et au vu de tout le monde, quoique à distance, et par là seulement à demi dérobés.

Il faisait nuit, mais le village était encore tout éclairé par la fête; on allait et venait dans la rue et autour des maisons; on rencontrait même quelques promeneurs dans les sentiers sinueux qui pouvaient conduire de l'une à l'autre, sur la lisière des prés et des vignes, avant d'aller s'y perdre au-dessous; et enfin, contrairement à l'opinion de Balalarme, la lune n'était pas à la salle de danse; elle continuait à mener dans les airs le chœur des « nymphes éternelles, » au milieu desquelles elle venait de se lever, le front encore pâle et orné d'un mince croissant pour tout diadème, mais si pur qu'il ressemblait à de l'or fluide avec une teinte ou plutôt une flamme d'argent.

Ni l'un ni l'autre cependant, pas même Céline, ne songeaient à la contempler : il leur suffisait qu'elle leur montrât le chemin quand les lumières des maisons voisines ne le faisaient pas. Mauverney, quoique amoureux, restait sur la terre. Céline, pour regarder au ciel, n'avait pas besoin de lever les yeux, et c'était tout à la fois plus haut et plus près qu'elle cherchait le sien, plus haut et plus près que les étoiles, le ciel de l'âme. En ce moment, ce ciel-là, le seul vrai pour elle, était troublé.

Quand ils furent hors de la foule, — Êtes-vous fâché? dit-elle, sans attendre que Mauverney lui parlât.

— Fâché! répéta-t-il avec quelque étonnement : de quoi le serais-je?

— De mon refus de tout à l'heure, quand on vous a amené vers moi.

— Il n'y a qu'un refus de votre part qui pourrait me fâcher, vous le savez bien, et ce n'est pas celui-là.

— Vous aimez la danse?

— Non. Après vous, je n'aime que la politique. Peut-être, malgré cela, danserais-je aussi comme un autre s'il m'en prenait fantaisie ; mais vous n'aimez pas la danse, et moi non plus, quoique ce ne soit pas pour les mêmes raisons que vous, mais parce que vous ne l'aimez pas.

— Vous aviez pourtant du plaisir à danser avec Marguerite?

— Parce que cela en faisait à tout le monde et qu'elle est votre amie. Je serais bien aise aussi d'avoir son père plutôt de mon côté, sans parler de Valentin, ajouta-t-il, quoique ce ne fût pas pour rien qu'il l'eût nommé.

— Vous êtes meilleur que moi, reprit-elle, et je vais tout vous dire. Oui, moi que vous croyez si sage, j'ai regretté ce soir de ne pas danser, et un moment je ne me suis plus sentie si sûre de ne pas en avoir envie.

— Oh bien! alors, retournons, fit Mauverney. Quel mal, en effet, y a-t-il? D'ailleurs, je crois bien que vous ne danserez pas beaucoup, ni moi non plus ; mais nous regarderons, puisque cela vous amuse.

— Non, Mauverney, ce n'est pas là ce que je regrettais, continua-t-elle en levant sur lui ses grands yeux doux et candides, qui semblaient comme donner passage à une lumière intérieure et la répandre sur sa figure ; mais il s'y joignit une teinte plus vive, presque de pourpre, sur ses joues ordinairement pâles, lorsqu'elle répéta : — Non, ce n'était pas là ce que je regrettais, c'était de vous voir danser avec Marguerite, acheva-t-elle en fermant les yeux.

Les rouvrant, elle le vit sourire.

— Vous riez de ma folie? s'écria-t-elle.

— Non, de la mienne.

— De la vôtre! que voulez-vous dire?

— Que j'ai été fou comme vous, et sans plus de raison que vous, au moins je l'espère.

— Ne parlons plus par énigmes. Vous auriez éprouvé ce même sentiment... que je me reproche...

— Le même, mais que je ne me reproche pas.

— A cause de moi?

— A cause de vous.

— C'est impossible, puisque je ne danse jamais! fit-elle avec une naïve franchise.

— Aussi n'était-ce pas cela; mais de vous voir parler volontiers avec Valentin me déplaisait encore plus qu'à vous de me voir danser avec mademoiselle Marguerite. Convenez que, du moins en paroles, vous vous accordez assez bien.

— Pas toujours. Je trouve pourtant qu'il a dit de bonnes choses ce soir.

— Meilleures que les miennes, n'est-ce pas? Allons! je vais retourner danser avec mademoiselle Marguerite. Mais non, ajouta-t-il en revenant bientôt au sérieux de la situation pour Céline et pour lui : — Valentin sera peut-être un orateur, il ne sera jamais un homme politique. Moi, je veux l'être, je le suis. La politique est aussi ma vie, non pas la meilleure moitié, mais la moitié pourtant de ma vie. Quant à l'autre, je m'étais laissé fourrer dans l'esprit des idées... mais je me sens rassuré depuis hier, surtout depuis aujourd'hui.

— Rassuré? sur quoi et par qui?

— Sur vous et sur Valentin, et par lui; je voudrais oser dire par vous; mais vous ne me l'avez jamais voulu dire.

— Est-il donc besoin de tout dire?

— Je vous dis bien tout, moi, même ma politique, qui vous ennuie.

— Louis! fit-elle en prenant son bras et y avançant le sien.

Celui de Mauverney tremblait, mais il n'en serrait que

plus fortement l'autre en le ramenant sur sa large poitrine.

Émotion ou faiblesse, Céline y resta inclinée un moment, comme un jeune arbre trop élancé dont la tige se courberait vers la terre s'il n'en rencontrait pas un autre plus fort. La sentant fléchir, Mauverney la soutint par la taille, cette taille charmante et frêle qu'il osait regarder à peine ; mais ce ne fut qu'un instant ; ils se remirent en marche aussitôt, le bras de Mauverney l'enlaçant toujours et, tout tremblant qu'il était encore, l'enlevant presque de terre sans le vouloir, comme s'il lui eût donné des ailes.

— C'est passé, dit-elle en se dégageant ; mais voyez comme je suis faible et quelle pauvre femme vous aurez.

— Je suis fort pour deux ; et qui sait? ajouta-t-il, vous ne serez peut-être pas toujours la femme d'un paysan.

— Oh ! avec vous, je serai tout ce que vous voudrez. J'aime votre ardeur pour le bien, et je crois à vos projets, puisque vous y croyez ; mais s'ils vous trompaient ?... La politique ne me semble pas rendre le monde beaucoup plus content ni meilleur. Je n'y entends rien du reste, et je trouve que les femmes ne doivent pas s'en mêler. Aussi ne comptez pas sur la vôtre, remarqua-t-elle, sans trop appuyer ni trop glisser sur le mot : elle ne vous y sera d'aucune aide, mais elle ne vous y gênera pas du moins.

— Je l'entends bien ainsi, et c'est comme cela qu'elle m'aidera plus qu'elle ne pense, dit tranquillement Mauverney. Elle sera mon lieu de repos doux et caché. Tout homme actif en a besoin. Fabrice lui-même n'a-t-il pas le sien?

— Son pré? On devrait bien l'y laisser en paix.

— J'y ferai mon possible.

— Pour Marguerite?

— Pour vous aussi.

— Mais, avec tant d'affaires sur les bras, si vous alliez m'oublier, m'aimer moins...

— Jamais. Soyez sûre de moi comme je suis sûr de vous.

— Enfin, aimez-moi comme Fabrice aime Marthe, qu'il aime cent fois plus que son pré, au lieu que la politique me prend au moins la moitié de votre cœur.

— J'ai ma façon d'aimer; mais croyez-moi, j'aime bien. Valentin ni Fabrice n'aiment pas mieux.

— Valentin? fit-elle étonnée.

— Oui, il aime Marguerite ou je me trompe fort.

— Ni lui ni elle ne m'en ont jamais parlé.

— Oh! sur cela, ils sont encore plus secrets que les Fabrice; mais je les soupçonne de rêver aussi leur Pré aux Noisettes, du moins Valentin, quoiqu'il n'en ait pas voulu convenir.

— Quand aurons-nous le nôtre? fit ingénûment Céline. Mon père n'a pas encore dit oui, s'il ne dit rien.

— J'attendrai. Et vous? demanda Mauverney.

— Comme vous me le disiez de vous tout à l'heure, « vous aussi vous le savez bien ! » à présent surtout. Et avant n'en saviez-vous rien? demanda-t-elle à son tour.

— En attendant, vous ne me le disiez pas.

— Était-ce donc si nécessaire? Et puis je ne le disais et ne l'ai encore dit à personne, pas même à ma mère, ni à...

Elle s'arrêta.

— A qui donc encore? demanda Mauverney.

— Au seul à qui on puisse et doive tout dire. Louis, ne lui parlez-vous pas aussi quelquefois? Ne lui confiez-vous pas vos projets... notre amour?

— Ecoutez! fit-il de son air franc et décidé; je pourrais vous répondre que, moi aussi, j'aurais à craindre d'avoir un rival en lui, comme vous une rivale dans la politique; mais non : je ne crains rien de semblable, de vous pour moi, ni de moi pour vous, et je suis pour la liberté religieuse. Vous serez donc parfaitement libre à cet égard; vous irez à l'église tout autant que vous voudrez, et où vous voudrez; vous en userez selon votre conscience; moi de même, de mon côté. Aucune église, sans en excepter la nôtre, ne me semble plus avoir le mot de notre temps, ni même bien comprendre celui dont elle se borne à répéter la

lettre sans en ressaisir l'esprit. Vous, c'est différent: mais moi, voilà où j'en suis, et je ne veux pas être un hypocrite. N'est-ce pas là avant tout ce qu'il faut?

— Certainement! dit-elle, la voix un peu altérée, mais se rassurant sur lui pour se rassurer sur son amour.

— Ainsi je serai libre, c'est convenu?

— Oui, et si vous m'aimez bien, comme je le crois, vous finirez par aimer aussi Celui qui nous aime infiniment plus que nous ne nous aimons, nous. Et cependant, comme je vous aime, Louis! j'en ai presque peur. Et vous, m'aimez-vous ainsi?

— Oui, moins la peur à présent. Et pourtant, reprit-il, j'en ai une.

— Laquelle?

— Celle de vous fâcher à mon tour.

— Pourquoi? parce que vous avez été franc? Bien loin d'en avoir du chagrin...

Mais il la serra tout à coup dans ses bras avec un emportement qu'un reste de crainte ne rendit que plus passionné, et voulut approcher sa joue de celle de Céline. De la main elle l'écarta doucement. Il s'arrêta aussitôt devant cette barrière plus faible pour lui que, pour un oiseau, la feuille qui plie sous le bout de son aile.

— Vous voyez, dit-il, je vous ai fait de la peine.

— C'est bien plutôt moi qui vous en fais, répondit-elle en rougissant; mais vous me pardonneriez si vous saviez qui ne vous le permet pas. Qui est-ce?

— Qui d'autre que Céline la sévère?

— Céline, oui; mais non pas Céline Regard... Céline Mauverney, ajouta-t-elle à voix basse: votre femme, si je le deviens, comme j'espère. C'est cette Céline-là qui ne le veut pas. Et maintenant, sans rien craindre d'elle, retournez seulement à la fête. Entrez pourtant, sans quoi on pourrait penser que je suis revenue seule. Vous ne vous arrêterez pas.

Ils se trouvaient, en effet, dans le petit verger attenant par derrière à la maison du syndic.

— Tu fais bien de revenir, car j'allais te chercher, dit la mère.

— Oui, pour une fille qui se croit toujours malade, c'est rentrer bien tard ! ajouta le père, sans adresser la parole à Mauverney, ni même le saluer.

Celui-ci était encore sur le seuil. Le voyant froncer le sourcil, Céline le congédia tendrement d'un sourire ; il sortit et acheva bientôt de se calmer lui-même en se disant qu'avec une fille comme Céline, avoir sa foi, c'était être sûr d'elle, sinon déjà de l'avenir.

IV

Quand il arriva chez le docteur, Mauverney le trouva encore argumentant avec Matigny sur toutes sortes de sujets, souvent d'accord avec lui sur les abus, mais toujours très-sceptique à l'endroit des remèdes, et surtout d'une panacée universelle. « On y a renoncé, disait-il, en chimie, mais en politique on y croit autant, pour le moins, qu'en chimie on y ait jamais cru : la pierre philosophale y paraît une chose toute simple et qui va de soi ; il ne s'agit plus que de l'appliquer, car on l'a déjà. Nous verrons bien ! En attendant, rédigez-moi d'abord une bonne constitution du guet, théorique et pratique, satisfaisant au fait et au droit, et je commence à baisser pavillon. Vous avez besoin d'y réfléchir, rien de plus juste : vous me l'apporterez à votre prochaine visite; mais jusque-là, eth!...

Mauverney dit que, pour lui, à défaut d'une bonne constitution du guet, il se faisait fort, du moins, d'être un bon guet si, pour remplir ses devoirs de citoyen, il se trouvait jamais chargé de ces fonctions nocturnes.

— C'est cela ! s'écria le docteur : donnez-moi de bons guets, sinon, point de bonne besogne, avec ou sans constitution ; mais voilà justement le rare, et pourtant l'essentiel : je veux dire, les hommes. Ce sont les hommes

qui manquent, bien plus encore que les lois, même bonnes. Vous croyez tout faire à coups de lois, comme nous à coups de scalpel; mais, comme nous, vous ne pouvez que lier, bander et taillader le corps humain, et c'est encore le plus sûr, je n'en disconviens pas; mais vous n'en sauriez changer non plus le fond malsain. Ou bien, vous le reconstruisez savamment de toutes pièces : les os, les veines, les muscles et les nerfs, rien n'y manque, rien que la vie. Voilà l'homme, dites-vous : non, voilà son anatomie et son squelette. Vous me ferez peut-être une bonne constitution du guet, quoique j'en doute; mais un bon guet, me le donnerez-vous? et après celui-là un autre également bon, et après cet autre un troisième, et ainsi de suite, m'en répondez-vous? Sans cela, gare à votre constitution, même la plus parfaite. Et puis, il n'y a pas seulement ceux qui nous gardent, il y a nous, qui n'aimons pas à être gardés, qui surtout ne nous gardons pas nous-mêmes et voulons vivre à la diable ou au moins à notre fantaisie : il n'y a pas seulement les bergers, il y a le troupeau, le troupeau humain, moitié mouton, moitié loup.

Ce que je dis là, je le dis aussi de l'éducation, votre autre remède après celui d'un bon pacte social, votre grand et vrai remède, quand on vous presse. Avec celui-ci, plus de risques; nous voilà décidément sains et saufs. Et moi je vous dis que nous serons plus instruits, voilà tout. Serons-nous meilleurs? c'est là la question. Admettons que, plus instruit, l'honnête homme sera plus honnête homme; mais le coquin? mais le rusé? mais le sot? Espérez-vous, par hasard, supprimer la sottise? Plus savante, elle n'en sera que plus sotte, et prétendra d'autant mieux régner, car elle règne et régnera toujours. Puis, j'en reviens encore à ma comparaison du guet, et ici le guet, c'est le maître d'école : « il tient entre ses mains l'avenir; » oui, mais je demande toujours : les systèmes vous donneront-ils les hommes? En fait d'éducation, comme en fait d'autre chose, un système, même bon, même très-bon, vous les donnera-t-il? Un bon maître d'école! il n'y en a pas un entre mille!...

— C'est vrai! fit humblement Fabrice.

— Oui, c'est vrai! poursuivit le docteur en se retournant vers les autres; mais ce n'est pas vrai pour lui, car lui, du moins, il n'est pas pédant; or, savez-vous ce qu'est un pédant? Il se croit un parfait maître d'école : il en est justement l'antipode. Et notez qu'il n'y a personne qui se connaisse moins et doute moins de lui qu'un pédant. Combien donc qui ne se connaissent pas pour tels! Et que de pédants aussi, par conséquent, même dans les colléges, même dans les académies! Pourquoi s'en étonner d'ailleurs? Le pédantisme est le vice propre à l'enseignement, c'est sa maladie. Quand on est toujours à régenter, il est difficile de ne pas la prendre...

— C'est vrai! fit aussi Marguerite et à haute voix.

— Qu'en savez-vous? demanda brusquement le docteur ainsi arrêté dans son cours de pathologie sociale.

— Assurément, ajouta Matigny, mademoiselle n'en sait rien, n'en pourra jamais rien savoir.

Sans répondre, elle prit le bras du docteur, écarta un peu la manche, le tint dans l'une de ses mains, et de l'autre appuya le fin petit bout d'un charmant fuseau de doigt sur un poignet qui n'était pas à beaucoup près ni si rond ni si blanc, quoiqu'il fût aussi un fuseau dans son genre.

— Moi, de la fièvre? s'écria le docteur. Jamais je ne fus plus calme.

— Fièvre froide, dit alors Marguerite d'un ton doctoral : symptôme de cette maladie qu'il est si facile de prendre quand on régente toujours; vous savez! la maladie propre à l'enseignement. Eth! conclut-elle, ça commence!

Le docteur se mit à rire comme les autres, tout en repoussant l'audacieux petit doigt et secouant sa manche. Fabrice, au contraire, relevait la sienne et se tâtait le pouls en silence : le docteur, lui prenant la main, l'assura que, parmi toutes les maladies qui pouvaient lui survenir, il n'aurait jamais celle des maîtres d'école. Ce que voyant Valentin, il fit comme Fabrice, peut-être bien, il est vrai,

dans une autre espérance; mais Marguerite se hâta de lui déclarer, à la simple vue, que, pour lui, il n'avait aucune espèce de fièvre. — Aussi n'avez-vous presque point péroré, malgré tant de sujets, ajouta-t-elle.

— C'est qu'en effet, dit-il, il n'y en a qu'un qui m'intéresse véritablement : le fond et le secret des choses. On s'en inquiète peu, ajouta-t-il pour les autres convives; mais c'est le fondement et le support de tout.

— Oh!... pour le grand secret, fit Mauverney de son ton décidé, je m'en rapporte à qui en est le maître! Il a sans doute de bonnes raisons pour ne pas nous le dire. Nous sommes dans ce monde et non dans un autre. Il faut bien s'en contenter et s'en servir. Ce n'est pas, d'ailleurs, le travail qui y manque.

— Nous n'y serons pas toujours, remarqua le docteur devenu pensif.

— Raison de plus pour travailler pendant que nous y sommes; pour le moment cela suffit.

— Pas à tous, ni à personne toujours.

— Nous avons l'espérance, dit Fabrice.

— Ah! oui, la grande trompeuse, reprit le docteur de plus en plus mélancolique.

— Décidément, nous devenons lugubres, dit Marguerite. Et vous, monsieur? demanda-t-elle en se tournant vers Matigny.

— J'espère tout de l'avenir, répondit-il, mais pour le peuple, non pour moi.

— Quoi! vous aussi?...

— On n'est jamais bien gai dans l'exil.

Mais chassant aussitôt ce nuage, comme on chasse une mouche, il se mit à parler de sujets plus indifférents, et entre autres des divers pays où il avait déjà vécu : « Car il faut bien vivre quelque part, quand on vous laisse vivre, » ajouta-t-il. Forcé de quitter sa patrie, il avait donc séjourné un peu partout; mais il espérait bien maintenant ralentir, sinon fixer sa course; il en avait toutes sortes de raisons : plus qu'ailleurs il n'en avait jamais eu, fit-il d'un air de galanterie sans conséquence, mais visiblement

accentuée pour Marguerite, bien que celle-ci ne crût pas nécessaire de s'incliner à ce compliment.

Avant ses voyages obligatoires, comme il les appelait, il avait « perché, » dit-il, à Paris. Ce qu'il en aimait, ce n'était pas la vie habituelle et de tous les jours, très-affairée et très-routinière, toujours tourbillonnant dans le même cercle ; c'était la vie générale et d'ensemble. Il la connaissait bien et il la regrettait. Il en savait le dessous, qui malheureusement est souvent le vrai, ce dont on ne se doute guère au pays de Lunay, où l'on a la bonhomie de vouloir déduire logiquement le caractère et la conduite des gens d'après leurs rôles, et de traiter rationnellement ceux qui se gardent bien de se traiter de même.

Tout cela amusait Marguerite, et cet intérêt déplaisait à Valentin encore plus que ce côté mauvais et mesquin des choses qui était antipathique à sa noble et confiante nature. Quant à Mauverney, il écoutait l'œil tendu, comme un homme qui fait sans doute une découverte, mais qui ne s'étonne et ne s'effraye de rien. Fabrice aussi avait l'air tout attention : mais était-il bien dans les coulisses du théâtre politique, ou dans celles de la Vignonne?... Valentin prétendit même l'avoir vu avancer sa main sur son genou et la balancer comme si quelque chose pendait au bout d'une ligne : un homme ou un poisson? un de ces hommes non moins lestes qu'une truite, habiles à filer d'un coup de queue entre deux eaux, et qui finissent cependant par être pris?

Marthe, en sa qualité de femme, suivait mieux les récits et les anecdotes du journaliste ; mais les menées, les rivalités et les haines, la guerre souvent sans honte et sans foi de ceux qui se disputent ainsi la richesse, le pouvoir ou l'opinion ; certains traits d'un si beau noir que ceux de madame Judith en pâlissaient, en blanchissaient presque !...

— Bon Dieu ! s'écriait-elle, que ces gens doivent être malheureux ! Le monde est fou, vraiment !

Sur quoi le docteur ne pouvait retenir un :

— Eth ! que vous disais-je donc ! Je vous dis !

Il avait aussi beaucoup vu, et de plus d'une sorte de

gens, le docteur; mais, pour s'acquitter des devoirs de l'hospitalité, il laissait plutôt la parole à Matigny. Valentin en souffrait. Le docteur s'en apercevait fort bien; mais ce monde étant un monde souffrant, rien de plus naturel que d'y souffrir, pensait-il.

La soirée ne se passa donc pas tout entière en discussions, comme c'est assez l'habitude au pays de Lunay, où l'on parle moins qu'on ne discute. Toutes sortes d'idées y sont mises sur le tapis, même jetées en l'air, comme des bulles de savon, sans songer peut-être assez que chaque ballon qui crève laisse tomber une assez vilaine goutte d'eau après lui.

Cependant les heures s'écoulaient, et La Reverdie n'avait point encore paru. Marthe voulait se retirer. Elle engagea Fabrice à se joindre au docteur et à Valentin pour reconduire Marguerite. Abandonnant donc le maire du château, puisqu'elle en était abandonnée, Marguerite partit sans lui, sous la garde de ses propres Fidèles. Avant de les suivre, voyons ce que La Reverdie est devenu.

V

Après son entretien à l'écart avec le syndic, La Reverdie était rentré dans l'enceinte du bal et du banquet, avait échangé encore quelques rasades avec un restant de convives dont les coudes semblaient rivés sur la table et dont les pieds l'étaient peut-être encore mieux dessous. Remis en veine de harangue, et sa tête un peu montée se démontant d'autant mieux, il porta un nouveau toast dans lequel il mit de tout et tant de choses, depuis les inventions des Chinois jusqu'à celles des Américains, que ses auditeurs, n'y comprenant rien, l'écoutaient encore bouche béante quand il eut fini.

Sur cette fugue et ce que les rasades y avaient ajouté, il se rapprocha du bal, s'arrêtant derrière les groupes et

lorgnant les danseuses presque dans les yeux. Le docteur ni personne de notable n'était plus là pour l'observer. Voulant donc achever de se prouver à lui-même qu'il était plus jeune que jamais, l'ancien beau sollicita quelques tours de valse, d'autant plus facilement accordés que les jeunes filles se promettaient d'en rire après.

Enfin il se souvint pourtant de Marguerite ; mais, arrivé chez le docteur, il n'y trouva plus personne. Après les autres, Mauverney était parti avec Matigny, et la vieille bonne ne savait rien de plus positif.

Il tourna sur ses talons et, toujours sautillant et fredonnant, allongeant et allégeant le pas, il se mit à la poursuite de ceux qu'il saluait à l'avance de l'épithète de « fugitifs ! » Mais peut-être étaient-ils à sa recherche au contraire, au bal, ou chez le syndic, avec lequel ils l'avaient laissé. Il voulut s'en assurer. En passant devant la maison d'école, il y vit de la lumière. Marguerite était partie avec les Fabrice ; elle serait entrée un moment chez eux ; elle était là sans doute, et puisqu'elle lui faisait jouer le rôle d'un Cassandre, il allait l'enlever, comme Colombine, à ce jeune pierrot de Valentin et à ce vieux polichinelle de docteur.

Toujours poussé par les fumées qui, au physique et au moral, lui trottaient dans le cerveau, il monta donc assez lestement l'escalier de grès et à ciel ouvert qui conduisait à l'appartement des Fabrice, et au haut duquel s'ouvrait, sans autre vestibule, la porte d'entrée. Cet appartement ne se composait que de deux pièces une grande cuisine à la paysanne, brillante de propreté, et une modeste chambre contiguë, mais avec « un pas, » comme nos aïeux aimaient à en mettre partout dans leurs demeures. Voulant surprendre son monde, La Reverdie entra sans heurter.

Il n'y avait personne dans la cuisine ; seule, la porte de la chambre laissait passer de la lumière. Elle s'ouvrait en dedans et, bien que tout contre la paroi, n'était fermée en ce moment ni au loquet ni à clef. La Reverdie la poussa du doigt ; elle céda sans bruit, et il avança la tête, mais

ce fut pour se maintenir aussitôt dans la porte entrebâillée. Il venait d'apercevoir, dans l'ombre des rideaux du lit à moitié tirés, une femme qu'il crut reconnaître pour Marthe et qui paraissait dormir, car elle ne fit aucun mouvement et ne donna aucun signe qu'elle se fût aperçue de son arrivée. Il se hasarda de nouveau. Personne non plus dans la chambre, hormis celle qu'il y entendait à peine respirer. Fabrice était donc le seul des deux qui eût accompagné Marguerite, et, dans ce cas, il ne pouvait revenir avant au moins un bon quart d'heure. Rendu toujours plus gaillard par ce commencement qui lui rappelait ses anciens exploits, La Reverdie entra et s'approcha du lit sur la pointe du pied. Il écarta le rideau du chevet, mais de façon à masquer toujours la lumière. C'était bien elle, l'un de ses bras reposant sur la couverture, et l'autre à moitié sous sa tête un peu repliée sur l'oreiller. C'était elle ! « Pénélope ! » comme La Reverdie se le dit à lui-même ; cette fois il pouvait bien la nommer ainsi sans se moquer, car à sa beauté d'un caractère antique et si chastement voilée qu'avec une draperie plus riche elle ne l'eût pas été mieux, on aurait cru voir quelque statue de la reine d'Ithaque attendant son Ulysse et que la fatigue avait gagnée. C'était, en effet, ce qui était arrivé. Peu habituée à veiller si tard, Marthe s'était couchée en rentrant, et, malgré son intention d'attendre Fabrice, le sommeil l'avait saisie, son bon et paisible sommeil accoutumé.

La Reverdie la regardait comme jamais Fabrice ne l'avait regardée ; mais tout à coup elle tressaillit, se sentant, même dans son sommeil, sous un regard qui lui déplaisait. Il se rejeta dans l'entre-deux de la porte. Marthe acheva de s'éveiller :

— Est-ce toi? dit-elle, croyant que c'était son mari.

Il tira la porte; mais les yeux de Marthe, encore appesantis et vagues, s'étaient aussitôt dirigés de ce côté; et, sans le reconaître, elle eut la perception que ce n'était pas Fabrice.

— Qui est là? demanda-t-elle un peu émue et troublée.

Il frappa comme s'il n'eût pas entendu.

— Qui est là ? répéta-t-elle plus fort, tout en passant à la hâte une robe.

— Moi, répondit-il à la fin : La Reverdie. Je cherche ma cousine. On m'a dit chez le docteur qu'elle était sortie avec vous; je suis donc venu ici, et j'ai heurté où je voyais de la lumière. Puis-je entrer ? ajouta-t-il.

— Attendez ; je suis seule...

— Ce n'est pas une raison ! interrompit La Reverdie d'un ton leste, mais auquel on était habitué avec lui. Aussi Marthe n'y fit-elle pas beaucoup plus attention qu'à ses galanteries ordinaires.

— Mademoiselle Marguerite n'est pas ici, continua-t-elle d'un ton simple et posé. Elle doit être au château, à moins qu'elle ne soit entrée en passant...

La Reverdie, trouvant par hasard sous sa main une chaise, la fit tomber.

— Pardonnez-moi, reprit-elle, de vous laisser ainsi un moment sans lumière.

— C'est vrai qu'il fait ici diablement noir : j'ai peur de tout casser.

— Il y a un second chandelier dans la cuisine ; mais vous ne sauriez pas le trouver. Au fait, voici le mien dont je puis me passer. Tenez, dit-elle en entr'ouvrant la porte de l'intervalle seulement nécessaire pour que, sans se montrer, elle pût y glisser son bras.

Elle dut pourtant l'y avancer un peu plus que de la main, croyant La Reverdie dans la cuisine, tandis qu'il était sur le seuil. Lui, de son côté, ne prit pas d'abord la lumière, dans l'idée qui lui vint, en sa qualité de connaisseur, que ce bras déjà si bien éclairé s'éclairerait encore davantage. C'est, en effet, ce qui eut lieu. Le pli du coude embrassait presque le bord du battant de la porte, qui avait dû céder graduellement un peu plus d'espace. La Reverdie prit alors la lumière, mais en même temps il prit la main, pour retenir le bras ainsi emprisonné. Par malheur pour lui, le bras, malgré sa blancheur, était fort et agile ; en sorte qu'au moment où La Reverdie, pour le considérer de

plus près, se penchait déjà sur lui, il le vit s'enfuir de ses doigts plus facilement encore qu'un poisson n'eût glissé entre ceux de Fabrice. Et la porte s'était tout à fait refermée. Force fut donc à La Reverdie de redescendre dans la cuisine le chandelier à la main.

A peine venait-il de le déposer sur une table, mais le tenant toujours de son poing fermé, tant il avait l'esprit à sa mésaventure et au moyen d'en sortir à son honneur, que la porte de la chambre se rouvrit. Il y courut; mais Marthe, complétement habillée, était déjà sur le seuil, d'où elle le dominait.

— Mademoiselle Marguerite, dit-elle aussitôt, voyant que vous ne veniez pas la chercher, est partie avec le docteur, monsieur Valentin et Fabrice.

— Et l'on vous a laissée seule ici, belle Marthe! ce n'est pas bien, excepté pour moi, ajouta-t-il.

— C'est ce qui fait, poursuivit-elle, que mon mari n'est pas là pour vous recevoir. Il en sera bien fâché...

— Non pas moi! ne manqua pas de dire La Reverdie.

— Mademoiselle Marguerite, reprit Marthe, aurait voulu dire bonsoir à Céline.

— Moi de même, j'ai voulu dire bonsoir. Savez-vous à qui?

— Mais, continua Marthe, elle craignait que ce ne fût trop tard.

— Il n'est jamais trop tard avec ses amis... d'autant plus qu'alors on les trouve seuls, ajouta-t-il.

— Peut-être, acheva Marthe, sera-t-elle revenue à son idée.

— C'est peu probable. Elle oublie. Moi, je n'oublie pas. Je pense toujours à vous, belle Marthe, Pénélope insensible, pour mieux dire. J'y pense tellement qu'il m'arrive parfois d'y penser tout haut, comme aujourd'hui. Vous ne m'en voulez pas?

— Si! lui répondit-elle alors directement et très-net : c'était mal à vous comme à tout autre, puisque vous me forcez à le dire.

— Mais il fallait bien prendre la défense du beau sexe contre les malignes insinuations du docteur.

— En quoi cela me regardait-il ?

— Comment! n'êtes-vous pas toujours la reine du village?

— Je ne suis qu'une pauvre femme qui n'a jamais recherché ni mérité que l'on parlât d'elle en public. Je ne commencerai pas si tard.

— Allons, vous savez bien que vous êtes toujours la belle des belles, mon cousin de Romans le laisse assez voir, et moi je le déclare à tous sans qu'on me le demande. Enfin, que voulez-vous! j'avais la tête tournée, c'est vrai; mais c'est votre faute si je la perds. Je vous ai toujours devant les yeux, même quand vous n'êtes pas là. Vous avez beau être absente, je vous vois; je pourrais dessiner de mémoire vos traits, votre taille, vos bras. Ce sera bien pis depuis ce soir. Ces bras surtout. Non jamais je n'oublierai celui que j'ai vu là! Impossible désormais de me l'ôter de devant les yeux! Il est maintenant caché, mais je le verrai toujours comme je l'ai vu tout à l'heure, comme je le vois!

Là-dessus, s'enflammant lui-même à ce souvenir et redevenu entreprenant, il voulut lui prendre la main... Elle la retira d'un mouvement très-sec.

— Je vais aller voir chez Céline, dit-elle.

— Non, c'est à moi d'y aller, et, à tout hasard, j'y passerai en sortant; mais auparavant dites-moi que vous n'êtes plus fâchée...

— De cette santé?... Je n'étais pas là, et n'aurais pu y répondre comme Perrette : mon mari y a répondu pour moi.

— Un mari n'est qu'un mari.

— Le mien est le mien, dit Marthe.

— Enfin, vous me pardonnez; c'est là tout ce que je voulais savoir. Eh bien, là, de bonne amitié, donnez-moi la main.

Elle la lui donna pour en finir avec ce verbiage amoureux, qui lui semblait plus échauffé que d'habitude; mais il voulut profiter de ce qu'il tenait sa main pour l'attirer à lui. Elle l'arrêta d'un regard.

— Monsieur de La Reverdie, vous ne savez pas une

chose, dit Marthe, toujours debout sur le seuil et croisant les bras.

— Je n'en veux savoir qu'une, ma toute belle.

— C'est que vous êtes ridicule et que moi je ne veux pas l'être, entendez-vous bien !

Et sans témoigner aucune crainte, avec le calme d'une statue qui descendrait de son piédestal, elle passa devant lui, se dirigea vers la porte d'entrée, et l'ouvrit toute grande... C'était parler assez clair.

Comme il s'en allait furieux de sa déconvenue, il rencontra Fabrice qui, pour ne pas laisser Marthe trop longtemps seule, s'était arrêté au bas de l'avenue du château, laissant le docteur et Valentin achever d'y monter avec Marguerite.

La Reverdie eut alors une nouvelle idée, encore plus subtile que celle dont on vient de voir l'issue. Il n'avait pas même pensé à entrer chez les Regard, tant il était sous le coup de son aventure manquée; mais à ce moment le souvenir de sa conversation avec le syndic lui revint. Il arrêta donc Fabrice et lui dit, avec un mélange d'invention et de vérité qui était assez dans son caractère, alors même que cela n'était pas dans son intérêt :

— Le syndic m'a beaucoup parlé de vous aujourd'hui. Je crois que vous pourriez vous entendre et que vous feriez bien. Un procès n'est jamais agréable, et le syndic ne demande pas mieux non plus que de l'éviter. Il était de belle humeur, ce qui ne lui arrive pas tous les jours. A votre place, je n'attendrais pas à demain. Il vous a cherché pendant la soirée, et je crois l'avoir vu encore tout à l'heure à la salle du banquet.

Ceci était bien un tour de pêcheur, mais de confrère à confrère, pour se débarrasser d'un voisin et l'envoyer jeter sa ligne ailleurs. A ces tours-là Fabrice n'entendait rien.

— J'aimerais autant que le syndic n'eût rien à me dire, fit-il avec sa bonhomie habituelle; mais il est mon supérieur, ajouta-t-il sans autre malice, et s'il veut me parler...

— Voulez-vous que nous allions chez lui? demanda

La Reverdie. Il est sans doute rentré, et, si cela vous met plus à votre aise, je vous introduirai.

— Mais mon épouse! dit Fabrice : il faut au moins que je la prévienne et que je lui parle.

— Oui, mais le syndic qui vous attend aussi! car (pour tout vous dire) je lui ai promis de vous envoyer chez lui, si je vous rencontrais. Il se lassera peut-être, voyant que vous n'arrivez pas.

A bout de raisons et poussé plus vivement qu'il n'en avait l'habitude, Fabrice se laissa faire.

Ils trouvèrent le syndic attendant, non pas Fabrice, mais son fils, dont il avait ses raisons pour guetter plus particulièrement le retour un jour de fête. La Reverdie ne lui en dit pas moins effrontément :

— Vous désiriez voir M. le régent : je vous l'amène, sachant que vous serez bien aise de causer avec lui.

Madame Judith était avec sa fille; mais la Sabine se trouvait encore là. Jetant un regard d'entente au syndic, un regard tout différent à Fabrice, qui ne le vit pas même, elle se dirigea vers la porte.

— Oui, dit La Reverdie, vous causerez mieux seuls et à vous deux de votre affaire. Par conséquent, moi aussi je vous laisse.

Mais après quelques pas dans la cour avec la vieille fille :

— Pardon! s'écria-t-il tout à coup : j'ai oublié quelque chose d'important à leur dire.

Et rentrant, mais la main toujours sur la porte comme un homme qui ne s'arrête pas :

— Vous paraissiez craindre que madame Marthe ne fût inquiète, dit-il à Fabrice. Voulez-vous que je l'avertisse en passant que vous avez été retardé, mais que vous allez bientôt revenir ?

— Oui, dit Fabrice avec distraction et déjà aux prises avec les « Hauh! — On verra, — On pourra voir, » par lesquels, comme par autant de jalons, le syndic commençait d'établir ses lignes d'attaque autour du Pré aux Noisettes, croyant bien maintenant le tenir.

La Reverdie ressortit ausitôt, cette fois sans dissimuler le sourire dont sa figure s'éclaira presque diaboliquement dans la nuit.

— Ah ! se disait-il, ah ! je suis ridicule ! nous verrons bien ! Si c'est mon cousin qu'elle aime et ce qui la rend si fière, qu'elle l'avoue alors, sans plus se moquer de lui, et je me retire ! Autrement... car pour son imbécile de mari !... De Romans saura au moins à qui il a affaire.

Ainsi lui parlait son amour-propre blessé, plus encore que ce qu'il appelait son amour. S'assurant que la Sabine n'était pas restée à l'attendre, il enfila rapidement la ruelle qui conduisait à la maison d'école, enjamba deux à deux les marches de l'escalier extérieur, ouvrit brusquement la porte et trouva Marthe encore dans la cuisine.

— Monsieur ! s'écria-t-elle.

— Ne nous fâchons pas, belle Marthe, dit-il en fermant la porte derrière lui : ne nous fâchons pas !

— Monsieur, répéta Marthe, qui vous a permis de revenir ici ?

— Eh ! eh ! quelqu'un, fit-il en ricanant, qui en a bien le droit, je pense, eh ! eh ! puisque c'est votre mari.

— Mon mari !

— Lui-même, sage Pénélope. Il est dans ce moment en affaires avec le syndic... chez lequel j'ai pris la peine de le conduire, eh ! eh ! Je les quitte à l'instant, et ce bon Fabrice a bien voulu se fier à moi pour vous dire, eh ! eh ! que vous ne l'attendiez pas. Voilà de ces idées qui ne viennent qu'aux maris, eh ! eh ! Voilà comment ils veillent sur leur trésor et comment ils l'apprécient. La moindre chose les en détourne ; mais en ont-ils jamais su le prix ! Une fois les maîtres, voilà comment ils aiment celles dont ils ne sont pas dignes ; ils ne s'en soucient plus. Au lieu que nous, qui ne voulons être que vos esclaves, rien ne peut nous décourager ; nous supportons tout, nous bravons tout, même une injuste colère...

Décidé à prendre sa revanche, et s'inspirant de ses anciens souvenirs, il allait continuer ce flot de douceurs à l'adresse de la femme et de railleries à celle du mari, lors-

que, s'étant un peu arrêté, il fut soudain interrompu par ces mots :

— Monsieur de la Reverdie ment !

— Ah ! je mens ! s'écria-t-il, ah ! je suis ridicule, tandis que c'est votre mari qui l'est ! Je mens, quand je vous dis la vérité ! Et la vérité, c'est que je vous aime, insensible Pénélope, qui ne le serez pas toujours, j'espère ; car qu'est-ce que cela vous coûterait de m'aimer un peu, et qui s'en inquiéterait ? Pas votre mari, comme vous voyez. Ah ! je mens ! répéta-t-il en s'échauffant toujours plus. Ah ! je suis ridicule ! Eh bien ! non, je ne veux pas l'être.

A ces mots, il se jeta sur elle dans une fureur grotesque, et l'entoura de ses deux bras avant qu'elle pût s'en défendre. Déjà même, avec l'impudence d'un vieux chat qui faufile son museau sous le couvercle d'une jatte de lait, la figure penchée sur les épaules de Marthe, il essayait d'en écarter le fichu qui les couvrait ; mais elle le repoussa rudement et y ajouta le plus magnifique soufflet qui ait jamais retenti aux oreilles d'un fat.

Il paraît que ce n'était pas le premier reçu, car il n'en fit que rire de son plus bel air de vainqueur émérite, et baissant seulement la tête comme sous l'orage, il étendit de nouveau les bras. Plus prompte et plus leste que lui, Marthe gagna le couloir ; il l'y suivit, mais elle était déjà dans sa chambre et s'y enfermait à double tour.

Ce n'était donc pas, comme il s'en était flatté sur la foi des prétendus maîtres en ce beau genre d'escrime, ce n'était donc pas le simulacre d'une vertu aux abois. Il aurait pu y réfléchir, mais Marthe ne lui en donna pas le temps.

— Monsieur, lui cria-t-elle de derrière la porte, maintenant vous allez partir, je pense.

— Non, répondit-il en frappant du pied, non je ne partirai pas.

— Eh bien, puisque vous m'y contraignez, je vous préviens que je vais ouvrir la fenêtre et crier *au voleur !* si vous ne partez pas sur le champ.

Cette menace lui fut un seau d'eau froide, qui lui rendit au moins la vue claire de la situation, si elle ne le calma

pas. Ainsi forcé de se contenir, il n'en fut que plus exaspéré.

— Je vais partir, dit-il d'une voix basse; mais un mot encore, dans votre intérêt comme dans le mien. Vous savez de quoi votre mari parle en ce moment avec le syndic. Prenez garde! cette affaire peut vous mener loin, et c'est de moi surtout qu'elle dépend. J'ai découvert des titres, on a dû vous le dire, qui vous perdent ou vous sauvent, selon ce que je voudrai. Personne que moi n'en connaît au juste la valeur. Ainsi, prenez garde! ne me poussez pas à bout! Je puis les produire ou les anéantir... vous les remettre, ajouta-t-il avec une pause... mais donnant, donnant!

Pour toute réponse, il entendit Marthe ouvrir brusquement la fenêtre et pousser les volets.

— Vous voulez que je vous perde, s'écria-t-il; eh bien, je vous perdrai!

VI

La Reverdie gagna dans l'ombre la porte d'entrée, et Marthe ayant alors refermé les volets, il put descendre furtivement l'escalier. Il ne rencontra personne dans la ruelle et dans le village, seulement quelques groupes attardés. Passé ce premier mouvement de crainte et de honte qui l'avait porté à s'éclipser sans témoins, sa fatuité naturelle, jointe à ses projets de vengeance, lui fit presque regretter de n'avoir pas été vu. Il l'avait été cependant.

La ruelle était déserte; mais sur les trois maisons qui la bordaient d'un côté, avec l'auberge et la place du village en face et l'école au fond, l'une, plus en arrière et comme encastrée entre ses deux voisines, avait dans cet intervalle une galerie à haute balustrade avec un « dôme » par-dessus, pour la protéger contre le vent, la pluie et le

soleil. C'était là l'observatoire de la Sabine, car cette vieille maison, qu'on appelait les « Chambres chaudes » à cause de sa position abritée, était sienne et elle y demeurait. De son observatoire elle pouvait tout voir sans être vue ; et si, en général, elle n'en profitait pas autant que l'eussent fait sa cousine ou Perrette, c'est que le dédain du spectacle ou l'ennui de sa solitude l'en chassait. Mais, sur la fausse rentrée de La Reverdie, elle y monta aussitôt, pour voir si, comme elle n'en doutait pas, il avait voulu se débarrasser d'elle, et pour contrôler au besoin les explications du syndic à ce sujet. Elle s'assit derrière la balustrade, dont les ais brunis par le temps, mais en bon état, présentaient une surface pleine, à l'exception de quelques découpures d'un goût rustique et figurant une bordure de trèfles. L'œil au guet par un de ces interstices, elle résolut d'attendre tout le temps nécessaire pour juger de celui que l'on passerait à traiter sans elle une affaire où l'on ne pouvait cependant rien sans elle ; mais son argent y importait sans doute plus que sa présence, puisque le syndic n'avait pas paru la désirer, et, comme elle l'en soupçonnait maintenant, préférait au contraire celle de La Reverdie à la sienne.

Elle fut donc bien étonnée de voir celui-ci ressortir presque à l'instant, plus étonnée encore de ce que, au lieu de suivre la rue, il entrait dans la ruelle ; mais quand il monta l'escalier des Fabrice, c'est à peine si elle en crut ses yeux, bien que, même dans la nuit, ils fussent bons et perçants. Allait-il chercher Marthe, et la vente du pré était-elle déjà conclue ? Non, il restait. C'était du nouveau ! Cependant elle crut entendre comme des éclats de voix, puis, distinctement, un bruit de croisée et de volets qui s'ouvraient et se refermaient, tandis que presque au même instant La Reverdie sortait par la porte d'entrée sans être accompagné de Marthe ni même reconduit par elle, descendait seul l'escalier, seul la ruelle, où il ne se savait pas observé, et, devant l'auberge, prenait la direction du château, au lieu de retourner chez le syndic. Qu'est-ce que cela signifiait ? Assurément quelque chose ; mais quoi ?

Était-il possible que Marthe?... Sa haine aurait bien voulu le croire, son bon sens s'y refusait. Sur La Reverdie, au contraire, son opinion, fort indifférente d'ailleurs, était aussi exempte de scrupules qu'elle l'en jugeait exempt lui-même. Le champ des suppositions était donc libre; mais que fallait-il supposer? Un point seul était clair, évident : c'est que La Reverdie savait Fabrice absent de chez lui quand il y était allé. Pour le moment ce point suffisait.

La vieille fille en était si occupée que, lorsque Fabrice, heureux d'être débarrassé du syndic et de rejoindre Marthe, apparut, à son tour, sous l'observatoire, il y eut comme une voix invisible qui disait : « On garde son pré, mais une femme est plus difficile à garder. » Avait-on pensé tout haut ou parlé avec intention? Toujours est-il que Fabrice crut entendre ces mots ou quelque chose d'approchant. Il n'y vit, d'ailleurs, qu'une allusion plus ou moins moqueuse à son aventure avec Perrette, et si c'était la Sabine qui l'avait ainsi salué dans l'ombre, il crut de sa dignité de ne pas relever la tête, et de fait cet oracle invisible ne l'émut guère.

Mais il n'en fut plus de même après la conversation qu'il eut avec Marthe en rentrant.

— Tu viens de chez le syndic? lui dit-elle.

— Oui; comment le sais-tu?

— Mais, de M. de la Reverdie.

— Ah! c'est vrai, je l'avais oublié.

— Il a prétendu venir de ta part.

— C'est-à-dire qu'il me l'a offert, par politesse, je pense, et j'ai accepté sans y faire beaucoup d'attention, ne croyant pas trop qu'il eût vraiment cette pensée.

— Eh bien, il est venu. Mais que te voulait le syndic?

— Me faire des offres pour le pré.

— Et que lui as-tu répondu?

— Pas grand'chose d'abord. Je le laissais dire, n'étant pas fâché de savoir une bonne fois le fond de sa pensée. Il avait une petite pointe de vin, mais sa langue n'en allait pas beaucoup plus vite que d'ordinaire; la mienne

n'est guère pressée non plus, à ce qu'on dit ; en sorte que, le voyant prendre son temps pour avancer, je prenais aussi le mien pour reculer. Sans mauvaise intention, d'ailleurs : ainsi, cela m'était bien permis, je pense? demanda Fabrice avec simplicité.

— Oh ! ce n'est pas toi qui auras jamais de mauvaises intentions, s'écria Marthe ; ils devraient bien le savoir, tous ces envieux ! Mais plus que jamais, en effet, nous avons besoin de prudence. Enfin, comment t'en es-tu tiré? conte-le-moi, ajouta-t-elle d'un ton moins sérieux.

— Je le laissais donc aller à sa guise, reprit Fabrice, quoique cela m'impatientât terriblement, surtout par l'idée que tu m'attendais. Souvent même il s'arrêtait tout court, pensant déjà me tenir peut-être ; mais moi, naturellement, je m'arrêtais aussi, n'ayant garde de bouger. Et alors il rempoignait par un « hauh !...» sans se presser davantage. Je crois vraiment que j'aime mieux Perrette ; elle en dit long, mais avec elle c'est encore plus vite fait. Enfin, après autant de tours et de détours qu'une vieille truite expérimentée, ou plutôt comme un fin pêcheur qu'il est aussi dans son genre, ne jetant d'abord sa ligne dans un endroit que pour la jeter au bon moment dans un autre, il y mit successivement pour appât quatre mille, quatre mille deux cents francs : je ne mordais pas; quatre mille huit cents : les yeux me sortirent bien un peu de la tête ; cinq mille ! Ma foi, j'ouvris la bouche alors...

— Notre pauvre pré ! s'écria Marthe.

— C'était son dernier mot, reprit Fabrice : j'aurais eu beau continuer à faire la petite bouche, évidemment il ne voulait rien ajouter de plus. Je l'ouvris donc... pour lui répondre, et vraiment, je le confesse, j'avais besoin de parler à mon tour.

« Monsieur le syndic, lui dis-je, cinq mille francs, c'est beaucoup. » Il me regarda : « Que cela ne vous inquiète pas ! fit-il, je ne me dédis point ; et vous, est-ce dit? » Je repris : « C'est plus que mon pré ne vaut, non pas pour moi, ni pour vous, je suppose, mais pour lui... » Il me regarda encore plus... « Et puis, continuai-je, voyant qu'il

attendait où je voulais en venir, je ne sais si vous le savez, mais dans tous les cas mon devoir est de vous le dire : M. de la Reverdie prétend qu'il y a un ancien droit de passage... — Hauh ! cela peut s'arranger ! interrompit-il tout de suite. — Je l'espère ; mais enfin, puisqu'on a soulevé cette question, j'aime mieux ne pas vendre mon pré qu'elle ne soit éclaircie. Il me semble même que je le dois : ne le trouvez-vous pas aussi, monsieur le syndic ? — Pourquoi ? répondit-il sans avoir l'air de comprendre : une fois le pré à un autre, cela ne vous regarde plus. — Sans doute, répliquai-je ; mais si ce droit n'existait pas ?... — Oui, fit-il brusquement, mais il existe ! — Alors, dis-je, mon pré ne vaut pas cinq mille francs. — Mais puisqu'on vous les donne tout de même ! s'écria-t-il. — C'est trop ou trop peu, je ne veux ni l'un ni l'autre, monsieur le syndic ; je veux savoir exactement la valeur de mon pré, et me décider sur cela, non autrement. » Et ma foi, j'ajoutai : « Je ne suis qu'un pauvre homme, mais je veux aussi la vérité et la justice. Vous voyez donc bien qu'avant tout il faut que cette question de passage soit vidée, et que je vous devais là-dessus, comme à moi, de vous avertir. » Nous étions restés dans la cuisine, auprès de la cheminée. Il traçait des ronds dans la cendre avec la pointe du tisonnier. « Je comprends, fit-il tout à coup en relevant sur moi ses petits yeux gris, mais aussi fixes et ouverts que ceux d'une écrevisse. Je comprends ! Vous espérez mieux ; mais vous pourriez vous tromper, ajouta-t-il. — Avec tout le respect que je vous dois, monsieur le syndic, lui répondis-je, c'est vous qui vous trompez dans cette supposition. Je n'attends ni mieux ni pis, mais ce que Dieu décidera. Tenez, je vais achever de tout vous dire, comme, en venant ici amené par M. de la Reverdie, j'en avais pris la résolution. Cinq mille francs sont une belle somme, et je n'ose croire que, même exempt de toute servitude, mon pré les vaille ; mais rien ne me le payerait assez, s'il faut en convenir ; le double et le triple ne me tenteraient pas. Si vous voulez savoir tout le fin fond de ma pensée, autant que je la sais moi-même en ce

moment, mon pré, fût-il grevé de ce droit douteux qu'on essaye d'élever contre lui, eh bien, je crois encore que je le garderais tel quel, et que mon épouse ni moi ne nous en déferions jamais, même si on nous chassait du village, ce qui, j'espère, au moins, n'arrivera pas. — C'est aussi votre dernier mot? demanda-t-il sourdement. — Oui, monsieur le syndic. — La commune vous fera un procès, et un procès, cela coûte; si votre pré y passe, le bel avantage! — A la garde de Dieu! répondis-je en me levant. Mais, pour terminer la chose un peu plus en douceur : « Vos offres, repris-je, n'en sont pas moins honorables... — C'est bon! fit-il, n'en parlons plus! — Et je vous en remercie, ajoutai-je... — Hauh! fit-il encore, je n'aime pas les remercîments. Voilà comment nous nous sommes quittés. Je ne m'en repens pas, ni toi non plus, j'espère ; mais il ne faut point nous faire illusion, nous avons maintenant un ennemi déclaré!

— Nous en avons un autre, dit Marthe.

— Un autre qui nous en veuille autant que le syndic?

— Plus encore, peut-être.

— Mais qui?

— M. de la Reverdie.

Et moitié riant, moitié renfonçant ses larmes dans ses yeux, Marthe, en femme sincère et confiante, raconta brièvement et modérément les deux visites de La Renaudie. « Car il m'en a fait deux, dit-elle, la première sous le prétexte de venir chercher mademoiselle Marguerite, et sans doute avant de t'avoir rencontré. Je lui ai dit qu'il était ridicule, et cela l'a rendu furieux. Mais vraiment il l'était! Si tu avais vu, surtout quand je l'ai menacé de crier au voleur, comme il a bientôt pris la fuite. Je le regardais de derrière le contrevent. Il n'a jamais eu si belle peur. J'étais pour pleurer de colère, mais cela m'a presque fait rire de le voir descendre l'escalier quatre à quatre et la ruelle sur la pointe du pied. »

Ayant ainsi pesé à dessein sur ce qu'il y avait eu de réellement grotesque dans la folle équipée de La Reverdie,

de ce « vieux complimenteur, » comme elle se bornait à l'appeler, Marthe, pour achever d'en adoucir l'effet sur Fabrice, l'embrassa avec un surcroît de tendresse, mais qui faillit encore mieux faire couler ses larmes sous son nouvel effort souriant.

Fabrice n'y fut pas trompé.

— Oh ! oh ! disait-il en se promenant dans la chambre où le peu d'espace, même en longueur, le forçait à se retourner comme un lion dans sa cage ; oh ! oh ! monsieur de la Reverdie ! non content de manquer à mon épouse, vous la faites pleurer ! eh bien, nous verrons ! nous verrons si ma haie aux noisettes ne m'en fournira pas de quoi vous casser les dents !

— Non, non ! s'écria vivement Marthe. Il n'en vaut pas la peine. Ne lui fais pas cet honneur : il a déjà eu tout ce qu'il méritait.

Mais Fabrice allait toujours s'écriant :

— Vous me le payerez, monsieur de la Reverdie, vous me le payerez !

— Non, répétait Marthe, promets-moi que non. Il a dû partir trop sottement; sois sûr qu'il ne s'en vantera pas.

— Je l'entends bien ainsi, dit Fabrice, et c'est justement pour qu'il se taise... Mais la Sabine ! fit-il tout à coup.

— La Sabine !

— Oui. Je comprends maintenant.

Et il rapporta ce qu'on lui avait crié au passage.

— Ce ne peut être qu'elle, conclut-il. Elle l'aura vu aller et venir. Notre secret n'est plus à nous.

Les pleurs de Marthe alors débordèrent. Elle se jeta dans les bras de son mari, et ils se tinrent ainsi embrassés sans rien dire, Fabrice, la figure aussi mouillée de larmes, mais de celles de sa femme encore plus que des siennes. La voyant affligée, c'est lui qui tâchait de la calmer à présent.

— Console-toi, lui dit-il, nous nous aimons; qu'est-ce que le reste ?

— Oh ! non ! ils sont trop méchants ! Que leur avons-nous fait?

— Rien; mais le bonheur, quel qu'il soit, donne toujours aux autres l'envie de le détruire.

— Eh bien, s'écria Marthe, allons-nous-en d'ici ! Vendons-leur notre pré, donnons-le-leur plutôt, puisqu'ils veulent nous le prendre. Mais qu'au moins ils cessent de nous tourmenter, et que nous puissions les oublier en ne les voyant plus. Oui, partons!... abandonnons-leur tout! qu'ils nous prennent tout, excepté notre amour et notre bonheur. On trouve partout à travailler. Je travaillerai aussi. Oui, allons-nons-en ! répétait-elle dans sa douleur.

— Cela ferait encore mieux jaser, reprit Fabrice. Plus tard, je ne dis pas ! si cela continue. Nous recommencerons ailleurs notre pauvre vie. Avec toi elle sera toujours heureuse. Mais, pour le moment, nous aurions l'air de fuir. Il faut tenir tête : c'est notre devoir. Je trouverai bien le moyen de faire taire La Reverdie et même la Sabine; sinon je leur dirai publiquement leurs vérités à tous deux. Nous avons d'ailleurs de bons amis, M. Valentin, mademoiselle Marguerite et même le docteur. Et puis, je veux voir si on aura bien le courage de m'intenter ce procès; si je le perds, ils en auront la honte; si je le gagne, nous partirons alors. Le monde est méchant; mais quand il n'a plus d'intérêt à l'être, il redevient juste. Nous verrons qui aura le dernier mot. Et surtout, le dernier mot, c'est Dieu.

— Ainsi soit-il, dit Marthe en s'agenouillant devant le lit pour faire leur prière.

Fabrice, resté debout, la prononça à haute voix. Mais arrivé à ce grand mot : « Pardonne-nous..... » il s'arrêta subitement. Marthe leva sur lui ses yeux de nouveau baignés de pleurs. « Comme nous pardonnons, » continua-t-il non sans effort. Mais quand il eut achevé la prière, sa figure était redevenue plus sereine.

Il alla fermer la porte d'entrée et s'assurer que tout était bien en ordre.

Quand il revint, il trouva Marthe en train de se désha-

biller et d'arranger ses cheveux qui lui retombaient d'un seul flot sur les épaules, comme sur de la neige une coulée de lave du plus beau noir, çà et là veiné de blanc.

Certes, Fabrice ne regardait pas les bras de sa femme du même œil que La Reverdie : il les regardait cependant. Elle lui en mit un autour du cou, tandis que de l'autre, replié en arrière, elle achevait de ramener ses cheveux.

— Encore un trésor, dit-il, qu'on ne me peut prendre.

Et le bon Fabrice, y appuyant ses lèvres, eut un de ces sourires par lesquels il se témoignait à lui-même que tous les biens du monde, y compris le Pré aux Noisettes, s'il le fallait, ne lui paraissaient rien en comparaison de sa Marthe bien-aimée.

VII

Il y eut quelqu'un ce soir-là qui fut presque aussi en colère que Fabrice, sans en avoir la même cause et le même droit. C'était Valentin. Le refus de Marguerite de danser avec lui l'avait peiné ; l'intérêt qu'elle parut prendre à la conversation de Matigny le blessa. Lui plaisait-il ? L'encourageait-elle ? Ces questions (l'amour ne s'en fait jamais de petites) lui portaient la mort dans l'âme, le mettaient tour à tour à la torture et en fureur. Le docteur, qui l'observait aussi comme un patient, reconnut sans doute qu'en ce moment il n'était pas le sien, car il jugea à propos de lui épargner ses dissertations pour le moins inutiles. Mais comme Balthazard n'était pas homme à s'en passer quand il lui en venait de belles à l'esprit, et que, plus elles lui semblaient mériter l'attention, plus il y craignait les interruptions capricieuses de Marguerite, il ne lui était resté d'autre ressource que d'en gratifier Fabrice. Aussi, quand on fut en route, s'empara-t-il peu à peu de ce dernier, pour lui faire part d'un nouveau mode d'amputation beaucoup plus expéditif, et qu'il appelait en con-

séquence la « tachytomie ». Il ne s'agissait que de fabriquer un instrument dans le genre de la guillotine; car autant le docteur, qui abhorrait la peine de mort, réprouvait l'emploi de cette machine et de toute autre pour le cou humain, autant il en caressait l'idée pour les jambes et les bras, où l'humanité n'aurait du moins pas à gémir de ses exécutions. « On pourrait aussi l'appliquer aux poissons, ajoutait-il, une petite guillotine de poche les tuerait bien plus sûrement et plus vite que de leur tordre imparfaitement le cou et de les noyer d'air par les ouïes. » Le bon Fabrice n'écoutait pas tout cela sans frémir, car il n'aimait guère non plus ce dernier genre d'opération, et il ne le pratiquait jamais pour son compte les yeux bien ouverts, quoique toujours, en revanche, d'une main sûre et rapide. Il aurait donc voulu qu'on n'y reportât pas sa pensée; mais le docteur, lui prenant et lui serrant le bras, le tenait sous le couteau, c'est le cas de le dire. Il expliquait en détail celui de sa machine, comment on l'armait, comment elle partait, et, tenant toujours le bras de Fabrice, il s'arrêtait même pour la figurer avec ses doigts. Mais aussi, par là, Fabrice et lui se trouvaient quelquefois en arrière, ou Marguerite et Valentin en avant, si l'on aime mieux envisager sous cet aspect ce résultat inattendu des dissertations du docteur.

En effet, n'ayant apparemment rien à se dire, puisqu'ils ne se disaient rien, les deux jeunes gens allaient toujours du même pas, chacun à l'un des bords de la route, sans empiéter même sur l'espace vide que venait faire entre eux la marche lente de leurs compagnons plus âgés. Insensiblement, toutefois, ce vide se rétrécissait, et Valentin se rapprochait assez de Marguerite pour qu'elle n'eût pas l'air de retourner au château toute seule; mais il continuait de garder le silence, elle aussi.

— Nous jouons on ne peut mieux notre rôle, dit-elle enfin.

— Quel rôle?

— Celui de muets, il me semble. Il étonnerait fort le docteur, de ma part du moins.

— Et moi, il me faut bien m'en contenter, puisque c'est le seul qu'on me laisse.

— Je croyais pourtant que celui de l'amitié...

— Une amitié qui, même au bal, retire sa main.

— Voilà donc la raison de ce beau silence !

— Oui, la première, ajouta franchement Valentin.

— Et la seconde ?

— D'autres savent mieux que moi vous dire de belles choses.

Elle le regarda, ses yeux riants ouverts sur les siens, avec une sorte d'étonnement naïf et malicieux à la fois. Puis elle lui tendit la main et, sans doute afin de n'avoir pas l'air de la retirer encore, en se remettant en marche à côté de lui, elle accepta son bras.

— Voilà pour la première raison, dit-elle.

— Et pour la seconde ? fit à son tour Valentin.

— Oh ! pour la seconde... pour la seconde... demandez au docteur, qui s'entend en belles choses et à en dire, tellement qu'il nous oublie. Oui, demandez-le-lui. Et, quittant le bras de Valentin : — Docteur ! appela-t-elle, eth ! eth ! nous vous attendons, docteur !

Il arriva bientôt avec Fabrice ; mais, comme il avait dû doubler le pas pour les rejoindre, sa marche en garda quelque chose d'accéléré qu'il ne put maîtriser tout d'un coup ; de sorte que, tirant après lui son compagnon de chaîne, effectivement enchaîné par le fil de la dissertation, ils se trouvèrent de nouveau à distance. Valentin s'en aperçut le premier.

— Vous dites donc, reprit-il, que sur la seconde raison le docteur pourrait m'apprendre...

— Il ne vous apprendrait rien de plus que ce que vous savez.

— Et qu'est-ce que je sais ? demanda Valentin.

— Que les plus belles choses, comme il recommence à en dire à ce pauvre Fabrice qui n'en peut mais, que les plus belles choses, répéta-t-elle, ne valent pas le moindre petit mot d'amitié ; mais vous faites comme lui, vous ne me le dites pas, Valentin, quoique à présent

vous ne soyez plus muet; vous n'y pensez pas même.

— Je n'y pense pas, Grittly! oh! comment pouvez-vous le dire, vous qui savez encore mieux que moi combien je vous aime... d'amitié. Eh bien, oui, d'amitié! continua-t-il avec enthousiasme : oui, la vôtre est tout pour moi; elle est belle, elle est noble, elle est pure; elle soutient ma vie, elle l'élève; mais je la veux tout entière, et je l'ai tout entière, n'est-ce pas? Personne ne me l'enlèvera? personne! personne!

— Non, fit-elle, ne pouvant retenir ce non. Mais craignant d'en trop dire : — Docteur! appela-t-elle de nouveau : Docteur!

— Personne! répéta Valentin, pas même Céline?

— Pas même Céline, quoique je l'aime bien.

— Ni le docteur?

— Ni le docteur.

— Ni Fabrice?

— Ni Fabrice.

— Ni un autre?

— Ni qui que ce soit; mais si vous m'en nommez encore un, je vous retire mon amitié et je la lui donne.

— Chère, chère Gritly!

— Docteur, ne montez pas sans nous l'avenue : eth! eth! attendez-nous!

Il obéit, et quoique toujours si lancé qu'il enjambait déjà la première rampe, il s'arrêta soudain. Fabrice méditait sa retraite et saisit le moment favorable pour l'exécuter.

Ils montèrent alors l'avenue à eux trois, Marguerite ayant pris le bras du docteur pour plus de sûreté qu'il ne lui échapperait pas encore, et quand elle se sentait fatiguée, s'appuyant aussi de l'autre côté sur Valentin.

— Devinez, dit-elle en se tournant vers son nouveau compagnon, mais se retournant aussitôt vers l'autre pour lui faire signe de bien écouter la réponse, devinez sur quoi, tout à l'heure, Valentin et moi nous étions en train de nous disputer?

— Sur la médecine? dit le docteur, qui, les voyant rire et riant lui-même, ajouta : La médecine sociale... pourquoi

pas? tout le monde s'en occupe et, par le fait, il faudra bien que tout le monde y passe; mais elle sera dure à avaler.

— Eh bien, Valentin et moi, reprit Marguerite, nous n'avons pas au moins de ces belles idées. C'était tout simplement sur l'amitié.

— Et aussi, fit Valentin, sur autre chose.

— L'autre chose, fit le docteur, est une triste chose.

— Vous voyez, que disais-je? s'écria inconsidérément Marguerite, qui rougit, mais heureusement dans l'ombre, et d'ailleurs le mot était lâché.

— Enfin, reprit le docteur, que ce fût sur cela ou sur autre chose, vous vous disputiez. Entre amis et sur l'amitié même on dispute, on dispute sur tout, vous voyez! La vie n'est qu'une dispute...

— Non pas du moins pour Marthe et Fabrice, répondit Marguerite, qui avait hâte d'en venir à un autre sujet. Ils ne se disputent jamais.

— Mais on leur dispute leur pré: cela revient au même.

— Et avec de vieux titres encore, que mon cher cousin a eu la malice de déterrer de leur tas de poussière lorsque personne n'y songeait. Il me prend parfois des envies de les brûler.

— Gardez-vous-en bien! fit le docteur d'un ton sérieux; gardez-vous-en bien... avant de les avoir examinés!

— Mais je ne puis pas les lire, ni Valentin guère plus que moi.

— Alors il faut que ce soit un autre.

— Mais qui? Le temps presse, et je n'ai personne sous la main.

— Au contraire : justement sous la main.

Et le docteur, pour se faire mieux comprendre, se crut permis d'avancer davantage le bras de Marguerite dans le sien et de lui donner une petite tape en guise de caresse.

— Quoi! vous sauriez déchiffrer cette abominable écriture?

— Eh! j'ai su ou j'ai vu dans mon temps bien des choses, des choses curieuses, sans parler des tristes, et même de plus tristes que votre grande affaire du Pré aux Noisettes.

Mais laissons cela ! Je voulais seulement dire que j'ai été aussi un curieux autrefois, que pour vous je suis bien capable de le redevenir, et que des papiers qui intéressent tant mons de La Reverdie m'intéressent, eth !

— Vite, vite ! s'écria Marguerite, je sais où ils sont ; vous aurez encore le temps d'y jeter un coup d'œil.

A peine entrés au château et le docteur et Valentin introduits au salon par la nourrice, Marguerite, une bougie à la main, courut à la chambre de M. de la Reverdie. Elle revint presque aussitôt vers eux :

— St ! st ! leur dit-elle en entr'ouvrant la porte, j'ai les vieux papiers. Dépêchons ! ma nourrice fera la garde pour nous avertir au besoin.

Ils la suivirent. Les parchemins étaient sur la table, marqués d'un signet en deux ou trois endroits. — Lisez, dit-elle, pendant que je vais chercher encore ; il est très-cacheur : je l'ai vu jeter derrière ses livres et ses statuettes jusqu'à des cigares, pour les retrouver, disait-il, quand ils seraient bien secs.

Les signets étaient placés aux endroits que nous connaissons déjà. — Les registres ? Valentin m'a aussi parlé de registres, dit le docteur. Marguerite, toujours furetant dans la bibliothèque, passant sa main partout où elle voyait quelque vide, se haussant sur la pointe des pieds et gravissant même l'escalier mobile pour atteindre les derniers rayons, Marguerite, disons-nous, sans abandonner ses recherches, indiqua du doigt un vieux bahut dans un coin de la chambre. — J'ai tout trouvé là, dit-elle : voyez s'ils y sont.

Les registres y étaient en effet. Le docteur les parcourut d'un œil exercé, tournant rapidement les feuillets, pour ne s'arrêter qu'aux endroits où il y avait chance de rencontrer quelque nouveau détail ; mais de temps en temps il secouait la tête : — Ni plus ni moins, dit-il ; c'est toujours la même répétition. Voyons encore les parchemins.

— C'est drôle ! fit-il, en voici un sans signature. Manquerait-il un feuillet ?

Tous trois eurent la même idée, et Valentin se mit aussi à chercher.

Marguerite, en ce moment juchée sur l'escalier mobile, cherchait en vain à insinuer ses doigts dans un tas de brochures sur lequel était couché un gros tome y faisant l'office de presse-papier. La main était pourtant suffisamment petite, les doigts suffisamment longs et minces, mais aussi le gros tome semblait prendre plaisir à y peser.

— Ce tas de papiers m'est suspect, dit-elle; mais ce gros vilain livre me retombe toujours sur les doigts, et je n'ose déranger les brochures. Venez ici, Valentin, vous m'aiderez.

Il était à côté d'elle, le bras par-dessus l'épaule de Marguerite pour écarter le volume, tandis qu'au bas de l'échelle roulante, la tenant du pied en respect, le docteur les considérait.

Les jolis doigts couraient de feuille en feuille, soulevant légèrement celles-ci de leur ongle rose, trop vite même au gré de celui qui avait sa main au-dessus.

— Enfin ! s'écria Marguerite, sentant plus de résistance et un contact plus rude ; enfin !

Et elle retira une feuille de parchemin, juste celle qui manquait.

Elle fit dégringoler Valentin devant elle, et courut sur l'épaule du docteur qui, après avoir reconnu la suite d'une longue et minutieuse délimitation d'héritages, trouva, d'autant plus aisément qu'on l'y avait signalé par une croix en marge, un passage qui parut l'intéresser, car il le relut tout bas avec attention.

— Est-ce bon, est-ce mauvais? demanda Marguerite.

— Pas mauvais, répondit le docteur ; surtout que La Reverdie l'ait caché, ajouta-il d'un air de réflexion.

Et il plaça tranquillement le parchemin dans sa poche.

— Que faites-vous? s'écria Marguerite.

— Je mets ce titre en dépôt.

— Vous allez le mettre en dépôt?

— Oui, on dépose les titres.

— Chez qui?

— Mais, chez moi, vous voyez ! — Écoutez ! reprit-il rapidement, laissez-moi faire ; je me charge de tout. Nous en reparlerons.

— Mais si l'on venait à savoir...

— Personne n'en saura rien, puisque nous seuls le savons et que nous ne le dirons pas, La Reverdie encore moins que nous : il s'en gardera bien. Mais, j'y pense, il n'aurait qu'à venir ! Sauvons-nous !

Ils se hâtèrent de tout remettre en place. A peine avaient-ils fini, qu'ils entendirent un coup de cloche. Ils regagnèrent précipitamment le salon.

— C'est la cloche de la cour, dit Marguerite. Heureusement la chambre de mon cousin ne donne pas de ce côté.

— J'aime autant qu'il ne me trouve pas ici, dit le docteur, quoique je me promette désormais du plaisir à l'observer ; mais, pour ce soir, je me contenterai, en passant dans la cour, de le saluer. Adieu ; pas un mot, Valentin, pas un mot ! Eth ! partons !

Ils traversèrent rapidement la cour et eurent le temps d'arriver à la grande porte comme on l'ouvrait, car on la fermait la nuit. La Reverdie en déboucha, la mine assez refrognée d'avoir dû attendre, dans l'état d'irritation où il était ; mais il reprit un air dégagé en voyant le docteur.

— Eh bien ! eh bien ! lui dit-il, non content d'aller au bal, vous donnez la collation aux jeunes filles, vous les reconduisez... Pour un docteur, ce n'est pas mal.

— Que voulez-vous ! répondit le docteur en croisant La Reverdie sous la porte : que voulez-vous ! on est amoureux à tout âge ; vous en savez quelque chose, ajouta-t-il, sans savoir lui-même à quel point il touchait juste dans ce moment. Et puis vous nous aviez si bien prêchés aujourd'hui sur les dames ! cela m'a enflammé.

— Et sans doute aussi le beau page ? car vous avez avec vous un beau page, fit La Reverdie en regardant Valentin.

Celui-ci, qui avait déjà passé, se retourna fièrement.

— Un cortége complet, se hâta d'ajouter le docteur ;

Car nous avions même un majordome, l'époux de la belle Marthe, dont vous aviez si bien chanté les louanges, que, malheureusement, du moins malheureusement pour nous, il a abandonné son poste avant la fin et s'en est déjà retourné. Mais il est tard : monsieur de la Reverdie, j'ai bien l'honneur...

Et lui faisant, comme il venait de le dire, l'un de ses plus beaux saluts, le docteur reprit avec Valentin le chemin du village, où achevaient de s'éteindre les dernières lumières et les derniers bruits.

VIII

Un homme cependant, et des plus rangés, veillait encore : c'était le syndic. On ne s'en fût pas douté, à voir sa maison se détachant à peine de l'ombre, et dans un tel silence, qu'elle semblait dormir elle-même. La cour, la grange, l'écurie, tout dormait en effet, tout, excepté le maître, qui, après le départ de Fabrice, s'était encore senti moins d'humeur qu'auparavant à gagner son lit. La conduite de son fils Rodolphe était le secret tourment de son orgueil paternel, comme le Pré aux Noisettes celui de son ambition de propriétaire. L'irritation que le propriétaire éprouvait en ce moment n'avait pas calmé celle du père; elles s'excitaient l'une l'autre à se décharger en commun sur le fils, et celui-ci risquait fort de payer pour les deux.

Déjà résolu à l'attendre pour voir quand et comment il rentrerait, il l'était maintenant à le recevoir de la belle façon; mais on eût dit que le fils le pressentait, car il n'arrivait guère. Afin de ne pas le mettre sur ses gardes, le père éteignit la lampe et fit ainsi dans la maison une obscurité complète, moins noire toutefois que ses pensées.

Comme il y était plongé, il crut entendre un bruit de pas dans la cour de derrière, où l'on arrivait par le jardin

et les prés. Il s'y glissa dans l'ombre par un passage intérieur que le fils devait prendre pour monter à sa chambre, située au-dessus. Ne l'ayant pas rencontré et n'entendant plus rien, il entr'ouvrit la porte qui donnait sur cette cour, sorte d'enclos irrégulier bordé de hangars et d'un petit bâtiment attenant à la maison, dans lequel se trouvaient le pressoir, la cave et un grenier. Tout y était désert et silencieux.

Il poussa jusqu'au jardin. De là il vit, mais déjà dans les prés et disparaissant bientôt sous les arbres, deux hommes portant quelque chose sur une civière; il crut reconnaître la forme d'un petit tonneau, qui apparemment n'était pas vide, puisqu'il avait fallu s'y mettre à deux. Il allait crier : Au voleur! mais une réflexion le retint, réflexion terrible pour un père : Si Rodolphe était l'un des porteurs, et qu'en donnant l'alarme il le fît reconnaître!... Il rentra donc, ralluma la lampe, et alla dans la cave. Un petit tonneau qu'il y avait laissé vide n'était plus là; évidemment on venait de le remplir à l'un des grands fûts à l'allemande dont c'est aussi l'usage au pays de Lunay. Il y en a qui peuvent contenir en un seul vase dix et même vingt mille bouteilles. Ceux du syndic n'atteignaient pas ce chiffre, cependant ils étaient d'assez belle taille pour que l'absence d'une cinquantaine de bouteilles pût, au mesurage, y passer aisément sur le compte du déchet. Le fils n'avait, sans doute, voulu que continuer secrètement la fête avec quelques bons vivants comme lui, peut-être jouer une farce à son père. Celui-ci le crut ou le voulut croire; mais il n'en secoua pas moins la tête avec colère : « Et encore, se dit-il, un vin sur lequel il sait bien que je perds! » En effet, croyant à la hausse, il avait refusé de le vendre, et l'on était à la baisse. Que cela du moins n'eût pas retenu son fils, il en serrait aussi les dents sous ses lèvres. Il se détermina toujours plus de l'attendre, fût-ce jusqu'au jour.

Sans trop tarder cependant, car il n'était guère qu'une heure du matin, le petit tonneau reprenait le chemin de sa demeure ordinaire; mais, au lieu d'y retourner comme

il en était sorti, c'est-à-dire délicatement porté en litière, c'était tout bonnement à pied cette fois, en roulant sur lui-même, et sous la conduite d'un seul homme pour le guider. Un seul lui suffisait, vu la légèreté qu'il avait acquise dans l'intervalle. Ainsi, du moins, en jugèrent ceux qui la lui avaient donnée, d'abord en y travaillant dès cette nuit, puis en mettant à part et à l'abri le reste de son contenu pour d'autres libations mystérieuses; mais afin qu'on ne s'aperçût de rien, le petit tonneau revenait à la maison en compagnie, hélas! du fils de la maison même.

Le second porteur, qui n'était autre que le mari de Perrette ou le citoyen Prenleloup, les avait un moment convoyés tous les deux; mais, les voyant marcher l'un devant l'autre d'un bon pas et de bonne amitié, il jugea inutile d'être de ce nouveau voyage : à vrai dire, il le préférait, le syndic, s'il s'éveillait, étant pour lui le syndic, et non un père. Il regagna donc la porte d'une espèce de masure aux murs rapiécés, accroupie derrière le village. C'était là qu'il demeurait et que le tonneau, comme un petit brick de contrebande, venait de déposer sa cargaison, non pour la première fois peut-être.

Le jeune capitaine au long cours le ramenait gaiement par les bords de la route directe, afin d'amortir le roulis de sa coque vide sur le flot plus uni de la rive des prés. Confiant dans les étoiles qui seules le voyaient, il n'avait besoin, pour diriger son frêle bâtiment et le maintenir en course, que de le pousser tantôt de la main, tantôt du pied même, afin de ne pas se courber et de marcher plus à l'aise; mais, soit par l'effet de ce changement d'attitude, soit par l'effet du grand air agissant sur les nombreuses rasades de la soirée, il lui sembla que les étoiles se mettaient à danser sur sa tête, et que son compagnon de route avait envie de les imiter. Un coup de pied encore plus impérieux n'eut pas le résultat qu'il en attendait; le petit tonneau offensé prit décidément le large et, comme un jeune poulain qui vient de sentir le fouet, exécuta dans les champs les ruades les plus capricieuses. Son maître

se précipita après lui ; mais ce ne fut pas non plus sans détours qu'il parvint à le rattraper. Aussi ne manqua-t-il pas de le châtier de plus belle ; là-dessus, le rétif de reprendre la fuite, et, toujours poursuivi, toujours s'échappant, de courir loin du port de nouvelles bordées. — Diantre de tonneau! s'écriait le fils du syndic, qui, avec des goûts à lui, se sentait néanmoins de ceux de son père; diantre de tonneau! nous ne pouvons pas le perdre pourtant! Enfin, profitant d'un fossé au bas d'une pente, il le retint non-seulement sous son pied, mais sous ses deux jambes, et l'enfourcha du coup pour être plus sûr de lui. — Sorcier de tonneau! à présent marcheras-tu! s'écriait-il en se balançant et piquant des deux sa monture. Celle-ci ne fit d'autre mouvement que de tourner sur elle-même et de se débarrasser de son cavalier; mais s'y cramponnant du fond du fossé et l'étreignant de ses deux bras : — Diable de tonneau! répétait ce dernier; et sans le lâcher il s'endormit.

A cette heure et dans cette position, on l'eût pris pour un jeune faune attardé de la suite du vieux Silène. Il en avait même assez la figure, les traits jeunes et beaux, quoique avinés et flétris, le bouquet de barbe au menton, et la tête frisée, mais où quelques boucles manquaient déjà au sommet.

La sarabande qu'ils venaient de danser à eux deux ne les avait pas détournés dans les prés sans force circuits. Ils se trouvaient ainsi assez loin de leur point de départ, non pourtant de l'autre bout du village et d'un vieux chemin escarpé, mais plus court que la grande route. Valentin et le docteur, qui rentraient en ce moment, l'avaient pris. Ayant cru entendre une voix, ils s'arrêtèrent. Quel ne fut pas leur étonnement de voir un homme courir les champs comme un écervelé à cette heure de la nuit! Leur surprise redoubla quand tout d'un coup cet homme leur sembla s'enfoncer dans la terre et disparaître. Ils descendirent, traversèrent la grande route, et firent quelques pas au-dessous. Arrivés près du fossé :

— C'est Rodolphe, dit Valentin.

— Oui, dit le docteur, le fils du syndic. Il est ivre; ramenons-le chez lui.

Ils le secouèrent. Le jeune homme leva la tête, mais les bras toujours enlacés autour d'un objet qu'il semblait cacher comme un trésor sous les pans de son habit.

— Un tonneau! s'écria le docteur : s'il l'a bu à lui tout seul, je ne suis pas étonné du bel état où il s'est mis. Nous n'aurons pas peu de peine à le reconduire.

Rodolphe s'était pourtant levé; mais, toujours à son idée fixe, il ne voulait pas quitter le fossé sans l'objet qui l'y avait amené et s'efforçait en vain de remonter la pente avec lui.

Le docteur et Valentin l'y aidèrent, et alors, moitié veillant, moitié dormant encore, il les suivit machinalement sans rien dire.

Le retour s'accomplit cette fois sans encombre; mais à peine arrivait-on dans la cour de derrière que le syndic, armé d'un bâton, y parut. Alors le docteur s'avançant :

— Voilà, dit-il, votre fils que nous avons rencontré en chemin, et que nous avons aidé... à vous ramener ceci; et il touchait du bout de sa canne leur petit compagnon bossu et joufflu, qui, ainsi interpellé, crut devoir répondre par une sorte de murmure et de ricanement sourd.

— Oui, je sais! fit lentement le père : je le lui avais donné pour se régaler avec ses amis.

En dire et en entendre davantage, le docteur ne s'en souciait pas plus que le syndic. Saluant donc d'un signe de tête, il partit avec Valentin; mais sa courte intervention n'avait pas été inutile : elle avait suffi à Rodolphe pour qu'il fût déjà dans son lit, où, se rendormant aussitôt, il crut encore cabrioler par les champs pendant son sommeil.

— Il n'a pas seulement remis le tonneau à sa place! fit le père demeuré seul. Lui-même alors l'y redescendit. Puis il alla se coucher, toujours ruminant et remâchant sa colère, s'aigrissant contre Fabrice à proportion de ce qu'il s'aigrissait contre son fils; se disant de l'un : — Nous

verrons qui sera le maître ! et ajoutant sur le premier : — Il veut un procès : eh bien, il l'aura ! Tant pis pour lui !

IX

Dès le lendemain, en effet, mais à la reposée de midi, le syndic alla voir M. de la Reverdie. S'il avait choisi cette heure de la journée, ce n'était pas seulement pour être plus sûr de le trouver, mais aussi pour ne rien distraire du temps affecté au travail, car plus il craignait que le fruit qu'il en ambitionnait ne lui échappât, plus il s'y acharnait. Quant à son fils, il comptait bien toujours lui dire un holà ! très-net, et lui signifier qu'il eût à changer de conduite; mais Rodolphe s'était levé pour se rendre aux champs de meilleure heure que de coutume, et ayant fait en sorte de ne pas se trouver seul avec son père, celui-ci renvoya à une autre occasion d'agir comme tel, et se contenta pour l'instant d'agir comme syndic.

Le voyant arriver inopinément, La Reverdie se douta bien du but de sa visite, mais il ne lui en dit rien. Il le fit asseoir, se balança sur sa chaise, au rebours de son visiteur, qui, peu habitué aux siéges dans le jour, se tenait très-roide et très-gauche sur le sien. Il lui offrit des cigares, quoiqu'il sût que le syndic, ne fumant pas, appelait le tabac une peste ; bref il le promena sur toutes sortes de sujets; mais il n'en fut pas moins vaincu le premier en fait de patience syndicale et diplomatique : on y est très-fort au pays de Lunay. A la fin donc, ce fut lui qui se mit à dire négligemment :

— A propos, et le pré, l'avons-nous ?

— *Nous*, peut-être, répondit le syndic en appuyant sur ce *nous;* car il pourrait bien revenir à la commune, suivant le sort et les frais du procès.

— Le Fabrice ne veut donc pas le vendre ? Vous le lui auriez pourtant bien payé ?

— Hauh ! j'ai réfléchi. Ce droit de passage.... J'aime mieux voir auparavant tirer cette affaire au clair.

— Alors vous êtes décidé à porter l'affaire en justice?

— Non, en municipalité seulement. C'est mon devoir de lui en parler, ne le pensez-vous pas?

— Sans doute.

— Mais il me faudrait les pièces.

— Les voici, dit La Reverdie, qui tira du bahut les parchemins et les registres.

— A quoi bon tout ce grimoire? fit le syndic. Aucun de nous n'en saurait déchiffrer une lettre. Seulement ce que vous m'en avez cité de mémoire.

La Reverdie lui lut les deux passages, même en latin, avant de les traduire.

Ne pourrais-je pas en avoir copie? demanda le syndic.

— Tout de suite, si vous voulez.

La Reverdie, prenant une feuille de papier, la plia par le milieu, y copia d'un côté les deux passages, de l'autre mit la traduction en regard, et ajouta au bas ceux d'un registre français plus moderne qui pouvaient paraître y faire allusion.

— Voilà ! dit-il au syndic.

— Je vous remercie, répondit ce dernier en se levant. Je les ferai voir à la municipalité : elle avisera.

Le syndic parti, La Reverdie se frotta les mains en silence, mais d'un air riant, doublement satisfait d'avoir livré une partie de la vérité et de s'être réservé l'autre à lui-même comme un « en cas, » sans se douter de ce que cet « en cas » était devenu. Il se croyait si sûr et s'applaudissait si bien d'avoir pensé à le mettre à part d'avance, qu'il ne songea pas même à regarder si la feuille réservée était toujours à sa place et se contenta de jeter vers ce coin de sa bibliothèque un petit coup d'œil d'intelligence. — Ils n'y verront goutte, se disait-il, ils n'ont pas même de catalogue de leurs titres. Ils appellent cela leurs archives! De belles archives vraiment! Sans moi, elles seraient encore dans un bel état! Je leur rends service, après tout. Si, par hasard, on s'apercevait de la

lacune... Mais bah! personne ne s'en apercevra... Comment prouver, sans un catalogue raisonné, qu'elle n'existait pas de tout temps? Et puis la pièce ne peut-elle pas s'être égarée dans leurs archives comme elle s'est égarée dans ma chambre, je suppose? et alors je la retrouve et la produis juste à point. Nous verrons en attendant si la belle Pénélope!...

Mais sur cette réflexion, qui lui remit soudain et désagréablement son aventure en mémoire, il pensa qu'il ferait bien de descendre au village, ne fût-ce que pour se montrer et, en ce qui le regardait, n'avoir l'air de rien.

En chemin, il rencontra Jacques. Au lieu de passer outre, comme d'habitude, La Reverdie ne dédaigna pas de le faire parler.

— Eh bien! lui dit-il, et la cloche?

Jacques, riant et fermant les yeux, ne répondit que par un balancement de tête imitant celui d'une cloche en branle.

— Oui, je crois bien que la tête te sonne, fit La Reverdie à part lui; mais pourquoi, reprit-il, au lieu de la tête, ne sonnes-tu plus la cloche, à présent?

— « Ce n'est pas tous les jours fête, » dit enfin Jacques, pour qui les proverbes étaient aussi une manière de chansons.

— Tu ne l'oublierais pas comme le régent, poursuivit La Reverdie; on devrait te nommer sonneur à sa place; il ne sait pas sonner, le régent.

— « Qui n'entend qu'une cloche n'entend qu'un son, » riposta Jacques au moyen d'un nouveau proverbe.

— Tu l'aimes donc bien?

— Il veut me prendre dans son pré pour me donner des leçons!

— A toi, des leçons?

— Oui! pour m'apprendre à pêcher, fit gravement Jacques.

La Reverdie haussa les épaules. Et pourtant ce nouveau genre d'instruction que, sous la haute main de Fabrice, Jacques le buissonnier se promettait de joindre à ses au-

tres connaissances, n'était pas une circonstance indifférente à noter, comme La Reverdie s'en aperçut plus tard.

— Et de sa femme, poursuivit-il, qu'en dis-tu?

— Ah! une belle femme! dit Jacques en se rengorgeant.

— Tu trouves? fit son interlocuteur avec curiosité.

— Ah! oui, toute belle blanche.

— Diantre! pensa La Reverdie, voilà un idiot qui a d'aussi bons yeux que moi. Tu dis, reprit-il : toute belle blanche?

— Oh! oui, tout en blanc! répéta Jacques, comme le soir de son aventure il l'avait soutenu aux commères ébouriffées. Oui, « Belle rose, »

Belle rose et rosier blanc!

— Mais, si elle est belle, elle n'est pas bonne, interrompit La Reverdie : elle te gronde, elle est méchante...

— Non, non! bonne, bonne! s'écria Jacques, reprenant bravement la prose sur cette question. Bonne! et les mains douces, allez! douces, douces! Tante Marthon méchante! Pas de ça, minette! oh non!

Et il commençait à regarder de travers celui qui l'interrogeait.

— Alors tu es son favori? reprit ce dernier.

— Oui, répondit Jacques d'un air important; oui, elle m'a embrassé!

— Toi, elle t'a embrassé!...

— Là, fit-il en mettant son doigt sur son front.

— Je croyais qu'elle n'embrassait que son mari.

— Oh! lui aussi, allez! et lui, il est toujours après ses mains, allez! C'est vrai qu'elle les a bien douces.

Il saisit son bras dans l'ombre,
Et lui compta dans la main
De baisers un si grand nombre
Que le creux en était plein.

— Comment dis-tu? je ne connais pas cette chanson. Répète un peu, je veux l'apprendre.

Mais, en grand artiste, Jacques ne se répétait jamais. Sa mémoire, d'ailleurs, comme il arrive à la plupart des chanteurs rustiques, ne lui fournissait exactement les paroles qu'à la condition de ne pas se reprendre. Il n'en avait non plus que le sens vague et non pas textuel; pourvu que le sens y fût, peu lui importaient les détails; s'il reprit donc, comme on le lui demandait, ce fut par cette variante :

Un baiser sur sa main blanche,
Tout ainsi qu'il faut;
Et je crois bien sous la manche,
Même un peu plus haut.

— Allons, cela va bien! elle vous embrasse, toi et son mari. Et point d'autres? ajouta effrontément La Reverdie.

Jacques le regarda cette fois d'un œil décidément courroucé. Eut-il, dans l'obscurité de son être, un de ces éclairs de divination sourde et inconsciente dont nous avons déjà vu chez lui des exemples? Ce qui est sûr, c'est qu'il avait tout à fait repris son air narquois lorsqu'il s'en alla sans répondre, mais en chantant à tue-tête :

La prit par la taille,
Voulut l'embrasser,
Voulut l'embrasser...

Contre la muraille
Il s'est vu lancer,
Il s'est vu lancer...

En a ri la belle :
« — Il voulait danser,
« Il voulait danser...

« Eh bien, se dit-elle,
« Je l'ai fait valser,
« Je l'ai fait valser. »

La Reverdie aussi s'en alla de son côté, sans donner grande attention à ce que pouvait chanter un pauvre idiot dont la tête, pensait-il, lui chantait déjà bien assez toute seule. En revanche, ce qu'il avait pu tirer de Balarme en vile prose ne laissait pas de lui trotter désagréablement dans l'imagination, et il enrageait à l'idée que Marthe pût aimer encore son mari. Aussi résolut-il d'aller la braver jusque sous sa fenêtre, en ayant l'air de faire une visite à l'école, dont il était un des inspecteurs; mais, arrivé devant la ruelle, l'audace lui faillit; il resta un moment là, comme planté dans le sol. Enfin, honteux de ce qu'il appelait sa faiblesse, et craignant d'être remarqué, il s'avança, les pieds lui pesant toujours; mais, au bout de la ruelle, porte et fenêtres closes; l'école même était fermée. Il avait oublié que, pour les enfants, la fête se prolongeait encore d'un jour de congé. Comme il revenait la tête assez basse : — Il n'y a personne, dit une voix.

Il leva les yeux et vit la Sabine, qui le salua de sa galerie haute.

— Il n'y a personne, répéta-t-elle.

— C'est ce que je vois, fit La Reverdie. J'avais quelque chose à dire à M. le régent...

— Il n'y est pas, ni sa femme, paraphrasa la Sabine en plongeant toujours sur lui son regard. Ils sont sans doute à leur pré, ajouta-t-elle.

— Merci, j'y vais, répondit La Reverdie pour se tirer d'embarras.

Et la saluant, il revint machinalement sur ses pas; mais il lui semblait avoir toujours derrière lui, et sur lui, comme s'il le sentait dans le dos, le regard fixe et froid de la Sabine, dont les yeux ronds et sans cils le suivaient en effet avec la fixité de ceux d'un oiseau de proie.

—Bah! pensa-t-il, toutes les vieilles filles sont jalouses, particulièrement les laides.

A peine La Reverdie avait-il disparu à l'angle de la place, que Perrette sortait de la maison du syndic, où celui-ci, presque certain d'avoir deviné le complice et le conseiller de son fils, l'avait reçue encore plus froidement

que d'habitude. La maîtresse du logis ne fit non plus qu'un semblant de pas vers la porte avec elle.

— Je ne sais ce qu'il a, Pierre-Abram ! dit Perrette, il n'est pas de belle. Les maris sont bien tous les mêmes, n'est-ce pas, ma pauvre Judith ?

Un peu soulagée par cette réflexion, elle méditait d'entrer chez la Sabine pour achever de se remettre. « Mais si elle est dans ses jours noirs, autant vaudrait tomber d'un four dans un puits, » se disait Perrette, lorsqu'elle fut agréablement surprise de s'entendre appeler de la galerie. Elle y monta lestement.

— Qui croyez-vous, fit bientôt la Sabine, que je viens de voir courir après nos charmants voisins ?

Et, tout en tricotant, elle désigna de l'œil la maison d'école.

— Le docteur ? dit Perrette.

— M. de La Reverdie ! Il paraît qu'il est devenu l'ami du régent.

— Lui ! l'ami de Fabrice !

— Voulez-vous donc que ce soit de la femme, si ce n'est pas du mari ? fit la Sabine en laissant tomber un instant ses aiguilles.

— Je ne dis pas ; mais c'est drôle tout de même.

— Je ne sais si c'est drôle, je n'entends rien à leurs drôleries ; mais je sais bien qui j'ai vu sortir de chez eux hier au soir pendant que le maître d'école veillait chez le syndic au lieu de veiller chez lui..., qui, tout à l'heure, revenait déjà leur faire visite et, s'étant cassé le nez à leur porte, s'en va de ce pas à leur pré...

— Monsieur de la Reverdie au Pré aux Noisettes !

— Ça ne craint rien, ça court partout, ces vieux chasseurs à barbe grise.

— Oh bien ! dit Perrette, qui se souvenait de sa propre leçon, il sera mal reçu.

— De tous les deux ? fit la Sabine, cette fois sans quitter de l'œil ses aiguilles.

La malignité de Perrette n'allait pas jusque-là, rendons-lui cette justice. De plus, ayant eu affaire, elle, au

mari, elle se crut intéressée, pour son propre compte, à ne pas laisser s'établir ce genre de suppositions.

— Marthe a toujours été sage, répondit-elle, et je ne pense pas...

— Moi non plus! interrompit froidement la Sabine. Seulement il semble que d'être toujours seuls, à la fin, les ennuie. C'est une terrible chose que l'ennui! vous ne savez pas cela, Perrette?

— Des ennuis! fit cette dernière d'un faux air dolent : comme si je n'en avais pas aussi, des ennuis!

— Mais non pas de l'ennui, répéta la vieille fille. C'est bien différent. Les ennuis, tout le monde en a, mais ils passent, au lieu que l'ennui... est toujours là. Si l'on sort, il vous accompagne, et on est sûr de le retrouver à la porte en rentrant chez soi. Les ennuis, ce sont les nuages, les coups de vent, les averses, la grêle, si vous voulez...

— Ah! oui, la grêle, murmura Perrette en pensant à son mari.

— Mais l'ennui, c'est la pluie, la pluie sans fin et sans cesse... quand ce n'est pas la glace, ajouta glacialement la Sabine. Enfin, reprit-elle après ce moment de sourde expansion plus encore avec elle-même qu'avec son interlocutrice, je disais donc qu'ils paraissent en avoir assez de leur vie d'ermites. Leur célèbre cabane avec sa serrure à secret commence à s'ouvrir. Ils vont toujours s'y enfermer, mais ils sont bien aises qu'on y vienne. Ils sont là comme deux images, le saint et la sainte, dans une église catholique. Tout le village y passera. Il n'y a plus que moi qui tienne, et qui tiendrai bon, j'espère. Vous-même, vous y êtes allée, vous ne pouvez vous en dédire; et qui sait si l'oubli de la planche n'était pas un prêté-rendu pour celui de l'échelle? Oui, qui sait si vous n'avez pas payé pour d'autres, ma pauvre Perrette? Et ce Balalarme, s'est-il assez moqué de nous? Il y est maintenant tous les jours. Puis ç'a été M. Valentin et mademoiselle Marguerite, rien que cela, peste! Puis, bientôt le docteur sans doute. Maintenant, c'est le tour de M. de la Reverdie : et le voilà aussi au nombre des élus.

— Bon ! vous voulez rire ; car, enfin, pourquoi aller imaginer...

— Je n'imagine rien : lui-même me l'a dit.

— C'est égal, objecta encore Perrette, devenue incrédule à son corps défendant ; c'est égal : pour moi, je ne le croirai que quand je l'aurai vu.

— S'il ne s'agit que de voir..., dit la Sabine.

— Et le souper de mon mari !

— Ah ! c'est vrai ! quand on a un mari, on n'est plus libre... comme moi, pensa la vieille fille reprise de sa froide ironie.

X

Le souper du citoyen Prenleloup n'empêcha point sa femme d'aller peu après faire un tour du côté de la rivière ; non qu'elle ne se sentît une sainte horreur pour le Pré aux Noisettes, mais le respect qu'il lui inspirait maintenant, et qui s'étendait en partie sur le propriétaire, n'avait porté nulle atteinte à sa curiosité : si elle ne se sentait plus autant le droit de tout dire, celui de tout voir, en revanche, ne lui paraissait que plus légitime. Elle se hâta donc de rentrer chez elle et de gagner par le plus court le bord de la rivière ; mais, au lieu de La Reverdie, elle y aperçut de loin le docteur et Marguerite descendant le long des taillis la pente des prés, et arrivant ainsi directement du château, à ce qu'il paraissait.

Le docteur y était en effet monté dans l'après-midi. La visite du syndic ne présageant rien de bon, il venait en parler à Fabrice, et Marguerite devait lui servir à pénétrer dans la forteresse, dont elle avait le mot de passe, prétendait-il.

— Bon, se dit Perrette en les voyant, courent-ils aussi après lui ? Mais pas plus de La Reverdie que sur ma main.

Cependant, pour continuer d'observer à tout hasard,

elle s'enfonça sous les taillis, en s'y approchant de la cabane le plus possible. Elle n'eût pas été fâchée d'écouter au passage la conversation du docteur et de Marguerite; mais on ne peut tout faire à la fois et, malgré ses doutes, elle avait surtout à cœur de pouvoir dire à la Sabine en pleine conscience : « Vous voyez bien, il n'y était pas. »

Et pourtant il y était. Il lui apparaissait à travers les branches. La voûte feuillée qui la couvrait de son ombre semblait avoir ménagé tout exprès ses sinueux et mobiles arceaux pour que, sans être vue, elle pût le voir. M. de la Reverdie n'avait pas voulu en avoir le démenti; il était là, debout, sur le bord de la rivière, en face de la cabane...; mais point de planche. — « Qu'est-ce que je disais! fit Perrette en elle-même pour se consoler de s'être à demi trompée; il a bien pu venir jusqu'ici; mais plus loin, je t'en moque! qu'est-ce que je disais! ».

Cependant La Reverdie appelait : — « Monsieur le régent! monsieur le régent! j'ai à vous parler. » Point de réponse. Perrette, toujours sous le feuillage, se glissa plus près de la rivière. Autre surprise. Sous l'auvent même de la cabane, Balalarme qui venait de prendre sa leçon de pêche et mettait à la répéter la plus insigne maladresse en même temps que l'attention la plus grave. A droite, Fabrice, le menton dans les roseaux, et à chaque nouvel appel allant jeter sa ligne un peu plus bas dans le courant de la rivière. La situation de La Reverdie commençait à devenir ridicule. Si le docteur l'avait su!

En ce moment, c'est pourtant à lui que le docteur pensait, mais non pas à en rire : il avait ses raisons pour lui en vouloir mieux. Il est à croire, néanmoins, qu'il se fût un peu plus dépêché, s'il se fût douté de l'impasse où La Reverdie se trouvait.

Mais tout occupé de ce qui occupait aussi Marguerite, et peut-être n'était-ce pas uniquement de Fabrice qu'ils l'étaient tous les deux : — Savez-vous, lui disait-il en cheminant, que votre idée n'était pas si mauvaise?

— Quelle idée?

— Celle de brûler toutes ces vieilles paperasses.

— Comment! ne m'avez-vous pas presque grondée, seulement de l'avoir eue?

— Oui, mais j'ai réfléchi.

— D'ailleurs, ajouta Marguerite, Fabrice m'en aurait grondée encore plus.

— Vous croyez? fit le docteur.

— Certainement : demandez à Valentin.

— Oh! je ne doute pas que Valentin ne soit toujours de votre avis! Mais c'est égal, je regrette que cette idée n'ait fait que vous traverser l'esprit : quand on a ainsi de ces idées, il n'en faut pas parler, ou les mettre à exécution tout de suite. Simuler un commencement d'incendie et ne l'éteindre qu'à point, dans ce vieux bahut, c'était facile.

— Vous craignez donc quelque chose?

— Un procès est toujours un procès.

— Mais notre découverte, ou plutôt la mienne, dont vous ne me dites toujours rien?

— Un dépôt est comme un secret.

— Oh! puisque vous vous défiez de moi... je demanderai à Valentin.

— Il ne sait rien; pas plus ce secret-là que tout autre.

— Quel autre?

— Demandez à Valentin.

Marguerite allait détourner la conversation, mais un bruit de voix lui en ôta la peine. Ils se dirigèrent du côté où ils l'entendaient.

Sans se douter qu'il y eût là un témoin de sa déconfiture, et qu'il pouvait même arriver qu'il y en eût trois, La Reverdie se trouvait dans cette position, déjà peu agréable en soi, de ne savoir comment avancer et de ne vouloir pas cependant reculer; il n'avait cru faire qu'une bravade, et c'était maintenant lui qu'on bravait. Aussi demeurait-il sur la rive, le regard tendu vers l'autre bord, comme s'il ne pouvait croire encore qu'il dût y renoncer; mais il avait beau héler le passeur, le passeur disparaissait toujours davantage dans les roseaux. Enfin, à un dernier appel plus impérieux, celui-ci revint sur ses pas, mais ce fut pour entrer dans la hutte et en refermer la

porte aux yeux de son visiteur, comme s'il la lui fermait au nez.

La Reverdie resta ainsi face à face avec Balalarme, toujours pêchant sur le seuil. Espérant avoir mieux raison de l'idiot, il l'appela, lui fit des signes, lui montra de l'argent, puis sa canne, et enfin crut avoir trouvé le vrai moyen de le séduire : il lui demanda une chanson et essaya même d'en fredonner une pour le décider. Rien. Jacques ne broncha pas. Il continuait de ramener inutilement sa ligne et de la rejeter avec un grand mouvement de bras. « Attends! pensa La Reverdie, je saurai bien te faire parler! » Et du bout de sa canne plongé dans l'eau il tâcha de lui en lancer quelques gouttes à la figure; mais ce n'était là qu'une pluie menue dont, supposé qu'elle atteignît l'autre bord, l'obstiné pêcheur ne s'apercevait pas même. Avec la main, au contraire, il y avait chance de lui en administrer une ondée. Déposant donc sa canne et son chapeau, et s'agenouillant sur le bloc, La Reverdie réussit effectivement à lui envoyer une assez belle douche en plein visage ou il ne s'en manquait pas de beaucoup. Les lèvres de Jacques grimacèrent bien un peu; mais comme il s'était gardé de les ouvrir pendant la douche, il ne les ouvrit pas davantage après. Sauf, du reste, un petit sursaut comme celui d'un chat qu'on mouille et qui se secoue les oreilles, il ne branla pas et se contenta de retirer sa ligne à lui avec le même insuccès qu'auparavant.

Toujours agenouillé et la tête penchée sur l'eau, La Reverdie se mettait en devoir de recommencer, lorsqu'il sentit comme un insecte, une araignée ou une chenille, tombée sans doute du feuillage, lui passer sur le cou; il y porta vivement la main; l'insecte s'envola; mais, ô surprise! la perruque de La Reverdie s'envolait aussi avec lui. Il fallait que ce fût au moins un escarbot ou un cerf-volant de la plus grande taille et d'une force peu commune pour accomplir un tel prodige. Le prodige n'était pourtant que trop réel. L'insecte aux cornes dentelées portait, du reste, très-légèrement sa proie et se dirigeait vers

son maître Balalarme, qui le rappelait à lui après l'avoir envoyé. A voir comment celui-ci lui imprimait à distance sa volonté par de simples secousses de sa canne à pêche, on eût dit un sorcier, sa baguette à la main, donnant des ordres à son lutin familier.

Le petit serviteur invisible (car, pour invisible, en ce moment il l'était) avait-il agi de son chef ou sur quelque instruction positive du maître? On ne l'a jamais su, ni on ne le saura jamais. Tout ce qu'on peut remarquer, c'est que Jacques était encore et demeura toujours plus ou moins novice dans l'art de ramener sa ligne autrement qu'avec des broussailles ou de vieilles carcasses pendant au bout. En revanche, il était devenu presque aussitôt de première force à la lancer le plus loin possible et dans toutes les directions; c'était même, à vrai dire, ce qui l'amusait le plus. Il n'en fut pas moins enchanté de sa capture, involontaire ou non. La Reverdie eut beau s'écrier : « Hé! animal! veux-tu bien!... » puis porter vivement ses mains, l'une à son front nu, l'autre en l'air, Jacques, donnant du coude un coup sec, amenait sa capture. Il semblait l'avoir enlevée du regard et, les prunelles de plus en plus dilatées, la forcer par la même puissance magnétique à effectuer le voyage. Tant qu'elle ne l'eut pas terminé, il conserva, d'ailleurs, son maintien grave et fixe; mais lorsqu'elle eut achevé de planer en tournoyant dans l'espace et d'y décrire un demi-cercle majestueux, ses yeux et toute sa figure s'écarquillèrent d'admiration, et il la reçut dans ses bras avec des trépignements de joie. N'ayant jamais rien vu, rien soupçonné même de pareil, il la toucha, la palpa, la flaira, la considéra d'en haut, la contempla d'en bas, la fit danser et brandiller au-dessus de sa tête comme un pantin, puis l'y laissa peu à peu descendre et s'y ajuster sur l'oreille, en sorte qu'il semblait avoir une chevelure mi-partie la plus drôle du monde, toute crêpue et du plus beau roux, d'un côté, de l'autre légèrement bouclée et d'un noir sur lequel le temps ne pouvait rien :

— « Veux-tu donc, veux-tu!... » répétait La Reverdie,

pendant que cela se passait, et le tout s'était succédé comme un éclair : « Veux-tu vite!... » Mais, sans le lui dire ni peut-être se le dire à lui-même, Jacques ne voulait pas. Il ne songeait qu'à jouir de son bien. A la fin, pourtant, d'un brusque mouvement de tête, il rejeta cette seconde toison qui, toujours appendue à son fil, reprit alors le chemin de la rivière. « Allons! dépêche! » cria La Reverdie; mais, au lieu de la pousser jusqu'à l'autre bord, Jacques, ressaisi de son instinct de chat jouant avec la souris et voulant voir apparemment si cette espèce-là savait nager, se mit à la promener à la surface de l'eau, la lui faisant raser peu à peu, et enfin il l'y posa; alors, voyant qu'elle flottait bien, il la laissa dériver en aval comme un liége, puis la ramena en amont le flanc couché sur la vague ridée, puis la laissa surnager de nouveau. « L'imbécile! murmurait La Reverdie consterné; l'imbécile d'idiot! Heureusement au moins que Pénélope n'est pas là! » Mais, à défaut de celle-ci, le docteur et Marguerite débouchaient en ce moment par le sentier.

— Oh! oh! fit le docteur, qu'est-ce que cela?

— Oh! oh! fit de même Marguerite, qu'est-ce que je vois?

— Un tour de maître Jacques, dit le docteur.

— Il croit encore sonner la cloche, dit Marguerite.

Et tous deux partirent d'un duo d'éclats de rire, dont Perrette, n'en pouvant plus, profita pour s'y joindre en trio dans le taillis.

La Reverdie, furieux et décontenancé quand il s'était cru seul, sentit bien que, devant le docteur et Marguerite, il n'avait plus d'autre moyen de s'en tirer que de rire aussi.

— Hélas! oui, dit-il, j'ai eu le tort d'aller en guerre contre les sauvages; ils m'ont scalpé sans miséricorde; c'est cet Indien-là qui a fait le coup, ajouta-t-il en montrant Jacques.

— Oh! cela repoussera! interrompit le docteur.

— Et dire, poursuivit La Reverdie en reprenant son ton badin, que la belle squaw du wigwam va peut-être

l'embrasser encore pour ce nouvel exploit! C'est ce qui me fâche. Ah! mais voilà son vieux sachem!

Attiré par le bruit, Fabrice venait en effet de reparaître sur le seuil.

— Illustre chef! s'écria aussitôt La Reverdie pour se maintenir au diapason, prudent sachem, célèbre par son silence et justement surnommé pour cela « le Grand Poisson, » je me flatte que nous allons fumer le calumet de paix : en conséquence, veuillez dire à celui de vos guerriers qui s'est emparé indûment de ma chevelure...

Sans lui répondre ni avoir plus l'air de l'entendre qu'auparavant, Fabrice, ayant vu de quoi il s'agissait, avait pris la ligne de Jacques, l'avait tenue un moment immobile au-dessus de l'eau pour la laisser s'égoutter avec tout ce qu'elle portait, puis, la balançant à son tour, il lui imprima soudain un élan si juste, que le fil et sa charge vinrent se loger sur la tête de La Reverdie, qui n'avait pas même songé à en couvrir la nudité avec son chapeau.

Marguerite l'aida, non sans rire de plus belle, à décrocher l'hameçon, et celui-ci regagna l'autre bord, où, au grand déplaisir de Jacques, il arriva, cette fois, privé de son lest.

— Vous voilà coiffé? dit seulement Fabrice en rentrant dans sa hutte.

— Coiffé! répéta le docteur à l'oreille de La Reverdie : il a dit « coiffé! » Le seriez-vous à votre tour et de sa façon?

— Ces maris ont toujours la puce à l'oreille, répondit La Reverdie sans se déferrer. Il n'aura pu encore digérer mon toast. Rendez, après cela, hommage à la beauté!

Cependant Perrette, n'y tenant plus, faisait aussi son entrée.

— A ce que je vois, dit-elle en désignant La Reverdie, monsieur vient de prendre un bain; ses cheveux sont encore mouillés.

— Un bain? interrompit le docteur : dites plutôt un plongeon! Il avait déjà le sommet de la tête dans la rivière quand Fabrice l'en a retiré.

— Qu'est-ce que je vous disais! s'écria Perrette : cet endroit est ensorcelé.

Ce ne lui était pas un mince plaisir qu'il l'eût été en effet pour un autre que pour elle ; mais ne voulant pas avoir l'air d'en savoir davantage, elle s'en alla comme si elle ne faisait que passer.

Sa présence n'était pas de nature à aider La Reverdie à se maintenir en apparence de belle humeur. Seulement il eut soin de dire tout haut, comme elle partait :

— Ce benêt de Fabrice a déjà disparu. Je voulais lui donner un dernier avertissement ; mais puisqu'il ne s'en soucie pas, je ne m'en soucie pas non plus. Venez-vous? demanda-t-il au docteur.

— Non, nous continuons notre promenade.

— Moi, j'en ai assez... assez comme cela, fit-il en recommençant à prendre un air gai.

Et il s'éloigna en fredonnant.

— Il enrage, dit le docteur à Marguerite, quoiqu'il n'en laisse rien voir, et que ce soit son fort, il faut le reconnaître, de ne jamais perdre contenance et de faire bonne mine à mauvais jeu. Il n'est pas méchant au fond, il n'est que vaniteux, toujours pivotant et pirouettant sur lui-même et toujours miroitant. Enfin, il est pris à son piége, et je le vois déjà, dans sa bibliothèque, la remuer inutilement de fond en comble. Qui sait? au lieu d'une partie, peut-être ainsi en gagnerons-nous deux?

— Quelle autre? demanda Marguerite.

— Mais cependant, continua le docteur sans répondre à cette question, le Pré aux Noisettes me semble encore bien aventuré, et Fabrice n'est pas hors d'affaire avec La Reverdie, le syndic, la moitié des hommes et les trois quarts des femmes du village contre lui. Appelez-le, maintenant que nous sommes seuls.

A la voix de Marguerite, Fabrice vint, en effet, les rejoindre.

— Il est parti furieux, répéta le docteur.

— Eh! qu'il le soit tant qu'il voudra! dit Fabrice. Que ne me laisse-t-il tranquille! Jacques a tout fait sans savoir

ce qu'il faisait; mais M. de la Reverdie n'avait qu'à ne pas venir chez moi comme je ne vais pas chez lui.

— Il est certain, fit le docteur, que vous avez bien quelque raison d'être irrité contre lui.

— Plus à présent, dit Fabrice avec un imperceptible sourire.

— Comment! plus à présent! Et votre procès dont il a fourni les pièces au syndic?

— Cela regarde la justice. Si le droit est contre moi, il faudra bien m'y soumettre.

— Écoutez, reprit le docteur, qui tenait à poursuivre ses expériences sur le cœur humain, il y a un moyen de vous délivrer de ces misérables chicanes, car ce sont de pures chicanes. Mademoiselle Marguerite et moi, nous savons où sont ces titres; nous pouvons les brûler sans qu'on ait à nous accuser d'autre chose que d'imprudence ou de maladresse. Que diriez-vous si c'était fait?

— Rien.

— Rien? répéta le docteur interdit, car il s'attendait à mieux.

— Que pourrais-je dire et faire, sinon de brûler alors moi-même ma cabane, ma haie, de laisser mon pré à qui le voudrait prendre, et de m'en aller du pays?

Le docteur frappa dans la main de Fabrice et commença de trouver que ce serait dommage après tout de le voir mourir. Sans contredit, il ne tenait pas beaucoup de place au soleil, et n'y faisait pas grande ombre ni figure : juste autant qu'un brin d'herbe dans un pré; juste autant de vide, par conséquent. Un pauvre honnête homme de plus ou de moins dans le monde, qu'est-ce que cela? il y en a tant! Et cette humble fonction de pauvre honnête homme ignoré excite une telle concurrence! pour un qui s'en va, mille qui se présentent! Ainsi allait se disant le docteur en train de philosopher.

Malheureusement, il était obligé de philosopher avec lui-même, car Fabrice, impatient de reprendre sa pêche interrompue, les avait quittés, et Marguerite était tout absorbées dan la guerre qu'elle faisait à Valentin, quoi-

qu'il ne fût pas avec eux, et précisément parce qu'il n'y était pas. Qu'il ne pût venir tous les jours au château, à la bonne heure! mais ici, pourquoi ne s'y était-il pas trouvé, par hasard du moins? Ne peut-on pas faire le hasard, quand il ne se fait pas lui-même? Aussi, pour le punir d'avoir ignoré, comme elle, qu'elle descendrait ce jour-là sur les bords de la rivière, Marguerite remonta au château sans passer par le village, ni faire aucune nouvelle tentative, fût-ce la plus détournée, pour savoir les secrets du docteur, même sur Valentin.

QUATRIÈME PARTIE

I

Quelques jours après, Mauverney apprit à Valentin que la municipalité avait décidé d'intenter un procès à Fabrice, aux fins de revendiquer le passage qui avait dû exister sur le Pré aux Noisettes.

— Je ne suis pas pour faire du nouveau avec du vieux, ajouta Mauverney ; je suis, moi, pour le vrai neuf; mais enfin, si ce passage existait autrefois, comme semblent le prouver les actes traduits par M. de la Reverdie, il est certain que la commune est en droit de le vouloir rétablir. J'ai fait néanmoins ce que j'ai pu, non-seulement pour vous et mademoiselle Marguerite, mais pour Céline, qui désapprouve son père et qui le lui a dit, la courageuse fille ! mais elle n'en a obtenu qu'une de ses réponses bourrues. Je n'ai pas mieux réussi. J'ai en vain représenté, ce qui est vrai, le peu d'intérêt de ce prolongement du sentier, car il ne mènerait guère plus loin que le pré des Fabrice, et les dépenses où l'on risquait d'engager la commune. Que voulez-vous ? les hommes sont les hommes, et la municipalité est dévouée au syndic. Je vais donc être chargé d'envoyer du papier timbré au régent. Cela aussi fera un mauvais effet sur

Céline, qui voit très en noir ce procès, pourtant plus qu'il ne mérite. Au reste, s'il est déjà commencé, ou tout comme, puisque le voilà décidé d'office et que nul ne peut l'empêcher maintenant, pas même le syndic, il ne sera peut-être pas fini de sitôt. D'abord, tous les procès sont longs, grâce aux chicanes des avocats, aux lenteurs de la procédure et à la paresse des juges : encore une chose où il faudrait du neuf! remarqua Mauverney en passant. Mais il y a plus, continua-t-il : le pays pourrait bien avoir dans peu sur les bras des affaires plus importantes que celle de Fabrice; la sienne, en ce cas, serait sûre au moins de dormir longtemps. Et, ma foi, je le souhaite, quoique, de vrai, ce ne soit pas avant tout pour votre protégé, fit-il avec un sourire, rare chez lui, mais franc.

L'agitation politique, sur laquelle il nous faut bien ouvrir des échappées pour nous rendre compte de la situation de nos personnages, suivait en effet rapidement son cours. Ce n'avait été d'abord qu'un léger souffle, pareil à celui qui, venant à crisper les eaux d'un beau lac, semble les transformer en des milliers de petites feuilles dont il laisserait ainsi comme des jonchées partout où il passe. A présent, il y creusait des sillons, et, à l'exemple du laboureur qui rompt le sol de son champ, il rompait dans le sien la surface unie des ondes. Lui qui, tout à l'heure, les soulevait à peine autant que les plumes d'un oiseau caressées et rebroussées par la brise, il les voyait maintenant se hérisser, se gonfler, écumer même çà et là sous son fouet, s'attrouper, se masser, se mettre en ligne, échelonner leurs files et commencer à se ranger en bataille contre le bord. Le flot se faisait vague. Le souffle étourdi qui l'avait déchaîné ne pouvait plus que l'exciter et le suivre.

En d'autres termes, — et pour revenir à parler en prose, comme le veut l'auteur du *Roman comique*, ce qui est assez convenable, après tout, dans un roman, à plus forte raison dans une histoire vraie comme celle-ci, — l'Opposition tournait à la Révolution. Cela s'est vu ailleurs qu'au pays de Lunay.

Et pourtant, ce petit pays modèle jouissait déjà de presque tous les droits possibles. Y connaissait-on la règle de proportion des devoirs et des droits? Assez généralement la théorie; c'est déjà quelque chose : l'occasion survenant, elle y peut faire garde-fou. Mais dans celle-ci?...

On avait donc non-seulement la liberté, mais l'égalité; on était en pleine démocratie : le suffrage universel; la presse libre; l'instruction primaire obligatoire et gratuite; chacun sachant lire, écrire et compter, très-bien compter surtout; presque tout le monde plus ou moins propriétaire, avec son champ, sa vigne ou pignon sur rue, et souvent tous les deux à la fois; point de priviléges, point de hautes classes ni de hautes positions; seulement, ou à peu d'exceptions près, une classe moyenne et de moyennes fortunes; les pauvres, en petit nombre, secourus par la charité publique et privée; des fonds communaux spécialement affectés à ce but. Ce n'est point là un tableau fictif; nous ne racontons que ce que nous avons vu; nous ne transportons point le lecteur à Salente ni en Icarie, mais tout simplement dans un petit État, celui de Lunay, qui existe encore, grâce à Dieu : il faut bien que, sous un nom ou un autre, les États de Lunay existent quelque part, pour l'honneur des principes.

Malgré cela, disons-nous, on n'y était pas content; la raison en est toute simple, toute générale aussi : c'est que l'homme ne l'est jamais. De là le progrès, sans doute, mais bien d'autres choses aussi que le progrès. Enfin, que voulait-on? Le socialisme? Il s'y était glissé en effet, comme en ce temps-là un peu partout, mais seulement à l'état de mauvaise herbe, que nul ne songeait sérieusement à convertir en moisson. Pour ceux qui faisaient mine de la cultiver et d'en extraire le suc, elle n'était qu'une sorte d'excitant révolutionnaire, de « haschisch » politique, dont ils se servirent à monter les têtes à leur profit : après quoi ils n'eurent rien de plus pressé que de la laisser retomber et ramper à terre, et de lui conseiller d'y attendre patiemment l'avenir : on jouirait du présent,

d'ici là ; c'était le mieux possible. Mais, encore un coup, que demandait-on, puisque ce n'était pas le socialisme ? Eh ! où et quand l'homme cessera-t-il de vouloir autre chose que ce qu'il a ? Dans la guerre, la paix ; dans la paix, une bonne petite guerre ; dans les époques de liberté, la gloire ; dans celles de gloire, la liberté. On n'en demandait pas tant, sans contredit, dans le petit coin de terre où se passait notre petit drame ; mais quelque étroite que fût la scène, on y criait tout autant que si tous les échos de l'univers dussent en retentir ; c'était un théâtre comme un autre ; il avait son parterre et, pour les acteurs, ses coulisses ; toutes les questions, toutes les passions s'agitaient là comme ailleurs. C'étaient les jésuites, qui se fourrent partout, même au pays de Lunay, si ce n'était pas encore le pape, qui, au surplus, n'a pas grand'chose à y voir ; c'était l'église, c'était la justice ; c'étaient les voisins, c'était le droit d'asile ; c'était ceci, c'était cela, le dedans, le dehors, le fond, la forme, les changements de place, les améliorations chimériques, les améliorations réelles. On en voulait dans l'État, on en espérait pour soi : et l'inverse. Les améliorations paraissent toujours réalisables, à qui surtout en profitera. Et puis, il faut bien l'avouer : en Lunay, on fut toujours un peu lunatique ; y compris votre serviteur qui en est natif, et même d'autres qui ne le sont pas.

Le mouvement s'était peu à peu développé sans qu'on y prît garde, et de proche en proche, dans un sens ou dans l'autre, chacun y devenait acteur ou comparse. Le docteur et Valentin y inclinaient, le premier avec plus de curiosité que de foi, mais par amour des expériences sociales ; le second par amitié pour Mauverrey, qui en était un des chefs, et par générosité d'âme. La Reverdie affectait de le considérer nonchalamment du bord comme un pur spectacle. Jacques y était plongé jusqu'au cou, sans rien comprendre, mais pour mieux voir ; de sorte que l'on commençait aussi à l'appeler le citoyen Balalarme. Quant au citoyen Prenleloup, il y était de cette queue qui ne devient tête un moment que pour qu'on la coupe. Le syn-

dic était un des rétifs décidés, chose assez peu commune pour qu'elle soit presque honorable.

La capitale, ou Lunay-la-Grande, par abréviation Lunegrande, surnommée ainsi pour la distinguer de notre village du même nom, la capitale était le point de départ du mouvement, comme elle devait en être le point de retour; mais ses citoyens, les Lunegrandois, de nature éminemment spectatrice, se contentaient pour le quart d'heure de voir passer le gouvernement dans leurs rues, en attendant d'y voir passer la révolution. La masse du peuple, dans le reste du pays, était aussi comme une eau encore à moitié stagnante, mais traversée par un petit courant plus vif, qui en fera un torrent s'il l'entraîne et la précipite. Un œil perspicace pouvait y voir des signes d'ébranlement. La *Gazette de la Vignonne* les voyait; mais elle n'en était pas encore assez sûre pour virer de bord sans façon, comme doit le faire tout bon journal qui ne flatte que ses abonnés et veut savoir leur opinion avant tout. *Le Lunaisien*, au contraire, donnait ferme. Mauverney y envoyait des articles, que Valentin corrigeait. Celui-ci en écrivait aussi de temps en temps pour son propre compte; mais, comme il avait des pensées et un style à lui, cela choquait les gens qui appellent clair un style où il n'y a rien. En revanche, les articles de Mauverney étaient fort appréciés pour leur vigueur et leur portée politique; mais c'était à Valentin qu'on les attribuait.

Matigny trouvait *in petto* que les Lunaisiens auraient pu se passer d'une révolution : ils avaient déjà tout ce qu'une révolution peut donner et ce qu'elle ne donne pas toujours; d'autres se seraient tenus pour satisfaits à moins; mais puisqu'ils n'en jugeaient pas ainsi, ce n'était pas à lui de le leur dire. La cause à laquelle il s'était voué n'avait guère en ce moment, pour la représenter et constater en quelque sorte sa persistance invisible, que quelques chevaliers errants en quête d'aventures; il fallait bien se contenter ainsi, en attendant la grande croisade de l'avenir. Martigny poussait donc à la roue qu'il avait rencontrée en son chemin. L'organisation actuelle ne lui

paraissait, d'ailleurs, ni comporter, ni mériter une vie bourgeoisement tranquille et stable : il en était fort dégagé pour son compte, et un peu pour celui des autres, par conséquent.

Son rôle n'était pas, toutefois, ce qu'on le croyait dans le parti opposé, où les faibles et les peureux flairaient déjà en lui un nouvel ogre révolutionnaire. Les habiles n'allaient pas si loin que madame Regard, pour laquelle Matigny et Mazzini c'était tout un plus que jamais ; mais ils le soupçonnaient fort d'être le directeur occulte du mouvement, après en avoir été l'instigateur. Le fait est qu'il en était plutôt le conseiller intime que le chef, ni même l'un des chefs, et que nul intérêt personnel ne l'y tenait engagé pour sa part. Tout au plus deviendrait-il à son tour citoyen de Lunay, s'il ne pouvait pas l'être du monde régénéré tel qu'il le concevait ; mais il était effectivement très-consulté, très-écouté dans ce que ses idées avaient d'applicable. Ce qu'elles gardaient de trop général, on le localisait. Le fond de chimère sur lequel elles reposaient en dernière analyse ne laissait pas non plus d'y faire comme une lacune et un vide dont il ne se doutait guère, comme une sorte de creux, d'où leur venait peut-être cette sonorité d'expression que nous avons déjà remarquée ; mais ce retentissement de parole, qui lui était naturel, n'en recouvrait pas moins un talent vrai, de la sagacité, de la finesse, de la tactique et du tact ; et, dans l'orage, une voix un peu enflée ne fait pas mal. Aussi aurait-on pu dire du journal dont il était le rédacteur en titre et habituel, que c'était, sinon une trompette bien vibrante, du moins un excellent porte-voix. Enfin, sous une mise négligée, qu'il n'affectait pas non plus, mais qui contribuait à le rendre populaire, il y avait aussi en lui du gentilhomme, et il l'était, quoiqu'il eût lui-même retranché la particule à son nom. Si vive que fût la polémique, on ne l'y sentait jamais traître ni discourtois ; il y allait, comme à un duel, de l'épée, et non du poignard ni du poing.

Il joua pourtant au docteur un assez bon tour. La « constitution du guet » était oubliée, cela va sans dire ;

on avait bien d'autres rédactions sur les bras; mais le docteur ne pouvait se refuser le malin plaisir de demander de temps en temps où celle-là en était. Pour se venger, Matigny lui proposa de faire dans son journal un article où il exposerait brièvement ses vues sur la « médecine sociale. » Le docteur s'y laissa prendre; mais, au lieu de deux ou trois pages, il accouchait secrètement d'un volume. C'était le contraire de la fable : on n'attendait, on ne voulait qu'une souris, et la souris menaçait d'enfanter une montagne. Aussi convint-on tacitement, de part et d'autre, de ne plus se demander, l'un, où en était l'article; l'autre, où en était la constitution du guet.

Valentin était aussi en bons termes avec Matigny, et l'acceptait mieux. Il se sentait même attiré vers lui par une certaine ressemblance de goûts intellectuels et littéraires plutôt que politiques, peut-être aussi par cet instinct de curiosité qui nous pousse à voir de près ce dont on a eu peur. Mais ne craignait-il plus rien? Le docteur lui avait du moins donné le conseil de n'en rien laisser voir à Marguerite : pour ne pas la tenter, ajouta le machiavélique docteur. Valentin lui amenait donc quelquefois Matigny, quand ce dernier venait voir Mauverney.

— Prenez garde! lui disait-elle après ces visites : il est aimable, il m'amuse; prenez garde!

— Vous m'avez juré de n'avoir que moi pour « ami », répondait Valentin, devenu expert en mots à double sens depuis qu'il était journaliste.

— Elle est adorable! dit un jour Matigny en revenant avec Valentin; ah! si je n'étais pas marié!

— Vous, marié!

— Eh! sans doute, mon cher : à la république.

Ce mot ne laissa pas de revenir aux oreilles du docteur, et de celles du docteur à celles de Marguerite. Quand donc, pour se dédommager de son mariage secret, celui qui l'avait contracté redoublait de compliments et de galanterie avec l'amie de Valentin, celle-ci riant aux éclats plus que jamais : — Comment se porte madame Matigny? lui demandait-elle.

— Bien ! répondait-il en se mettant aussi à rire. Très-bien ! « Que cela ne vous inquiète pas ! » comme dit le syndic.

Elle le lui avait dépeint, en effet, en lui racontant comme quoi et pourquoi il avait engrené un procès contre Fabrice.

— Nous le lui revaudrons ! avait répondu Matigny. D'ailleurs, c'est un aristocrate.

— Comme vous et moi, car nous le sommes, remarqua philosophiquement Valentin.

— Moi, c'est vrai..., puisque je m'oublie auprès d'une jeune châtelaine.

— Ah ! si madame Matigny le savait ! interrompit Marguerite.

Pendant ces conversations, il semblait toujours à Valentin qu'il y avait, sinon un point noir, au moins une mouche dans son ciel amoureux.

— Chère Gritly, lui dit-il un jour qu'ils se trouvèrent un instant seuls, il faut absolument...

— Il ne faut rien du tout.

— Que je vous dise...

— Rien.

— Combien je suis malheureux.

— Rien, rien, rien ! Si vous me dites cela, je ne vous dis plus rien.

II

C'est ainsi que dans tout le pays, depuis sa capitale, Lunegrande, et ses bourgs et villages de Lunay, Preu, Treu, Preuilly, Foux, Bax et endroits circonvoisins, jusqu'à ses confins les plus reculés, la Pierre-à-Niton dans le lac, la Pierre-à-Bot sur la montagne, et le grand pont de Nickneck ; c'est ainsi, disons-nous, que dans un espace au moins de vingt lieues à la ronde, et en particulier sur

les deux rives de la Vignonne, tout marchait à une révolution; ce qui n'empêchait pas le monde de continuer, ni chacun de mener en gros sa vie comme il la menait la veille, en attendant qu'elle nous mène où il n'y a point pour ici-bas de lendemain.

La révolution n'empêchait donc pas Matigny de faire sa cour à Marguerite; Valentin, d'enrager de ne pouvoir lui faire la sienne; Mauverney, d'épier tout à la fois les signes du mouvement et les occasions de voir Céline; le docteur, de sermonner ses malades, et Perrette, de sermonner son mari, quoiqu'il n'aimât point à être sermonné; le voisin, de regarder dans l'œil du voisin; le prochain, de penser au prochain comme il eût mieux valu n'y pas penser; tous, d'avoir ainsi leur petit Pré aux Noisettes, bon ou mauvais, chimérique ou réel; la plupart, comme le syndic, de ne pas se contenter du leur et de vouloir y joindre celui de Fabrice; Fabrice, pendant qu'il l'avait, de pêcher tranquillement dans le sien.

Ses chères eaux de la Vignonne étaient cependant bien troublées; c'eût été le cas de pêcher en eau trouble, mais il ne s'y entendait guère, et se serait même fait scrupule d'y penser : pour lui, d'ailleurs, elles ne l'étaient pas tant par le souffle de la révolution, coup de vent qui passe, que par celui de la chicane qui, même en temps calme, ne cesse jamais. Lui aussi, il s'en voyait atteint, il venait de recevoir du papier timbré. Réception toujours désagréable, même pour les habitués : aussi fut-il tenté de le jeter dans la rivière; mais il le mit dans sa poche, par respect pour l'autorité. Puis ce fut tout; il resta coi.

Pauvre Fabrice! il ignorait ce que c'est que la chicane, la chicane de la vie, et non pas seulement celle des gens d'affaires et des gens de loi : bien différente de la montagne de Mahomet, elle vient à vous alors même qu'on y pense le moins. Le docteur l'avertit qu'on le jugerait par défaut, et que son silence et son inaction seraient tenus pour un aveu de son impossibilité de prouver son droit. « Était-ce d'ailleurs ainsi, lui demandait le docteur, que l'on menait ces sortes de choses? On soulevait incidents sur incidents,

pour ennuyer, harceler sa partie et laisser à la justice le temps de soulever son bandeau avec toute la gravité convenable. On perdait son procès, mais selon les règles, ce qui est toujours une grande consolation. » Fabrice dut se rendre : il lui fallut donc assigner, être assigné, s'aboucher, comparoir ! autre sensation dont tous ses nerfs frissonnèrent d'avance, mais pour se calmer comme par miracle au moment de la comparution, où, non moins tranquillement ni moins juste qu'il jetait sa ligne, il jetait ses réponses et ses remarques. Ce n'était pourtant pas lui qui pêchait maintenant ; au contraire, on pêchait sur lui. Ainsi, se disait-il, tout est pêche en ce monde ; chacun y tend sa ligne et son ver, mais mord aussi à l'appât que lui tendent les autres, sans parler du grand filet invisible qui nous tire au rivage et auquel nul ne peut échapper tôt ou tard.

La vie est ainsi hérissée de toutes sortes de fils qui en font un perpétuel démêlage. Celui de la chicane est un des plus « retors » : il vous enveloppe comme une toile d'araignée, et, quoique aussi subtil et aussi fin, il ne casse ni ne lâche. Fabrice jugea donc inutile de se débattre. Seulement, il ne voulut jamais consentir à prendre un avocat. Pauvre Fabrice ! Heureusement que le docteur lui en tint lieu.

Le docteur était cependant assez perplexe, quoique, suivant sa coutume, qui est celle de peu de gens, il gardât sa perplexité pour lui. Ce fragment de titre dont il s'était adjugé le dépôt, contenait incidemment un détail qui présentait le cas sous un nouveau jour et pouvait même y ajouter, pour d'autres que Fabrice, un intérêt direct.

Dans cet acte, évidemment plus complet, le sentier était aussi mentionné comme longeant ou traversant les prairies situées entre le village et la rivière, et dont la possession paraissait avoir été fort disputée de tout temps et très-morcelée. Que ce fût à la demande de l'un des propriétaires, ou pour faire montre de sa science des coutumes et des us, toujours est-il que le scribe chargé de rédiger l'acte avait ajouté, en forme de parenthèse, que

« ledit sentier, vulgairement appelé « du Pré aux Noi-
« settes, » n'était pas public, mais seulement privé, ou,
« en français, « à bien plaire. » *Quæ semita, vulgo dicta*
« *de Prato Avellanarum, non est publica, sed privata*
« *solum, gallicè :* à bien plaire. » Ce qui revenait à dire que le sentier n'appartenait pas au public, mais à ses propriétaires. Voilà qui était clair.

Trop clair : car, si le passage avait pu être aboli de plein droit sur le Pré aux Noisettes, à supposer qu'il s'y fût jamais prolongé, il pouvait l'être aussi sur les terrains qui y conduisaient. L'entrée du pré de Fabrice eût été alors si bien protégée, qu'elle l'eût été contre lui-même. Il n'aurait pu y arriver que beaucoup plus longuement par le haut de la côte, où un petit chemin à char servait d'issue aux prairies pour les gros travaux, et n'y ramenait vers le bas que par de longs détours, souvent à moitié perdus dans les fondrières et les marécages.

Pour qu'il en fût ainsi, non-seulement à l'égard de Fabrice, mais de quelques propriétaires mal situés comme lui, il suffirait du caprice ou du mauvais vouloir d'un voisin. Ces voisins-là ne manquent jamais. Le docteur en faisait si peu de doute, qu'il était résolu à être au besoin ce voisin désagréable. Comme plusieurs habitants du village, et comme le syndic lui-même, il avait aussi, par là, un morceau de pré que le sentier coupait et était forcé de couper juste par le milieu. A chicaneur, chicaneur et demi. Si on en faisait trop à Fabrice, il se mettrait, lui, en travers du sentier, et dirait : « On ne passe pas ! » Cet innocent Fabrice, qui ne se plaignait jamais, ne se plaindrait pas davantage : il se résignerait à la voie la plus longue et n'en pousserait des soupirs qu'à cause de Marthe ; mais les autres propriétaires crieraient comme de beaux diables que l'on écorche, ne fût-ce que le fin bout de la queue. Or, c'était justement ce que voulait le docteur, qui ne redoutait nullement de faire crier ses malades pour leur apprendre à se montrer charitables. Le passage direct étant fort commode pour tous, tous feraient chorus contre le syndic, et particulièrement contre La

Reverdie, le secret moteur de l'affaire. Ce serait un joli tintamarre! Le docteur voyait déjà les ennemis de Fabrice s'enferrer, et il se sentait parfois assez méchant dans son genre pour s'en frotter, mais non s'en laver les mains. Au contraire, il prendrait la chose à lui, et y apparaîtrait, comme un *deus ex machina*, au moment convenable. Mais, pour cela, il fallait laisser le procès suivre quelque temps son cours. C'est là-dessus que le docteur était un peu perplexe.

Il aurait voulu, et il se disait qu'il devrait peut-être consulter Fabrice, l'avertir du moins; mais Fabrice, qui n'avait pas admis l'idée de l'incendie des titres, n'en eût pas admis davantage le dépôt secret : il était bien capable d'exiger non-seulement la restitution de l'objet du dépôt, mais sa remise en lieu et place à l'instant même; qui pouvait dire alors ce que La Reverdie en ferait? Non; la vertu a ses bêtises, comme ses faiblesses, et la sagesse d'un docteur consiste à les comprendre, à les estimer même, et à passer par-dessus. La Reverdie avait aussi pris la responsabilité d'un dépôt, et de plus, n'était pas un dépositaire sûr. Il avait évidemment quelque chose en tête, soit contre les Fabrice, soit contre tout le monde, car il aimait fort la brouille et la voulait chez les autres pour y étendre et y soulager la sienne; mais le docteur avait aussi ses projets; il en avait même un contre La Reverdie, un à lui personnel, qui lui était venu depuis peu, et pour lequel cette pièce pourrait le servir. Il la garderait donc sans mot dire, et ne se ferait pas trop de scrupule de laisser quelque temps Fabrice le bec dans l'eau, puisque c'était d'ailleurs son élément naturel.

Ainsi raisonnait le docteur. Il vit sans sourciller cheminer le procès, trouva même à Fabrice des témoins prêts à jurer, comme c'était la vérité pure et comme ce n'est pas toujours le cas chez les témoins, que de mémoire d'homme on n'avait entendu parler d'un passage dans le Pré aux Noisettes. Le procès engagé, on pouvait maintenant être sûr qu'il prendrait son temps comme tous les procès, et n'avancerait pas ce qui s'appelle à vue d'œil.

De plus, ainsi que l'avait présagé Mauverney, l'agitation politique vint en distraire les esprits et contribuer à le tirer en longueur.

III

Le syndic avait ainsi un nouveau motif d'irritation contre ce qui se préparait. Le procès menaçait de rester en chemin, savait-on combien de temps ! Et qu'en serait-il avec une autre municipalité, peut-être avec un autre syndic ? L'opinion s'apitoie volontiers sur ses victimes, quand la chose est faite. Elle semblait donc se retourner maintenant du côté de Fabrice. « Il ne faisait, au bout du compte, de tort à personne, si ce n'est un peu d'ombre au voisin, mais le voisin n'était-il pas assez riche ? Les intérêts de la commune, ah ! bien oui, je t'en siffle ! » Et autres menus propos de ce genre qui, de Perrette en mère Torne et de mère Torne en Sabine, ne laissaient pas de revenir aux oreilles de madame Judith. Son mari n'était pas sourd non plus. En revanche, il n'avait jamais été aussi brusque et silencieux.

Un soir le syndic prenait le frais devant sa porte, après une chaude journée de moisson ; car, chez les cultivateurs, pour triste que l'on soit, on n'en perd pas un coup de faux ni de fourche, et l'on est au moins obligé d'employer ainsi le meilleur remède contre la tristesse : un âpre travail. Il vit de loin, dans un champ de blé encore debout, Céline qui revenait aussi à la maison, un râteau sur l'épaule, et accompagnée de Mauverney. Cette vue lui fit monter subitement le sang à la tête, en lui rappelant d'un seul coup deux et même trois de ses sujets d'inquiétude et de colère, dont la fatigue venait de détourner sa pensée un moment : l'agitation croissante du pays, le procès qui, au contraire, dormait, et la perspective de plus en plus désagréable d'avoir Mauverney pour gendre.

La rencontre de Céline et de celui qu'elle tenait en son cœur pour son fiancé avait été cependant bien innocente, comme toujours. Le même sentier les ramenait des champs, et c'était ce sentier qui, suivi par tout le monde, leur avait seul donné rendez-vous. Près du village, l'amoureux petit chemin les fit passer dans des blés encore non coupés, mais répondant au souffle des airs par cette tiède exhalaison que l'on serait tenté de prendre déjà pour la bonne odeur du pain quand il sort du four. Céline venait la première ; les frêles tiges livraient aisément passage à sa taille pliante et mince, bien que gonflée aussi par le haut comme la leur ; la tête un peu penchée de la jeune fille complétait cette sorte de vague ressemblance avec les épis, et un léger hâle de moisson lui donnait une apparence de force et de couleur. Mauverney la suivait dans l'étroit sillon, dont ses larges épaules embrassaient et refoulaient parfois les deux bords. Il ne se tenait cependant point tout près d'elle et la laissait même le devancer de quelques pas ; mais elle se retournait de temps en temps vers lui avec un sourire pareil à celui d'un beau jour, comme ils en avaient un dans cet instant. Une fois elle se baissa, cueillit un bluet et le lui donna sans rien dire. Puis ce fut tout, et ils se remirent en marche.

Elle laissait parler Mauverney. Il lui racontait ses projets, ses plans d'avenir, et comment il allait réparer les moins mauvaises parties de sa vieille maison, sans avoir besoin d'ajouter pour qui ce serait. Céline, d'avance contente [illegible]t, l'approuvait et le remerciait du regard.

Pour [illegible] plus que pour elle, elle lui faisait aussi des questions sur la tournure que prenaient les affaires politiques : n'y avait-il vraiment pas lieu à en être inquiet ? Que deviendrait la liberté de conscience ? la seule, ajoutait-elle en souriant, qu'elle réclamât pour sa part, et, sans contredit, la première et la plus sacrée de toutes pour qui ne croit pas seulement à la terre, mais au ciel.

On n'en était pas encore là au pays de Lunay, tout pays de Lunay qu'il est. Il a pourtant cela de bon, entre

autres, que la liberté religieuse, cette grande liberté de l'esprit, y était déjà, sinon mieux admise et mieux pratiquée, au moins mieux posée qu'en bien des États où l'on ne s'en forme, même aujourd'hui, qu'une idée des plus médiocres et des plus superficielles.

Céline ne raisonnait guère là-dessus ni sur le reste : elle n'était point raisonneuse, quoiqu'elle eût beaucoup de raison, et peut-être parce qu'elle en avait. Sa propre expérience l'avertissait seulement qu'il devait en être de la liberté religieuse comme de Dieu : au fond, la plupart des hommes y sont indifférents ou contre elle. Tout s'arrangerait cependant, tout finirait bien, au dire de Mauverney. Elle avait, sur ce point, une plus haute confiance que la sienne; mais elle croyait en lui pour le bien général comme pour leur bonheur à eux deux.

Son père, quoiqu'il n'en témoignât rien, lui semblait devoir être secrètement flatté d'un tel gendre, qui, si tout était changé dans la commune, lui succéderait du moins et lui ferait honneur. S'il tenait à sa place de syndic, bien qu'elle ne le rendît pas heureux, l'influence de Mauverney pourrait peut-être l'y maintenir; dans tous les cas, elle le protégerait.

Ainsi pensait la fille, mais ainsi ne pensait pas le père, qui n'attendait ni ne voulait rien de pareil. Aussi, pour ne pas supporter davantage une vue irritante, venait-il de regagner brusquement l'intérieur de la maison, lorsque Céline, ayant dit adieu à son fiancé, y apparut, le front moite de fatigue, mais encore tout souriant de bonheur.

Changeant subitement d'idée, ou plutôt emporté par toutes celles qu'avait fait bouillonner en lui l'approche de Mauverney, — Il n'entre pas! dit le père.

Céline le rappela, déjà pleine d'espoir.

— Va-t'en dans ta chambre! dit encore le père.

Cet ordre n'admettait pas de réplique, et Céline s'y soumit, le cœur maintenant troublé. Sa mère n'était pas là : quelques derniers soins l'avaient appelée autour de la maison, où elle achevait en ce moment de faire sa tournée. Céline s'assit sur une chaise pour l'attendre, n'osant re-

passer par la pièce voisine qui servait de communication avec le dehors.

— Vous avez quelque chose à me dire ? demanda Mauverney en entrant.

— Oui ! fut toute la réponse.

— Sur le procès?

— Vous vous inquiétez bien du procès, vous autres ! L'avantage de la commune vous est bien égal !

— J'ai fait tout ce qu'il fallait faire ; mais c'est vrai que nous n'obtiendrons rien pour le moment, peut-être plus tard pas grand'chose, et si vous me demandez mon avis...

— Est-ce que je vous le demande?

— En ce cas, et puisque vous n'avez rien de plus à me dire, je m'en vais. Bonsoir !

— Oui, allez criailler, comploter, faire le malheur du pays.

— Le malheur du pays ! s'écria, en se retournant, Mauverney piqué au vif.

— Oui, vous le menez à sa perte.

— Allons, calmez-vous ! vous verrez que tout n'ira pas si mal, fit encore Mauverney, s'efforçant, pour Céline, de se calmer lui-même.

— Oui, le malheur du pays : vous êtes son mauvais génie !

— Ne répétez pas cela, Pierre-Abram !

— Son mauvais génie ! je le répète. Vous et votre bande, le pays vous maudira un jour.

— J'aime mon pays autant et plus que vous, dit fièrement Mauverney, éclatant cette fois.

— Drôle de manière de l'aimer que d'y mettre tout en combustion ! C'est comme celui qui brûlerait sa maison pour se débarrasser de ses dettes ; mais, quand on en a, il faut bien que le pays les paye.

— Des dettes? je n'ai que celles de mon père, et il ne devait qu'à la Sabine, fit le jeune homme, entraîné par une irritation croissante.

— Ah bon ! et vous pensez sans doute en hériter vos quittances?

— Pourquoi pas? elle est aussi ma parente.

— Autre manière de payer ses dettes! reprit le vieillard d'un ton sarcastique.

— Moi, du moins, je ne convoite l'héritage de personne, ajouta sourdement Mauverney.

— Que voulez-vous dire?

— Rien, sinon que je ne pense pas à quoi d'autres peut-être ont pensé.

— Louis! s'écria Céline, apparaissant sur le seuil, pâle et tremblante.

— Ah! tu écoutes, dit le père; eh bien, tu vas tout entendre, et ta mère aussi. Je serai bien aise que vous sachiez à quoi vous en tenir toutes les deux.

Madame Judith entrait, en effet, d'un autre côté.

— Louis! répéta Céline d'un air suppliant.

— Suis-je un homme d'argent? dites-le, vous, Céline, reprit tranquillement le jeune homme : si vous le croyez, je le croirai.

— Non, mon père, répondit-elle avec feu, non, il ne l'est pas, il ne le sera jamais.

— Qu'en sais-tu, toi? s'écria le père, dont la colère longtemps concentrée arrivait à son paroxysme. Tu ne fais que lire ta Bible : tu devrais du moins y lire un peu mieux ton devoir.

— En quoi ai-je manqué? demanda humblement Céline; montrez-le-moi, je me corrigerai.

— Je suis sûre d'elle comme de moi, voulut dire la mère.

— Non pas moi, interrompit son mari, non pas moi! et je ne veux pas qu'on me la débauche comme on me débauche son frère.

Céline devint subitement aussi rouge qu'un pavot dans les blés.

— Oh! mon père, mon père! s'écria-t-elle en se couvrant les yeux, que vous ai-je fait, qu'ai-je fait, pour que vous me traitiez ainsi?

— Pierre-Abram! Pierre-Abram! s'écriait de son côté la mère, tu ne penses pas ce que tu dis. Elle est pure

comme la prunelle de mon œil. Tu veux donc la faire mourir?

— Taisez-vous, femmes, reprit-il plus haut que jamais, interrompant à la fois la mère et la fille; taisez-vous! je suis le maître, j'espère! et c'est vous qui ne savez ce que vous dites. Je dis, moi, que je n'entends pas qu'on me la détourne aussi de son devoir, qu'il soit toujours après elle et elle après lui, qu'il me la trouble et me la corrompe, comme il trouble et corrompt le pays; que je ne la donnerai jamais à un endetté, à un démagogue, à un rouge, à un gagne-bon-temps politique, à un traître envers son pays et envers ma famille; que je n'en veux pas plus pour gendre que pour député; que tant que je vivrai il n'aura pas Céline, et qu'ici du moins, où je suis le maître, il ait en conséquence à cesser ses menées et ses poursuites : voilà ce que vous et lui m'avez forcé de lui dire, et ce que je le prie de se tenir pour dit.

Ce flot de pensées longtemps contenues avait rompu toutes ses digues et débordé avec une telle fureur, que rien n'aurait pu en arrêter le cours, pas plus ceux qui le recevaient que celui qui en lâchait ainsi tout d'une fois la vague et l'écume.

Mauverney s'était contenté de croiser les bras, les tenant de plus en plus serrés et comme incrustés sur sa poitrine : on eût dit une statue de granit; ses yeux seuls parlaient.

— Dans ce moment, vous n'êtes pas en état d'entendre la raison, dit-il en s'efforçant de modérer sa voix; mais, avant de m'en aller, j'ai le droit de vous répondre, et je vous répondrai. Quant à vos accusations politiques, j'ai ma conscience, je ne les relève pas. Quant aux autres, elles sont si injustes, je dois même dire si indignes de votre fille et de moi, comme de vous, ajouta-t-il avec fermeté, que vous les regretterez un jour, peut-être déjà ce soir.

— Jamais!

— Je ne m'en cache pas et ne m'en suis jamais caché de personne, continua Mauverney, j'aime votre fille...

— Oui, fit héroïquement Céline, redevenue pâle comme un linge, mais avec une fermeté à la fois si entière et si douce qu'elle n'avait plus même besoin de se roidir comme Mauverney : — Oui, et je l'aime aussi, mon père...

Le vieillard fit un geste négatif.

— Je l'aime, répéta Céline avec un accent si simple et si vrai que cet aveu semblait être en même temps pour elle l'accomplissement d'un devoir, — et je ne serai la femme de personne, ajouta-t-elle, si vous ne voulez pas un jour me donner à lui.

— Eh bien, de personne! dit encore le rude et irascible vieillard.

— Maintenant, continua Céline en s'adressant à Mauverney, partez, Louis, c'est moi qui vous en prie. Ce soir, tout serait inutile; nous ne nous ferions aux uns et aux autres que du mal. Nous avons tous besoin de nous recueillir (on sait, pour elle, ce que cela voulait dire); peut-être alors s'entendra-t-on mieux.

Quand Mauverney était entré, il tenait encore à la main la fleur que Céline lui avait donnée; pendant le débat, il l'avait, par mégarde, laissée tomber à terre. Céline, comme si elle y voyait un présage, ne put s'empêcher d'y porter tristement les yeux.

Mauverney la comprit, et ramassant la pauvre petite fleur secouée par l'orage : — Cette fleur est à moi, dit-il, je la garde, et qui que ce soit ne pourra me l'enlever.

Il sortit. Céline et sa mère elle-même le suivirent du regard. Le père, rentré dans son mutisme, mais toujours sombre, alla mesurer son blé, opération à laquelle il se livrait depuis quelque temps avec un soin particulier.

IV

On le voit : dans notre histoire, comme dans la vie, il y a le côté de l'ombre; mais il y a aussi le côté de la lumière. Valentin avait bien encore de temps en temps ses petits démêlés avec Marguerite, ce qu'elle appelait leurs querelles de ménage; mais ce nom déjà était assez doux pour que Valentin les prît en patience et fournît au besoin l'occasion d'avoir de nouveau à les supporter.

Il ne savait toujours rien non plus de sa famille, si même il en avait une, rien de son passé d'enfant, ni de son avenir comme position, puisqu'il en faut une. Il était ainsi entre deux obscurités; mais, dans cet étroit milieu, il sentait, il aspirait le jour, il le contemplait du moins au-dessus de sa tête, tout doré parfois jusqu'en des profondeurs et des splendeurs infinies.

Ses relations avec Mauverney, devenues plus actives et plus intimes; ses conversations avec Matigny qui, chose étrange mais assez commune, ne voyait pas les hommes en beau, et pourtant espérait, attendait tout de la nature humaine; ce que Valentin lui-même avait pu entrevoir de celle-ci dans le coin d'un bureau de journal, l'un des meilleurs endroits du monde pour faire de curieuses découvertes sur l'humanité; le spectacle, enfin, d'un mouvement social qu'il pouvait d'autant mieux juger qu'il n'y avait pas personnellement de rôle, tout cela lui avait sans doute appris et aussi désappris quelque chose, mais rien ne lui avait ôté ses croyances supérieures. Pour se consoler, Valentin se répétait ce que lui avait dit un jour le docteur : « que le monde, s'il était uniquement composé d'enthousiastes, ne serait plus le monde. Une prairie toute de lis ne ferait pas le compte des chevaux et des bœufs; il y faut de l'herbe et du foin pour ceux qui en mangent; l'herbe, c'est le grand nombre, et le coursier belliqueux,

le cheval de carrosse, le bœuf travailleur, même l'âne patient, savent très-bien la tondre, plus que de la largeur de la langue. » Valentin se prenait alors à douter d'avoir jamais une position dans un monde ainsi fait qu'on s'y coupe l'herbe sous les pieds. Il se sentait, à cet égard, aussi incapable que Fabrice, et logé déjà à la même enseigne. A la rigueur, il pourrait être médecin de village, ou journalier de la presse (plus élégamment, journaliste), le métier de ceux qui n'en ont pas; mais de l'un ni de l'autre il ne se souciait guère. Il est vrai que M. de Romans avait annoncé son prochain retour, et que Marguerite comptait sur lui pour trouver à Valentin la position qu'il fallait : — « Il vous enverra en Amérique, » avait-elle soin d'ajouter. — « Certainement ! » appuyait La Reverdie, qui eût voulu y envoyer tous ceux qui le gênaient. L'Amérique, d'ailleurs, passait encore à ce moment-là pour un pays de Lunay.

Valentin eût beaucoup mieux aimé rester tout d'un temps dans celui où il était déjà ; mais, si cela ne se pouvait, il se résignait d'avance à tous les plans, quels qu'ils fussent, pourvu que Marguerite voulût bien y apposer son visa. La voyant se récrier à cette belle idée. — « Eh quoi ! demandait-il, les amis ne signent-ils pas comme témoins et garants de la valeur d'un traité ? » — « En ce cas, répondait Marguerite, M. de Matigny devra signer avec moi. » Et Valentin de prendre alors une mine soucieuse, et Marguerite de tirer son mouchoir et, l'approchant des yeux de Valentin, de faire mine à son tour de les lui essuyer.

Il ne pouvait s'empêcher, toutefois, d'avoir comme le pressentiment d'une crise dans sa destinée. Le docteur recommençait à lui parler de sa mère. Sans lui en rien dire de nouveau, et tout en lui répétant qu'elle n'était plus de ce monde, il semblait avoir ses raisons pour que Valentin l'eût particulièrement à la pensée. Dans cet entre-deux de jour cerné d'ombre où sa vie, sans s'ouvrir encore en avant, restait fermée en arrière, c'était aussi pour lui un rayon que cette amitié de Balthazard, qu'il sentait avoir dû être si pleine et si dévouée. Il en avait parfois le cœur

si ému, qu'il se levait soudain de sa chaise et courait l'embrasser. Le docteur se savait bien aussi maigre et sec que du bois, il n'allait cependant pas jusqu'à se douter que, pour Valentin, il rayonnait en ce moment comme le bois mort qui brille dans l'obscurité; mais il ne lui en rendait pas moins avec effusion son accolade précipitée. Peut-être Valentin n'eût-il pas demandé mieux que d'étendre celle-ci à un autre rayon encore, non plus sûr, mais plus coloré. Il n'en était pas question. Le docteur seul s'en chargeait. Quand il s'était vu ainsi embrasser à l'improviste, il éprouvait toujours le besoin d'aller faire un tour au château, et selon son droit d'ami et de docteur, baisant paternellement Marguerite au front: — « Valentin, ajoutait-il, m'a chargé pour vous de ses meilleures amitiés. »

Marguerite espérait aussi beaucoup du retour de son père pour le procès des Fabrice, sur lequel le docteur continuait à ne pas s'expliquer. Eux, du reste, prenant volontiers leur parti d'en voir retarder le dénoûment, s'étaient remis à leur vie accoutumée, d'autant plus silencieuse qu'il se faisait plus de bruit autour d'elle.

Il en était autrement du syndic. On avait toujours mal supporté son caractère revêche et acariâtre. La plus mince part de pouvoir a, d'ailleurs, ses envieux ou ses mécontents. Certaines mesures proposées par lui, la location, entre autres, des biens communaux pour en tirer plus de profit qu'à l'état de terrain vague, n'avaient pas toujours été acceptées de bonne grâce par ceux qu'elles dérangeaient dans leur routine ou dans leurs intérêts particuliers. Le parti du progrès en voulait, au contraire, au syndic comme au chef de la résistance locale. Dans l'incertitude où l'on était encore sur l'issue du mouvement général, cette hostilité contre le syndic et ses principaux adhérents n'osait pas éclater au grand jour et se tenait à moitié dans l'ombre; elle commençait pourtant à se traduire à la mode rustique, par de lointains et mystérieux charivaris.

Tous les soirs, à la même heure, sur les derniers confins des champs, on entendait retentir un affreux cornet à

bouquin, dont on avait bien vite fini par comprendre le retour aussi régulier que le coucher du soleil. Personne n'ignorait que ces sons peu harmonieux étaient à l'adresse du syndic et de ses partisans; mais personne non plus ne voulait savoir qui donnait ces concerts, ni, par le fait, ne le savait. Seul, peut-être, Jacques en aurait pu dire quelque chose; mais, depuis qu'il s'était faufilé dans les clubs et qu'il faisait de la politique à son insu, il redoublait d'énigmes dans son langage, ou, ce qui est le comble de l'impassibilité diplomatique, il restait aussi sourd que muet. Enfin, Matigny ne parlant plus de la constitution du guet, le docteur avait bien été obligé d'en rédiger une de sa façon ; il avait tout réglementé, tout prévu, excepté que le citoyen Prenleloup accepterait seul un emploi dont nul ne voulait, et que, dans le cas présent, il se trouverait toujours à l'une des extrémités du territoire de la commune, quand les sonneurs de cornet se trouveraient à l'autre.

Sous la nouvelle constitution, comme sous l'ancienne, le guet n'y avançait donc rien, et l'affaire en vint au point que les corneurs, toujours inconnus, ne s'en tinrent plus à écorcher les oreilles de ceux qu'ils avertissaient ainsi de leur impopularité, mais écorchèrent et scièrent leurs jeunes arbres, arrachèrent leurs provins, et que la charrue du syndic, au lieu de passer tranquillement la nuit sous son hangar, apparut un matin sur le toit, où elle semblait, de son soc retourné, labourer les airs. C'en était trop, les arbres sciés surtout. Le syndic, aveuglé par la passion, accusa Fabrice. Ce dernier avait maintenant toujours avec lui Balalarme, que l'on soupçonnait d'être au courant de tout; les dégâts étaient particulièrement marqués dans le voisinage du Pré aux Noisettes; Fabrice devait savoir, tout au moins, qui les avait commis; il le niait; mais les autorités encore constituées tenaient naturellement le parti du syndic; il fallait en finir avec ces menées nocturnes, saisir le moment de frapper un coup; Fabrice et Balalarme, que l'on espérait ainsi faire parler, furent décrétés d'arrestation.

Cette décision *ab irato* avait été prise en secret. On voulut donc aussi qu'elle fût exécutée sans retard et, si possible, sans bruit. Sur la fin du jour, l'huissier chargé de la transmettre aux deux intéressés, reçut l'ordre de se rendre au Pré aux Noisettes, pour voir s'ils y étaient.

Il arriva juste au moment où Fabrice « amenait » une truite magnifique et où Jacques sautait presque autant qu'elle pour la recevoir, sans se douter ni l'un ni l'autre qu'un troisième était là pour les amener aussi de son mieux. Le serviteur de la loi, forcément retenu sur le bord, les salua d'un air de connaissance, et réussit à leur faire lever la tête au son d'une voix qui leur était trop peu familière à tous deux pour les mettre sur leurs gardes. Alors il déploya son papier et le lut aussi haut qu'il put, tout d'un trait. Fabrice l'écouta fort attentivement, sans l'interrompre ; Jacques sans y rien comprendre, mais non sans y mettre à sa mode le point final. Ce fut tout, du reste, et il allait de nouveau lancer sa ligne ; mais Fabrice, dans la crainte de ce qui eût pu arriver, la saisit au passage, la plia, la serra avec la sienne, appela Marthe, lui remit la clef de la cabane, lui dit de quoi il s'agissait et, l'embrassant doucement, suivit l'huissier pour se rendre à la prison communale.

Balalarme, à qui décidément la figure de l'huissier ne revenait pas, faisait mine de prendre le large ; mais, voyant l'air désolé de Marthe, il resta auprès d'elle, et ce que l'huissier n'aurait pu obtenir que par la force, elle l'obtint d'un de ses regards lentement mouillés de pleurs; elle lui montra Fabrice, qui allait être quelques jours enfermé tout seul, lui dit-elle, et il rentra docilement dans le sentier avec eux. Seulement il ne voulut pas partir sans la truite, apportée de l'autre bord, mais oubliée sur le gazon pendant le passage. Il la ramassa, l'enfila par une des ouïes à un petit crochet de saule et, la tenant ainsi suspendue à son côté, où elle semblait encore vivante à la voir se dandiner comme lui, il s'en allait à la suite des autres, déjà tout radouci et se figurant qu'il portait leur souper.

— Voilà une belle truite ! dit l'huissier.

— Si elle vous fait plaisir ? dit Fabrice qui marchait devant.

Et se retournant vers Jacques, il lui ôta des mains le petit crochet de saule et le fit passer dans celles de leur conducteur, qui se refermèrent aussitôt en véritables mains d'huissier qu'elles étaient.

— Vous aurez ainsi deux poissons pour un, ajouta Fabrice en reprenant le sentier.

Cette réflexion philosophique ne consola point Jacques, et il en faisait de tout autres sur leur guide officiel ; mais, comme sa voix se perdait en propos décousus dans le tintement habituel de ses poches, celui que ces réflexions concernaient ne les entendait pas. Sa figure, qui déplaisait tant à Jacques, avait redoublé, au contraire, de douceur avenante, et, après avoir dit d'abord à Marthe qu'il ne s'agissait, pour son mari, que d'une réclusion de deux ou trois semaines, ce n'était maintenant, suivant lui, que de quelques jours tout au plus.

Sans trop s'y fier, Marthe, les devançant, courut chez le docteur ; mais on lui dit qu'il était sorti avec Valentin pour toute la journée et qu'il ne rentrerait que tard.

N'ayant aucun soupçon de ce qui se tramait contre Fabrice, le docteur, Valentin et Marguerite étaient partis dès le matin pour les bois situés à l'orient du village, sur l'autre versant de la Vignonne, dont ils couronnent le bassin de ce côté.

Marguerite n'avait consenti à cette excursion longtemps projetée qu'à la condition expresse et formulée par elle à l'oreille du docteur que, s'il comptait herboriser, ce serait seulement dans un rayon d'une dizaine de pas autour d'eux. Moyennant quoi, Marguerite se sentant libre en conscience comme elle l'était de fait, on s'était mis en marche.

Ces bois sont très-vastes pour un pays aussi minime et en même temps aussi bien défriché et cultivé que celui

de Lunay. Ils ont parfois une étendue de plusieurs lieues en profondeur, sur le plateau montueux et assez élevé dont ils ombragent le sommet, coupé de ravins où filtrent de minces filets d'eau. Selon que le hasard vous mène, on pourrait s'y croire dans une forêt primitive. Les arbres s'y relayent sans cesse, et l'œil se perd sous les épaisses voûtes des hêtres ou à travers les hautes colonnades des sapins. Pendant plusieurs lieues aussi, le sol y est couvert d'un tapis de mousse qui descend et remonte les pentes, se pelotonne et se renfle autour des racines, jette encore çà et là ses franges et ses broderies sur les pierres du lit des ruisseaux, et recommence, sans presque jamais rompre sa trame et ses mailles. Le pied de Marguerite le faisait courber à peine ; l'élastique et moelleux tissu semblait moins le porter que le soulever, comme celui d'un enfant qui n'a pas touché terre que déjà il reprend son essor. D'ailleurs, nul obstacle : point de halliers, de fourrés, de barricades de lianes fermant tout à coup le passage. Seulement des troncs lisses ou rugueux, mais droits comme des fûts de colonne, avec leurs chapiteaux et leurs cintres verts se réunissant tous ensemble en un immense dôme de feuillage, dont les arceaux se balancent sans se briser et roulent comme des vagues. A les voir ainsi s'échelonner dans l'éloignement, on eût dit les piliers et la voûte d'une de ces grottes mystérieuses par dessus lesquelles passent, sans y descendre, les flots harmonieux de la mer. Le cœur en était apaisé. C'était comme une voix aérienne qui conversait avec lui, qui répondait à sa plainte et, en y répondant, le calmait.

La gaieté de Marguerite en était plus douce et se changeait en une sorte d'épanouissement rêveur. Le docteur, au surplus, se tenait strictement dans sa limite, Valentin aussi dans la sienne, à l'extrême bord, il est vrai, mais sans hasarder même un mot au delà. Ses yeux seuls y poussaient des reconnaissances, sur lesquelles il n'était pas possible de le rappeler à la foi des traités, puisque le langage des yeux est un langage muet. Ceux de Marguerite ne pouvaient non plus rester continuellement sur la dé-

fensive, comme ils l'eussent fait s'ils se fussent aperçus des échappées involontaires de ceux de Valentin. Ne s'en apercevaient-ils pas? Toujours est-il qu'elle s'oubliait parfois à contempler la cime ondoyante de la forêt, y montant du regard de branche en branche, jusqu'à la dernière feuille. Elle en écoutait les murmures, qu'elle prétendait être tous différents, suivant l'espèce des arbres, et bien distincts pour l'oreille ; mais lui, c'était elle qu'il écoutait et qu'il regardait, ses yeux, son front, sa taille élancée comme celle d'un jeune bouleau, et la musique de sa voix. Décidément, ne s'en apercevait-elle pas? Elle se retournait du moins et lui demandait le nom d'un petit oiseau qu'elle lui montrait du doigt.

— Un rossignol en personne, mais il ne chante plus, répondit Valentin.

— Pourquoi? demanda-t-elle à tout hasard, et ne sachant trop si elle faisait bien.

— Apparemment il n'a plus de voix, ou on lui a défendu de chanter, comme à moi de parler, ajouta Valentin.

— Il est toujours permis de chanter, dit-elle; voyez plutôt Jacques! Le rossignol ne figure-t-il pas aussi dans sa collection de refrains?

— Oui, dans celui-ci, par exemple :

Rossignolet des bois, rossignolet sauvage...

Et dans celui-ci encore, poursuivit-il en chantant cette fois, mais comme s'il chantait aux arbres, et qu'il s'adressât réellement à l'oiseau caché sous une feuille aussi grande que lui, d'où il semblait les écouter et les comprendre :

Rossignolet du vert bocage,
Prends ta volée,
Et va-t'en dire à celle que j'aime...

— Cette chanson ne vaut pas l'autre, interrompit Mar-

guerite. Et puis vous avez si bien dit au petit oiseau de prendre sa volée qu'il l'a fait comme vous le lui avez conseillé : il n'est plus là sous son chapeau de feuilles, il nous l'a tiré sans cérémonie. Et puis, et puis, et puis... je n'entends pas que l'on prenne ainsi sa volée ; ou bien je prendrai la mienne, entendez-vous? je vous dis! Décidément, la première version du vieux refrain me plaît mieux.

— Je ne m'en rappelle que le commencement : c'est pourquoi j'ai pris l'autre, dit Valentin.

— Le commencement suffit : ce n'est qu'un seul vers ; mais, comme certaines notes de la *Symphonie pastorale*, il vous transporte, à lui tout seul, au fin fond des bois.

Et comme pour en faire l'expérience, elle se mit à le chanter à demi-voix.

— Il y a encore :

Rossignol, par amour...;

cela me revient maintenant, dit Valentin.

Mais, sans tenir compte de l'interruption, Marguerite, le regardant et assurant sa voix pleine et franche, chanta de nouveau :

Rossignolet des bois, rossignolet sauvage...

Il aurait voulu lui prendre les mains et les lui baiser mille fois, mais le docteur Balthazard était toujours à ses dix pas de rigueur. Il pouvait tout voir et tout entendre, s'il n'avait nullement l'air de le vouloir. D'ailleurs, Marguerite paraissait résolue à s'en tenir à la définition de la musique par Beaumarchais : « Ce qu'on ne peut pas dire, on le chante. »

C'est ainsi qu'ils allaient chantant dans la forêt, elle-même chantant avec eux ; mais rien de plus : la forêt

avait beau dresser toutes ses feuilles comme autant d'oreilles, elle n'entendait rien.

Ce n'est pas que, du reste, ils rompissent seulement le silence pour dire ainsi aux échos ces bouts de vieilles rimes informes, mais qui parlent à l'imagination et au cœur. Dans leurs causeries, Marguerite avait à peu près deviné les soupçons de Mauverney sur Valentin et Céline.

— C'est étonnant qu'il ait cru ! disait-elle.

— N'est-ce pas ? je n'y comprends rien.

— Si fait bien moi ! répliqua Marguerite avec une certaine vivacité dans la voix.

— Il est vrai, reprit-il au contraire à voix basse, que lorsque je pense à Matigny... moi aussi je comprends...

— Trop tard ! fit-elle en lui jetant un de ses riants regards où une évidente malice le disputait à ce qu'elle s'efforçait de rendre moins évident. Trop tard ! il fallait comprendre tout de suite, maintenant le mal est fait. D'ailleurs vous oubliez un point important.

— Oui : que Mauverney était sûr de Céline.

— Et Céline de Mauverney ? demanda Marguerite ; mais ce n'est pas ce que je voulais dire, ajouta-t-elle : ce que vous oubliez, et ce qui explique les craintes de Mauverney, c'est que Céline alors n'avait pas parlé et qu'elle était libre.

— Elle l'est toujours ! fit Valentin tristement.

— Voulez-vous dire que les idées de Mauverney reviendront? allait demander Marguerite ; mais il lui apprit alors ce qui s'était passé avec le syndic.

— Pauvres chers amis ! s'écria-t-elle : ils doivent être bien malheureux, surtout Céline !

— Surtout Mauverney. Elle a pour elle sa foi religieuse ; lui, il n'a que sa foi politique. Hélas ! je le vois toujours plus, il n'y a parmi nous d'heureux que Fabrice.

— Pourquoi lui seul... parmi nous ? répéta-t-elle.

— Parce qu'il peut dire à Marthe qu'il l'aime autant qu'il le veut.

— Oui, mais il ne le lui dit pas ; il se contente de le lui prouver : voilà pourquoi il est heureux.

Et voilà aussi comment, sans se rien dire, ils trouvaient cependant moyen de se tout dire, et, en parlant des autres, de se parler d'eux. Ce genre de conversation paraîtra un peu égoïste; mais quoi! les amoureux en ont-ils jamais d'autre, et la leur, comme on vient de le voir, ne l'était-elle pas encore moins, à tout prendre, que celle même de bien des gens qui n'ont pas pour excuse d'être amoureux?

Aussi, quand l'approche du soir les avertit de quitter la forêt, où ils avaient déjeuné et dîné sur la mousse, des provisions qu'ils avaient apportées et de celles qu'ils avaient pu y ajouter d'une ferme voisine, quelle ne fut pas leur pénible surprise en apprenant ce qui était arrivé à Fabrice!

V

Ils furent des premiers à le savoir, car la prison communale était une vieille tour située dans l'enceinte du château, assez distante du corps de logis principal, mais s'y reliant autrefois par un ensemble de fortifications dont on voyait encore les restes; elle lui appartenait même, tout en étant grevée de cette servitude assez désagréable de pouvoir être employée, le cas échéant, comme prison ou maison d'arrêt: ainsi l'avait décidé le partage d'anciens droits de commune et de fief.

Fabrice et Jacques y étaient déjà installés. Grâce à un cumul de fonctions qui déchargeait d'autant le budget du village, l'huissier qui avait opéré leur arrestation était en même temps leur geôlier; mais il n'habitait pas auprès d'eux, il avait un petit logement un peu plus loin, d'où il les visitait et leur apportait leur nourriture trois fois par jour. On ne dit pas qu'il leur ait, ce soir-là, servi la truite à souper.

Quand la tour, ordinairement déserte, se trouvait ainsi habitée, c'est donc lui qui en avait le gouvernement et les

clefs. Du reste, les clefs n'étaient guère que pour la forme, car, en sa qualité de donjon, la tour n'avait point de porte au rez-de-chaussée : seulement, à l'étage, une ouverture où l'on arrivait par une échelle que l'on retirait après soi en temps de guerre, ou par quelque chemin de ronde fortifié et couvert qui la rattachait à l'intérieur du manoir. Ce moyen de communication n'existait plus depuis longtemps, et il fallait recourir à l'autre, même pour les détenus. A voir cette ouverture ainsi perchée, on eût dit qu'elle n'était là que pour montrer le chemin des airs à ceux qui voulaient en finir. De cet étage, ainsi que du rez-de-chaussée, il ne restait, d'ailleurs, que les quatre murs, de dix pieds d'épaisseur et qui semblaient taillés d'un seul bloc, avec leurs arêtes aussi vives qu'au premier jour; celles-ci étaient seulement un peu mieux polies que le reste, grâce à un ciseau plus patient que celui de l'ouvrier, le ciseau des siècles. La chambre des détenus, avec deux petites fenêtres à ses deux extrémités, mais grande et spacieuse, du reste, occupait tout l'étage supérieur. C'était le seul appartement de la tour. Rien au-dessous que le vide, hormis un tronçon d'escalier conduisant à l'ouverture pratiquée dans le milieu du mur, et rien au-dessus que le toit quadrangulaire et aigu. Ainsi les prisonniers étaient sous bonne garde, quoiqu'ils n'eussent pas le voisinage immédiat et constant du geôlier.

En apprenant ce qu'on avait fait de Fabrice, Marguerite s'écria que c'était une indignité; puis elle courut à Marthe qui, lui dit-on, l'attendait dans sa chambre, et la trouva encore tout en larmes. Elle ne sut mieux faire, pour la consoler, que de pleurer avec elle; mais, pour se soulager elle-même, elle répétait de temps en temps : C'est une indignité! chaque fois plus fort, et avec un mouvement si vif de sa tête brune, que ses cheveux, comme aux jours de son enfance, menaçaient de lui retomber sur les yeux, pour en voiler non plus le sourire, mais les éclairs.

Au même moment, le docteur, resté dans le salon, hochait aussi la tête, ce qui, du reste, ne donnait pas le moindre ébranlement à sa chevelure, vu le peu qu'il en

avait. Il n'en était donc que plus à son aise pour y passer et repasser la main en tout sens, dans le nouveau cas de dubitation qui se présentait. « Fabrice aurait-il réellement cédé à la tentation de la vengeance? Eth! il était si entêté de son pré, et on est capable de tout pour ce qu'on aime! Lui, un prudent docteur et même, sans qu'il y parût, un docteur rusé, n'avait-il pas dû hasarder bien des choses, bonnes et nécessaires sans doute, chanceuses toutefois, et cela non-seulement pour ses malades, mais pour Valentin et pour d'autres? A voir où ses deux jeunes protégés en étaient, sous le couvert de leur prétendue amitié, ne lui faudrait-il pas dévoiler le secret de la naissance de Valentin plus tôt qu'il ne l'avait pensé? M. de Romans aurait ses objections, son cousin encore plus. La pièce que La Reverdie avait eu évidemment l'intention de soustraire, pouvait le réduire à choisir entre le bonheur de ces enfants et son propre déshonneur. Appuyé d'une part sur la nécessité, de l'autre sur sa conscience, le hardi docteur ne se ferait aucun scrupule de lui administrer ce remède héroïque, s'il l'y obligeait. Ç'avait été un vrai coup du ciel que la trouvaille de cette pièce; elle allait à deux fins; mais pour cela il fallait attendre. Le docteur le pouvait-il, le devait-il, maintenant que l'arrestation de Fabrice allait sans doute hâter et tout au moins compliquer son procès? »

Un procès! tout le monde en a un, qui se débat toujours à huis clos; dans lequel chacun est à la fois juge et partie, interrogé et interrogateur; que l'on gagne ou que l'on perd à volonté, quitte à le perdre, en définitive, suivant la manière dont on le gagne; un de ces procès de for intérieur que l'on tâche le plus souvent d'embrouiller tant que l'on peut, mais qui, sous mille formes, reviennent à l'une ou à l'autre de ces deux questions: « Que veux-tu? » « Que dois-tu? » et se tranchent ordinairement dans le sens de la première. Le docteur avait un de ces procès-là dans cet instant même. Il en était si occupé; il avait l'esprit si tendu à cet interrogatoire secret; il y faisait si bien la demande et la réponse,

et, pour mieux entendre, il inclinait si fort la tête, que ce fut seulement quand il vint à la redresser, ayant pris sans doute ses conclusions, qu'il s'aperçut que Valentin comme Marguerite n'étaient plus là.

Valentin, en effet, profitant d'un reste de jour, était allé examiner la terrasse et les vieux restes de fortifications qui se prolongeaient au delà. Il les connaissait à merveille pour y avoir plus d'une fois grimpé avec Marguerite, et avec d'autant plus de plaisir qu'on le leur défendait; mais il voulait s'assurer si rien n'y avait été changé. Tout était bien comme il se le rappelait. La terrasse, longue, étroite et dallée, avait pour support l'ancien mur d'enceinte, rasé à mi-hauteur, sur lequel on avait construit, à niveau de l'étage, cette espèce de galerie en plein vent, bordée d'une balustrade et de grands vases de fleurs. Plus loin, elle continuait à vide, ayant vue ainsi, d'un côté sur les dépendances du château, de l'autre sur le village à quelque distance au-dessous, puis sur tout cet aimable penchant du pays de Lunay, avec son lac bleu neigé de vagues et ses cimes d'azur aux vagues de neige : vrai « pays du bleu, » comme serait tenté de l'appeler le premier voyageur ou lecteur venu.

A partir de la terrasse, le mur d'enceinte et les anciens ouvrages de défense reprenaient leurs créneaux et leurs meurtrières, les unes primitives, les autres ajoutées par le temps. Ces brèches avaient fini par pousser çà et là des montuosités et des terre-pleins, recouverts d'une végétation pittoresque. La terrasse y aboutissait. En s'accrochant aux arbustes et grimpant comme eux parmi les décombres, on pouvait gagner une espèce de plate-forme, vis-à-vis de laquelle la tour s'élevait solitaire dans son fossé en partie démantelé.

C'est ici que Valentin était venu « reconnaître les lieux. » Accoudé à l'un des créneaux, il examinait une fenêtre qui dominait son observatoire comme un nid d'aigle dans un rocher, celui d'une hirondelle sous un toit. C'était l'une des deux croisées en ogive qui avaient assez de peine à éclairer la vaste et haute chambre des prisonniers en s'y

mettant chacun par un bout. Valentin y appelait du regard, avant de l'essayer de la voix, lorsqu'en effet... mais ce ne fut pas le bec d'un aigle qui parut, ce fut celui de Jacques, en ce moment vrai museau de rat dans une souricière. La vue de Valentin y ramena pourtant un large sourire, mais d'autant plus lugubre : on eût dit un éclair qui avait traversé en zigzag sa figure, pour n'en montrer que mieux la tristesse et la nuit. Valentin lui fit des signes d'amitié; il y répondit en se penchant et riant de nouveau; mais l'œil de Jacques, venant ainsi à plonger au pied de la tour sans pouvoir se relever que sur la vaste étendue, son ricanement se changea soudain en un froncement de lèvres, et un retrait de toute sa personne, des plus significatifs. « C'était bien autre chose que la haie! » sans doute pensait-il.

— Impossible d'atteindre jusque-là! dit une voix.

Valentin se retourna. Marguerite arrivait sur la plate-forme. Il lui fit des reproches sur son imprudence à venir ainsi dans l'obscurité par ce sentier hasardeux; mais, comme elle s'en était tirée toute seule, il était probable qu'au retour elle s'en tirerait encore mieux avec lui.

C'est ce que Valentin comprit sans qu'elle eût besoin de le lui dire; en sorte que, la voyant rire de ses reproches, il n'y insista plus. Se doutant bien où il était, elle avait couru le rejoindre. Elle y avait mis tant de vivacité, et son ancien talent de petite chevrette lui était si bien revenu, que c'était presque la petite Gritly d'autrefois. Valentin acheva de se calmer là-dessus; mais il n'eut pas le temps de s'arrêter aux détails, Marguerite ayant les yeux en l'air et les siens ne pouvant faire autrement que de suivre le même chemin.

— Pourquoi impossible? dit-il; je gagerais bien, au contraire, d'atteindre là-haut.

— Oui, avec un ballon.

— Non, mais avec une balle, dit Valentin.

— Une balle!

— Eh! oui, que de fois nous avons joué avec la nôtre contre la tour, de manière à ce qu'en y rebondissant, elle

nous revînt juste sur la terrasse. D'ici, notre grand plaisir était de lancer de petites pierres par cette fenêtre au risque d'en emplir la chambre des prisonniers; nous y jetâmes même des pommes à l'un d'eux, pour le consoler de ce qu'il ne pouvait plus s'en fournir aux dépens des vergers voisins. Je m'en souviens, Gritly, mais vous ne vous en souvenez pas. Et puis nous n'avons plus de balle. La nôtre était si bonne, si élastique ! Nous y avions inscrit nos initiales pour qu'on ne nous la prît pas; mais vous l'avez oublié aussi. Ah ! qu'elle était bonne et jolie, notre petite balle ! Si j'en avais une pareille, je me ferais fort de la lancer à Jacques.

— Cela l'amuserait beaucoup ! fit ironiquement Marguerite.

— Certainement, cela l'amuserait, car elle porterait une ficelle que vous y auriez cousue, puis la ficelle...

— Une corde ! s'écria Marguerite. Vite, vite, redescendons ! je vais voir...

Il l'accompagna jusqu'au bord de la terrasse. Jacques suivait leurs mouvements avec une curiosité mélancolique.

Elle revint bientôt avec une balle sur laquelle on pouvait lire encore assez distinctement : *Cette balle est à nous*, *V. G.*, ces deux lettres formant un seul chiffre avec des façons d'arabesques tout autour. Elle la lui présenta, le front sans doute un peu coloré par ce petit travail d'aller et de venir; mais aussi encore un peu plus caché sous ses cheveux noirs, et plus riant, après tout, de ce rose qui ne le rendait que plus blanc.

Elle avait apporté tout ce qu'il fallait. Valentin lança la balle juste à la portée de Jacques. Mais celui-ci fit un si grand geste des bras qu'il la dépassa de moitié; elle tomba dans le fossé; on l'y repêcha au moyen de la ficelle déroulée, dont Marguerite tenait le bout. La balle, lancée de nouveau, Jacques ne la manqua pas; mais, pour vouloir trop bien l'attraper, il lui donna une grosse tape qui ne la renvoya que plus vite. On fit signe à Jacques de quitter la fenêtre; à peine s'en était-il reculé que la balle l'y suivit,

ne rebondissant plus que sur le plancher, cette fois, et entraînant sa queue après elle, comme une comète. Valentin y en ajouta une seconde, moins menue et plus forte. Marguerite courut alors chercher un panier à anse dans lequel elle mit tout ce qu'elle put trouver de mieux dans le garde-manger, fruit, viande et volaille, et amena Marthe sur la terrasse, laissant le docteur discuter fort à point avec La Reverdie qui venait de rentrer. — Vite, dépêchons-nous, dit-elle en rejoignant Valentin, le maire du château est là. Ils attachèrent le panier; Marthe aurait bien voulu s'y mettre aussi, mais force lui fut de le voir monter sans elle, tiré par Jacques, dont le lugubre sourire s'en allait à vue d'œil, à mesure qu'il hissait la nasse et qu'il se convainquait par ses yeux, par son nez, que même dans une tour il pouvait y avoir quelque chose à pêcher. Fabrice, qui s'était jeté sur son lit, apparut aussi à la croisée. Il les remercia du regard, moins de ce qu'ils lui envoyaient que de ce qu'ils étaient là, et regarda longuement et tendrement Marthe. Pour elle, elle levait les bras comme si elle voulait les tendre jusqu'à lui. — Bonsoir, et bon courage, lui cria Marguerite; à une autre fois! Pour aujourd'hui, dit-elle à Valentin, c'est assez, n'est-ce pas? Mais quelle bonne idée vous avez eue! reprit-elle en acceptant la main qu'il lui tendait pour l'aider à revenir vers la terrasse.

— Au moins, fit-il, comme ils allaient descendre, j'ai gagné la partie de balle : gagné, mais quoi? Je n'ai malheureusement pas pensé à intéresser la partie, ajouta-t-il plus bas.

— Ah! il fallait y penser, dit Marguerite.

— C'est vrai, mais pourtant ce serait juste...

— Alors, mettons que vous ayez gagné la balle, je vous la donnerai quand elle me reviendra.

— Non, j'aime mieux qu'elle reste à vous et à moi : en cela du moins, ce sera comme autrefois.

— Voyons! puisque vous êtes vainqueur, si j'y ajoutais, en guise de couronne, une belle fleur de grenadier : vous les aimiez, autrefois.

— Pourvu qu'il me fût permis de la placer où j'aimais

surtout à la voir : là, dit le regard de Valentin plutôt que sa voix.

Marguerite, avec une souriante rougeur qui se répandit jusque sur son cou, souleva ses cheveux comme une onde qui court et se brise entre les doigts, et les remit en place ; mais la légèreté même, avec laquelle, soutenue par Valentin, elle accomplit la descente, les fit pencher de nouveau. De nouveau aussi, elle y porta la main ; puis, réflexion faite, elle s'approcha d'un des grenadiers qui bordaient la balustrade, y choisit une des plus belles fleurs et en mit le corail dans l'ébène de ses cheveux, qu'elle laissa glisser à demi comme un voile le long de sa joue. Se retournant alors vers Valentin :

— Est-ce comme cela ? lui demanda-t-elle.

— Pas tout à fait. Je crois que sur cela aussi je me souviendrais mieux.

— Oh ! bien, ce sera pour une autre fois..., comme autrefois, ajouta Marguerite ; mais pour le moment il vous faut reconduire Marthe. Demain, nous verrons à régulariser notre système de communication avec Fabrice ; pensez-y dès ce soir.

Pendant qu'elle parlait, elle avait décidément remonté et assujetti ses cheveux ; ce retrait de l'onde capricieuse fit tomber la fleur de grenade.

— Vous me l'aviez promise, dit Valentin en la recueillant au passage.

— Puisque les petits cadeaux sont nécessaires pour entretenir l'amitié ! répondit-elle en riant. Mais vite emmenez Marthe. Dans son chagrin, elle n'aimerait pas à rencontrer La Reverdie : cela se comprend.

Marthe et Valentin partis, notre jeune châtelaine se rendit au salon, mais uniquement pour avoir le plaisir de crier encore : « C'est une indignité ! » aux oreilles de La Reverdie.

— Ah ! ah ! dit-il, votre Fabrice...

— C'est une abomination, redoubla-t-elle en lui coupant la parole ; et vous n'y êtes pour rien, j'espère ?

— Je voudrais y être pour quelque chose ; car savez-

vous, fit-il galamment, qu'un peu de colère vous sied à merveille! Vous êtes charmante ce soir, avec ces yeux qui lancent des éclairs et cette petite tête de Méduse aux cheveux serpentins. Vrai! vous ne fûtes jamais si jolie : demandez plutôt au docteur.

— Il est certain, fit celui-ci sans entrer dans ce nouveau thème, il est certain que cette arrestation est injuste et pourrait tourner contre ses auteurs, quels qu'ils soient. Quant au procès..., ajouta-t-il, voulant reprendre ou clore la discussion.

— Oui, le procès est plus grave, interrompit La Reverdie.

— Mais, continua le docteur, il pourrait bien être aussi une de ces œuvres qui trompent ceux qui les font. J'ai eu dans le temps la curiosité de feuilleter les registres de la commune...

— Ah! fit La Reverdie.

— C'était pour un travail de statistique. Je l'ai laissé là, faute de loisir.

— Et puis, cette écriture n'est pas commode à lire, dit La Reverdie en respirant.

— Oh! avec de la patience..., et je suis très-patient, quoi qu'il en semble. Je ne déchiffrais donc pas trop mal ces paperasses; j'y remarquai aussi ce qu'elles disent du Pré aux Noisettes, mais je ne trouvai point qu'elles fussent si clairement contre lui; il y en a même, si ma mémoire ne me trompe pas, qui militent plutôt en faveur du droit de Fabrice.

— Ah! fit encore La Reverdie en rougissant un peu.

— Au reste, conclut son interlocuteur, ces titres figureront nécessairement au procès, et on verra ce qu'ils disent.

La Reverdie était sur les épines; mais le docteur prolongeait d'autant sa visite, sans, du reste, avoir l'air de tenir à donner ou à recevoir de plus amples explications. Enfin il partit, et La Reverdie alla aussitôt bouleverser encore une fois inutilement sa bibliothèque. Cette feuille, croyait-il toujours, y était, devait y être. L'avait-il mise

ailleurs, par distraction? Sa mémoire commençait à baisser, désagréable aveu qu'il ne se faisait qu'à lui-même, et encore le moins qu'il pouvait. Cette maudite feuille de parchemin se serait-elle envolée par la fenêtre? La lui aurait-on prise? Pourquoi? pour la produire? Eh bien, que lui importait, après tout, l'issue du procès? Le sien, avec Marthe la revêche, était fini. Son cousin de Romans pouvait soupirer silencieusement pour elle : il ne ferait pas de même. Cela lui était donc bien égal, maintenant, qui aurait le dessus, ou de ce grand dadais de Fabrice, ou de ce vieil avare de syndic, dont il ne tirerait pas, au besoin, cent écus, sinon avec bonne caution ou bonne hypothèque. Voilà comment, dans la mobilité de son âme, il se rassurait.

VI

Pour cette fois, le syndic se croyait certain d'avoir raison de Fabrice. Un maître d'école ne doit pas même être soupçonné. Absous, le régent garderait difficilement sa place, et, reconnu coupable, la municipalité ne manquerait pas de prononcer sa destitution. Tout cela et les frais l'obligeraient à vendre son pré sans tant faire le fier et la fine mouche. On ne le lui payerait plus que ce qu'il valait. Personne ne lui en donnerait maintenant ce qu'il avait eu la bêtise de refuser. Que n'acceptait-il tout de suite? Au pis aller, lui, le syndic, maintiendrait ses offres : ainsi, que pouvait-on lui reprocher? Quant à l'arrestation, on avait un peu précipité, mais non violé les formes; et d'ailleurs il fallait un exemple. A qui la faute si l'exemple était tombé sur Fabrice? Il avait voulu vivre à sa guise, il devait en subir les conséquences; il connaissait tout au moins les auteurs des dégâts, outre que lui-même était un sournois, et que les sournois sont rancuniers.

Ce qui chagrinait et irritait le syndic, c'est qu'il avait

contre lui, sur cette affaire, non-seulement sa fille et même un peu sa femme, mais la Sabine.

— Le régent est bête, mais il n'est pas méchant, disait celle-ci dans sa froideur naturelle, et peut-être avec le fond d'estime et d'attachement haineux qu'elle ne pouvait s'empêcher de conserver pour Fabrice.

— Pour moi, je crois plutôt, Dieu me pardonne! qu'à force de se reléguer dans sa cabane, il est devenu un peu fou, opina madame Judith, quand sa cousine les eut quittés. Couper ainsi de jeunes arbres qui ne vous ont rien fait, je vous le demande! est-ce de la raison? A quoi bon enfermer un homme qui s'enferme déjà tout seul?

— Surtout, ajouta Céline, si, comme on le pense, ce n'est pas lui...

— Qui : on? interrompit brusquement le père, resté selon sa coutume dans la cuisine, d'où il entendait ce qui se disait dans la chambre. On! ton Mauverney, n'est-ce pas? Ce serait bien encore de sa belle politique!

— Je n'ai pas parlé à Louis Mauverney depuis qu'il ne peut plus venir ici, répondit tristement Céline. Ne disons pas plus de mal de lui que certainement il n'en dit de nous, ajouta-t-elle avec cette fermeté douce qui lui était particulière, et dont elle semblait, en ces occasions de lutte, vouloir moins maîtriser les autres qu'elle-même. Pourquoi tant soupçonner le mal? continua-t-elle sans élever la voix, les yeux seulement un peu plus baissés sur son ouvrage. Cela nous est défendu, comme de le faire. Quant à Fabrice, s'il est innocent, je suis sûre que vous ne serez pas des derniers à en être bien aise, cher père; et avant même d'être reconnu pour tel, il suffit qu'il le soit pour avoir un bon défenseur.

— Qui? interrompit encore le père, l'écoutant à peine. Le docteur, qui se mêle de ce qui ne le regarde pas?

— Dieu, mon cher père.

— Dieu protégerait donc les voleurs, les destructeurs du bien d'autrui? Tu as vu cela dans ta Bible, n'est-ce pas?

— Ce que j'y ai vu, c'est qu'il aime, mais aussi qu'il

châtie comme il aime ! Et de l'air d'une personne qui interrompt son travail pour mieux suivre sa pensée et se parler à elle-même, Céline laissa tomber son aiguille et ajouta d'une voix plus basse, en relevant les yeux : — Il ne faut pas tenter sa colère, elle peut fondre sur nous au moment où l'on y pense le moins.

— Est-ce pour moi que tu dis cela ? Me menacerais-tu, par hasard ?

— Y pensez-vous, mon père ? Vous menacer : Dieu m'en garde ! Vous avez eu vos motifs pour agir comme vous l'avez fait, vous devez avoir raison, cher père ; mais je ne puis m'empêcher de craindre je ne sais quoi.

— C'est comme moi, dit la mère. On ne m'ôtera pas de l'idée que cela finira mal. Je voudrais que ce pré et le nôtre fussent au lac.

— Laissez-moi tranquille avec vos bavardages ! Est-ce que vous y entendez rien ? Ce ne sont pas des affaires de femmes.

Et le syndic rentra dans son silence habituel ; mais ce n'était pas celui du calme. Il en voulait à sa fille d'avoir parlé, à sa femme de se taire, à toutes les deux de ne pas le soutenir dans une affaire où l'intérêt et l'honneur de la famille étaient engagés, d'y être plutôt contre lui, de l'y laisser seul. Eh bien, il n'entendrait plus leurs criailleries et n'agirait que mieux à son idée. La Sabine pourtant l'inquiétait ; mais elle, au moins, tenait bon pour forcer la vente du pré, ce qui était l'essentiel. En demandant l'arrestation de Fabrice, il n'avait fait, d'ailleurs, que se défendre : qu'il se vît ainsi sourdement attaqué, menacé, dépopularisé, ce n'était pas un de ses moindres sujets de colère. Quand cette idée lui revenait, ses sourcils se contractaient tellement, qu'ils paraissaient joints, et son front encore plus ramassé sous les rides.

Le syndic était resté dans la cuisine, et les deux femmes dans la chambre, où Céline achevait d'ourler du linge pour le trousseau d'une jeune fille pauvre, à la veille néanmoins de se marier. Comme ils étaient là tous les trois silencieux, la porte de la rue s'ouvrit ; c'était le fils qui rentrait.

— Ah bon! voici l'autre! dit le père en songeant à ses deux enfants, si opposés de caractères, mais qui tous les deux cependant le contrecarraient.

— D'où viens-tu? lui dit le père en le regardant de côté.

Rodolphe, sans répondre, fit mine de vouloir s'éclipser.

— D'où viens-tu? répéta le syndic en se levant de sa chaise.

Le jeune homme essaya encore de passer; mais son père lui saisissant le bras :

— Me feras-tu le plaisir de me dire d'où tu viens? lui cria-t-il d'une voix plus brève et plus irritée.

— On vient... on vient... de se promener.

— Ce n'est pas vrai!

— Eh bien, quoi! quand on aurait bu une bouteille après la journée!

— Avec quel argent? tu n'en as point, tu ne sais rien te garder!

— Avec celui que m'a donné la mère.

— Ce n'est pas vrai! Je le lui ai défendu ; tu m'as forcé de le lui défendre. Ah! tu ne veux pas me dire d'où tu viens, eh bien, moi, je vais te le dire. Tu ne viens pas même du cabaret, où l'on ne te fait déjà plus crédit, sur ma demande et sur mon avertissement positif que je ne payerais pas pour toi : encore une belle chose à laquelle tu m'as forcé par ta bonne conduite! Non! tu sors de quelque mauvais trou d'ivrogne et de démagogue, c'est tout un, où tu auras eu le plaisir d'entendre bavarder contre le gouvernement et contre ton père; qui sait même si tu n'y as pas fait chorus?

— La politique m'ennuie, j'aime mieux rire; je m'en fiche pas mal, de la politique, ajouta Rodolphe, la langue un peu prise. Quant à dire du mal de vous...

— Eh! pourquoi pas? Ta sœur en dit bien! murmura le colère vieillard.

— Personne ne s'en aviserait devant moi! conclut assez fièrement le jeune homme; mais espérant en avoir fini et déjà repris de son insouciance, il ajouta aussitôt : —

Maintenant que vous savez tout ce qu'il y a, et vous voyez qu'il n'y a pas grand'chose, laissez-moi aller me coucher ; je suis las. Bonsoir à la sœur et à la mère.

— Non! s'écria le père en se roidissant contre son fils pour se roidir contre lui-même et ne pas retomber dans ses lenteurs et ses temporisations précédentes, non! je ne t'ai pas tout dit, je ne t'ai encore rien dit! ajouta-t-il avec une expression plus amère. Tu ne laisserais personne m'attaquer devant toi, je veux bien le croire. En effet, il ne manquerait plus que cela! Mais en es-tu moins pair et compagnon avec ceux qui ne se font pas faute de m'attaquer quand tu n'es pas là? Ce sont ceux que tu aimes, que tu fréquentes; tu as mes ennemis pour amis, tu es de leur bande, sinon contre moi, du moins pour ton propre compte. Ils te mènent où ils mènent le pays, à la misère et à pire encore, à leur fameux progrès. Beau progrès, qui consiste à vivre sans foi ni loi et à nous rendre tous pauvres, à prendre à ceux qui ont, pour la plus grande commodité de ceux qui n'ont jamais su s'amasser quelque chose. Tu ne me démolis pas comme syndic, mais tu me démolis comme père en m'accablant de chagrin et me faisant tout craindre, la ruine de notre maison dans l'avenir et son déshonneur! Vous passez les nuits à fumer, à rire et à boire, mais qui paye? Me crois-tu assez âne pour ne pas le savoir, et où s'en va maintenant mon blé comme s'en est allé mon vin?

— Pourquoi ne me donnez-vous plus d'argent? dit Rodolphe d'un air sombre.

— Parce que plus je t'en donnais, plus tu en dépensais. Crois-tu qu'il coûte si peu et que j'en aie tellement que je puisse consentir à te le voir jeter par les fenêtres? D'ailleurs, n'as-tu pas tout ce qu'il te faut à la maison? qu'est-ce qui te manque? Mais c'est cela! quand on n'a pas d'argent, on en prend; ainsi raisonnent les voleurs et ceux que tu fréquentes.

Rodolphe fit un brusque mouvement de bras pour se dégager du poignet qui serrait toujours le sien. Son père le saisit par la cravate.

— Tu ne t'en iras pas ainsi ! s'écria-t-il. A genoux ! et demande-moi pardon ! A genoux ! répétait-il en le secouant avec une subite fureur.

— Laissez-moi ! dit Rodolphe, dont les yeux ordinairement voilés s'éclairèrent comme un feu languissant qui partirait soudain.

— Que je te laisse ! et pourquoi ? Pour que déjà peut-être cette nuit tu retournes d'où tu viens, un sac de blé sur tes épaules, et que tu me le vendes, la moitié tout au plus de sa valeur, à celui qui ne fait pas ce joli métier pour rien ? Malheureux ! sais-tu bien que, sans toi, je l'aurais dénoncé, ton complice ?

— Pourquoi pas ? dit Rodolphe avec un rire de colère : vous avez bien dénoncé Fabrice.

— Ah ! toi aussi, tu me reproches ce que je fais pour toi, ce qu'il était de mon devoir de faire ! s'écria le vieillard, dont cette parole échappée à son fils avait exaspéré soudain la colère. C'est moi qui suis le coupable à présent, parce que c'est moi que l'on vole ! Ah ! c'est comme ça ! Voilà comme tu prends mon parti !

Et secouant de nouveau son fils tout en tremblant lui-même de rage, il le tira violemment pour le jeter à genoux. Rodolphe se redressa d'un air de hauteur et de menace. — Ah ! tu regimbes ! — Et grinçant des dents, il lui porta son poing crispé sous la figure.

Alors, chose affreuse, mais qui se voit ! le père et le fils, ne se connaissant plus, se précipitèrent l'un sur l'autre, se saisirent, se frappèrent, se déchirèrent leurs chemises, car ils n'avaient pas encore remis leurs vestes de dessus, après une chaude journée de travail, qui devait donc se terminer ainsi !

Tout cela, et ce qui avait immédiatement précédé, était parti coup sur coup, comme des éclairs dont l'un n'attend pas que l'autre ait fini.

Les deux femmes, restées d'abord dans la chambre, mais déjà toutes saisies, étaient accourues sur le seuil à mesure que l'explication allait s'échauffant. La stupeur les y retint immobiles ; mais quand Rodolphe et son père en

vinrent aux mains, elles se jetèrent après eux tout en larmes, les séparant peu à peu de leurs bras, de leurs corps; la mère entraînant le père, la sœur le fils. L'air toujours menaçant, ils avaient pourtant cessé de se regarder en face, et tous deux détournaient les yeux.

— Mais y penses-tu, Pierre-Abram, y penses-tu? disait la mère.

Il ne répondit rien, décrocha sa veste du mur, en enfila les manches avec un tremblement nerveux et se laissa conduire dans la chambre.

Le fils semblait cloué au contraire à cette même place qu'il était si pressé de quitter auparavant, peut-être comme s'il eût voulu pouvoir y effacer la trace de ce qui venait de se passer. Il s'était jeté sur une chaise, et, les coudes sur ses genoux, les deux mains sur ses yeux, pleurait violemment, mais sans bruit.

— Va-t'en, lui dit tout bas Céline : si le père revenait!

— Eh bien ! qu'il revienne ! fit-il avec un sursaut.

Elle lui mit la main sur la bouche.

— Tais-toi. Un père ! pense ! un père!

— Pour du vin que j'ai pressé, pour du blé que j'ai fauché et dont je n'avais eu jusqu'ici que la poussière du battoir, m'appeler voleur !

— Oui ! entendit-on dans la pièce voisine.

Céline fit un suprême effort et, se jetant à genoux devant son frère, le suppliant et l'attirant à elle, parvint à l'emmener.

Arrivé dans sa chambre, il eut encore une explosion de douleur et de colère :

— Je m'en irai, je m'enrôlerai, je m'engagerai plutôt comme domestique. J'aurai au moins l'argent de mes gages, et je pourrai en faire ce que je voudrai. Cela ne peut plus durer ainsi. Il est trop rude, il veut trop commander, trop régner, trop gagner. Est-ce ma faute s'il a fini par se mettre à dos tout le village, et plus qu'il ne croit, par cette affaire du régent? Moi, je sais bien que je ne vaux rien ; mais toi qui es si bonne, il te traite comme moi, il ne te ménage pas davantage; il a chassé Mauver-

ney; il te chassera aussi. Il nous faudra tous deux nous mettre en service. Ce sera beau pour les enfants d'un syndic!

— Calme-toi, lui disait sa sœur. C'est notre père. Nous en avons un autre encore. Je t'ai si souvent demandé d'y penser un peu; mais je t'ennuyais; à la fin je n'ai plus rien dit. J'aurais dû continuer : peut-être m'aurait-il donné accès dans ton cœur pour le lui ouvrir. Parle-lui de tout cela. Dis-lui tout. On lui parle dans la prière. Pense à la mère, qui nous aime tant tous les deux. Je demanderai pardon au père pour toi, à notre père à tous aussi.

Avec ces bonnes et douces paroles elle le laissa un peu consolé. Mais, hélas! elle ne l'était pas elle-même. Elle revint dans la chambre d'en bas. Son père s'était couché. Sa mère était toujours là, immobile. Celle-ci leva sur sa fille un œil cette fois tout grand ouvert, sous les larmes qui s'y faisaient jour une à une et en soulevaient silencieusement la paupière. Céline l'embrassa tendrement sans rien dire; puis elle entra dans l'alcôve et se jeta à genoux devant son lit. Ne l'entendant plus, madame Judith s'approcha, écarta les rideaux. Céline avait roulé sur le parquet évanouie. Ses lèvres entr'ouvertes étaient pâles, mais une raie rouge y courait entre les dents, comme entre des perles le fil de soie qui les lie. Sa mère la mit sur le lit. Elle rouvrit les yeux et regarda sa mère en souriant; mais tout lui revenant, elle fondit en pleurs.

— Pierre-Abram! dit la mère en retournant vers son mari. Pierre-Abram!

— Hauh! encore! qu'y a-t-il?

— Céline est malade : il faut aller chercher le docteur.

— Encore un tour de l'autre! dit le père en se rhabillant. Mais les femmes sont toujours malades; ce ne sera rien.

Le docteur ne fut pas de cet avis. Il prescrivit des remèdes qu'il alla chercher lui-même dans sa petite pharmacie de campagne, et recommanda les plus grands soins, surtout la plus grande prudence, ajouta-t-il.

VII

Si Fabrice était plus heureux dans sa prison que le syndic dans la sienne, car c'en est une aussi qu'un cœur de pierre, en revanche, il s'y ennuyait fort, plus même que dans sa classe en hiver, où il avait les enfants trois ou quatre heures le matin et autant l'après-midi. L'été, à cause des travaux de la campagne qui commençaient à réclamer les plus grands, ce n'était qu'une courte séance chaque jour pour les petits. En outre, les moissons venaient d'amener les vacances, et voilà comment il pouvait en jouir. Le panier continuait de faire bonne route, de monter et de descendre; il accomplissait ses secrètes et nocturnes ascensions le plus lestement du monde, grâce à Jacques, qui vous le hissait en un tour de main, tant le plaisir qu'il y prenait l'avait rendu habile. Avec un surcroît de provisions il apportait aussi des livres; mais Fabrice n'était plus grand liseur depuis qu'il faisait lire les autres : ressemblant en cela, dit-on, à plus d'un auteur en vogue, quoiqu'il ne se mêlât nullement d'écrire. Ce qui lui manquait, c'était le grand air, c'étaient ses retraites quotidiennes au bord de l'eau, c'était surtout la présence assidue de Marthe et sa douce compagnie.

En désespoir de cause et comme c'était un homme qui aimait les enfants, mais les vrais (et les petits ne le sont pas toujours, à plus forte raison les grands), Jacques en étant un, il entreprît son éducation et voulut lui enseigner les lettres; malheureusement, celui-ci se montra, dès le début, un mauvais élève accompli. A mesure qu'il se penchait sur le livre, son nez se fronçait à proportion comme pour s'en reculer le plus possible; enfin, de malaise et d'angoisse, il partit d'un tel éternûment, que Fabrice vit bien qu'on ne ferait jamais façon de lui.

Jacques avait d'ailleurs trouvé pour son compte un

moyen de se désennuyer qui n'était pas à l'usage de Fabrice. Leur prison n'avait pas de fenêtre proprement dite regardant la terrasse ; de ce côté pourtant s'ouvrait, ou plutôt se fendait dans l'épaisseur du mur, une espèce de meurtrière, de deux ou trois pieds en hauteur, mais à peine large comme l'œil qui venait s'y appliquer. Autrefois c'était celui d'un archer, maintenant c'était celui de Jacques ; on y pouvait lancer autrefois une flèche ; maintenant, à plus forte raison, une ligne. Or, pour charmer ses loisirs, Jacques s'en était fabriqué une avec le surplus de la ficelle du panier, une perche oubliée dans un coin de la chambre et les vieux hameçons de Fabrice, dont il avait aussi fini par faire dans sa poche une petite provision. Un liége, un tuyau de plume étaient sortis du même arsenal ; enfin, rien n'y manquait. Excepté l'eau, dira-t-on : car avec leurs murs à demi rompus, les fossés devaient être à sec ; ou bien la Vignonne, cette folle rivière d'un pays un peu fol et introuvable comme elle, venait-elle encore faire des siennes jusqu'au pied de la tour ? Hélas, non ! elle coulait au loin dans les prés, où son lit traçait un sillon de verdure que Fabrice pouvait voir mélancoliquement de la fenêtre se recourber autour de sa cabane. Jacques pêchait donc en l'air, comme font, du reste, beaucoup de gens, à moins encore qu'il n'y eût une fontaine sur la terrasse. Pas davantage. Cependant, pour Jacques, il s'y promenait de temps à autre un poisson, et chose bien plus étrange, ce poisson n'était pas muet ; car s'étant une fois approché de l'extrême bord de la galerie, et voyant cet œil qui le considérait : — Hé ! hé ! pêcheur au poil, te voilà pris ! lui cria-t-il en le reconnaissant. Aussitôt Jacques déploya ses agrès ; sur quoi le poisson recula brusquement. L'ennemi retira ses engins et attendit le retour du promeneur. Ce dernier, en effet, ne tarda pas à reparaître, mais pour faire un saut en arrière chaque fois qu'il apercevait la pointe recourbée du fil aérien suspendue de nouveau sur son front comme une autre épée de Damoclès. Jacques s'amusait fort de lui faire exécuter ce manége. C'est qu'il s'amusait d'un rien ; aussi, que ne

l'avons-nous pour critique! mais, hélas! comme on vient de le voir, il ne s'entendait pas en lettres. Celui qu'il tenait ainsi à distance n'avait nullement l'air aussi satisfait. C'est du moins ce que semblait témoigner cette observation faite à Marguerite d'un ton d'humeur :

— Il n'est pas gêné, votre Balalarme. On ne peut faire un tour sur la galerie sans qu'il y tende aussitôt son œil de chat sauvage.

— Oh ! fit Marguerite, s'il n'y tend que son œil !...

— Je dirai au geôlier de fermer un peu mieux cette lucarne, interrompit La Reverdie.

Il descendit au village dans ce but. Valentin, l'ayant vu passer, monta au château avec Marthe.

— Tout est prêt, lui dit Marguerite, mais il faut attendre qu'il fasse nuit. La Reverdie ne rentre ordinairement que pour se coucher.

Quand il fut nuit close, elle alla chercher une échelle de cordes qu'elle avait mis deux jours à confectionner.

— Pensez-vous que ce soit solide? dit-elle à Valentin.

— Parfaitement solide. Pourvu qu'elle soit assez longue.

— De la plate-forme, vous ne croyez pas qu'il y ait plus d'une cinquantaine de pieds, et j'ai fait bon aunage, ajouta la gentille ouvrière.

Ils transportèrent l'échelle sous la fenêtre, où Jacques, sur quelques petites pierres lancées par Valentin, ne tarda pas à paraître avec son outillage bien ficelé. Il guinda l'échelle avec des trémoussements de joie, sans trop savoir pourtant ce que cela signifiait; mais c'était toujours quelque chose à pêcher. Fabrice l'attacha par le haut, quoique bien résolu à ne pas s'évader; Valentin, par le bas, à l'un des créneaux. Marguerite voulut absolument y ajouter tout le poids de sa petite main et même quelquefois de son petit pied; en sorte que, pour Valentin, ce fut encore mieux un jeu et un plaisir d'y monter. L'échelle flotta bien un peu sous lui dans l'obscurité et le vide, puis se courba, se tendit comme un arc, et Marguerite s'y cramponna non plus de ses petites mains cette fois, mais de ses deux jolis bras bien serrés.

Heureusement, l'amarre tint bon, et le vieux créneau de même, autour duquel elle était enroulée. Valentin atteignit le dernier échelon et sauta dans la chambre, puis au cou de Fabrice en disant : — Marguerite et moi avions fait serment de vous délivrer. Mais Fabrice ne voulait pas entendre raison. — Marthe vous attend, fit Valentin qui savait le pouvoir de ces sortes d'arguments par sa propre expérience; venez au moins lui dire bonsoir, vous remonterez après si vous voulez.

Pendant qu'ils débattaient, — Où est Jacques? demanda Valentin, ne le voyant plus là, et pensant qu'il se tenait à l'écart dans quelque renfoncement obscur de la chambre haute et mal éclairée. Mais non : Jacques avait disparu comme une ombre, et comme une ombre en effet ils le virent, de la fenêtre, déjà vers le milieu de l'échelle, sur laquelle il rampait en arrière, non-seulement à quatre pattes, mais à plat ventre. Son nez, certainement, n'en avait pas manqué un échelon, de la manière dont tout son corps y était étendu et couché. On eût dit une chrysalide qui se meut péniblement sous la carapace dont elle est emmaillotée, et peut-être, à bien considérer Jacques et ses aventures, était-il réellement sur cette terre la chrylide d'un papillon qui devait naître ailleurs. Quoi qu'il en soit, son exemple acheva de décider Fabrice, ne fût-ce que pour lui donner, à son tour, celui de remonter. Il le rattrapa même, et arriva juste au moment où Marguerite le recueillait dans ses bras pour l'empêcher de tomber. Valentin, qui les suivait tous deux de près, faillit bien tomber de même; mais, pour le soutenir, Marguerite ne lui donna que la main, il est vrai suffisamment serrée. Fabrice, lui, fut le mieux traité des trois, car il eut non-seulement le bras de Marguerite pour le conduire sur la terrasse, mais, quand il y fut arrivé, celui de Marthe, et même ses deux bras. Après quoi, elle embrassa Jacques, et pour peu que Marguerite lui eût donné l'exemple, elle aurait sûrement aussi embrassé Valentin. Mais celle-ci ne bougea pas, et quoique le principal héros de l'affaire, il n'eût donc rien pour sa peine : pauvre Valentin!

Marguerite le mena pourtant comme les autres dans sa chambre, où personne excepté sa nourrice, et La Reverdie moins que personne, ne pénétrait. On pouvait y arriver, d'un côté, par celle de M. de Romans, qui en avait toujours laissé la pleine juridiction à sa fille, à plus forte raison pendant son absence, et lui en avait remis la clef; de l'autre, par celle de la nourrice, qui servait aussi, au besoin, de pièce de dégagement. Toutes trois étaient situées dans celle des ailes du château qui avait vue sur le prolongement de la galerie et sur la tour, tandis que celle de La Reverdie, avec le salon et la salle à manger entre deux, se trouvait dans l'aile opposée. On serait ainsi à l'abri d'une surprise de sa part et en mesure de s'échapper s'il revenait de meilleure heure. Marguerite introduisit donc tout son monde dans son petit sanctuaire, sa forteresse à elle, comme elle l'appelait.

Elle entendait bien accorder à Jacques la même faveur momentanée; mais il parut médiocrement s'en soucier, n'avança guère que la tête au delà du seuil, considéra d'un œil ébahi, et beaucoup moins respectueux que celui de Valentin, tout ce qu'il pouvait bien y avoir dans une chambre de dame! les fleurs, les livres, les tableaux, les mille petits objets sur la table et sur la cheminée; ne vit rien dans ces brinborions qui valût un bon hameçon de Fabrice, jeta seulement au chapeau déposé sur le lit un regard de connaisseur, et, quand on le croyait déjà entré, battit subtilement en retraite. On pensa qu'il était retourné sur la terrasse; mais point : il avait une seconde fois disparu, non pas à reculons par l'échelle, mais par l'escalier de sortie, à belles et sourdes enjambées. Avez-vous jamais vu un hérisson captif? Ceux qui l'ont pris croient bien le tenir; il est là au milieu d'un groupe d'enfants, roulé en boule dans l'herbe où ils jouent autour de lui; il y est, mais tout à coup il n'y est plus. Il a déroulé sa boule et déployé ses pattes sans bruit. Ainsi avait fait Jacques, jouant aussi des siennes et se dépelotonnant sans rien dire.

La cloche de la cour, qui sonnait chaque fois que quel-

qu'un entrait ou sortait, les avertit de la direction du fugitif. Valentin courut après lui, et le rattrapa comme déjà il enfilait une haie et le chemin des champs; mais impossible de le décider à revenir. Jacques, faisant le poing à la tour, se précipita sur la pente du côté de la rivière et des taillis. Valentin se hâta de regagner la chambre de Marguerite; mais comme on la lui ouvrait à un signal convenu : — Je puis bien entrer, puisque tout le monde est admis! fit une voix derrière lui, celle de La Reverdie. La porte de la cour étant restée ouverte pendant les pourparlers de Valentin et de Jacques, il était monté sans être aperçu, avait attendu un moment dans un coin obscur du vestibule, et, y voyant passer Valentin à sa grande surprise, l'avait suivi.

— Vous recevez? demanda-t-il à Marguerite en s'inclinant d'un air moqueur.

— Oui, dit-elle en lui rendant sa révérence; vos prisonniers me font une visite.

— Mes prisonniers! dites plutôt les vôtres ; mais je ne savais pas que monsieur Valentin en fût aussi.

Valentin n'était plus là pour relever ce mot piquant. Laissant passer La Reverdie, il avait couru à l'échelle pour la dénouer au moins du créneau, puisqu'il ne pouvait la retirer à lui. Elle alla ainsi s'appliquer contre la tour, où elle demeura suspendue comme un fil, que l'obscurité rendait à peu près invisible.

— Monsieur Valentin est un de nos amis; mon père et moi entendons qu'on ne l'oublie pas, avait répliqué Marguerite. Vous savez bien, continua-t-elle, que je voulais parler de Jacques et de Fabrice.

— Ah! c'est vrai! le pêcheur de chevelures! fit La Reverdie qui, sachant sa mésaventure publique, avait pris le parti d'en rire, et, en général, n'aimait pas à s'appesantir sur lui-même ni sur rien. Prenez garde à la vôtre, ajouta-t-il.

— Oh! la mienne tient! dit Marguerite.

— En attendant, elle recommence à vous tomber, comme l'autre soir, sur les joues : il faut donc que mon

coiffeur, ou plutôt mon décoiffeur ait passé par là ; mais je persiste dans mon avis, cela vous sied à merveille, n'est-ce pas, monsieur Valentin ?

— Impossible de retrouver Jacques! dit celui-ci, sans avoir l'air d'entendre, et comme s'il revenait de chercher encore le fugitif.

— En effet, s'écria La Reverdie en promenant son lorgnon dans tous les coins de la chambre, vous me disiez qu'il était aussi des vôtres, et je ne le vois pas.

— Il était encore avec nous tout à l'heure, répondit Marguerite, mais il paraît qu'il a suffisamment du vieux donjon comme cela, car sitôt qu'il s'en est vu hors, le traître s'est enfui.

— Vous croyez que je ne vous crois pas? Eh bien, si! car j'en eusse fait autant à sa place. La seule chose qui m'étonne, continua négligemment La Reverdie, c'est que monsieur Fabrice n'ait pas fait comme lui.

— Nous entendions bien le tirer de prison, dit résolûment Marguerite, car c'est une honte, je le répète, que de l'y avoir mis; mais il veut absolument y rentrer : malgré nous, je le confesse.

— Vraiment! reprit La Reverdie du même air ironique. Il ne vous aurait vraiment fait qu'une visite, si je ne l'avais pas interrompue, assez mal à propos, je l'avoue, et vous l'avouerez bien aussi!

— Oh! très-mal à propos, dit-elle.

— Qui m'empêcherait de partir ? dit Fabrice en se levant et passant devant La Reverdie.

— C'est cela! remarqua tranquillement ce dernier en restant assis; c'est cela! je suis seul contre deux, et même contre quatre, en comptant les dames. Deux dames ! pour moi, c'est plus qu'une armée, surtout deux dames comme celles-ci. Comment voulez-vous que je résiste?

— On m'a injustement jeté en prison : j'y reste; monsieur Valentin, aidez-moi à y retourner, dit Fabrice.

— Vous avez tort, mon cher monsieur; vous avez tort, interrompit La Reverdie, toujours assis. Par le temps

qui court, il vaut mieux être libre et courir comme lui.

— Je regrette seulement que ce drôle de Jacques...

— Ce drôle de Jacques a plus d'esprit qu'on ne croit, murmura La Reverdie.

— Enfin, vous tâcherez, à vous trois, de me le renvoyer, acheva Fabrice en disant adieu à Marthe et s'apprêtant déjà à remonter dans sa prison d'où il était si peu sorti.

Fausse rentrée! pensa La Reverdie : on veut se débarrasser de ma présence; eh bien, payons d'audace! je n'ai jamais craint les aventures de nuit... — Écoutez! reprit-il; je n'y comprends rien; c'est tout au moins un imbroglio, mais j'aime les imbroglios, moi! Vous paraissez tenir à la prison et, ce qui m'étonne bien autant, à la société d'un sauvage. De mon côté, je tiens à la vôtre à tous deux, il est vrai par des motifs différents. Pour que je ne manque ni de l'une ni de l'autre, voulez-vous venir avec moi à la poursuite du fugitif? Si nous le ramenons, vous m'aurez convaincu, et je témoignerai de votre bonne foi. Monsieur Valentin nous accompagnera. Décidez-vous.

— Monsieur Valentin, avez-vous pu voir de quel côté il allait? demanda Fabrice.

— Du côté de la rivière.

— Pourvu qu'il n'y tombe pas, comme l'autre fois! s'écria Marthe.

— Eh bien, allons! dit son mari : peut-être le ramènerons-nous; dans tous les cas je reviendrai, seul ou avec lui.

VIII

Ils partirent là-dessus, sans prendre aucun des domestiques avec eux, pour ne pas risquer de donner l'éveil sur leur entreprise nocturne. Elle plaisait à l'esprit fantasque et curieux de celui qui l'avait conçue; et que Fabrice s'échappât, comme il continuait à l'en soupçonner, cela ne

l'obligerait que mieux à quitter le pays. Aussi en vint-il, chemin faisant, à lui conseiller d'émigrer en Amérique. Ce serait le meilleur parti à prendre, et M. de Romans l'y aiderait.

— Oui, je compte sur lui, répondait vaguement Fabrice, qui vaguement aussi l'écoutait dire et ne pensait qu'à jouir du plaisir d'être libre un moment, fût-ce dans la nuit.

Arrivés près de la rivière, il leur sembla voir une ombre en remonter les bords. A cette heure, ce ne pouvait être que Jacques. Ils se mirent à le suivre; mais comme ils allaient l'atteindre (et c'était bien lui), ils se virent tout à coup cernés par une troupe de jeunes gens masqués ou barbouillés de noir qui, s'élançant du fourré, les surprirent et les arrêtèrent au passage. Ce devaient être, à leur mine, les auteurs des charivaris, car tous avaient des cornets à bouquin ou d'autres instruments bizarres, leur chef une grande trompe d'écorce, comme la trompe des Alpes; quelques-uns, pour se mieux déguiser, s'étaient mis sur la tête un van qui leur pendait sur le dos, en guise à la fois de bouclier et de casque.

— Tiens! dit le chef en haussant une lanterne sourde, c'est le régent! vous avez bien fait de nous l'amener...

— Mais, interrompit La Reverdie, nous ne vous l'amenons pas du tout.

— Oui, oui, nous comprenons, répondit le chef; c'est nous qui serons censés avoir fait le coup. Et, de vrai, s'il ne fût pas venu, nous allions l'enlever du château, où nous savions qu'il était.

— Bon! pensa La Reverdie, le sauvage a couru les avertir; c'est clair à présent!

— Mes amis, dit Fabrice, je ne l'entends point ainsi.

— Bon! pensa encore La Reverdie : arrangé.

— Jacques s'est enfui, continua Fabrice; nous allions à sa recherche.

— C'est vrai qu'il n'est pas facile à tenir, le Balarme. Il a l'air de traîner les jambes, mais il vous les

allonge, il faut voir, lorsqu'il décampe! Il était ici avec nous, et le voilà déjà là-bas.

— Passe pour lui! reprit Fabrice; mais, pour moi, je dois retourner.

— Non pas, non pas! vous viendrez avec nous. Malgré vos singeries, vous êtes un pauvre bon diable. Nous saurons bien vous cacher, qu'on ne vous retrouve pas. Après quoi la révolution mettra fin à tout. Ni vu ni connu. Ainsi, venez de bonne grâce, car nous ne vous lâchons pas.

— Messieurs, dit La Reverdie, je proteste au nom de la loi.

— Ah! elle est bonne, la loi! c'est nous qui sommes la loi maintenant, en attendant qu'elle soit changée. Et pour vous le montrer, vous viendrez aussi avec nous, vous, monsieur, qui faites tant la grosse voix. Nous vous connaissons. Vous seriez bien capable d'aller éveiller le syndic et tout le village. Nous ne vous lâcherons qu'au point du jour, quand nous serons rentrés.

Trois ou quatre des plus déterminés saisirent aussitôt La Reverdie et le tirèrent à l'écart.

— Vous en répondrez, s'écriait-il; lâchez-moi! rendez-moi les prisonniers.

— Oui, le daderidou, si vous pouvez le prendre. Tenez, le voilà qui se promène. Courez après.

D'autres avaient entouré Fabrice, et ils les emmenaient réellement tous les deux.

Valentin les suivait. Fabrice, s'approchant, lui parla bas.

— Oui, fit le chef, retournez, vous, auprès de tante Marthe pour la rassurer. Nous ne ferons aucun mal à son mari; au contraire; dites-le-lui!

La troupe masquée, entraînant ses captifs, s'enfonça dans les taillis. Jacques y avait de nouveau disparu, et Valentin n'avait plus, en effet, qu'à retourner auprès de celles qui ne furent pas peu surprises de le voir revenir seul.

Quand il leur eut tout raconté, — Fabrice, ajouta-t-il pour Marthe, m'a chargé de vous dire que, s'il ne pouvait

revenir de quelques jours, vous auriez de ses nouvelles où vous savez. Il ne s'est pas expliqué davantage.

— Je comprends, dit Marthe, qui, sans donner non plus d'autre explication, demanda bientôt à Valentin de la reconduire au village et, à peine rentrée chez elle, serra tout, ferma tout, fit un petit paquet de linge et de provisions, comme pour un prochain départ. Mais voyons d'abord ce qu'il était advenu de son mari et de ceux qui l'avaient enlevé.

Outre qu'ils n'avaient pas compté sur La Reverdie, ils ne tardèrent pas à s'apercevoir que c'était un embarrassant personnage, un prisonnier quinteux, difficile, non-seulement toujours à épier l'occasion de reprendre la clef des champs, mais rageur, loquace, et, à défaut de menaces inutiles, faisant des questions et des objections sur tout, au lieu de garder, comme Fabrice, un silence convenable. Impossible de l'empêcher de parler, à moins de lui mettre un bâillon. Après s'être consultés à voix basse, ils le ramenèrent au milieu des prés, lui bandèrent, non pas la bouche, mais les yeux...

— Misérables ! vous voulez m'assassiner ! s'écria La Reverdie, oubliant que ses ravisseurs avaient pour toute arme des cornets à bouquin et autres instruments plus sonores que meurtriers. Sans donc le coucher en joue, ils trouvèrent cependant moyen de le coucher par terre, bien qu'il se débattît des quatre membres, puis de l'y asseoir, non pas à même sur le sol, mais dans un van, dont la partie haute lui servait ainsi de dossier. C'était presque un fauteuil à la Voltaire, même avec des bras, représentés par les deux anses, ou poignées, dans chacune desquelles on passa l'une des mains de La Reverdie, en ayant soin de les y attacher solidement. En revanche, il avait les jambes libres et pouvait les étendre ; mais comme elles atteignaient à peine le bord ouvert du large fauteuil circulaire, il ne pouvait pas s'en servir pour se lever, ni, à plus forte raison, pour s'enfuir avec sa carapace, où il était à peu près dans la posture d'une tortue renversée.

— Voilà ! dit le chef en lui ôtant le mouchoir de dessus

les yeux. Vous êtes ici dans le pré du citoyen Prenleloup, et sa femme Perrette ne manquera pas d'y venir faire une tournée aussitôt qu'il sera jour. Elle vous déliera ou, à son défaut, quelque passant. Quand on est jeune comme vous, ce n'est pas grand'chose de coucher à la belle étoile. Bonne nuit! Si vous ne dormez pas, vous avez justement là un lumignon, ajouta le chef en lui montrant à ses pieds un ver luisant blotti sous une touffe d'herbe.

Et le citoyen Prenleloup, car c'était lui qui exerçait ainsi, ce soir-là, ses fonctions de guet, s'en alla riant et se gaussant avec sa cabale, et faisant le loup au lieu de le prendre.

Un peu après, et comme ils parurent hésiter de nouveau sur ce qu'ils feraient de leur second prisonnier, Fabrice, resté muet jusque-là, entama pourtant la conversation à son tour :

— Je ne vous connais pas, dit-il; je ne veux pas vous connaître; mais, enfin, pourquoi m'emmenez-vous?

— Pour vous faire plaisir, je pense.

— Mais si cela ne me fait pas plaisir!

— Eh bien, cela fera toujours de la peine au syndic.

— Et vous allez m'asseoir aussi dans un van?

— Oui! pour que le syndic vous puisse reprendre?...

— En ce cas, où me cacherez-vous? La nuit, passe encore; mais le jour?

Le chef se gratta la tête.

— Voyons! continua Fabrice, puisque vous voulez absolument que je sois libre...

— Oui, liberté pour tous!

— J'aimerais mieux l'être à mon gré. Si je me cachais moi-même?

— Dans votre cabane?

— Non; excepté cette nuit. Plus tard on la visiterait.

— Où donc, alors?

— C'est mon secret.

— Chacun a les siens, fit le citoyen Prenleloup. Mais, reprit-il, nous vous savons homme de parole, et vous êtes un fin matois sans en avoir l'air; vous mériteriez d'être

des nôtres, sauf que vous auriez peur de jamais boire un coup de trop ; vous engageriez-vous à faire le mort et à ne pas reparaître sur l'eau que le peuple ne vous donne le signal ?

— Le peuple s'occupe bien d'un pauvre homme tel que moi ! Mais, si vous l'exigez, je m'engage à ne pas reparaître avant la fin des vacances, à moins toutefois que l'on n'appelle mon procès.

— Encore une belle chicane du syndic et de celui qui est assis là-bas. On ne nous fait que des chicanes, à nous autres. Mais d'ici à peu de temps, une bonne petite révolution arrangera tout. Allez donc, vous êtes libre ; mais n'oubliez pas que vous êtes aussi du peuple, et que le peuple se confie en vous. Il vous protégera.

Ainsi parla, en s'efforçant de ne pas rire et d'être majestueux, le citoyen Prenleloup, qui s'éloigna et ne tarda pas à licencier sa bande, pour que chacun pût rentrer isolément chez soi.

Quand il ne les vit plus, Fabrice se dirigea vers la rivière, retira d'un trou caché sous les racines un de ses outils qu'il y tenait à tout hasard, et s'en servit, comme nous savons, pour gagner l'autre bord. Il avait toujours sur lui la clef de sa hutte, et y entra donc pour y passer la nuit, ne doutant pas que Marthe ne vînt l'y rejoindre avant l'aube. Il y était depuis un moment, seul avec ses pensées, lorsqu'elles lui rappelèrent soudain Jacques et La Reverdie. Il se mit aussitôt à leur recherche, non sans se reprocher d'avoir pu ainsi oublier à la fois un ami et un ennemi. Mais, justement, il les trouva ensemble, à deux pas l'un de l'autre, et se tenant compagnie : l'un, toujours assis dans sa chaise curule, où il tâchait de conserver un air magistral ; l'autre, accroupi à ses pieds, comme un chat qui a l'œil sur sa proie, et ne quittant cette position que pour faire de temps en temps la roue devant lui, parfois même l'arbre fourchu, s'il faut le dire, ce qu'on appelle « la pièce droite » au pays de Lunay, où les jeunes

bergers sont très-forts pour la faire ainsi en plein champ. Telle était la pantomime (car ils ne sonnaient mot l'un ni l'autre) dont Jacques régalait La Reverdie, à la lueur de la rampe et de son unique quinquet, le ver luisant.

L'arrivée de Fabrice mit fin à ce spectacle, et peut-être même, à en juger par les antécédents de Jacques, détourna-t-elle de la tête de La Reverdie un dénoûment tragique.

— Eh bien! s'écria ironiquement celui-ci, vous êtes libre, et moi, pour vous avoir cru comme un sot, je ne le suis pas.

— Vous allez l'être dans un instant, dit Fabrice.

Et il lui délia les bras.

Si La reverdie tenait à se conserver un air de jeunesse, il faut avouer qu'il lui en restait bien quelque chose, car, une fois détaché, il partit presque comme un ressort et fut debout en un instant.

— Ainsi, reprit-il en se tâtant et frappant sur ses jambes, on vous a relâché!

— Oui, sous caution.

— Et les autres?

— Ils sont partis.

— Heureusement qu'en partant ils ont pensé à moi.

— C'est tout au plus, répondit Fabrice en riant, et dans tous les cas ils ne m'ont pas chargé de vous le dire.

— Les traîtres! c'est donc vous qui avez pensé à moi?

— Mais oui, il ne faut pas ajouter au mal, ni le rendre! ajouta Fabrice d'un ton grave.

— Ne pas le leur rendre! dit La Reverdie après une pause, et feignant de se méprendre sur le sens des dernières paroles de Fabrice : non, non; je le leur rendrai. Il y en a un que je crois avoir reconnu.

— Au train dont vont les choses, vous feriez mieux de vous tenir tranquille.

— Enfin, c'est un beau trait que vous avez fait là. Sans vous je passais la nuit avec cet acrobate. Et ce qui n'est pas moins beau, ajouta La Reverdie, c'est de vouloir à toute force rentrer dans la tour, car vous allez sans doute aussi revenir avec moi, comme vous me l'avez promis.

— Non; maintenant le mal est fait, et je passerais toujours pour avoir voulu m'enfuir. D'ailleurs, ceux qui viennent de me rendre la liberté m'ont imposé la condition de la garder pour moi-même; sans quoi, ils seraient bien capables de tenter à mon sujet quelque autre sottise. Ils veulent que, jusqu'à nouvel ordre et pour un temps plus ou moins long, je m'absente du pays.

— Alors je vous renouvelle mon conseil : que n'allez-vous en Amérique?

— C'est bien loin..., surtout pour mon épouse, ajouta involontairement Fabrice.

— Pourquoi l'emmener avec vous ? elle n'est pas compromise.

Cette réponse, faite d'un ton gaillard, partit aussi à La Reverdie, dont le volage et peu scrupuleux esprit couvait maintenant une idée étrange, à laquelle il s'étonnait de n'avoir pas pensé plus tôt, comme à la vraie solution, et une solution parfaitement possible selon lui.

— Monsieur, dit Fabrice, il se fait tard. On doit être inquiet de vous au château. Le mieux est, je crois, que vous y retourniez sans perdre un instant.

— Singulier homme! se disait La Reverdie en s'éloignant. Il pense aux autres : c'est le bon moyen que les autres ne pensent pas à lui.

La Reverdie n'en continuait pas moins par des réflexions du genre de celles-ci : — Aimerait-il encore sa femme? après tant d'années de mariage? Cela ne s'était jamais vu. Tout passe ; tout finit par finir. — Pénélope en tenait-elle pour M. de Romans ? Eh bien, un divorce alors, comme en Amérique! Ce serait aussi le bonheur de ce pauvre diable de Fabrice, dont le départ était forcé maintenant. On lui assurerait un sort, et Romans épouserait ainsi la seule femme qu'il eût aimée, puisqu'il avait eu cette tocade de n'en aimer qu'une. Oui, elle en tenait pour lui. Sans quoi elle n'eût pas tant fait la mijaurée avec moi, ajoutait le vieux séducteur en se redressant.

Tout entier à sa nouvelle fugue, La Reverdie était presque gai et content d'une aventure qui, à présent qu'il en

était quitte, n'était pas loin de lui apparaître comme une de ses anciennes escapades de jeunesse, ou comme un des bizarres accidents qui arrivent à tout le monde en temps de révolution, et dont on ne fait que rire.

C'est dans cette disposition bienveillante pour lui-même et dont le surplus se répandait généreusement sur autrui, qu'il fit le récit de ses infortunes à Marguerite, surprise et contente, après tout, de le revoir si tôt et de si belle humeur.

— Dans un van! répétait-il : vous figurez-vous?

— Oh! très-bien, je vous assure! disait Marguerite, riant encore mieux que lui.

— Et le sauvage, le Grand Indien qui exécutait devant moi ses plus beaux tours de saltimbanque pour m'aider à passer la nuit. Je croyais rêver, et qui sait si, en effet, je n'ai pas rêvé tout cela?

— Vous en avez rêvé bien d'autres, mon cousin.

— C'est vrai, trop vrai! ajouta-t-il en prenant un faux air contrit. Par exemple, continua-t-il, que, lassé de vous avoir pour ennemie, je pourrais bien tourner avec vous du côté de Fabrice.

— Oh! cela, vous l'avez rêvé, c'est sûr!

— Mais non, mais non! où serais-je maintenant sans lui? dans un van! J'ai été comme ensorcelé depuis que je m'étais maladroitement tourné contre les Fabrice. Je viens à résipiscence. D'ailleurs le syndic m'ennuie à force de me questionner sur ces titres : aussi je les ai renvoyés aux archives.

Marguerite se tut, attendant de voir où il en voulait venir; mais il poursuivit :

— De plus, vous me trouvez léger, n'est-ce pas?

— Très-léger.

— Eh bien, je le suis. « Il faut glisser la vie, » a dit, je crois, Montaigne, et je suis de son avis. Mais qui dit léger dit changeant : donc je tourne du côté des Fabrice. Au reste, j'ai toujours été pour la femme, si je n'ai pas toujours été pour le mari. Mais un autre rêve encore que j'ai fait tout éveillé dans mon drôle de fauteuil, c'est que votre

père a un faible pour Marthe, un faible encore plus fort que le mien. Voilà un rêve dont vous ne vous doutez pas.

— Mais si! mon père aime beaucoup Marthe, fit ingénûment Marguerite.

— Quand je dis qu'il a un faible pour elle, c'est, par exemple, comme Valentin...

— Laissons ces rêves-là! interrompit Marguerite d'un ton net.

— Soit! mettons que nous ne les fassions pas. Mais votre père en a fait de tels sur Marthe dans sa jeunesse.

— Ce sont de vieilles histoires dont personne ne sait rien. D'ailleurs il s'est marié, et elle aussi.

— Mais il ne s'est pas remarié.

— Hélas, oui, ce pauvre père! il ne l'aura pas voulu à cause de moi. Je crois pourtant que je le lui pardonnerais s'il trouvait quelqu'un qui lui plût et qui saurait le rendre heureux.

— Comme Marthe.

— Quelle folie?

— Qui sait? on voit arriver tant de choses réputées impossibles, et celle-là ne l'est pas.

— Allons! voilà que votre esprit léger est en train de souhaiter à Fabrice de mourir, comme autrefois le docteur, ajouta Marguerite devenue pensive.

— De mourir, non; mais d'aller en Amérique, où l'on se marie et se démarie avec une égale facilité et sans doute avec un égal plaisir.

— Quelle horreur!

— Rien n'est si commun. Pourquoi n'en serait-il pas de même au pays de Lunay? On en vient toujours là dans les époques de civilisation. Voyez Rome jadis; car enfin c'est de l'histoire, et on peut bien interroger son témoignage devant vous qui, sans être savante, êtes du moins une personne sensée à qui l'on peut honnêtement tout dire. Eh bien, à Rome, les plus grandes dames avaient successivement trois ou quatre maris, tous vivants et bien portants, à moins qu'ils n'eussent figuré sur les tables de proscription. Voyez, je vous le répète, l'Amérique, le

pays du *self government*. Voyez l'Allemagne, qui nous touche de plus près, la savante Allemagne...

— Je ne veux rien voir du tout!

— Mais c'est la liberté, c'est le progrès !

— Joli progrès !

— Je vous croyais plus libérale, vous qui avez des amis dans le camp radical. Je suis plus avancé, moi qui passe pour un rétrograde. Je n'aime pas les révolutions, c'est vrai, mais j'aime la civilisation en tout.

— Même pour en faire des plaisanteries que mon père n'approuverait pas.

— Eh ! il aime assez les idées américaines !

— Pas celles-là.

— Elles auraient cependant cela de bon que, pouvant seules lui offrir quelques chances d'arriver ou plutôt de revenir à ce qu'il avait, je crois, rêvé aussi, elles le rendraient par là même plus coulant pour une autre union qui a de même son genre de difficultés.

— De plus en plus intéressant ! fit Marguerite.

— Pour les intéressés, certainement.

— Et en quoi les intéressés le sont-ils à ces belles idées?

— Ah ! dit-il en continuant sur ce ton d'ironie dont il ne pouvait se départir alors même qu'il se croyait sérieux, c'est que les idées américaines ne sont pas seulement fort bénignes à ceux qui désirent changer de ménage, mais qu'elles n'ont pas non plus de curiosité indiscrète envers ceux qui veulent y entrer pour la première fois. Peu ou point de ces ennuyeuses questions sur le passé, les origines, la famille : les idées américaines ne tiennent nullement à savoir d'où l'on vient, ni même où l'on va.

— Oh ! bien, fit impétueusement Marguerite, je puis vous dire au moins les origines de l'un des intéressés, puisque vous ne les connaissez pas : c'est d'être orphelin comme moi.

CINQUIÈME PARTIE

I

L'évasion de Fabrice et la manière dont elle s'était opérée fit naturellement sensation dans le village, où l'on n'avait pas de tels événements tous les jours. On ne le blâmait guère de s'être dérobé par la fuite à une arrestation arbitraire; on en riait plutôt comme d'un tour joué au syndic et aux autorités, sans s'inquiéter d'ailleurs de ce qui en résulterait. La plupart ne doutaient point que l'affaire n'eût été arrangée d'avance entre lui et ses prétendus complices, les coureurs de nuit. Perrette racontait même à qui voulait l'entendre que ceux-ci, ayant coupé dans les bois de jeunes arbres avec leur feuillage, les avaient appliqués contre la tour de manière à atteindre la haute porte; que là, Fabrice, passé maître en fait de clefs et de serrurerie, était venu les recevoir pour descendre de branche en branche comme eux, et les suivre ensuite dans la forêt. Perrette n'était peut-être pas tout à fait désintéressée en parlant de la sorte, et cette fois son discours pouvait bien lui avoir été dicté par son mari : il avait vu le coup, disait-elle, mais n'avait pu s'y opposer, n'étant pas en force.

Les autorités en croyaient bien moins Perrette que

l'échelle de cordes, trouvée pendante encore à la fenêtre de la prison ; mais les autorités n'apprirent rien de plus. La Reverdie, lui-même, eut l'air de n'en pas savoir davantage, et de s'être borné à courir en vain après le fugitif. Il n'était pas fâché que son séjour dans un van passât de plus en plus à l'état de mythe, et qu'il pût ainsi n'en laisser croire que ce qui lui conviendrait.

L'étonnement augmenta lorsqu'on se fut assuré que Marthe comme Fabrice avait disparu. On ne les avait aperçus nulle part, et leur cabane, aussi bien que leur maison, était vide. Au grand chagrin de Perrette, nul ne pouvait dire ce qu'ils étaient devenus. Quant au Balalarme, impossible d'en rien tirer : il ne répondait que par ses grimaceries.

Si l'on eût interrogé Valentin, il aurait tout avoué sans doute ; mais on n'y pensa pas sur l'heure. On eût osé encore moins s'adresser à Marguerite, qui, d'ailleurs, était bien femme à tenir tête en riant à tous les interrogateurs. Néanmoins, le prudent docteur, sachant que tout se soupçonne et à la longue se devine, saisit ce moment pour déclarer que la santé de Valentin réclamait un petit pèlerinage alpestre, qui durerait quelques jours ou quelques semaines au besoin. Il y herboriserait pour leur compte à tous deux : pour lui, les fleurs belles et rares, pour le docteur les plantes communes, mais utiles. Ce dernier le chargea, en outre, de lui rapporter des nouvelles d'une famille de montagnards chez laquelle il envoyait parfois des malades étrangers qui avaient besoin d'un séjour dans les hauteurs pour se remettre les nerfs.

L'affaire de Fabrice n'avait de gravité que dans la forme, et même ici les premiers torts étaient du côté du syndic ; pendant l'absence de Fabrice, elle s'éclaircirait ou s'assoupirait, et à son retour ce ne serait presque plus que de l'histoire ancienne. Tel était le plan du docteur.

Ces malades aux nerfs délicats intriguaient bien un peu Marguerite, et Balthazard ne se fit pas beaucoup presser pour reconnaître avec elle que ce devaient être, que c'étaient surtout des dames ; il ajouta même de son plein

gré que, dans ce moment, il y en avait une; mais sur son âge, si elle était belle ou laide, le docteur restait muet. Là-dessus, Marguerite demeura quelque temps muette aussi. Cependant, le docteur ayant insisté sur la sagesse et la nécessité de son projet, elle finit par y donner les mains. Bien mieux, au moment du départ, les siennes semblaient ne pouvoir se séparer de celles de Valentin.

En passant par Lunegrande, qui était sur sa route, Valentin alla voir Matigny, et lui conta le nouvel incident survenu dans la vie de Fabrice.

— Voilà qui arrive on ne peut plus à propos, dit le journaliste.

— Pourquoi? demanda Valentin surpris.

— J'étais justement en train de terminer un article sur la nécessité de relever et d'assurer la position des maîtres d'école. Ce n'était pas amusant. Il n'y a rien d'ennuyeux comme ces questions pédagogiques, et je me suis toujours étonné que les femmes, non-seulement au pays de Lunay, mais en tout pays, en aient cependant la manie, comme si elles n'étaient pas, sans tant de raisonnements, les meilleures éducatrices. J'aime à penser que ce n'est pas pour cela que mademoiselle Marguerite s'intéresse à Fabrice. Quoi qu'il en soit, il faut bien faire quelque chose, n'est-ce pas, pour mademoiselle Marguerite? L'aventure de son protégé va me servir de trait final et de démonstration anecdotique. Mon article en aura plus de sel pour l'abonné, qui ainsi le digérera mieux. Des faits! des faits! c'est ce qu'on nous demande, sans se douter qu'on nous jette ainsi dans la tentation d'en inventer plutôt que d'en laisser manquer le lecteur. Mais ici je n'invente rien: donc, comme je vous le disais, cela vient à merveille... pour mademoiselle Marguerite, pour moi et pour tout le monde; excepté, il est vrai, pour le syndic; mais, dans la république universelle, nous ne sommes pour aucune espèce de syndic, pas même pour celui de Lunay.

Et tout en causant et riant de ce qu'il appelait les faits transitoires et le détail courant de la vie, tandis que les

questions de principe et d'avenir le trouvaient d'un sérieux poussé jusqu'au fanatisme, il rédigea sur l'heure, d'après ce que lui avait conté Valentin, un petit narré mystérieux et problématique, où il ne disait moins que pour faire entendre plus, et mieux éveiller l'imagination des lecteurs.

Après avoir enveloppé son récit dans les formules ordinaires : « On nous rapporte... » « Nous avons peine à croire... » « Cependant nos autorités sont telles... » « Voilà donc, ajoutait-il en terminant, à quoi peut être exposé un pauvre maître d'école qui n'a pas le don de plaire à son syndic. C'est sans doute ici un cas exceptionnel, mais qui ne l'est que dans la forme ; dégagez-en le fond et vous y trouverez, comme en bien d'autres exemples moins curieux, mais non moins concluants, la position dépendante et précaire de ceux dont dépendent pourtant l'avenir et le progrès de la civilisation. Quant à celui qui fait le sujet de ce récit, nous le connaissons personnellement pour un très-brave homme. Il n'est peut-être pas à la hauteur d'un système d'éducation populaire tel que nous l'aurons un jour, mais sa classe n'est pas une des moins bonnes au point de vue actuel. Il a une manie bien innocente. Dans ses heures de loisir, il aime à pêcher à la ligne ; mais il n'est pas, du moins, de ces gros poissons qui veulent manger les petits. C'est même le contraire qui lui arrive, à ce qu'on prétend. Il ne veut pas qu'un sien pré soit avalé par celui du voisin. De là son crime. Quant au délit qui lui est imputé, personne n'y croit, il en est incapable, et l'on a mis à l'arrêter une précipitation que rien ne justifie. Le pauvre homme en a perdu la tête. Pourvu que, de désespoir, il ne se soit pas jeté dans la Vignonne ! car il a si bien disparu qu'on ne peut le retrouver. Ceux qui l'ont poussé à bout en ont sans doute déjà du remords. Aussi devrait-on se hâter de proclamer son innocence, afin de le rappeler à la raison, et peut-être à la vie, s'il en est encore temps. Nous savons bien que, par contumace, on n'absout guère ; mais en bonne démocratie, mais en pays de Lunay, pourquoi non, si le

prétendu coupable ne l'est pas? La procédure et les formalités sont en horreur à la vraie république. »

— Voilà! fit Matigny, en achevant de lire tout haut la fin de son article à mesure qu'il l'écrivait. Mademoiselle Marguerite sera contente de moi, j'espère. Au reste, il va sans dire que je crois Fabrice innocent. Bien plus, hélas! je le crois un innocent. Pauvre Fabrice! Il ne faut pas être un innocent, dans ce monde qui n'est pas encore le meilleur des mondes possibles. Plus tard à la bonne heure! on n'y verra que des innocents, et on ne les massacrera pas. Mais, en attendant : pauvre Fabrice!

Pauvre Matigny! aurait pensé le docteur, qui eût été bien capable de le dire; mais Valentin, dans sa juvénile confiance au bien idéal, n'y pensa même pas.

Il est vrai qu'il pensait à toute autre chose. Le ton dégagé avec lequel Matigny se posait en cavalier servant de Marguerite ne prouvait pas un sentiment bien sérieux; mais de l'entendre ainsi prononcer et ramener dans tous leurs entretiens un nom si cher avec tant de familiarité, fût-ce avec une sorte d'amicale malice, ne laissait pas de lui être désagréable, bien qu'il y fût habitué de la part de Matigny. Il plaçait cependant Marguerite trop haut dans son cœur et dans sa vie pour céder à cette impression. Il n'avait aucun droit sur elle, mais il se sentait trop à elle pour qu'elle ne fût pas un peu à lui et que jamais quelqu'un pût complétement la lui ravir. Aussi, lorsque Matigny, apprenant son voyage, se fut mis à fredonner l'air célèbre de *Don Juan*, avec cette variante de sa façon :

> Il *tuo* tesoro intanto
> *Andremo* a consolar.

— Je crois en elle, lui répondit simplement Valentin, comme vous croyez en la république.

— Bon! bon! répliqua Matigny, c'est votre refrain à tous deux, mais je n'en suis pas dupe : il n'est que trop clair pour moi qu'elle vous préfère.

— Soyez sûr, interrompit froidement Valentin, qu'elle

ne m'a jamais autorisé, ni, je crois, personne, à supposer rien de pareil, et quant à lui avouer un sentiment que je dois me garder de m'avouer à moi-même, je tiens trop à son amitié pour me l'être permis.

— Alors, tant mieux! reprit Matigny de son même air; je suis libre, et je tâcherai d'avancer mes affaires pendant que vous serez loin.

Sur ce mot et sur d'autres semblables, par lesquels Matigny jouait avec le cœur de Valentin comme un artiste qui s'amuse avec un instrument pour le seul plaisir de lui faire rendre des sons, sans en tirer un chant bien suivi, Valentin avait bonne envie de retourner sur-le-champ à Lunay; mais, l'instant d'après, il sentait que ce serait ridicule à lui et indigne de Marguerite. Il avait peine, toutefois, à se remettre en route et à s'éloigner d'elle encore plus. Une fois décidément en voyage, il lui semblait qu'il en serait séparé pour toujours. Involontairement il retardait donc son départ de Lunegrande, par toutes sortes de tours et de haltes dans la ville, chez les personnes qu'il connaissait.

II

Valentin alla voir en dernier lieu un vieux bonhomme appelé Claude Brun, qui savait passablement de choses philosophiques et autres. Longtemps absent du pays, il y était rentré depuis peu. Valentin avait fait sa connaissance au bureau du journal, car c'était une manière d'écrivain. On l'eût décoré du titre d'homme de lettres à Paris, où ce titre a bien la valeur d'une coquille de noix, mais où il est pourtant accepté, pris même, faute de mieux. Il avait composé un assez bon nombre d'écrits en prose et en vers, ballades, chansons et poëmes, histoires où il n'avait pas mis de roman, romans où il n'avait pas mis d'histoire. Son procédé littéraire était bien simple : donner naïve-

ment du sien sans le prendre à d'autres, et à défaut de génie y aller du moins de toute son âme. Dès sa verte jeunesse, il s'était logé dans la tête et au cœur d'écrire une histoire détaillée et suivie du pays de Lunay, et il avait exécuté le premier cette entreprise, peu différente, en son genre, de celle qui consisterait à tailler et polir de petits cailloux pour en bâtir une maison ; car le pays de Lunay a presque toujours été assez heureux ou tranquille pour n'avoir pas d'histoire ou ce qu'on entend par là, c'est-à-dire de grands événements et de grands malheurs. Aussi les Lunaisiens lui surent-ils gré de leur en avoir trouvé une. Ils faisaient cependant plus de compte de ses chansons, dont quelques-unes se chantent encore parmi eux ; mais c'étaient là de ces petites choses d'occasion que plus d'un bon Lunaisien était persuadé de pouvoir faire à son tour s'il voulait : seulement son tour ne venait jamais.

D'autres ne manquaient pas d'opposer à Claude Brun ses vers pour rabaisser sa prose, et lorsqu'il tentait quelque ouvrage sérieux, de lui dire : « Fais-nous donc des chansons ! »

Ces choses-là, au surplus, ne se voient pas seulement au pays de Lunay, et il y jouissait, après tout, d'une certaine réputation, qui lui était d'autant plus chère qu'elle lui venait d'amis et de concitoyens, mais qui lui laissait peu d'illusions sur le succès de sa vie littéraire. A Paris, où il avait longtemps vécu, on le trouvait trop lunaisien, comme en Lunay on le trouvait trop parisien. Le but avait reculé devant lui et il en avait pris son parti, comme bien d'autres, c'est-à-dire qu'il ne l'avait pas pris. A trente ans, il s'était dit que l'on ne réussit bien que vers quarante ; à quarante, qu'on le peut encore à cinquante ; à cinquante, que beaucoup ont dû attendre jusqu'à soixante ; à soixante, il aurait les exemples (et il en savait) de ceux qui ne sont arrivés à leur but qu'à soixante-dix ; à soixante-dix, il se réciterait la fable de « l'octogénaire qui plantait ; » il avait ainsi du temps devant lui. Il en riait avec lui-même ; mais avec les autres, c'était plutôt dans le

secret espoir de s'entendre contredire qu'il se donnait pour un homme fini.

Il continuait donc à écrire, et apparaissait de temps en temps, sous le pseudonyme de David La Taupe, dans le *Lunaisien* ou ailleurs. Ses « taupinées, » comme il les appelait, ne laissaient pas, sur l'heure, d'être « mont à ses yeux ; » mais, une fois poussées, il était le premier à les oublier dans leur coin.

Comme son jeune ami, il professait le culte de l'idéal et de l'invisible. L'âge et la réflexion l'avaient, toutefois, mis en défiance de plus d'un argument que l'école même donne pour tel. D'autre part, le scepticisme lui paraissait souvent bien affirmatif, le matérialisme un peu trop empressé de conclure que tout se réduit à une question de nerfs, et qu'il n'y a plus d'électricité dès l'instant qu'il n'y a plus de fil électrique. Pour lui, dans la nature et l'histoire, il y avait de la pensée, et par conséquent un Penseur; des lois, un ordre et un plan, et ainsi, quels qu'en soient le nom et l'essence inconnue, un Ordonnateur. Tout rentrait dans ce plan, et il s'y fiait. Comme d'autres, il pouvait essayer de résister à cette colonne d'air supérieur qui nous attire et nous presse, et hors de laquelle la respiration manque, pour ainsi dire, à notre âme; mais prétendre n'en pas sentir le poids mystérieux lui semblait aussi sûr que de fermer les yeux pour ne pas voir ce qui gêne ou ce qui déplaît. Seulement, il ne jugeait pas aussi facile de la suivre que l'imaginait encore Valentin, et il voyait s'y mêler plus d'un nuage trompeur ou obscur. Surtout, que l'on pût la mesurer chacun à sa propre mesure, et imposer cette mesure à d'autres, il le croyait encore moins. « Ceux, disait-il, qui arrangent à leur gré la table du Père de famille pourraient bien la trouver ordonnée et composée tout différemment de ce qu'ils se figurent. L'essentiel sera d'y être admis. Fût-ce au dernier bout, il s'en contenterait bien. »

Parler de ces sortes de sujets, ce n'est guère aujourd'hui parler français. Nos deux rêveurs ne s'y épanchaient pas moins en causeries infinies, comme deux amis dont

les idées ne diffèrent que par l'âge et suivent le même chemin.

Valentin, du reste, n'avait nulle envie, en ce moment, de parler philosophie avec Claude Brun, ni même de lui parler de rien. Il ne voulait, près de lui, que penser plus doucement à Marguerite, quoique avec lui non plus il n'en parlât jamais.

Il le trouva dans sa petite chambre haute, la fenêtre ouverte sur sa table de travail, d'où le vieux poëte entendait au printemps bourdonner l'abeille et la rime dans les prochains cerisiers en fleur. Quand il apprit que Valentin allait faire une absence, il eut à l'instant l'impression d'une crise dans la destinée de son jeune ami, et le lui témoigna par un serrement de main plus prolongé et plus vif; mais Valentin, pour écarter tout indice d'émotion, lui demanda aussitôt des nouvelles, et d'abord de la littérature.

— Ah! bien oui, s'écria notre songe-creux humoriste, nous avons assez à penser sans cela, nous autres de Lunegrande, assez à penser nous avons, nous autres gens de Lunay! Nous voulons changer tout l'état social : la littérature étant l'expression de la société, elle changera toute seule sans qu'on s'en inquiète, et deviendra ce qu'elle pourra. En attendant, elle s'en va, les livres s'en vont; ceux qui font le plus de bruit ne durent pas un mois; la poésie a déjà pris les devants, le reste suivra; il n'y a que la prose qui ne s'en va jamais. Nous sommes pourtant passablement utopistes, nous tous tant que nous sommes, Lunaisiens et Lunegrandois. Comme je l'entendais dire à un de nos campagnards dont les yeux avaient si bien vu cette idée au fond de sa bouteille qu'ils semblaient y être encore : « Diâbe m'enlève! si le pays de Lunay le voulait, il bouleverserait le monde! » Rien que cela! Nous ne pouvons pas faire cette expérience sur les autres, nous la ferons sur nous-mêmes : en petit, mais à fond, jusqu'à ce que d'autres la fassent en grand, sinon mieux. Nous allons donc tout changer, les hommes et les choses, car avec une maison neuve il faut bien avoir aussi balai neuf. Je ne

sais trop quelles libertés de plus on nous donnera, car nous les avons déjà toutes, ou peu s'en faut, et nous en usons largement sans qu'il en arrive mal. Nous sommes un bon petit peuple, après tout, qui pensons que d'être libre n'empêche pas d'être honnête. Il n'y a que la liberté de conscience qui, même ici, dans le pays de Lunay, ne soit pas encore beaucoup en faveur. Comme bien d'autres nous y sommes plus forts en théorie qu'en pratique : il faut qu'il y ait quelque chose là-dessous. Nous trouvons tout juste et tout naturel en principe que chacun prêche ce qu'il croit ; mais en fait nous n'aimons pas qu'on nous prêche : la difficulté serait-elle là ? Quant au reste, nous voulons du meilleur en tout, dans l'instruction, la justice, l'administration, l'équipement militaire, les canons, les galons, la répartition de l'impôt, l'association du capital et du travail, les placements, les actions, car aujourd'hui l'on met tout en actions au lieu d'en faire, et j'ai peur qu'on ne m'y mette moi-même : en tout cela, dis-je, nous voulons du meilleur, quoique le mieux risque d'être l'ennemi du bien, même au pays du Lunay. Qui donc, au milieu de ce brouhaha, s'aviserait de songer à la littérature ? Personne excepté vous et moi. Et encore vous ?... vous pensez à autre chose...

— Mais, dit Valentin, évitant de répondre, ce ne sont pas uniquement là des chimères et des rêves, et vous croyez au progrès, au bien final.

— Certainement, j'y crois ! et à cette parole aussi : « Mon Père travaille toujours, » c'est-à-dire nous propose quelque chose de toujours plus haut, de toujours plus digne de lui et de nous. Je me suis même demandé quelquefois si le Grand Révolté de Milton ne l'était pas devenu autant par paresse que par orgueil ; il se trouvait bien de sa condition et redoutait d'en changer ; il ne voulait du progrès ni pour lui, ni pour un autre, ni encore moins par un autre. Il fut ainsi, en même temps que le premier des orgueilleux, le premier des paresseux, le premier adversaire du progrès. Je suis, en principe, contre lui, quoi qu'il puisse m'arriver de ne l'être pas toujours en fait. Je

suis, comme vous, pour le progrès, et même en ce moment mieux que vous..., qui ne me paraissez pas suivre mes belles élucubrations avec l'attention qu'elles méritent, et me laissez bonnement aller mon train pendant que vous allez le vôtre.

— Moi! fit Valentin, se reprenant à la première idée venue, je vous suis si bien, que je vais vous mettre en contradiction avec vous-même. Je n'ai, pour cela, qu'à me rappeler ce que vous m'avez dit plus d'une fois : que nous reconstruisions la tour de Babel. Alors, que devient le progrès?

— Eh! assurément, l'homme la reconstruit sans cesse. Le progrès est à cette condition ou du moins dans ce milieu-là; car la tour de Babel, à laquelle vous ne me faites ainsi remonter que pour me défendre l'entrée de la vôtre, plus enchantée encore, la tour de Babel, continua Claude Brun, une fois lancé, est le commencement et le type des civilisations. Ne disons pas de mal de la civilisation; elle ne moralise pas toujours, il s'en faut! mais elle civilise: c'est déjà quelque chose. Comme l'abeille construit sa ruche, l'homme construit la sienne, qui est la société. Seulement, son tort est de vouloir l'égaler au ciel et se passer même du ciel et de Celui qui l'a fait. Alors, que cette ruche humaine, haute comme une tour, soit l'œuvre des Chaldéens, des Grecs, des Romains ou de nous, il lui arrive ce qui arriva à l'antique Babel : il se prononce sur elle, je ne sais de quel invisible tribunal, quelle muette sentence. Elle tressaille dans ses fondements, avec des craquements sourds qui se répètent et s'étendent. Et un jour il n'y a plus que ruine et poussière là où ses gigantesques assises semblaient, au sommet de la terre, couronner l'espace et défier le ciel. La nôtre enjambe de ses deux piliers l'Atlantique; et pourtant!... Mais j'ai beau, pour vous secouer, évoquer devant vous les plus lugubres images, vous ne m'écoutez que comme le dormeur à demi éveillé écoute le tic-tac de sa pendule afin de se rendormir et de poursuivre son rêve.

— Oh! fit encore Valentin en lui rendant cette fois

son sourire, c'est qu'en effet, du haut de cette moderne tour de Babel qui, à vous entendre, doit aussi craquer un jour, je pensais à notre petite tour de Lunay, qui ne peut manquer d'avoir le même sort, puisqu'elle n'est qu'un des mille clochetons de la grande. Eh bien, peuple lilliputien que nous sommes, nous n'avons qu'une pierre lilliputienne comme nous, mais nous l'aurons apportée du moins à la cité de l'avenir. Il est bon qu'il y ait des Dons Quichottes, même en petit. J'avoue que je suis plutôt pour les Dons Quichottes, s'il faut choisir.

— Et moi donc, interrompit avec vivacité Claude Brun, et moi donc! d'autant plus que l'espèce en devient assez rare en tout pays. On pourrait même soutenir que ce sont eux qui font le monde et que leurs héritiers naturels y sont les Sanchos Pançás. Au reste, soyons justes envers ceux-ci: ils sont aussi nécessaires à l'ensemble que l'herbe l'est à un pré ou à leurs montures, et on ne laboure pas un champ la lance à la main. Mais pour « parler Lunay », j'y vois non-seulement quelques Dons Quichottes qui rêvent, mais beaucoup de Sanchos Pançás qui dorment et ne rêvent pas; non-seulement des politiques de bonne foi comme votre ami Mauverney, mais aussi des démocrates à tout faire, même les aristocrates; non-seulement de vrais orateurs qui ne parlent pas pour eux sous prétexte de parler pour nous, mais aussi plus d'un moulin à paroles qui pourrait bien être un moulin à vent. Je ne suis plus assez Don Quichotte pour m'y laisser prendre, et ne peux comme vous... me prendre à mieux.

— Vous voyez en noir, dit Valentin.

— Mais non, mais non! s'écria encore Claude Brun; rose et noir, sans compter les nuances (les nuances sont fort à la mode aujourd'hui) : la lumière et l'ombre, le matin et le soir, la naissance et... le contraire de la naissance, un second enfantement, mais qui diffère pourtant du premier en ce que c'est l'enfant qui souffre ici à sortir, et plus encore que la mère ne souffre dans l'autre. Voilà les deux couleurs dominantes de ce bas monde, jusque dans un de ses coins les plus haut perchés, comme notre

pays de Lunay. Mais vous n'en voyez qu'une en ce moment : ou tout noir, ou tout rose, je ne sais, mais plutôt tout noir, j'en ai peur...

— En quoi cela intéresse-t-il Lunegrande?

— Tout est intéressé à tout, tout se tient, depuis le brin d'herbe jusqu'aux étoiles, depuis les marguerites des champs jusqu'aux marguerites des cieux, ajouta Claude Brun, comme s'il continuait seulement de revêtir sa pensée d'une image. L'univers et ses mondes périraient, l'un emportant l'autre, si tout ne s'y rattachait pas au contraire de proche en proche par une solidarité secrète et un invisible lien. Et ce lien, c'est l'amour de celui qui les a faits ou laissés se faire d'après sa pensée et ses lois. Il est amour, autrement il ne serait rien. Si la moindre de ses créatures souffre ou se perd, il doit donc en être le sauveur et le réparateur. Le nier n'est au fond que refuser de l'aimer; mais, quel qu'il soit, il n'existe pas moins. L'amour n'a pas besoin de preuves : on aime ou on n'aime pas. Vous le savez bien, vous..., qui me rappelez ce vers de Ronsard :

Un long penser, une parole brève...

— Quel portrait avez-vous là? demanda Valentin en avançant le bras vers une esquisse à moitié enfouie sous les papiers qui encombraient la table. Me permettez-vous?...

— Je ne montre pas ce portrait au premier venu ; mais à vous, répondit Claude Brun, je vous raconterai même, si vous voulez, l'histoire de l'original, car je vois bien que vous en avez assez de mes croquis politiques et de mes autres digressions du blanc au noir.

Valentin, pour lequel cette esquisse n'avait été qu'une manière de faux-fuyant, l'examinait avec curiosité. Il lui semblait l'avoir déjà vue quelque part; mais il ne dit rien.

III

— Allons ! commença Claude Brun, voilà qu'au lieu de vider votre cœur, vous me poussez presque à vider le mien ; mais ce serait par trop de l'histoire ancienne, et vous verrez que dans celle-ci je ne suis guère que narrateur.

Je me trouvais alors, il y a environ vingt-cinq ans, dans une petite ville d'Allemagne, où j'accompagnais un jeune homme à l'université. Comme tous les étudiants, auxquels je me mêlais avec mon élève, j'avais remarqué une jeune fille d'une beauté telle que je n'en ai guère vu de comparable à la sienne : il est vrai que je n'ai jamais vu...

— Marthe Fabrice dans son beau temps, dit Valentin, empressé cette fois de prendre la parole.

— Si! répondit Claude Brun en riant, mais ce n'était pas elle. C'était un autre type ; peut-être de moins haute beauté, mais la grâce même ; une grâce un peu sauvage, toutefois plus virginale que fière, et qui vous attirait d'autant mieux qu'elle fuyait : en un mot, pour employer l'image classique, une nymphe plutôt qu'une déesse. La taille, donc, moins grande que celle de Marthe, puisque vous ne me permettez pas de lui chercher d'autre objet de comparaison, mais d'un tour si élancé que la ceinture semblait n'y être pour rien et ne faire que l'indiquer, assez haut comme chez les Grecs ; un nez grec aussi, droit et partant du front ; des cheveux dont les larges ondes paraissaient être sa couronne naturelle, et de ce brun doré par-dessous, la vraie couleur du fruit du châtaignier, dont les cheveux simplement châtains ne méritent pas toujours le nom ; avec cela, comme les rousses, quoi qu'elle ne le fût pas, une peau de fleur, un teint d'églantine, les yeux d'un bleu vif, et dans l'air et le regard quelque chose à

la fois de riant et d'un peu farouche : je ne sais si elle ressemble ainsi... Au reste, ajouta Claude Brun, voyant que Valentin ne sourcillait pas, l'un de nous en a fait à la dérobée une esquisse, celle que vous avez là, mais qui ne rend que bien imparfaitement le modèle. Voici maintenant l'histoire de cette trop belle personne, ou du moins le peu que j'en sais.

Sa mère, mariée en France, y avait longtemps demeuré; devenue veuve, elle se trouva presque sans ressources, et bientôt dans l'isolement, qui est, pour l'ordinaire, l'accompagnement obligé des revers de fortune. Elle revint alors dans son pays natal, n'emportant pour tout bien que les quittances des dettes de son mari (car elle avait tout vendu pour tout payer), et quelque argent qui lui était resté en sus. Elle plaça cet argent sur une maisonnette, située au fond d'un étroit et assez long jardin, à quelques centaines de pas de notre petite ville d'université. Le jardin, comme je l'avais vu bien des fois par les fentes de la porte sans oser en franchir l'entrée, était tout planté de légumes, excepté sa mince allée, par dessus laquelle courait même une treille en berceau, et, le long des hauts murs dont il était comme encadré, une étroite platebande de belles fleurs et de bons espaliers.

Tout en continuant d'avoir recours, pour les plus gros travaux, à des journaliers qu'elle payait, la mère avait fini par cultiver son jardin en grande partie elle-même. Du matin au soir on l'y voyait, accroupie sous son grand chapeau, semer, sarcler, bècher même cette terre facile à remuer; on l'y eût dit plantée comme ses salades ou ses primeurs et autres légumes fins, dont la culture n'atteint d'ordinaire tout son progrès qu'au voisinage des grandes villes, lesquelles ont au moins cela de bon d'amener les melons à leur point et de faire pousser et grandir les asperges.

La fille parlait non-seulement le français comme sa langue naturelle, mais elle le parlait très-bien. Elle n'était pas non plus sans quelque instruction. Aussi chercha-t-elle d'abord à se faire des élèves parmi les jeunes demoiselles

de la ville; quant aux étudiants, ils eussent volontiers abandonné leurs vieux professeurs pour la belle étrangère; mais précisément à cause de cela il n'y fallait pas songer; c'eût été par trop risquer d'avoir contre soi tous les gros bonnets de l'université. Elle ne pouvait donc espérer de se faire une clientèle bien nombreuse. En outre, quoique sans prétention, même sur sa beauté, dont elle riait et se bornait à être bien aise, ce qu'il y avait au fond d'indépendant et de fugace dans sa nature innocente et gaie, mais aisément effarouchée, la rendait peu propre à se plier aux caprices des gens du monde, parents et élèves, dans ce précaire et humble métier. Insensiblement elle se tourna du côté du jardin, se mit de plus en plus à y aider sa mère, et comme celle-ci au milieu de ses laitues, elle au milieu de ses belles roses dont elle était très-fière, elle n'eut pas trop de peine à y oublier les splendeurs bourgeoises de sa vie passée. C'était une nature primitive qui revenait à elle-même.

Elles finirent ainsi, à elles deux, par n'avoir presque plus besoin de personne pour cultiver leur petit enclos et en tirer le modeste revenu qui suffisait à leur entretien. On savait aussi par la poste, cette boîte aux nouvelles et non pas seulement aux lettres dans une petite ville, qu'elles recevaient de temps à autre de légères sommes de l'étranger; peut-être d'anciens débiteurs comme il y en a peu, puisqu'ils étaient assez bons pour s'exécuter. Ce qui est certain, c'est qu'elles vivaient ainsi de leur vie laborieuse et retirée, sans rien devoir ni demander autour d'elles, sinon les petits services que l'on se rend entre voisins. Les soins du ménage leur prenaient peu de temps. La fille tenait le linge et les vêtements propres et en bon état, et c'était elle qui allait au marché. Tous les matins on était sûr de voir stationner sur la principale place de la ville, au milieu de son étalage de fruits, de légumes et de fleurs, la « Belle Jardinière, » comme on ne pouvait manquer de l'appeler, et sa jolie marchandise verte, rose ou jaune ne tardait pas à être enlevée. Les étudiants se disputaient ses bouquets; mais

si l'un d'eux essayait d'entamer quelque négociation d'un autre genre, elle se mettait à lui parler français, et si bon français, qu'il en oubliait le sien, au cas qu'il le sût, et, pour ne pas prêter à rire à ses camarades, s'en allait sans répondre. Avec moi, elle ne pouvait user de ce moyen ; mais de mon côté, voyant ce qui arrivait aux autres, et d'ailleurs étant plus âgé, je me gardais bien de la réduire à me montrer qu'elle savait aussi l'allemand de façon à embarrasser le mien. Je me bornais donc à lui acheter des fleurs et des fruits, surtout des roses, ce dont elle me savait gré, aimant mieux les voir aller à quelqu'un qui s'y connaissait. Quand elle en avait de particulièrement belles, si on les lui demandait avant mon arrivée, elle disait qu'elles étaient retenues, et me les réservait. Cette communauté de goûts et l'occasion toujours agréable de pouvoir parler un moment sa propre langue en pays étranger, avaient fini par établir entre nous une sorte de petite entente, mais sans aller plus loin.

Comme je revenais, un jour d'automne, de me promener dans la campagne, et que j'allais peut-être céder à l'envie de m'arrêter à la porte de l'enclos, je l'y vis apparaître ayant sur la tête une corbeille de raisins. Afin de leur éviter tout contact avec une dalle de pierre qui servait d'auvent naturel à la porte en continuant le mur par-dessus, elle avait dû faire au passage comme une légère rentrée du cou et des hanches, et s'en était acquittée avec autant de souplesse que de grâce; mais cette manière de révérence n'était évidemment point à mon honneur, quoique le hasard eût voulu qu'elle coïncidât juste avec mon arrivée devant la porte. Cependant, si la taille n'avait fait que plier comme un jonc qui à l'instant se redresse, si la tête et le cou portaient aussi légèrement leur charge qu'une colonne son chapiteau, ce devait être en réalité un fardeau assez lourd que cette corbeille de raisins bien garnie et tout échafaudée jusqu'au-dessus du bord.

— Je vous achète ces raisins, lui dis-je, à la condition qu'à nous deux nous en mangions déjà ici quelques-uns, et que j'aie ainsi moins de peine à emporter le reste.

— Ils sont promis, me répondit-elle : c'est pour le dessert d'un souper d'étudiants. Je viens de les cueillir tout frais et n'ai que le temps de les porter.

— Alors, repris-je, tout en cheminant avec elle, laissez-moi vous aider, du moins. Il est vrai que cette corbeille n'a pas même l'air de vous gêner. Jusqu'à la ville, pourtant...

— Oh ! dit-elle, j'y suis habituée.

— A nous deux, continuai-je, ce ne serait qu'une plume et qu'un jeu.

Elle s'arrêta.

— Le voulez-vous bien ? fit-elle en me regardant.

— Si bien, que personne ne saurait le vouloir plus honnêtement ni mieux.

— Les passants se moqueront de nous, dit-elle encore, si nous venons à en rencontrer : cela m'est bien égal, mais à vous ?...

— Il est sûr que cela ne me sera pas égal, répliquai-je, de vous accompagner et de les rendre jaloux ; mais ils croiront que c'est pour le seul plaisir de parler français, ajoutai-je en riant.

— C'est bien ainsi que je l'entends ! fit-elle à son tour, de son air décidé, plutôt qu'avec malice ni trop de sérieux.

Et s'étant approchée d'un pan de mur qui bordait la route en cet endroit, elle souleva des deux bras la corbeille, et l'y déposa lestement, sans rien verser, sans que même une grappe eût tremblé.

Tout n'était pas dit, cependant. La corbeille avait bien, sur son bord ovale et évasé, une manière de festons, mais point d'anses ; et, pour y laisser passer les doigts, l'osier était trop serré. Heureusement il n'en fut pas de même des deux bouts de ruban de fil qu'elle tira de sa poche de jeune ménagère, et nous pûmes ainsi tenir chacun d'une main ces deux anses improvisées.

A peu de distance de notre point de départ s'ouvrait, à travers champs, un ancien chemin abandonné, mais qui abrégeait. Quand nous y arrivâmes, elle regarda si je fai-

sais mine de le prendre. Il était de mon côté; mais je passai outre, et je vis fort bien que je n'avais pas eu tort, à un petit mouvement de tête qui lui échappa comme à une personne qui approuve de la pensée. Elle devint aussitôt plus causante et tout à fait à son aise. C'est alors que j'appris d'elle le peu de particularités que je sais de son premier genre de vie. Je lui fis, à mon tour, mes petites confidences. « Moi aussi, lui dis-je, je vis un peu à l'aventure, sans avoir eu pourtant d'aventures, ajoutai-je. En ce moment je dépends de mon élève, et, d'après les dernières lettres de ses parents, nous ne passerons peut-être pas même tout ce semestre à l'université. — « Ah! fit-elle d'un air au moins naïvement contrarié. Je n'eus pas, du reste, la fatuité d'en croire davantage, et, depuis, je n'aurais pas voulu le croire; mais dans ce moment-là, entraîné par la situation et par une de ces pensées chimériques qui n'en traversent pas moins l'esprit en de certaines occasions, je terminai ainsi : « Je suis sans fortune, mais jusqu'à présent je ne l'avais pas regretté. »

Pendant cette causerie, nous nous étions assis un instant sur le bord de la route, la corbeille entre nous, pour nous reposer. Sur ces derniers mots, qu'elle les eût écoutés ou non, elle se leva sans rien dire et reprit de son côté, moi du mien, l'anse du panier.

Elle resta ainsi quelque temps silencieuse, mais retrouva bientôt son enjouement et sa sérénité. Arrivés près de la ville sans encombre ni rencontre, car il se faisait tard et la route était peu fréquentée à cette heure, — Maintenant, dit-elle, il faut que je vous quitte et que je reprenne la corbeille, afin de la porter seule dans une maison ici près.

Elle ôta les anses, m'en donna une en souriant, je l'ai toujours gardée, mit l'autre dans sa poche, puis accepta mon aide pour replacer la corbeille sur sa tête et l'y assujettir convenablement, pendant qu'elle la soutenait du bout des doigts, les deux bras levés. Ce mouvement découvrait ses bras plus d'à moitié. Elle les avait un peu menus, mais charmants, pleins et longs, d'une rondeur fine et sculptu-

rale. Les derniers rayons du soleil couchant leur donnait un poli lumineux, plus beau que celui du marbre, et à sa figure, ainsi éclairée dans l'ombre de la corbeille et des grappes violettes qui en couronnaient le bord, une grâce et un éclat que le pinceau même ne pourrait qu'imparfaitement exprimer. On eût dit une jeune divinité de la Fable, apparaissant tout à coup aux mortels pour les convaincre de son existence, mais qui, ne pouvant se rendre longtemps visible à leurs yeux, allait s'évanouir en lumière dans les airs. Son souvenir m'est resté comme celui d'une apparition, et c'est pour cela que je vous en parle, puisque, pour ne rien dire, vous me faites parler.

Elle demeura ainsi un moment à s'assurer du juste équilibre de sa corbeille et moi à la contempler comme un rêve ou quelque objet enchanté. Ne pouvant se dissimuler l'air de ravissement avec lequel je la regardais, elle se mit à rire.

— De quoi riez-vous? lui demandai-je.

— De ce que vous pensez, répondit-elle avec franchise, car elle se savait belle et ne faisait nulle façon de l'avouer.

— Qui sait? répliquai-je : peut-être pensé-je encore mieux que vous ne croyez.

— Qui sait? répéta-t-elle en continuant de sourire et de soutenir la corbeille de ses deux bras levés.

Vous me trouverez bien osé, comme d'autres auraient déjà pensé sans doute que je l'avais été bien peu jusque-là, mais je ne puis m'accuser ni me vanter de plus ni de moins que ce qui arriva : c'est que ma tête aussi fut en un éclair et pour un éclair dans l'ombre de la corbeille, et que les deux bras qui soutenaient celle-ci ne l'abandonnèrent point pour se mettre en travers de moi. N'en eut-elle pas le temps, ne le voulut-elle pas? Ici vous me trouverez bien fat, mais j'eus l'impression qu'elle ne le voulut pas. Seulement, plus encore qu'aux feux mourants du soir, la blancheur et l'incarnat velouté de ses joues se teignirent d'un rayon de pourpre, mais il ne fit que rendre plus sensible, si je puis dire, ce souffle de fraîcheur et de pu-

reté virginales qui semblait s'exhaler d'elle comme d'une fleur, et j'eus aussi la perception claire et nette que, si elle m'avait permis un baiser, elle ne m'en permettrait pas deux. Du reste, elle ne me fit aucun reproche, ne me parut point offensée, mais peut-être bien déjà revenue à son humeur et son allure naturelle un peu fuyante et preste. Elle ne dit rien, ne témoigna rien et, me saluant d'un regard fugitif et détourné comme si elle ne faisait que passer, elle s'en alla; mais longtemps après qu'elle m'eut quitté, un de ces souffles printaniers que l'on respire avec délices me semblait encore errer autour de moi.

Comment une telle fraîcheur de corps et d'âme a-t-elle pu se flétrir en un instant? car elle s'est flétrie, hélas!

Je n'avais pu la revoir, excepté dans un court adieu sur la place du marché, où je vins lui acheter un dernier bouquet de roses, sans me douter que celles de sa vie ne devaient guère durer davantage. Le frère aîné de mon élève étant mort de la poitrine, on craignit pour le cadet quelque germe du même mal; on nous envoya sur-le-champ dans le Midi; nous y restâmes deux ans, l'été dans les Pyrénées, l'hiver à Cannes ou en Italie. A notre retour en Allemagne, comme c'était moi qui réglais notre itinéraire, je m'arrangeai pour faire une halte dans cette petite ville d'où j'étais parti, sinon avec un rêve impossible, du moins avec une image qui m'avait partout suivi et accompagné. A peine arrivé, je courus à la porte du jardin. Elle était toute grande ouverte, mais j'y vis d'autres figures. Je m'informai. Voici le peu que j'appris; il disait tout.

La mère était morte, heureusement pour elle, ajoutait une vieille voisine qui me donna quelques détails de plus. Sa fille, en revenant du marché, l'avait trouvée, comme d'habitude, la tête penchée contre terre au milieu de ses légumes; elle semblait encore semer et planter, mais elle ne vivait plus. Rien n'avait préparé à sa fin : elle était seulement devenue encore plus muette et silencieuse les derniers jours.

Cette brusque séparation et l'isolement profond qui en

fut la suite plongèrent d'abord la jeune fille, naguère si vive et si gaie, dans une espèce de stupeur. Elle n'avait plus l'air de se soucier de rien. Les voisins, inquiets, entrèrent chez elle, se mêlèrent de ses affaires, lui donnèrent de bons conseils; elle ne répondait pas, les laissait dire et faire. La porte de l'enclos prit la mauvaise habitude de rester souvent ouverte, et les passants ne se firent pas faute de s'y arrêter, les enfants d'y entrer sans qu'elle en parût bien aise ni contrariée. Évidemment il lui semblait que tout avait dû changer, en même temps que son sort. Peu à peu, cependant, elle se remit à ses fleurs et à sa vie accoutumée; mais alors justement, appuya la vieille voisine, d'un air significatif, « on vit apparaître dans le jardin et s'y promener audacieusement avec elle un officier en congé, qui était venu passer quelque temps dans un château des environs. Il trouva moyen de lui parler, de la distraire, de revenir souvent. Bref, un mois après il était parti, laissant l'orpheline désespérée et déshonorée. Il avait très-bon air, mais assurément point de cœur, pour avoir ainsi abusé d'une pauvre fille jusque-là si honnête et si laborieuse. Il avait bien parlé de promesse de mariage, mais les gens qui voient clair n'y avaient pas cru, et il n'en avait en effet rien tenu. On ne le connaissait que sous son prénom d'Hermann, et tout ce qu'on savait de lui, c'est qu'il n'était pas de l'endroit, quoique officier dans une petite cour du voisinage. »

La nécessité força pourtant l'orpheline de retourner vendre les produits de son jardin sur la place du marché. Tout le monde alors comprit son état, et plus vite qu'elle-même. Quand il ne lui fut plus possible de douter, elle paya quelqu'un pour sortir à sa place et ne se montra plus. La vieille voisine assurait que, lorsqu'elle mit au monde un fils, « elle paraissait aussi ignorante de toutes ces choses-là que l'enfant lui-même. »

En écoutant cette femme, l'étonnement, le chagrin, la confusion m'agitaient comme s'il se fût agi d'une sœur. La chute de cette pauvre belle fille m'était comme un malheur personnel. Je me demandais même parfois si je

n'en avais pas été le premier la cause involontaire, par ce baiser plutôt d'admiration que d'amour, mais peut-être le seul qu'elle eût jamais reçu, à voir sa rougeur subite et rêveuse. Il a raison celui qui veut que l'on respecte une femme, même du regard, même dans le secret du cœur!

Le désespoir de la malheureuse créature fut affreux, et prit même un caractère si farouche, qu'on fut obligé de lui cacher son fils. Chaque fois qu'on essayait de le lui rapporter, elle était ressaisie par un accès de fureur, de larmes et de violences. Quand on lui dit que c'était un bel enfant : « — Tant pis, répondit-elle, qu'il soit beau, s'il ressemble à son père! mais au moins n'est-ce pas une fille : il n'aura pas le sort de sa mère. »

Quelques semaines se passèrent, les voisins déjà fort embarrassés; mais ils le furent bien davantage lorsqu'un matin ils ne la trouvèrent plus dans sa petite maison, déjà si solitaire depuis qu'elle l'habitait seule, et maintenant déserte. La veille, elle était descendue dans son jardin; le printemps qui approchait devait commencer à le fleurir çà et là de violettes et de pervenches; elle avait fait le tour des allées, mais sans avoir l'air d'y prendre même assez d'intérêt pour ôter en passant une mauvaise herbe. Et la nuit, elle avait disparu, sans qu'on sût où ni comment. On attendit des nouvelles, on fit des recherches, mais il ne vint rien et on n'apprit rien; seulement, quelques lignes trouvées sur sa table disaient de vendre ou de louer le jardin « pour subvenir aux dépenses. » Au bout de deux mois, cependant, arriva un étranger d'un certain âge; ce n'était pas l'officier, et il déclara ne pas le connaître; mais il était muni de papiers en règle qui l'autorisaient à remplacer la mère; il conclut les négociations pour la vente du jardin, paya tout ce qu'il pouvait y avoir à payer, récompensa généreusement la bonne voisine, et, comme il s'était fait accompagner d'une nourrice, prit avec lui l'enfant et repartit sans donner son adresse ni aucun autre renseignement.

Qu'est devenue l'héroïne de mon histoire? Je n'ai pu l'apprendre. Mais, si insuffisant que soit son portrait, il

vous prouve que sur sa beauté, du moins, mes souvenirs sont fidèles et que le mirage du passé n'y est pour rien.

Claude Brun ouvrit alors le tiroir de sa table à écrire : c'était toute sa cassette, et il y serrait pêle-mêle avec ses papiers les objets qui lui étaient chers. Il en écarta soigneusement, mais sans aucun air de mystère, un bout de ruban de fil et des roses séchées, qu'il mit sous les yeux de Valentin. — Voïlà, dit-il, tout ce qui me reste d'elle, des fleurs fanées, mais qui me parlent du temps où elle était la plus belle fleur de son jardin.

Valentin les regarda, et de nouveau le portrait, même en prenant peu après congé de Claude Brun.

Où donc avait-il déjà vu cette esquisse? se demandait-il encore en sortant. Dans les portefeuilles de Balthazard, vrai fouillis, en effet, de dessins, d'estampes, de croquis rassemblés sans ordre, mais non sans choix, et dans lesquels il y en avait qui eussent fait envie à un amateur. Oui, ce devait être là : il s'en croyait sûr maintenant. C'était bien la même esquisse, à quelques coups de crayon près : la même tête sous un panier de roses, et, se dégageant d'une robe toute simple, la même taille élancée... L'auteur de ce dessin en avait tiré quelques copies ; l'une d'elles avait pu attirer l'attention de Balthazard ; mais comment était-elle venue entre ses mains? Il n'avait pas étudié en Allemagne, et il connaissait encore peu Claude Brun.

Pendant que Valentin agitait ces questions, ce dernier, resté seul, se disait : — C'est étonnant, il me la rappelle. J'avais déjà le sentiment vague de cette ressemblance; elle me frappe à présent.

IV

Que son père adoptif eût aussi le portrait de celle dont Claude Brun venait de lui raconter l'histoire, Valentin en resta malgré lui préoccupé et troublé. Il avait beau se dire que c'était là une circonstance vraisemblablement fortuite, il ne parvenait pas à chasser de son esprit cette pensée : Si c'était ta mère? Sa mère! il lui avait toujours gardé dans son cœur une place, sans doute vide de toute image, mais où il n'eût pas même permis à celle de Marguerite de se loger. Celle qui seule y avait droit lui était inconnue : l'aurait-il maintenant trouvée? Mais, ô pensée non moins douloureuse que celle-là était douce! cette mère, cette belle jeune fille à la tête ombragée de roses, elle s'était enfuie de son enfant, elle l'avait maudit peut-être! Non, ce n'était pas sa mère : la sienne, Balthazard lui avait dit de l'aimer.

C'est dans ce tumulte de cœur et d'esprit que Valentin commença son voyage. Lorsqu'il s'enfonça décidément dans les montagnes, la fatigue du corps et la nouveauté des lieux parvinrent enfin à le distraire. Peu à peu, avec les jaseries des oiseaux dans les bois, et celles des ruisseaux dans les gazons étoilés de fleurs, l'image de Marguerite reprit le dessus et lui tint fidèle compagnie durant tout le chemin; mais celle de sa mère, qu'il ne pouvait s'empêcher de se représenter maintenant jeune et triste, lui revenait parfois tout à coûp, et d'une façon si poignante, qu'il lui semblait l'entendre marcher à côté de lui.

L'image aussi du docteur le suivait, non pas précisément comme un idéal de beauté, mais de bonté, et en ce sens digne pendant de l'autre. Sans cet homme, en effet, vraiment bon sous un masque bizarre, quelle eût été sa destinée? Elle avait commencé dans l'ombre et le secret

tout au moins, si elle n'avait pas eu encore de plus tristes analogies avec celle dont le récit de Claude Brun l'avait laissé malgré lui si vivement ébranlé. Plus ce récit le faisait penser avec trouble à sa mère, plus il se rattachait au docteur et à Marguerite, comme à ses deux centres de vie, l'un assuré, l'autre lumineux. Ils étaient tout pour lui plus que jamais. Aussi, tout lui parlait d'eux, jusqu'aux plantes qu'il rencontrait en chemin et qu'il eût voulu leur adresser par les airs en guise de lettres : pour elle, la petite gentiane bleue; pour lui, la grande gentiane ou quelque autre herbe médicinale. Il n'oubliait pas non plus cette famille de montagnards que le docteur lui avait recommandé de visiter; mais, dans la disposition d'âme avec laquelle il était parti, le besoin d'être seul lui avait fait d'abord promener un peu à l'aventure son pèlerinage.

Il avait déjà erré quelques jours dans le labyrinthe de cimes et de hautes vallées qui se dresse à l'orient du pays de Lunay. Vers le milieu d'une gorge profonde, montante, tortueuse, il rencontra des chasseurs qui s'en allaient à la poursuite du chamois dans les glaciers et les dernières hauteurs. Ils l'invitèrent à les y accompagner, lui disant que de là, sans beaucoup de détours, il pourrait redescendre dans la vallée dont il leur avait demandé le chemin, celle où habitaient les montagnards du docteur. Il se mit donc en route avec eux.

La gorge, longtemps basse et encaissée avec son torrent au bord du sentier, se haussait tout à coup, par un saut brusque et rude, en une vaste pelouse d'au moins vingt-cinq minutes de long, mais toujours encaissée entre deux murs de neige et de rocher, dont l'un surtout, celui qu'ils avaient à leur gauche, se dresse en une énorme paroi crénelée. Un ruisseau, venu des glaciers de droite, serpentait au ras des gazons et de petites îles de mousse qu'il semblait s'être amusé à créer au passage, afin d'avoir avec qui jouer dans le milieu de son courant. A l'extrémité supérieure, cette haute pelouse tout unie et très-peu inclinée, qui est comme le col allongé de la gorge et d'une élévation de quelque six mille pieds, se termine

d'une façon encore plus roide qu'à son ouverture, non plus par un saut seulement, mais par un abîme de profondeur.

Au lieu d'y descendre, ils en longèrent sur la gauche les pentes abruptes et ravinées, surmontées de têtes rocheuses, mais branlantes sous le poids des neiges et des siècles. Plus d'une est déjà tombée, soc formidable labourant tout sur sa route et l'indiquant encore aujourd'hui par d'énormes sillons déchirés. Leur point d'arrêt, un étroit vallon, jadis vert, n'est plus qu'un aride chaos de blocs gigantesques, parmi lesquels un petit lac, morne et bleu, semble ramper et luire comme un serpent. On dirait une cité de géants disparus, couchée là dans sa fosse où la précipita son orgueil, tandis que ses sœurs, restées debout sur la cime, dessinent toujours leurs remparts sur le bleu du ciel, en attendant de s'écrouler à leur tour.

Après avoir traversé à mi-côte le lit de cette avalanche de rocs dont ils voyaient dans le fond l'entassement confus, Valentin et ses guides se trouvèrent en face d'une autre pente, toujours très-roide, mais moins impossible à prendre de front et qu'il fallait gravir pour atteindre le glacier. Elle les conduisit à un alpage, dernier liséré vert des neiges, et si élevé que les troupeaux ne le fréquentent que durant fort peu de semaines de la belle saison. L'herbe seule y croît savoureuse et fine ; nul arbre ni arbuste ; il faut aller chercher le bois à dos d'homme dans les grêles forêts qui s'arrêtent assez loin en-dessous. Cette absence de bois n'a pas permis non plus d'y bâtir un chalet confortable. Fermé sur les côtés et au fond, mais complétement ouvert par devant, celui-ci est plutôt un hangar. Abri suffisant le jour, il ne le serait pas la nuit, qui dans ces hautes régions deviennent souvent glaciales. Aussi n'y couche-t-on pas, mais dans de petites huttes de pierre, si étroites et si basses que l'on peut seulement s'y étendre ou s'y tenir à genoux. On se blottit là cinq ou six, autant qu'il y a de place sur le sol, les grands en long, les petits bouviers en travers à leurs pieds ; et avec des peaux de moutons pour se couvrir, serrés les uns contre

les autres sur un lit de mousse, on y dort chaudement sans bouger.

Valentin y dormit fort bien pour son compte; mais le sommeil lui vint pourtant moins vite et moins soudainement qu'à ses compagnons, habitués à ce genre de couche ou que leurs pensées tenaient moins éveillés. Le seul qui tarda quelque peu fut un vieux vacher, occupé à murmurer sa prière; on en saisissait moins les mots que le souffle, se mêlant à celui du vent autour de la hutte, où le messager aérien semblait la recueillir au passage, et se charger de la porter, invisible offrande, sur l'autel invisible. — « Il peut donc y avoir aussi, jusque dans ces hauteurs désolées, un Pré aux Noisettes, avec son humble cabane, avec son nid de pierre, pour s'y retirer du tracas du monde, y secouer un instant les soucis de la vie, et y retrouver, avec la paix du soir, cette paix du cœur qui ne peut non plus venir que du ciel. » Ainsi se disait Valentin, témoin secret de la secrète confiance de cet homme qui, en ce moment, lui rappelait Fabrice. Puis ce murmure de prière cessa de frapper ses oreilles, et il ne distingua plus que celui du vent dans la nuit, devenue âpre et noire, ainsi que la vie peut le devenir tout à coup : le récit de Claude Brun ne le lui faisait que trop entrevoir. Comme si le vent fût plus libre dans l'obscurité, il semblait la remplir tout entière et y régner seul. Valentin se le représentait donc couchant les gazons, soulevant les neiges, tournoyant autour des pointes de rochers, et, l'entendant gémir ainsi dans la solitude, il pensait à ceux qui gémissent aussi dans la leur, à sa mère quand elle avait dû se séparer de lui, à Céline, dont peut-être, à cette heure, la prière s'élevait aussi, hélas! encore plus solitaire que celle du vieux pâtre, dormant déjà d'un sommeil si paisible que ses lèvres et ses yeux avaient dû se clore en même temps.

Au matin, le temps était redevenu clair; pas un nuage à l'horizon, bordé d'une vague lueur rose qui en irisait l'azur. A cette hauteur, et avec cette pureté de l'air qui laissait le regard nager librement dans la libre étendue,

le ciel semblait encore mieux embrasser la terre et en faire un temple, où les cimes, comme de jeunes prêtresses venant les premières saluer le jour, ceignaient çà et là de bandelettes de pourpre et d'or leur front blanc.

Le glacier sur le bord duquel Valentin et les chasseurs avaient passé la nuit dans leur hutte, commençait à s'éclairer à son tour au moment où ils y mirent le pied. Il couronnait l'alpage de son faîte arrondi et venait y mourir à fleur des gazons. Au sommet, ils trouvèrent le soleil déjà complétement établi et se jouant sur cette prairie de neige, à laquelle les bergers des anciens âges ont donné le nom de Champ-Fleuri, comme les vieux trouvères appellent une barbe blanche une « barbe fleurie. » Entre sa double muraille de pics aigus, de tours arrondies et de contreforts massifs, ainsi se déployait, sur une lieue de large et quatre ou cinq de long, ce haut plateau blanc, poli comme du marbre, et dont une légère couche de neige récente dissimulait en ce moment les plis dangereux. Le soleil y faisait miroiter des milliers d'étincelles, mais n'en pouvait encore amollir la matinale dureté. La neige craquait sous les pas sans se marquer. A tout hasard, les hardis mais prudents compagnons s'étaient cependant munis d'une corde, et, se l'attachant aux bras, ils traversèrent ainsi les uns à la suite des autres, avec une joyeuse prestesse, le dos puissant de ce dragon des montagnes, sans même entrevoir ses écailles de glace sous la précoce toison d'hiver qui les couvrait. Lui-même semblait y aller avec eux en riant, et, au lieu de chasser de son domaine ces indiscrets visiteurs, se plaire à les porter ; mais plus tard, ils enfonçaient jusqu'aux genoux, parfois même l'un d'eux jusqu'aux aisselles, le buste enfoui tout à coup dans quelque abîme où, sans la corde et ceux qui la retenaient à l'avant et à l'arrière, il eût probablement disparu pour jamais. Monstre redoutable et malin, le glacier joue ainsi de ces tours ; il sourit pour attirer sa proie et la dévorer ; mais, vieux et rusés montagnards comme lui, les chasseurs ne s'y laissèrent pas prendre, et ils indiquèrent à Valentin le versant abrupt et toujours neigeux par lequel

il pouvait néanmoins descendre de l'autre côté sans péril.

Pour eux, ils ne quitteraient pas de sitôt, peut-être pas de quelques jours, cette plaine cachée dans les airs, l'une de celles où le chamois se retire après avoir déjeuné des herbes et des fleurs les plus délicates sur quelque saillie des rochers situés au-dessous. Ils allaient s'y mettre en chasse, ou plutôt à l'affût, car, excepté dans la basse montagne, on ne court pas le chamois, le chien ne pouvant le suivre dans ces hauteurs où ne monte que l'homme, de tous les animaux chassants qui n'ont pas d'ailes. Le chamois y arrive plus directement par les immenses parois, souvent à pic, qui supportent ces sommités souveraines; encore est-il obligé d'y choisir son chemin, des rubans de corniches invisibles à qui n'y est pas, mais où son pied élastique et prenant trouve à s'accrocher. Tout chamois qu'il est, il a aussi ses passes forcées, impraticables pour tout autre que pour lui, mais que le chasseur connaît. C'est là que ce dernier l'attend, pour le tirer à balle et presque au vol, tant celui de sa course est rapide et comme un trait sur la neige; mais, hélas! le coup d'œil de son ennemi est si juste, que la blanche arène est bientôt ensanglantée; la charmante chevrette à la robe d'un gris fauve et rosé, aux jolies petites cornes recourbées, n'arpentera plus ses hauts déserts.

Malgré la hardiesse de ce genre de chasse, dont le théâtre et les périls exaltent ceux qui s'y livrent, bien que ce soient la plupart des hommes de peu de culture et d'une imagination grossière, Valentin n'en fut pas tenté. Il se contenta d'accompagner ses guides sur une cime qui se dresse toute seule au bord même du glacier, et d'où ils pouvaient, eux, reconnaître leur champ de bataille, lui, contempler encore plus à découvert la scène grandiose qu'il avait sous les yeux. A ses pieds, cette vaste plaine de neige éblouissante et sans tache; devant lui, avec un entre-deux profond de vallées où le regard tombe sans pouvoir y plonger, une armée de cimes encore plus hautes que celle où il se trouvait. Son œil éperdu les suivait dans l'azur, où elles s'élevaient d'un tel jet qu'il lui semblait

les voir y monter encore et l'y enlever avec elles. Notre jeune enthousiaste allait ainsi de l'une à l'autre dans leurs mille entrelacements aériens, pénétrait dans ces hautes vallées blanches, coupées d'ombres qui n'en font que mieux ressortir l'albâtre, descendait, comme par des degrés de cristal, avec ces torrents de glace qui précipitent sans bruit leurs vagues tumultueuses et congelées, source des grands fleuves, et, quand il se retournait, voyait s'abaisser dans le lointain les coteaux et la plaine bleue du pays de Lunay ; mais c'était surtout celui des cimes qui absorbait ses regards. Il le dominait comme d'un observatoire. Il y errait de la pensée et des yeux ; et devant ce spectacle fantastique et sublime, les images d'antiques Babels évoquées par Claude Brun lui revenant alors à l'esprit, celle de sa mère ne tardait pas à s'y joindre avec une intensité nouvelle. N'était-ce pas là comme un monde supérieur, déjà à moitié détaché de la terre, et où elle allait descendre du ciel pour se montrer à son fils dans ces hautes retraites d'une blancheur éthérée ? Il se la représentait s'avançant vers lui les bras ouverts, d'un pas doux et grave ; il croyait presque la voir, il l'appelait dans son cœur, mais elle ne venait, elle ne répondait pas.

V

Quand ils eurent quitté leur observatoire, Valentin, disant adieu à ses guides, commença donc, d'après leurs indications, à se laisser dégringoler sur l'autre versant de l'arête dont, avec le glacier, ils venaient de franchir le sommet presque plan. De ce côté, la rampe était au contraire fort roide ; mais, pour la descendre, Valentin s'y prit à la montagnarde. Le corps légèrement penché en arrière sur son bâton ferré, les talons enfoncés dans la neige, ayant soin d'y éviter devant lui les endroits où une teinte bleuâtre indiquait de secrets abîmes, il se mit

ainsi, toujours debout, à glisser, à voler, son bâton lui servant de gouvernail, ses pieds de proue, et le flot neigeux de la pente y mettant des ailes : en moins de rien ce fut fait.

Après cette descente aussi prompte que légère, et qui l'avait bien plus amusé que fatigué, notre voyageur se trouva dans un coin de vallon encore très-haut, puisqu'il touchait aux neiges éternelles, mais vert et fleuri jusque sur leurs bords, et formant ainsi, à leurs pieds, un véritable élysée. Un ruisseau y faisait au milieu un ruban froncé, mais continu, de mille petites cascatelles d'argent, riant, sautillant, étincelant à chaque saut de pierre en pierre. Les parois de rocher qui enfermaient ce vallon de toutes parts, sauf à son extrémité inférieure, lui donnaient l'apparence d'un cirque ou d'un colisée, au-dessus duquel le fronton blanc du glacier se dessinait dans l'azur comme celui d'un temple de marbre de Paros sur sa colline sacrée. Les troupeaux n'y montaient pas à ce moment de l'année ; son printemps n'avait pas été touché; il était encore plein de fleurs, qui n'y avaient pour compagnes que les abeilles, avec les papillons et le soleil. Le chalet était désert. Excepté Valentin, nulle figure humaine. Encore y était-il venu par les hauteurs, comme tout à l'heure il s'était figuré voir sa mère en descendre et lui apparaître. Aussi lui semblait-il ne pas bien être encore sur la terre. Il en eut une sorte de tressaillement religieux. La profonde solitude de ce vallon, que l'on eût dit tout à fait ignoré du monde, en laissait la beauté plus complète et plus pure. Valentin était à la fois troublé et ravi, ému et enchanté.

S'il en eût été le maître et le roi, comme de fait il l'était dans cet instant, on se doute bien quelle en eût été la maîtresse et la reine. Voilà le Pré aux Noisettes qu'il eût rêvé pour Marguerite et pour lui. Accoudé sur l'herbe, après s'être régalé de l'eau cristalline du ruisseau et avoir déjeuné de quelques provisions qu'il avait dans son sac (car nos personnages mangent très-bien, quoique nous n'ayons pas toujours le temps de le raconter, et ni Valen-

tin, ni Marguerite elle-même ne se nourrissaient de fleurs et de rosée), il était tout entier à ce rêve, il se figurait Marguerite et lui établis dans ce haut petit vallon où Balthazard, Claude Brun et Fabrice viendraient seuls de temps en temps les visiter, lorsqu'il lui sembla tout à coup voir une tête à l'entrée de son domaine imaginaire. En effet, c'était bien quelqu'un y arrivant par le bas, comme lui venait d'y arriver par le haut. D'autres sans doute allaient suivre, voyageurs ou bergers, et peut-être aussi avec ceux-ci le troupeau lui-même. Mais non : aux vêtements, il ne tarda pas à reconnaître une femme, et personne ne parut après elle, ni berger, ni troupeau. Elle passa devant le chalet, situé à l'entrée du vallon, mais ne s'y arrêta pas ; elle continua de s'avancer dans le pâturage, en le remontant le long du ruisseau sur le même bord que celui où Valentin se trouvait. Comme il était à demi couché, elle ne le vit pas d'abord, tandis que lui, au contraire, eut le temps de l'examiner avant qu'elle fût tout près.

Ses habits étaient ceux d'une montagnarde, mais bien étoffés : une robe à liséré rouge et de gros drap bleu, car dans ces hauteurs où la température se refroidit souvent tout à coup, la laine est le vêtement le plus sûr, même en été. Elle n'était plus jeune, mais de belle prestance, et sa figure, ferme et hâlée, avait un mélange de rudesse et de dignité.

En découvrant tout à coup Valentin, elle eut un mouvement, non d'inquiétude, mais de surprise, qu'elle ne chercha pas, du reste, à dissimuler ; avec cette curiosité familière des montagnards, mais qui n'était pas exempte de quelque ton impérieux, elle lui demanda d'où il venait.

— De là-haut, répondit laconiquement Valentin en désignant les cimes.

— Ah! fit-elle... puis, d'un air visiblement radouci, elle ajouta : Si c'est comme cela, je vous pardonne.

— Me pardonner quoi? répliqua Valentin : les montagnes ne sont-elles pas libres?

— Non ; vous l'apprendrez à votre tour, jeune homme, si vous êtes digne de l'apprendre : la liberté n'existe pas, excepté dans quelques âmes fières où elle se réfugie contre la tyrannie du monde : les hommes ont tout enchaîné et tout pris, tout soumis à leurs lois, même les montagnes : elles non plus ne sont pas libres ; elles sont à tels ou tels, particuliers ou États. Aussi, m'a-t-il fallu acheter celle-ci, ne pouvant pas la prendre, afin d'en avoir une et quelque chose à moi.

— Quoi ! ce vallon est à vous... madame ! dit Valentin, étonné de ce langage sous des habits de paysanne.

— Je ne suis pas une dame, remarqua-t-elle d'un ton bref, je ne suis rien.

— Comment dois-je alors vous appeler ? ma bonne femme ? demanda Valentin, qui ne put retenir un sourire.

— Encore moins, répondit-elle sans se fâcher ni sourire à son tour. Je ne suis pas bonne ; nul ne l'est, le Christ l'a déclaré lui-même : Dieu seul est bon. Oh ! que du moins, fit-elle en élevant la voix et le regard, oh ! que du moins ce seul bon existe ! Il faut qu'il existe ! autrement l'univers entier ferait mieux de s'écrouler sur l'heure, et se serait déjà écroulé mille fois, ne le pensez-vous pas ?

Valentin en était presque à se demander s'il n'avait pas affaire à quelque Anglaise originale et prêcheuse, qui s'était ainsi déguisée pour mieux trouver des ouailles. Aussi se contenta-t-il de répondre avec réserve et fermeté : — Oui, comme vous, je le crois.

— Mais moi, reprit-elle de son air dur qui n'avait pourtant rien de froid ni de sec, malheureusement je n'y crois pas toujours. Souvent je doute du seul bon, tant je vois partout la méchanceté et le mal. Tous ceux qui rêvent le bien, comme le Christ, sont sûrs de périr comme lui sur leur croix. S'il s'était trompé et, en se trompant, nous avait trompés tous ? Affreux ! affreux ! répéta-t-elle, les yeux froncés et baissés vers la terre. Mais, poursuivit-elle en les relevant, il est inutile de parler de ces choses. D'en parler ne fait rien : le tout est d'y croire ; autrement, on ne peut plus se dire sûr de rien, puisque tout tombe et

passe, et que rien ne reste, si Dieu ne reste point. Mais la foi ne se commande pas.

— Si! et nous devons nous commander! fit à demi-voix Valentin, devenu prêcheur à son tour.

Elle le regarda, sur ce mot, d'un air de réflexion et d'intérêt. Puis, se tournant vers les cimes :

— Ainsi, vous êtes venu de là, reprit-elle, tout seul?

— Oui, à partir du sommet, où des chasseurs que j'avais pour compagnons m'ont enseigné le chemin.

— Des chasseurs de chamois! s'écria-t-elle avec colère : vous l'êtes donc aussi?

Valentin désigna du doigt son bâton posé pour toute arme en travers de son sac. A cette réponse muette, mais sans réplique possible, l'inconnue laissa pourtant échapper un sourire, qui courut sur une bouche bien dessinée et des dents très-belles ; sa figure en eut un éclair de gaieté franche et presque de jeunesse; mais aussitôt ses traits revinrent comme d'eux-mêmes à leur calme rigide, et ses yeux, de la couleur de l'acier, en avaient l'éclat et la fixité métalliques, lorsque, les tournant de nouveau vers les cimes, elle reprit ainsi, avec l'amertume d'accent qui paraissait lui être habituelle :

— Jusque là-haut! que vous disais-je? la violence et la ruse! Mes pauvres chamois, ces jolies bêtes du bon Dieu et du ciel, ils ont beau se sauver aux sommets de la terre, l'homme les y poursuit sans pitié ; quelle tristesse! Je leur abandonnerais volontiers ce vallon pour refuge; mais l'homme trouverait encore plus commode de les y tuer à son aise comme dans un parc. J'aime à y venir lorsqu'il est encore tout fleuri; c'est mon temple à moi : eh bien, il faut que j'y voie aussi des traces de sang sur ses murs et son portail de neige!

— Les troupeaux n'y viennent-ils donc jamais? demanda Valentin, moins pour le savoir que pour prolonger cette singulière rencontre et suivre ce flot de pensées qui semblaient avoir besoin de s'épancher.

— Nos montagnards m'en voudraient, répondit-elle, de ne pas leur louer cet alpage et de laisser perdre une

si bonne herbe, comme ils diraient. Ils me traiteraient de folle et me feraient peut-être passer pour telle, car on est fou dès qu'on agit autrement que tout le monde, n'est-il pas vrai?

— Mais si ce vallon est à vous? interrompit Valentin sans répondre.

— Sans doute il est à moi, puisque je l'ai payé, comme il faut que tout se paye, et bien plus cher que ce vallon ne m'a coûté : encore une chose que vous apprendra la vie, qui ne nous ménage pas ses enseignements, mais en ayant soin de nous les donner presque toujours trop tard. Oui, ce vallon est à moi, bien à moi, j'en suis dame et maîtresse en ce sens, et c'est la seule chose dont je puisse encore me vanter; mais cela n'empêche point que, pour ne pas être mise hors la loi de la belle raison humaine, je suis obligée de souffrir ici sur mes terres, non-seulement les troupeaux, qui d'ailleurs ne m'offusquent pas (j'aime leurs grands yeux doux et vagues, comme la vague sonnerie de leurs clochettes), non-seulement de vieux bergers, mes amis, dont la vie est un peu sauvage comme la mienne, mais encore mes ennemis, les ennemis des chamois et de toute vie qui ne demande qu'à être libre à l'écart : ce sont ceux-là qui ne devraient pas avoir le droit de venir ici sur mon bien, et d'en haut pas plus que d'en bas.

— Je ne me sens l'ennemi de personne, dit Valentin.

— Ami de tout le monde! répliqua-t-elle avec ironie.

— Pourquoi pas? J'aime à aimer, dit encore Valentin.

— Alors malheur sur vous! s'écria-t-elle : qui aime haïra un jour; l'amour finit par la haine; sachez encore cela, jeune homme! Et lui disant adieu d'un signe de tête, elle poursuivit son chemin.

Valentin aurait bien voulu la questionner davantage; mais elle ne lui en laissa pas le temps, ou il ne l'osa pas. La pure beauté de ce vallon, qui semblait s'être, d'hier, élevé et creusé dans les cimes, avait rasséréné son âme; le trouble y était revenu, sinon le doute, avec les traits véhéments que cette étrange femme avait lancés sur le

monde et la vie, et même à son adresse. La haine succéder à l'amour! non : Marguerite l'abandonnât-elle, il ne pourrait que l'aimer encore, bien loin de la haïr jamais. Ce fut pourtant sous une impression bien différente de celle de son arrivée dans cet alpestre Eden qu'il en descendit la pente, où il lui semblait voir toujours l'inconnue et sentir comme derrière lui son regard fixe et froid qui le suivait.

Parvenue à la limite des gazons, elle se retourna, au moment où il se retournait aussi de son côté pour dire adieu à ce beau vallon et y jeter un dernier coup d'œil. La rencontre de cette femme aux bizarres allures, mais qui devait avoir beaucoup souffert pour sentir et parler de la sorte, lui avait laissé une espèce de vague terreur, mêlée de sympathie et de respect. Par un mouvement involontaire, il la salua de loin, en agitant son chapeau, comme une de ces personnes avec lesquelles un certain courant de nature et d'idées, même en sens opposé, nous laisse, plus intimement qu'après une longue connaissance, en communication secrète. Qu'elle s'en aperçût ou non, elle ne lui rendit pas son salut, et se remit au contraire en marche, mais cette fois en longeant les pentes, où sa robe d'un bleu sombre et son chapeau rond de paille brune se dessinaient en noir sur le fond blanc des neiges. Valentin, le cœur serré, quoiqu'il n'eût trop su dire pourquoi, disparut dans le sentier qui s'enfonçait tout à coup en dessous du chalet.

VI

Vers la fin d'une première descente dont les contours anguleux se dépliaient et se repliaient sous ses pas, Valentin aperçut de l'autre côté d'un ravin, dans une prairie escarpée, un homme qui fauchait; il était attaché par la ceinture à une corde fixée à un pieu, afin que l'élan forcé

du buste dans ce genre de travail ne risquât pas de le précipiter. De sa position dominante, il avait dû voir passer l'inconnue, et peut-être savait-il qui elle était, puisqu'elle paraissait habiter la contrée. Valentin alla donc à lui par le haut du ravin, qui ouvrait sur la pente comme une moitié d'entonnoir gigantesque, la gueule en bas et la pointe en l'air.

Cet homme, le voyant venir, releva sa faux, l'essuya, en secoua l'herbe, et, pour ne pas perdre de temps, se mit en devoir de l'aiguiser avec la petite meule suspendue à sa ceinture dans cet étui de bois que les montagnards du pays de Lunay appellent un « covè, » comme au seizième siècle un coffret s'appelait un « coffin. » Il pouvait avoir quarante et quelque années, était grand et fort, la taille encore mince, mais pleine, et ne portait point de barbe, sauf une moustache épaisse et d'un beau noir.

Aux premiers mots que lui dit Valentin : — Demandez à mon père, répondit-il, vous le trouverez qui fauche au-dessus de moi. Et lui-même se remit tranquillement à faucher.

Il y avait, en effet, derrière lui, une nouvelle pente plus haute, mais moins inclinée, que l'on ne découvrait pas de l'autre bord du ravin. C'était comme le second étage de la première.

Le ton de la réponse, d'ailleurs honnête, ne permettait point d'insister. Valentin, ne voulant pas en avoir le démenti, gravit donc du côté qu'on lui indiquait. Le second faucheur était occupé à ramasser son herbe pour l'emporter lui-même, ni charrette ni bête de somme ne pouvant arriver jusque-là. Presque aussi grand et aussi droit que son fils, seulement plus osseux et plus maigre, on ne lui eût guère donné que cinquante ans, quoiqu'il dût avoir au moins la soixantaine. Il ne portait pas de moustache, mais un collier de barbe qui allait s'élargissant sous le menton, où elle commençait à peine à grisonner. L'approche inattendue d'un étranger lui fit aussi suspendre un instant son travail; mais à la question de Valentin, il répondit de même : — « Demandez à mon père, qui râtèle

du foin au-dessus de moi. » Et achevant de rouler son drap rempli d'herbe, il s'assit dessous, contre la pente, pour le faire passer de ses épaules sur son cou et sa tête.

— Encore un étage, se dit philosophiquement Valentin : puisque me voilà au second, va pour le troisième !

Il continua donc de monter, et tout à fait au sommet, sur une petite esplanade unie, il se trouva face à face avec un beau vieillard aux épaules légèrement voûtées, plus grand malgré cela que son petit-fils, qui était d'ailleurs tout son portrait, mais à la barbe pleine et fournie tombant sur sa poitrine et déjà tout argentée. Il cessa de faire courir son râteau pendant que Valentin lui parlait.

— Je connais en effet cette femme, répondit-il, mais que vous importe son nom ? Me diriez-vous le vôtre, si je vous le demandais ?

— Pourquoi pas ? fit Valentin en riant ; mais je ne veux pas être indiscret dans ma curiosité. Ayez seulement la bonté de me renseigner sur ma route, je crains de m'être égaré.

— Alors, pourquoi venez-vous ici, remarqua le vieux montagnard, si vous ne savez pas les chemins ?

Et, souriant dans sa barbe de neige, le vieillard encore vert se mit de nouveau à râteler.

— Je veux faire en passant une visite à une famille qui doit demeurer de ce côté de la montagne ; vous la connaissez peut-être : la famille Tabor...

Ce nom biblique ou hussite, mais dans tous les cas d'une origine inconnue pour ceux qui le portaient et ne s'en inquiétaient guère, était en effet celui de la famille à laquelle Valentin était adressé.

— Les Tabor ! reprit l'octogénaire, certainement je les connais ; mais non pas vous, semble-t-il, puisque vous ne savez même où ils demeurent.

— Il est vrai que je ne suis jamais venu chez eux, mais je leur suis envoyé par un de leurs amis.

— Ils n'en ont pas beaucoup : ce sont des gens qui vivent à leur guise.

— Celui qui m'envoie chez eux leur rend au moins de temps en temps des visites.

— Le docteur Balthazard, peut-être ?

— Oui ; le connaissez-vous ?

— Et M. Valentin aussi, dit le vieillard, dont la figure, naturellement joviale, acheva de se dérider tout à fait.

— Mais c'est moi qui suis Valentin, s'écria notre voyageur.

— Et moi le père Tabor, ou plutôt le grand-père, car vous devez avoir rencontré, en montant, le fils et le petit-fils, les trois Tabor, comme on nous appelle. Je me suis bientôt douté que c'était vous que nous attendions, mais je voulais en être certain. Maintenant descendons : vous logez chez moi. Cette personne que vous avez rencontrée demeure avec nous. Ainsi, je puis bien vous dire son nom : elle s'appelle Juliane. Comme tout le monde, vous l'aurez trouvée un peu singulière ; mais pour nous, nous y sommes habitués. Elle a toutes sortes d'idées, et on peut très-bien causer de tout avec elle. Enfin, vous la verrez... si elle veut vous voir ; car nous la laissons entièrement libre, et il ne s'agit pas de la gêner en rien.

VII

Après être restés encore quelque temps à rassembler l'herbe déjà coupée, les trois Tabor, puisqu'on les nommait ainsi, descendirent donc avec Valentin de leur pré à trois étages ; le fils et le petit-fils portant chacun leur faisceau de foin, sous lequel leur forte nuque se courbait sans plier ; l'aïeul les faux, les fourches et les râteaux, dont il ne voulut jamais permettre à leur jeune hôte de se charger.

Selon les habitudes à moitié nomades des montagnards, ils avaient non-seulement leur maison proprement dite, qui n'était pas même située tout au fond de la vallée, mais

plusieurs chalets où toute la famille montait à mesure qu'y montaient l'été et les troupeaux. Outre ses trois chefs, cette famille se composait des deux femmes du fils et du petit-fils (l'aïeule était morte) et des enfants de celui-ci, trois fillettes et un garçon déjà grand. Les deux femmes suffisaient aux soins du ménage, les trois hommes aux occupations pastorales et agricoles, et l'arrière-petit-fils, marchant sur les traces de son bisaïeul, promettait d'être un excellent « fruitier, » comme on appelle au pays de Lunay le berger qui fait le fromage et le beurre, ou le « fruit » des montagnes. C'était lui qui gouvernait; non pas dans la maison, comme on le croirait sur ce mot, mais dans l'étable et la grange; lui qui, soir et matin, en revenant de l'école ou avant d'y aller, soignait le bétail, le menait boire, garnissait de foin les râteliers : tout cela se dit d'un seul mot, « gouverner, » employé même sans régime, et c'est uniquement dans le sens rustique de cette métaphore significative que ce jeune homme « gouvernait. » Quant au gouvernement de la famille, il appartenait à ses trois chefs, hiérarchiquement superposés l'un à l'autre, et que l'on aurait pu comparer à un lieutenant, un capitaine et un colonel. Chacun dans leur sphère, ils y faisaient respecter la discipline, et la respectaient eux-mêmes. Suivant les cas, qu'il s'agît d'actes de prudence ou d'actes d'autorité, tout remontait à l'aïeul, qui gardait le sceptre, s'il en usait peu. Ainsi vivait, ainsi se comportait cette famille patriarcale : honnêtement, allègrement, sans trop s'inquiéter de ce qui se disait, se faisait, se chuchotait, se criait dans le reste du pays. Quand ils fauchaient sur les hauteurs, les trois hommes voyaient pourtant dans le lointain Lunegrande et la fumée qui s'en élevait; mais à moins d'alerte, et s'ils jugeaient que c'était une fumée de paroles et non celle d'un feu d'alarme, ils se remettaient tranquillement à faucher.

Amis du docteur, qui les avait dénichés dans ses excursions de botaniste, et, d'année en année, s'était de plus en plus intimement lié avec eux, les Tabor, comme il l'avait dit, recevaient en effet quelquefois de ses malades,

plutôt par complaisance qu'autrement. Cela mettait pourtant quelque argent dans la maison, chose toujours assez rare chez les gens de campagne, même dans l'aisance, surtout chez les montagnards. De nouvelles figures de temps en temps ne déplaisaient pas non plus aux femmes, ni quelque compagnie à l'aïeul, qui était sorti du pays dans sa jeunesse et avait été au régiment; mais ces séjours des protégés du docteur n'avaient lieu qu'à des intervalles irréguliers, et, en général, duraient peu, le temps nécessaire pour profiter du bon air des montagnes. Celle, au contraire, dont le vieux Tabor avait appris à Valentin le nom de Juliane, était chez eux à demeure depuis plusieurs années, vivait, logeait, mangeait avec la famille, et la suivait dans ses ascensions nomades. Les enfants l'appelaient tante, et elle était devenue partie intégrante de la maison, tout en y conservant ses habitudes à part. L'aïeul savait seul son histoire, mais ni l'un ni l'autre n'y faisaient jamais la moindre allusion.

Cette personne, qui lui avait laissé une impression si forte et si mélangée, Valentin allait donc la revoir, être son commensal pendant quelques jours : il ne savait plus s'il devait s'en réjouir ou le craindre; au fond, cependant, il attendait son retour avec impatience. Elle arriva à la nuit tombante. C'était bien elle.

Elle ne parut ni fâchée ni étonnée de le trouver là; laissa seulement tomber sur lui un de ses regards fixes, mais indifférents, comme sur un de ces étrangers qu'elle voyait parfois chez les Tabor, mais avec lesquels elle ne se liait jamais; se mit à table à la place qui lui était toujours réservée à côté de l'aïeul; ne prit aucune part à la conversation, n'eut pas même l'air de l'écouter, mangea peu, et se retira dans sa chambre aussitôt après le repas. Le vieux Tabor l'y suivit, et lui remit silencieusement une lettre qu'il avait reçue dans une autre à sa propre adresse, comme toutes celles qui arrivaient de temps en temps pour elle. Cette lettre, dont elle et lui pouvaient seuls comprendre le sens, ne renfermait que ces mots :

« Juliane,

« Il sera près de toi quand tu liras ces lignes. Il ne sait rien et ne saura jamais rien, si, pour des raisons que je ne puis ni ne veux combattre, tu persistes à lui rester inconnue ; mais le moment de se décider est venu. L'ignorance dans laquelle nous l'avons tenu le tourmente, et pour l'en tirer, il y a encore d'autres pressants motifs. Je n'ai pas voulu te troubler à l'avance; mais le voilà! regarde-le bien, car c'est la première et la dernière fois, si tu dois rester morte pour lui. Chère Juliane, que ton cœur t'inspire!

« BALTHAZARD. »

Le silence qui avait accompagné la remise de la lettre, sembla devenir encore plus profond pendant qu'elle la lisait. Son front s'était crispé, mais elle était excessivement pâle, et des gouttes de sueur perlaient à la racine de ses cheveux. Le vieillard voulut s'éloigner. Elle lui fit signe de rester :

— C'est lui? dit-elle.

— Il n'a pas eu besoin de m'apprendre son nom, répondit le vieillard; je l'avais déjà reconnu.

— A quoi?

— Il n'y a qu'à le voir.

Elle eut un brusque mouvement de tête, mais plutôt violent que négatif.

— D'ailleurs, continua le vieillard, j'avais déjà cette lettre depuis plusieurs jours; mais je ne devais vous la donner qu'à son arrivée et sur quelques mots du docteur qu'il m'a remis. Ainsi, c'est sûr.

Elle fit un ou deux tours par la chambre, lentement, mais presque en frappant du pied.

— Vous a-t-il dit, reprit-elle tout à coup, que nous nous étions déjà vus?

— Oui, dans la montagne. Et même avant de savoir qui j'étais, il a grimpé jusqu'à moi tout au haut de mon pré, pour me demander si je vous connaissais.

— Lui avez-vous dit mon nom?

— Oui; celui de Juliane.

— Il demeurera chez vous?

— Sans doute.

— Où l'avez-vous mis?

— Dans cette petite chambre à côté de la vôtre. C'est la seule libre que nous ayons ici.

— Mais on peut à peine s'y tourner! pourquoi ne l'avoir pas mis dans la mienne?

Les lèvres du vieillard laissèrent échapper un sourire, à la fois de malice et d'approbation; mais il se hâta de le faire rentrer dans sa barbe et ne lui permit pas même de se montrer sous ses blancs sourcils.

— Vous savez bien, dit-il, que nous n'acceptons jamais de vous déloger pour personne. Pour le docteur, passe encore! mais pour lui... cela aurait paru singulier. Je gagerais bien, du reste, que pas plus que le docteur il n'y eût consenti.

— Fera-t-il un long séjour?

— Cela dépend.

Et le reste de la pensée du vieux Tabor alla se perdre aussi dans sa barbe avec son sourire.

Voyant que Juliane ne le retenait plus, il sortit.

Elle s'était assise, se roidissant au dedans et ne donnant au dehors aucun signe de mouvement ni de vie. Elle resta ainsi dans l'immobilité la plus complète, sans s'apercevoir que la nuit était venue. Elle fut tirée de cet état d'insensibilité extérieure, moins par les ténèbres qui l'entouraient que par un faible rayon de lumière qui s'y glissait à travers les fentes de la paroi. Prompte et silencieuse, elle vint y coller ses yeux. C'était lui. Il écrivait : sans doute à Balthazard. Lui parlait-il de leur rencontre? Quand il relevait la tête, elle le voyait en face. Elle ne s'en était pas aperçue d'abord, mais il avait effectivement plusieurs de ses traits : dans l'ensemble et l'air plutôt que dans les détails; le haut de la figure surtout, le front et la couleur des cheveux. Ressemblait-il aussi?... Question douloureuse pour elle, même terrible. Cependant elle

n'hésita point, chercha dans sa mémoire avec répugnance... Heureusement cette autre ressemblance qu'elle s'était plutôt figurée n'existait pas. « Il n'est qu'à moi ! » s'écria-t-elle dans son cœur avec un élan de joie. Ayant peur de le lui dire tout haut, elle alla doucement se rasseoir. Il n'est qu'à moi ! répétait-elle; mais non, revint-elle à conclure comme elle l'avait fait dès le premier jour, en cela sans pitié pour elle plutôt que sans amour pour lui : non, je n'ai pas le droit de l'appeler mien.

En ce moment, Valentin s'étant couché, la faible lumière s'éteignit, et Juliane retomba dans les ténèbres. Elle se jeta sans se déshabiller sur son lit, et y veilla, le cœur tout en pleurs et les yeux secs, jusqu'au matin.

Quand il fut jour et qu'elle entendit le plus vieux des Tabor causer joyeusement avec le plus jeune, déjà occupé à conduire les vaches à l'abreuvoir, elle descendit vers eux, et prenant l'aïeul à part :

— Croyez-vous, lui dit-elle, puisqu'il aime la montagne, qu'il consentirait à y faire un tour avec moi aujourd'hui?

— Si je le crois!

· Eh bien, proposez-le-lui.

— Vous vous êtes donc décidée?

— Je l'ai toujours été. Il vaut mieux qu'il ignore que d'avoir à rougir. D'ailleurs n'a-t-il pas Balthazard?

— Rien ne vaut ni ne remplace une mère, dit sentencieusement le vieux patriarche.

Valentin n'ayant pas tardé à paraître autour de la maison : — Qu'allez-vous faire aujourd'hui? lui demanda son hôte. Vous promener? Eh bien, celle dont vous étiez hier si pressé de savoir le nom ne serait pas fâchée non plus de faire un peu connaissance avec vous. Est-ce parce que vous êtes un ami du docteur, qu'elle estime beaucoup? ou bien parce qu'avec les femmes, quel que soit leur caractère, il faut toujours compter sur la curiosité? Bref, il paraît que vous l'avez amadouée; car, elle qui ne veut jamais que personne l'accompagne, elle vient de

m'offrir de vous servir de guide. Je ne saurais vous en donner un meilleur, et vous pouvez la suivre en toute assurance, mais ne lui faites pas de questions.

L'idée de se retrouver seul avec cette femme à l'air étrange et aux non moins étranges discours ne laissait pas de causer à Valentin une sorte d'effroi ; mais cet effroi même le poussait aussi vers elle, comme dans une fascination. Il accepta donc, en chargeant son hôte de la remercier.

Sitôt qu'on eut déjeuné, ils partirent à eux deux, d'un air de bon accord, sauf pourtant que, même dans les endroits difficiles, ils ne se donnaient ni le bras ni la main. Valentin n'osait pas, et il était évident d'ailleurs que, le voulût-elle ou non, elle pouvait très-bien s'en passer. Elle le précédait et ne se retournait de temps en temps vers lui que pour l'arrêter, au vrai point, devant les sites remarquables : c'était, plutôt que par des paroles, sa manière de les lui signaler. Peu à peu, cependant, elle devint plus causante et plus expansive ; elle entrait elle-même dans quelques détails qui pouvaient intéresser son jeune compagnon, jamais, il est vrai, sur les personnes, uniquement sur les lieux ; elle ne le laissait plus s'extasier tout seul devant un site imprévu, dont le tournant des vallées ou l'éparpillement d'un nuage leur découvrait soudain le tableau riant ou sublime. Elle lui répondait par quelques mots où sa manière de sentir la nature gardait toujours un cachet de force et d'originalité; mais elle n'y joignait plus ces pensées amères où elle se complaisait la veille et semblait même les éviter à dessein.

Une fois pourtant, elle lui dit : — « Voulez-vous voir un exemple de ce que serait la nature si l'homme, au lieu de se contenter d'en être le roi, ne s'en était pas fait le tyran et le bourreau. Restez un peu en arrière, et surtout bien tranquille. J'aperçois un écureuil de ma connaissance, pour lequel j'ai toujours une noisette dans ma poche, lorsque je passe en cet endroit, qui est son quartier général. A nous deux seulement, la noisette et moi, nous saurions bien le décider à descendre jusqu'à nous, de

branche en branche; je vais cependant essayer, si cela vous amuse; mais il vaut mieux, pour l'apprivoiser, que j'appelle d'abord mes oiseaux, qui sont aussi là, quoiqu'ils ne se montrent pas.

Le sentier qu'ils suivaient en ce moment traversait un bouquet de mélèzes fantastiquement juchés sur un lit de rocs éboulés et arrêtés là depuis des siècles, à en juger par leur manteau de mousse et les barbes blanches de leurs arbres centenaires.

Elle ouvrit une noix, en plaça les morceaux dans sa main tout ouverte, fit entendre un petit gazouillement d'amical appel, et les oiseaux ne tardèrent pas à se montrer sous le feuillage. Les plus hardis, de jolies mésanges à l'aile bleue ou à la tête noire avec le poitrail jaune, vinrent s'abattre à ses pieds, tourner et virer au-dessus de sa tête, puis se poser sur ses épaules, puis becqueter dans le creux de sa main, d'où elles s'envolaient avec leur proie.

L'écureuil les regardait faire et ce n'était point faute d'envie s'il ne les imitait pas; mais il hésitait... Tout à coup il prit son vol, à sa façon, s'élança du haut de son arbre en dessus du sentier sur un autre en dessous, et le corps, le museau, les pattes et la queue allongés, élargis, tendus, il traversa obliquement, rapide et léger, tout ce grand vide, dix ou douze fois plus long que toute sa longueur à lui... N'est-ce pas voler, cela? qui ne se contenterait de voler en cette guise! S'élancer et se soutenir ainsi dans les airs de son propre essor et comme la chose la plus naturelle du monde, nous ne le faisons qu'en rêve : les écureuils, Valentin put le voir, le font en réalité; mais si c'est en un clin d'œil, ce n'est aussi que pour le même espace de temps. Il leur faut des reposoirs. Le nôtre, arrivé sur celui-là, se trouvait en même temps avoir exécuté un savant mouvement stratégique pour se rapprocher de la main de Juliane. Il y voyait à présent non plus seulement des morceaux de noix, mais, afin de le mieux décider, une noisette entière, si grosse, si ronde, si rousse et si belle, qu'elle semblait venue en droite ligne

de la haie de Fabrice, et il n'était pas impossible, en effet, que les noisettes de Marthe allassent de Balthazard à Juliane, et de Juliane aux écureuils, qui passent en général pour avoir de beaucoup meilleures dents que les docteurs.

Après son trajet aérien, notre gentil clown habillé de roux n'avait plus qu'un saut insignifiant pour tomber, de la nouvelle branche où il était assis la queue en l'air, sur la main étendue à sa portée avec la noisette. Il couvait celle-ci de toute la tendresse de son petit œil noir et brillant; mais cela ne l'empêchait pas de dresser les oreilles, et de tout voir à la ronde. Entre autres, il voyait parfaitement Valentin, quoi qu'il n'en laissât rien paraître. Il le voyait si bien, que ses pieds et sa queue, déjà frétillants, firent soudain volte-face et qu'il alla de nouveau se percher à distance. C'était décidé, il n'y avait pas à en revenir, et Juliane, sachant à qui elle avait affaire, n'eut plus d'autre parti à prendre que de lui jeter la noisette. Le malin drôle y comptait apparemment, car, après s'être précipité sur elle entre les blocs de rochers, il reparut bientôt au sommet de l'un des plus moussus, et là, sur cette table de pierre à la nappe verte, il ne fit plus de façons pour montrer à Valentin comment il grignotait une noisette à belles dents.

Ce furent là tous les événements de leur promenade; mais sa simplicité même les avait peu à peu mis à l'aise, et ils en revenaient plus rapprochés, plus ouverts, plus liés, sans se le dire, et comme détendus moralement.

Juliane avait pris un autre chemin qui abrégeait. Dans un endroit où elle avait voulu que Valentin passât le premier, il se retourna pour voir si elle n'avait pas besoin de lui, et le pied lui manqua tout à coup. Elle le saisit par le collet de son habit, et l'empêcha de glisser plus bas.
— Mais ce n'est rien! lui dit-il. Sans répondre, elle le tint encore un moment d'une main vigoureuse, pendant qu'il se remettait en marche.

— Mais il n'y a rien à craindre! répétait-il.

— Rien! fit-elle quand ils atteignirent le bout du passage.

L'étroite pente où avait glissé Valentin se perdait brusquement dans un précipice qu'il ne pouvait voir. Elle s'assit, se disant un peu lasse. Le bleu d'acier de ses yeux se teignit comme d'une lueur humide. Elle les ferma un instant, puis se releva bientôt, affirmant à son tour que ce n'était rien. Valentin lui offrit son bras. Elle le prit sans mot dire, lui, assez étonné de sentir que ce bras, tout à l'heure si ferme, tremblait un peu maintenant, et s'appuyait même avec plaisir sur le sien; mais elle était redevenue pensive et, sans toutefois reprendre son air morne, elle laissait plutôt parler Valentin.

VIII

Quand il les vit ainsi arriver comme s'ils étaient déjà d'anciennes connaissances, le vieux Tabor, qui était à fendre du bois devant sa maison d'été, approuva du regard, mais ne dit rien. Son regard les suivit de même le reste de la journée dans les petits rapprochements dont Juliane cherchait l'occasion, ou le prétexte au besoin. Le vieillard continuait de fendre son bois et de sourire en se baissant.

Le soir, il alla dans la chambre de Juliane, comme la veille.

— Eh bien? lui dit-il.

— A quoi bon? répondit-elle : il est heureux; il ne le serait plus autant.

Le vieillard secoua la tête.

— Balthazard viendra-t-il? demanda-t-elle.

— Pas pour le moment; à moins que vous ne lui permettiez d'apprendre à M. Valentin...

— Jamais! s'écria Juliane, l'œil de nouveau farouche; lui surtout, je ne veux pas qu'il me méprise!

En ce moment Valentin regagnait sa chambrette et son lit. Ils se turent; le vieillard n'en fut pas fâché, puis-

que, pensait-il, avec elle, on a beau vouloir raisonner, cela ne sert de rien.

Aussitôt qu'il fut éloigné, Juliane se tourna vers son poste d'observation, ou plutôt de contemplation, pour mieux dire; mais, comme elle y allait, le point lumineux disparut. Valentin, fatigué, s'était couché tout de suite. Elle en fit autant, comme si, en éteignant sa lumière, il lui avait dit par ce langage muet : — Vous devez être fatiguée aussi.

Ne pensant plus à rien, sinon qu'il était là, elle finit par s'endormir. Vers le matin, elle crut s'entendre appeler dans son sommeil. Elle se leva, s'habilla rapidement à la première et faible lueur du jour, et distingua en effet des sons inarticulés qui venaient de la chambre voisine. Une porte de communication donnait dans la sienne. Elle en tourna doucement la clef et l'ouvrit. — Vous m'avez appelée : êtes-vous malade? demanda-t-elle à voix très-basse. Il ne répondit point. Elle entra, retenant ses pas et son haleine. Il dormait encore d'un sommeil profond, mais pénible. A voir le mouvement agité de ses lèvres, il croyait parler, mais aucun son ne s'en échappait que celui de sa respiration oppressée. Enfin, comme avec un redoublement d'efforts, le son y revint et y éclata tout à coup : — Ma mère! s'écria-t-il dans son rêve. Et d'une voix suppliante qui semblait vouloir percer au loin les airs : — Ma mère! répéta-t-il, les yeux toujours fermés et en étendant les bras.

— Mon enfant! mon enfant!

Et Juliane s'était précipitée dans ces bras ouverts.

Il s'éveilla et la regarda vaguement comme quelqu'un qui croit rêver encore.

— Moi! moi! s'écria Juliane en le couvrant de caresses.

Puis, se laissant tomber à genoux, mais lui tenant toujours les mains et y appuyant la tête sur le bord du lit :

— Pardonne-moi! continuait-elle d'une voix entrecoupée; pardonne-moi, Valentin! pardonne à ta mère! Folle que j'étais! qu'est-ce que cela nous fait qu'on le

sache! Et, d'ailleurs, qu'a-t-on besoin de le savoir? Il nous suffira que nous le sachions, nous deux : moi, que tu es mon fils; toi, que je suis ta mère, ta mère que tu appelais, car je l'ai bien entendu, tu m'as appelée : ta méchante mère, qui ne venait pas; mais elle est venue, à la fin; me voilà, je suis là! nous ne nous quitterons plus; nous vivrons ici, sur la montagne, comme les chamois. Mon enfant! mon fils! j'ai tant souffert! oh! que je t'aime! Mais tu ne me dis rien; tu ne me pardonnes pas! Malédiction sur moi!

Elle releva la tête. Valentin avait les yeux de nouveau fermés. Dans le premier saisissement de ce qu'il ne pouvait croire encore, il ne lui avait plus été posible de parler ni de penser, et il avait soudain perdu tout sentiment de l'existence : immobile et blanc comme un marbre, on n'aurait pu dire s'il était mort ou s'il dormait.

Elle prit de l'eau, lui mouilla le front sans parvenir à le ranimer.

— Je l'ai tué! c'est moi qui l'ai tué!

Cette pensée la remplit d'épouvante. Elle voulut appeler au secours! mais personne encore n'était debout autour de la maison. Le vieux Tabor, ainsi que les autres membres de la famille, avait sa chambre au rez-de-chaussée. Elle courut l'éveiller.

— Venez vite! lui cria-t-elle; venez voir ce que j'ai fait! vous l'avez voulu : je savais bien, moi, qu'il ne fallait pas le lui dire! Je l'avais abandonné, Dieu le reprend : c'est juste! Je l'ai tué! je l'ai tué! répétait-elle d'une voix rauque, ses traits, un moment détendus, roidis de nouveau, et son regard plus farouche et plus dur que jamais.

Tandis que le bonhomme, encore un peu assoupi malgré la légèreté de son sommeil de vieillard, s'habillait en silence, elle remonta convulsivement à l'étage; mais, devant la porte de Valentin, elle s'arrêta, n'osant plus la pousser.

— Oh! pensa-t-elle, pour cette fois je deviendrai folle, c'est sûr; je le suis déjà.

— Rien qu'un rêve! jamais qu'un rêve! dit une voix dans la chambre.

Avec un élan qu'elle ne songea même plus à retenir, elle était déjà près de lui, s'écriant : — Non, non, ce n'est pas un rêve! c'est bien vrai, c'est bien moi! mon enfant, mon enfant chéri, qui m'es rendu! c'est bien moi ta mère! Demande au vieux Tabor! Crois-moi! pardonne-moi! Mais ne dis rien! ne pense à rien! ne va pas me faire encore cette horrible peur! je mourrais avec toi, ou je deviendrais folle. Pardonne-moi! Mon fils! mon fils! oh! que je suis heureuse!

IX

Dans ce qu'elle lui disait ainsi coup sur coup et qu'elle aurait voulu pouvoir lui dire et lui redire tout à la fois, Valentin ne comprenait, n'entendait qu'un mot : Sa mère! il avait retrouvé sa mère! Ce mot lui entrait si profondément et si doucement dans le cœur, que, hors d'état de le répéter, et de nouveau d'une pâleur dont elle pâlit elle-même, il ne put que lui ouvrir les bras, avec un torrent de larmes qui le soulagèrent. Elle s'y précipita, fondant aussi en pleurs comme elle n'en avait pas versé depuis des années. Ils se tinrent ainsi étroitement enlacés dans cette muette effusion où les regrets se confondaient et se perdaient dans la joie. Mais, devenue aussi craintive pour lui qu'elle l'était peu de nature pour elle-même, elle se laissa encore glisser à genoux, les mains dans ses mains, les yeux dans ses yeux, et ne pouvant se rassasier de le contempler, le regard rayonnant cette fois, et lui faisant signe de se taire.

Mais ne pouvant se taire elle-même : — Je t'ai bien fait souffrir, reprenait-elle : tout à l'heure encore...

— Souffrir! que dites-vous? interrompit Valentin; oh! c'est si bon une mère!

Et se penchant sur le bord du lit, il la ramena sur son cœur avec ce seul mot qui disait tout : Ma mère!

Leur hôte arrivait dans ce moment. La porte était ouverte. Il entra :

— Que me chantiez-vous, fit-il, qu'il était malade? Il se porte comme vous et moi. Allons! qu'on se lève. Il fera beau temps aujourd'hui pour courir la montagne.

Ainsi rassuré du premier coup d'œil, le bonhomme ressortit aussitôt, sa barbe encore plus argentée que de coutume par le sourire qui s'y mêlait à celui du jour naissant.

— Oui, dit-elle, il a raison, il faut te lever. Je vais te laisser pour que tu t'habilles...

Mais elle n'en recommençait pas moins ces douces paroles sans suite de l'amour maternel, dont elle s'était volontairement et violemment privée, et qui lui revenaient maintenant, toutes à la fois, comme un flot longtemps refoulé, mais jamais tari.

— ... Il a toujours raison, le vieux père. Cela te fera du bien de marcher. Tu n'es plus malade, n'est-ce pas? Nous vivrons ici. Je n'aurais pu supporter la vie ailleurs. Maintenant ce sera un paradis. Tu as tout de suite aimé mon chalet. Il est à toi, je te le donne. Nous y viendrons dès le printemps. J'y aurai des provisions, et c'est moi qui te ferai tes repas. Nous l'habiterons ainsi à nous deux quand on y est encore seul et que les marmottes, sortant de leur long sommeil, se livrent à mille gambades sur leur théâtre de roc et de mousse et y jouent leurs curieuses pantomimes de singes des montagnes. Tu verras aussi les chamois descendre le matin des hauteurs de l'alpage et, leur déjeuner fait, regrimper lestement leurs sentiers de neige. Mes oiseaux et mes écureuils viendront bien vite manger dans ta main comme dans la mienne. Toi, tu ne les effrayeras pas : tu es bon, puisque tu me pardonnes. J'ai senti aussitôt que tu étais bon. Mon cœur te reconnaissait déjà, il me le disait, mais je ne comprenais pas. L'hiver, nous demeurerons chez les Tabor. Nous aurons nos deux chambres communes. Nous ne nous quitterons

plus. Nous ne saurons rien du monde et il ne saura rien de nous.

— Et Balthazard? fit timidement Valentin, quelque chose l'avertissant de ne pas prononcer encore un autre nom.

— Balthazard voudra ce que nous voudrons; car il est bon aussi, quoiqu'il taille un bras ou une jambe aussi froidement qu'un morceau de pain ; mais il n'a jamais donné à personne un coup de couteau dans le cœur. Il a été pour moi un frère, bien que nous soyons à peine parents; mais nous sommes véritablement frère et sœur. Il était orphelin, ma mère le recueillit dans le temps de notre prospérité. Nous avons été élevés ensemble, quand j'étais encore petite et lui déjà grand. Il ne nous a pas abandonnés dans le malheur. Pauvre chirurgien de régiment, il nous envoyait de loin tout ce qu'il pouvait. Ma mère morte, et le sachant de retour, je suis allée à lui. Il a quitté le service et s'est mis à gagner de l'argent pour toi et pour moi. J'en ai gagné aussi quelque peu; mais je n'ai pu rester comme lui dans le monde; dès que j'ai eu de quoi vivre, je suis venue me cacher ici. Il a été mon sauveur et le tien. Il a voulu me donner son nom; j'ai refusé, je le devais. C'eût été un mensonge. Mais tu es son fils par sa tendresse et ses soins, comme, au même titre, je suis sa sœur. Tu n'es qu'à lui et qu'à moi, qu'à moi, mon Valentin! Quant à cet autre, pour tout te dire, car je dis tout, moi, ne me fais pas de questions sur lui, ne me demande pas son nom; je l'ai oublié, je ne sais plus même s'il existe, il ne t'est rien : rien! répéta-t-elle avec énergie. N'en reparlons jamais. Il m'a fait trop de mal. Il m'a fait prendre la société et la vie en haine. Un moment, et c'est ce que je lui pardonne le moins, j'ai cru même ne pouvoir t'aimer à cause de lui; mais ce n'était pas vrai! J'avais beau m'en défendre, je t'aimais de toutes les puissances de mon âme : jour et nuit je ne pensais qu'à mon Valentin. Seulement, il me semblait mieux pour toi que tu ne me connusses pas. Et puis, si tu lui avais ressemblé!... Mais non! ta figure même n'a rien de la sienne

et ne la réveille en rien dans ma mémoire. Qu'il soit donc pour nous deux comme s'il n'existait pas. C'est tout ce que tu dois savoir. Balthazard ou moi aurions fini par te l'apprendre. Pour me punir de t'avoir si longtemps laissé, il vaut mieux que ce soit moi. Maintenant que je t'ai là et que tu m'as pardonné, je n'accuse plus personne, ni moi-même. J'ai chassé tout le reste de mon souvenir.

Cet aveu (car, si voilé qu'il fût, c'en était un), cet aveu d'une faute dont elle avait été moins coupable que victime, augmenta plutôt l'amour et le respect de Valentin pour sa mère. Dans l'impétueux besoin qu'elle avait de se sentir aimée de lui malgré tout, elle venait cependant de le frapper, sans le savoir, sur un autre point secret et douloureux de sa vie. Une tache dans sa naissance le séparait sans doute pour jamais de Marguerite. Le voile s'était levé et, au lieu de vagues obstacles, il en découvrait un qui n'était que trop réel. C'était là un coup terrible, mais il fallait d'autant plus le cacher à celle qui, pensait-il, le ressentirait, sinon avec le plus de douleur, du moins avec le plus d'amertume. Ce fut donc avec une émotion contenue qu'il répondit :

— Ce que Balthazard me disait, je le sens encore mieux maintenant.

— Balthazard? interrompit-elle. Nous étions convenus qu'il ne te parlerait de rien. Que t'a-t-il dit?

— D'aimer ma mère !

Et, lui passant un bras autour du cou, puis y avançant la tête, il la regarda avec un sourire si vrai et si doux, si bien celui d'un enfant à sa mère, qu'il la rassura tout à fait.

X

Ce jour-là et les suivants, ils reprirent leurs courses dans la montagne, pour reprendre mieux seuls leurs causeries. Un grand changement s'était opéré en Juliane. Ce

cœur si longtemps tourmenté et fermé s'était ouvert, il débordait; mais l'esprit était toujours le même : en révolte contre le monde, jusque dans ce qui lui vient de la nature et de Dieu, ne voulant rien de lui ni pour lui, et regardant comme une dernière illusion l'espérance d'y pouvoir rien changer. Son instinct maternel l'avertissait de ne pas risquer de heurter ou d'attrister l'esprit de Valentin par ce genre d'idées; mais on les sentait présentes dans le sien, comme ces pics que l'on soupçonne dans le nuage où ils sont cachés ; quelquefois même le pic reparaissait tout à coup; mais, en général, elle évitait plutôt de laisser voir à son fils, dans sa manière de juger la vie, ces hauteurs superbes et désolées.

Aussi lui parla-t-elle peu de ses études, mais plutôt de ses amis. Elle plaignit Céline. — « Pauvre fille! dit-elle; elle aime : il est juste qu'elle soit malheureuse! » Mauverney, Matigny ne lui allaient guère, et Valentin eut beau comparer les peuples, secrètement, mais invinciblement en marche vers un avenir qu'ils ne connaissent pas, à ces torrents que sa mère et lui ne pouvaient voir de leur place, mais dont ils entendaient la sourde rumeur et parfois les éclats de colère : — « Folie! murmurait-elle : le monde peut changer de forme, mais au fond il a toujours été et restera toujours le même jusqu'à la fin. » Fabrice, en revanche, et son pré l'intéressèrent, elle qui en avait aussi un, quoique ce ne fût pas seulement celui qu'elle croyait, mais cet endroit secret du cœur où chacun de nous se complaît et se retire à part en lui-même. — « Pauvre Fabrice! dit-elle encore : il perdra son procès, j'en suis sûre; mais qu'il vienne ici; seulement qu'il n'y vienne pas pour pêcher! d'autant plus, ajouta-t-elle comme ayant pourtant besoin de se rassurer à cet égard, d'autant plus qu'il n'y trouverait rien. »

Il y avait encore deux noms que Valentin aurait bien voulu prononcer : ceux de Marguerite et de Claude Brun. Sans doute la différence était grande entre sa mère et le portrait, d'ailleurs simple esquisse, qu'il avait retrouvé chez ce dernier, après l'avoir déjà remarqué dans un des

portefeuilles de Balthazard : et pourtant ces cheveux toujours abondants et qui se rangeaient comme d'eux-mêmes en couronne sur la tête, cette taille encore élancée, sur laquelle une mante brune que prenait Juliane par les temps de brouillard se drapait si fièrement!... Mais, d'autre part, la souffrance et les années auraient-elles pu, à elles seules, amener une telle différence dans les traits? C'est elle ! pensait-il quelquefois, à s'en croire certain; puis il ne le pensait plus et se défendait même de le penser. Nommer Claude Brun devant sa mère, c'eût été, lui semblait-il, l'interroger.

Il n'osa donc pas; mais pour Marguerite, comme il ne s'agissait là que de lui-même, il en vint peu à peu à quelque confidence sur leur amitié d'enfance et la manière innocente dont elle s'était perpétuée. Juliane le laissa dire, et quand il eut presque tout dit de proche en proche, tout, excepté ce que, pour sa mère aussi maintenant, il s'efforçait de ne pas trop sonder :

— Mais, malheureux enfant! s'écria-t-elle, tu l'aimes!

Ce fut alors un retour de tempête. Le pic altier reparut. Valentin n'avait pas fini, que Juliane y était silencieusement remontée. Puis elle éclata soudain, ses paroles se croisant comme l'éclair ou tombant sur son fils comme une pluie d'orage poussée en deux sens contraires.

— Tu l'aimes! tu l'aimes! non, dis-moi que cela n'est pas, assure-moi que tu ne l'aimes point! L'amour! si tu savais ce qu'il est! mais, comme moi, tu ne le sauras que trop tard. Ce qu'il est? la plus cruelle des illusions de ce monde. Un songe qui s'en va comme un songe et que nous ne retrouvons pas au réveil; un fantôme que l'on habille à son gré, et dont il ne nous reste pas même l'ombre; un nuage que notre imagination colore et qui passe, nous laissant les yeux secs, le cœur vide, et emportant avec lui jusqu'au rayon doré que nous lui avons fait! Perdu! si ce n'était que pour moi! mais c'est aussi pour toi! oui, perdu, flétri, froissé, trompé ou plutôt détrompé pour jamais, si tu aimes! N'aime pas! n'aime pas! si tu veux conserver au moins la tranquillité et la possession de ton âme. Mon fils,

mon cher fils, l'amour, même un semblant d'amour, a perdu ta mère : tu vois, je te dis tout. Il a longtemps tout troublé, tout gâté, tout révolté en moi et autour de moi. Quand j'eus fini de croire en lui, je fus pour ne plus croire en rien, il t'arrivera de même. N'aime pas! n'aime que moi! Oh! si je n'avais aimé que ma mère! Séduction sotte et affreuse! une fois que le charme aura cessé, et il cessera, tout te paraîtra dépouillé, morne et froid, rien ne te sera plus rien. Misérable monde qui se joue ainsi de notre cœur! Ne t'y laisse pas prendre. Romps avec lui de bonne heure. Reste ici, reste en haut, reste sur la montagne, ne descends pas! L'amour est peut-être du ciel, il n'est pas de la terre.

Elle parla longtemps ainsi, sans laisser à Valentin le temps de répondre.

Aux premiers mots de sa mère, il avait rougi; puis il était peu à peu redevenu plus calme et l'écoutait en silence. Si elle avait dit quelque chose contre Marguerite, il ne l'aurait pas supporté ; mais elle s'était tenue dans ses hauteurs, comme à son ordinaire, et n'avait fait que la satire générale de l'amour, sans se douter qu'elle en faisait tout autant l'apologie. Valentin fut sur le point de le lui dire; il se contint, voyant que pour le moment toute réplique ne ferait que du mal, et que toute explication même serait inutile.

Quand Juliane se tut, elle eut plutôt l'air, elle aussi, de ne pas concevoir de réponse possible. Elle était toujours à ses pensées, on le sentait, on le voyait à son front redevenu sourcilleux comme l'étaient en ce moment les cimes. Ils se levèrent; Juliane fit quelques pas toute seule. Valentin s'approcha d'elle. — Ma mère! lui dit-il doucement, à voix basse. — Toi aussi, tu m'abandonneras! s'écria-t-elle. — Ma mère! répéta son fils. Elle éclata en pleurs et l'embrassa avec effusion, au milieu de la solitude; mais ils ne revinrent sur rien et firent ainsi, muets et tristes, toute la descente jusqu'à la maison des Tabor. Ils y trouvèrent le docteur Balthazard.

Sur quelques mots, suffisamment énigmatiques, que le

vieux Tabor avait dictés à son garçonnet, comme il appelait son arrière-petit-fils, le docteur s'était aussitôt rendu à l'appel, laissant là ses malades, qui se tireraient bien d'affaire sans lui, pensa-t-il sans le dire. Il n'y avait que Céline...; mais hélas! toute sa science ne pouvait plus rien pour elle.

Le docteur donna ainsi à Valentin des nouvelles de tout leur petit monde de Lunay. La maison Regard faisait peine à voir. La mère se désolait de l'état de sa fille et ne pensait plus qu'à elle. Le père et le fils travaillaient tant et plus, celui-ci pour faire plaisir à sa sœur, celui-là pour se distraire de ses chagrins publics et domestiques. Mauverney ne paraissait plus chez eux, mais il venait tous les jours chez le docteur ou chez la Sabine pour avoir des nouvelles. Il souffrait, mais ne disait rien. Sa douleur se traduisait en une colère sourde, qui l'animait toujours plus à la politique. On allait avoir des assemblées populaires, après quoi il pourrait bien se faire que l'on marchât sur Lunegrande pour mettre à bas le gouvernement, si auparavant il ne tombait pas de lui-même. Perrette voyait et entendait tant de choses qu'elle ne savait plus que penser ni que dire, ce qui disait tout pour elle. Les Fabrice n'étaient point encore retrouvés, mais ils n'étaient pas perdus, ajouta le docteur d'un air mystérieux. Le procès suivait son cours et allait se plaider dans peu.

De même que Valentin, mais seulement pour ne pas l'embarrasser et sans se douter qu'en cela il faisait bien aussi pour Juliane, le docteur évita de parler de Marguerite. En revanche, mais comme en passant, il apprit à Valentin que M. de Romans était revenu.

Il mêlait ces détails à ceux qu'il demandait à Valentin sur son voyage, aux Tabor sur la manière dont il leur était arrivé et sur leur santé à tous, — « Quoique vous soyez une famille, ajoutait-il, qui se moque avec raison de la médecine et des médecins. » Il s'était contenté de serrer la main de Juliane, et, pendant tous ces dialogues, son regard seulement allait de temps en temps du fils à la mère et de la mère au fils. Jusqu'à ce qu'elle en eût

décidé elle-même, il était convenu avec le vieux Tabor qu'on ne dirait rien.

Après avoir ainsi échangé quelques mots avec leurs hôtes, et contenu et calmé par là l'émotion du premier moment, ils se retirèrent à eux trois dans la chambre de Juliane.

Valentin se jeta au cou du docteur.

— Et toi? demanda celui-ci à Juliane.

Elle eut un de ces soudains redressements de tête par lesquels elle semblait tout à la fois dominer le monde et le fuir; mais, avec un retour non moins prompt, elle se jeta dans ses bras.

— Lui et toi!

C'est tout ce qu'elle put dire.

Après qu'ils eurent épanché leur tendresse dans cet enlacement muet, — Lui et toi! je n'ai que vous, je ne veux que vous! ajouta-t-elle.

Et se dégageant doucement de leurs bras, elle se tint un peu à l'écart, comme si dans sa chambre même et avec eux elle reprenait sa pensée et sa vie solitaires.

Le docteur avait ôté ses lunettes, car elles étaient si mouillées, qu'il n'y voyait plus. Il les essuya, les remit, la regarda.

— Juliane, dit-il, notre vieil ami Tabor m'écrit que tout va bien : je ne trouve pas, moi. Qu'y a-t-il?

— Rien, se hâta de répondre Valentin, craignant quelque nouvelle explosion de sa mère.

— Eth! je te dis qu'il y a quelque chose, je vous dis!...

Après ce retour involontaire à sa forme de discussion saccadée et aiguë : — Voyons, reprit le docteur en se tournant de nouveau vers Juliane, et avec une douceur de paroles qu'il n'avait que pour elle : voyons, c'est toi qui n'es pas contente; est-ce de moi? ne te l'ai-je pas rendu tel que tu me disais dans tes lettres que tu te le représentais?

— Balthazard, mon ami, mon frère, dit-elle d'une voix lente et retenue, peux-tu seulement penser que je ne le sente pas? Tu as été tout pour lui comme pour moi, tout, même une mère, ajouta-t-elle, et son front se rembrunit.

— Eh! tu l'as toujours aimé, je le sais bien! plus même que je ne l'aimais et ne l'aime, ce qui n'est pas peu dire. C'est donc de lui que tu es mécontente?

— Je ne puis que souffrir et faire souffrir. Avec lui c'est déjà fait.

— Lui, souffrir! je voudrais bien voir!...

— Balthazard, Balthazard! s'écria-t-elle, emportée par l'impétuosité de ses sentiments, pourquoi l'as-tu laissé en aimer une autre? Il aime: il ne nous aimera plus.

— Ah! il aime! fit le docteur en prenant un air courroucé. Ce drôle-là! il aime... quelqu'un d'autre, c'est-à-dire autrement qu'il ne nous aime. Et moi qui croyais que personne, même lui, ne s'en doutait, excepté moi. Mais voilà les enfants! ils ne savent rien cacher à leur mère. Il est bien comme les autres. Du premier coup il a tout dit à sa mère. A moi, son ami et son oncle, car je suis tous les deux, j'espère, pas un mot!

— Il ne m'a rien dit non plus, mais j'ai tout deviné, interrompit Juliane.

— Oh! si tu n'as que deviné, ce n'est plus aussi sûr, reprit le docteur. Je ne devine pas, et ne sais que ce que je sais.

— Je n'ai pas besoin d'en apprendre davantage, interrompit-elle de nouveau.

— Il y a pourtant une chose que tu ignores, insinua le docteur.

— Quoi encore? demanda impérieusement Juliane.

— Par exemple, à supposer qu'il aime, si on l'aime?

— Pourquoi ne l'aimerait-on pas?

— Tu penses comme moi; mais tout le monde peut ne pas penser de même. Si on l'aime, c'est bien plus grave. Mais l'aime-t-on? Pour moi, j'y ai perdu mon latin, je l'avoue, et lui aussi le sien, quoique pour ces sortes d'enquêtes il vaille beaucoup mieux que le mien. L'aime-t-on autrement que d'une amitié d'enfance et encore un peu enfantine, c'est ce que personne ne serait en état d'assurer, j'en réponds, pas même celle qui en aurait le droit. Il n'y aurait vraiment qu'un moyen de le savoir : tu ne

me demandes pas lequel; eh bien, c'est de voir. Toi qui es sa mère et qui vois si vite les choses, tu verrais tout de suite celle-là. Ainsi, viens avec nous, Juliane, car il faut qu'il reparte avec moi dès demain.

— Je ne veux pas que tu l'emmènes! s'écria-t-elle.

— Si tu t'y opposes, il faudra bien me soumettre. J'ai toujours respecté ta volonté, Juliane. Mais la présence de Valentin est nécessaire à Lunay. Céline voudrait le voir encore une fois, dit-elle; ses amis de Lunegrande aussi le réclament; une plus longue absence lui ferait du tort. Enfin tu décideras.

Elle se jeta plutôt qu'elle ne s'assit sur l'une des chaises de bois qui formaient tout l'ameublement de sa chambre, à la montagnarde.

— A peine me l'as-tu rendu, que tu me le reprends! dit Juliane.

— Mais non : puisque je t'emmène avec lui.

— Jamais! fit-elle en se relevant.

Mais son corps tremblait ainsi que sa voix, et elle fut obligée de se rasseoir.

— Quitter ma montagne! me laisser voir!...

— Personne ne te connaît. Tu passeras pour une de mes malades, que j'ai voulu soigner chez moi.

Valentin s'était mis à genoux et attirait ses mains dans les siennes. Elle l'embrassa convulsivement.

— Eh bien, partez, puisqu'il le faut, dit Juliane tout à coup : partez, mais cette nuit, que je n'en sois pas témoin.

— Puisqu'elle le veut ainsi! fit le docteur comme s'il ne s'adressait qu'à Valentin.

— Me séparer de ma mère! s'écria Valentin. Est-ce qu'à présent je pourrais vivre sans elle? Et vous, ma mère, sans moi? Non, ne craignez rien, je reste.

Le cœur de la mère tressaillit à ce cri filial. Ses yeux rayonnèrent.

— Est-ce bien vrai? répète-moi que c'est vrai! disait-elle, ses yeux plus encore que ses lèvres dévorant son fils de caresses, pendant que le docteur avait relevé ses lu-

nettes sur son front pour pleurer tout à son aise, et s'applaudissait en lui-même d'un — Eh! je le savais bien!... Mais en homme toujours expéditif, et qui l'était d'autant plus dans les moments de crise :

— Ainsi, se hâta-t-il de conclure, nous partons tous les trois demain?

— Tu me promets de revenir? dit Juliane à son fils.

— Oui, avec vous.

— Ici, avec moi, dès que je le demanderai.

— Ici, avec vous, à votre moindre signe, partout où vous voudrez.

— Avec mes habits de montagnarde, je ne te ferai pas honneur, dit Juliane, qui fut pour rire elle-même de cette idée; mais, ajouta-t-elle d'un ton sérieux, et comme une personne qui, tout en faisant la volonté des autres, garde la sienne, on ne saura pas, on ne doit pas savoir que je suis ta mère.

— Il faudra pourtant bien qu'on le sache! pensa de son côté le docteur.

SIXIÈME PARTIE

I

Nous passons sur les détails du voyage, sur ce brusque départ dont le vieux Tabor fut le seul à ne pas s'étonner et qu'il approuva même d'un sourire aussi grave cette fois que sa barbe, sur la promesse qu'ils firent tous les trois de revenir, Valentin et le docteur bientôt, Juliane en toute hâte; sur le regard indifférent de celle-ci à tout ce qu'elle voyait de nouveau ou n'avait pas vu depuis des années ; enfin sur leur arrivée à Lunegrande, où Valentin resta quelques heures, au lieu que le docteur et Juliane se rendirent tout droit à Lunay. Le docteur aurait ainsi mieux l'air de n'avoir été qu'au-devant d'une de ses malades, comme il avait eu soin de l'annoncer, et il se promettait bien de jouer la surprise lorsque Valentin les rejoindrait le soir.

Quand ils l'eurent quitté, la première pensée de Valentin fut d'aller voir Claude Brun; mais il lui semblait toujours que c'était vouloir interroger sa mère malgré elle : il alla donc chez Matigny.

— Eh bien! lui dit ce dernier aussitôt; vous savez?... le commandeur est revenu.

— Quel commandeur?

— Mais vous savez bien ! le père de doña Anna... le père !

— M. de Romans ? Je me réjouis beaucoup de le revoir, dit Valentin avec sincérité.

— Vous vous en réjouissez ! vous vous en réjouissez ! répéta Matigny en continuant à écrire : c'est bon pour vous qui n'êtes que le don Ottavio du drame, mais pour moi qui en suis le don Juan !...

— Toujours le même ! fit Valentin.

— Il y en a bien assez d'autres pour changer.

— Mais don Juan, ce me semble ?...

— Je suis fixé. *Ne varietur*, telle est ma devise ; lisez vous même.

Et Matigny, qui jusqu'alors ne portait point de bijoux, tirant une bague neuve de son doigt, en fit voir à Valentin le chaton sur lequel ces deux mots étaient gravés.

— C'est-elle, ajouta-t-il, qui me l'a donnée.

— On vous a donné cette bague ?

— Non pas On, mais Elle.

— Je n'en crois pas un mot, dit Valentin.

— Mais vous avez été pour le croire ! Ah ! je vous y prends, seigneur Ottavio. Ces jeunes amoureux, ça se laisse toujours prendre, au lieu que nous autres dons Juans, une fois que nous sommes fixés, nous en tenons pour jamais. Vous ne croyez plus maintenant que ce soit Elle. Et si pourtant, c'est Elle : elle, la République, la première et la dernière dame de mes pensées. Il faut toujours avoir une dame de ses pensées : autrement on n'a rien et on n'est rien. J'aurais pu vous enlever la vôtre ; mais peste ! qu'aurait dit la mienne, et que serais-je devenu entre ces deux dames si elles s'étaient brouillées ! J'y ai donc renoncé, non sans peine. Pour me consoler, et en même temps bien résolu de m'en tenir à la première, je me suis donné en son nom, puisque l'autre n'y songeait guère, cette bague avec cette devise de mon invention : *Ne varietur*, « sans varier ».

— Allons ! dit Valentin, je suis triste, je venais causer un moment avec un ami pour me distraire, et voilà que

vous ne pensez qu'à vous amuser vous-même de ce qui n'est pas mon chagrin, mais de ce que vous croyez l'être.

— C'est comme cela aujourd'hui : chacun ne pense qu'à soi. En république, tout le monde pensera à tout le monde. Mais pourquoi être triste ? on ne doit pas être triste : c'est un péché, comme vous dites, vous autres croyants, ou qui croyez l'être. Je suis bien loin d'être aussi avancé dans ma conquête que vous dans la vôtre, reprit-il de son ton de badinage, et pourtant suis-je triste, moi ?

— Peut-être.

— Pas en ce moment, du moins.

— C'est-à-dire que nous allons avoir une révolution.

— Peuh ! jusqu'à ce que la grande vienne, il y aura toujours du pour et du contre dans toutes celles qu'on tentera ; mais, enfin, cela fait bien pour la cause, et c'est toujours ça ! Qu'elle triomphe, le reste ira de soi-même.

Ils dirent encore quelques mots sur ce sujet ; puis Valentin le quitta, entra un moment chez d'autres personnes, et de proche en proche, sans y penser, ou plutôt n'ayant fait qu'y penser, il se trouva chez Claude Brun.

— Ah ! vous revenez à propos, s'écria celui-ci : vous auriez manqué sans cela de voir et d'entendre de belles choses. Le flot monte, et tous nos oiseaux pêcheurs sont déjà sur la plage. Celui-là, hissé sur ses échasses, se tient debout dans son calme et semble déjà voir l'univers à ses pieds, oubliant qu'il est planté sur le sable ; celui-ci essaye et tâte le vent, n'osant encore se lancer dans l'espace. Et nous autres, nous n'avons plus qu'à plier les épaules et laisser passer la vague. Mais racontez-moi d'abord votre voyage, en attendant le nôtre, fit Claude Brun.

Valentin lui en dit seulement le côté pittoresque, et l'impression particulière qui s'y était ajoutée à la suite de leur entretien.

— Il me semblait, en effet, continua-t-il, vous entendre encore et contempler avec vous ce monde primitif des cimes,

toujours debout tandis que nos Babels, à nous, se sont écroulées à ses pieds, et qui pourtant passera, lui aussi, à son tour. Ce que vous m'aviez dit me poursuivait, même l'histoire si touchante de cette jeune fille. J'aimerais à savoir son nom : ne pourriez-vous me l'apprendre, à moins que ce ne soit un roman que vous m'avez fait ?

— Un roman ! répondit Claude Brun. Hélas ! comme beaucoup d'autres aventures de ce genre, ce n'est qu'une histoire trop réelle, et je vous soupçonne même de vouloir l'écrire, puisque vous me demandez le nom de l'héroïne.

— Écrire ? vous savez bien que, dans ce moment surtout, je n'y songe guère.

— Son nom ne vous apprendra rien de plus sur elle, et cela même, j'aurais mieux fait peut-être de lui en garder le secret.

— Oh ! dit Valentin avec un effort contenu, histoire ou roman, un nom fixe l'image et devient l'image elle-même ; j'aimerais à mettre un nom à celle-ci.

Cette insistance de Valentin ne laissa pas de frapper encore Claude Brun ; mais elle pouvait s'expliquer aussi par une curiosité tristement naturelle à l'égard d'une destinée qui n'était peut-être pas sans rapport avec la sienne. Il était cependant devenu pensif. — Écoutez, reprit-il, je crois qu'elle n'avait plus de famille. Néanmoins, je préfère ne vous dire que son nom de baptême. Vous le prendrez encore pour un nom de roman ; eh bien, mettons que cela soit : elle s'appelait Juliane.

Valentin, malgré ses doutes, s'attendait si bien à ce nom qu'il fut sur le point de le prononcer avec Claude Brun ; mais, comme si ç'avait dû en être un autre au dernier moment, il resta saisi. Craignant toutefois de laisser remarquer son silence :

— Et celui ?... fit-il sans pouvoir achever.

— Oh ! pour lui, répondit Claude Brun, si j'étais sûr de son nom, je le dirais, je le lui aurais dit à lui-même ! Mais je ne puis rien affirmer, je ne sais pas.

Il recommença là-dessus à parler de choses et d'autres,

en laissant parfois tomber sur le jeune homme son regard sympathique et couvert. Quand Valentin, peu après, le quitta, il lui serra encore plus affectueusement la main.

C'était donc bien elle! se répétait à lui-même le fils de Juliane. Il la voyait tour à tour belle et riante jeune fille courant sous ses treillages en fleurs, puis, comme une sorte de prophétesse de la montagne, lançant l'anathème au monde et ne voulant plus converser qu'avec les oiseaux, puis laissant tout à coup déborder sur son fils ces flots de tendresse accumulés et cachés en elle. Après quelques moment de trouble sur cette nouvelle et plus précise confirmation du passé de sa mère, il ne l'aimait, ne la vénérait, ne la chérissait que mieux, et se réjouissait de le lui témoigner, sans lui dire pourquoi, dès son arrivée à Lunay.

Mais quel était donc celui qui avait pu trahir une âme si confiante et ne pas apprécier un cœur si haut? Que lui importait? il n'y pensait pas, il n'y voulait pas penser. Il aimait mieux n'avoir que sa mère; il serait plus complétement, plus uniquement à elle. Cette idée le ravissait. A ce bonheur enfin trouvé, il y avait sans doute un nuage; mais comment sa mère pourrait-elle ne pas aimer Marguerite et lui défendre de l'aimer? Marguerite, orpheline comme lui, serait pour sa mère une fille, il en était sûr d'avance, même si elle ne devait jamais être pour lui qu'une sœur.

II

Ces pensées, et le dernier songe qu'il avait beau vouloir en chasser, l'absorbaient si fort, qu'il était parti pour Lunay, non-seulement à pied, suivant sa coutume, mais presque à travers champs. Ne voulant pas arriver de jour, il prit par des détours qui allongeaient, remonta le cours de la Vignonne et, parvenu en face de la cabane, s'arrêta

tristement. Où étaient Fabrice et Marthe? se demandait-il. Leur pré semblait lui adresser la même question, et comme une salle vide, mais où rien n'est changé, lui parler de tous ceux qui s'y trouvaient naguère avec lui.

Balthazard lui avait dit la nouvelle imagination de Perrette. On avait vu, — non pas elle, elle aurait eu trop peur, — mais un passant égaré avait vu à minuit, sur le bord de la rivière, quelqu'un qui tenait une ligne à la main. A cette heure, ajoutait Perrette, pensez donc! Ce quelqu'un était de couleur grise comme les airs, et on l'en distinguait à peine; mais sa ligne faisait un rayon dans l'eau, et semblait être de feu quand elle en sortait. Il n'y avait que Fabrice qui pût ainsi revenir de l'autre monde pour pêcher. Dans tous les cas, c'était un signe qu'il allait mourir ou qu'il était mort, puisque, d'ailleurs, on n'en entendait plus parler.

Comme Valentin se rappelait aussi les propres aventures de Perrette en ce lieu, il crut entendre un léger bruit dans les roseaux. Il s'avança et vit une touffe de leurs bruns panaches se balancer et se mouvoir, sans doute inclinés par le vent; mais, à sa grande surprise, ils lui parurent changer de place, et se tourner vers la cabane, au lieu de rester penchés sur l'eau. Ils finirent même par dépasser les autres, et, comme si on les avait transplantés soudain, ils se dressèrent de toute leur hauteur sur le bord. — Jacques! fit Valentin à voix basse. Et les joncs se retournant à l'appel, il vit en effet la tête empanachée de Jacques, ainsi métamorphosé, pour la sécurité de sa pêche nocturne, en homme-roseau.

Sans viser au penseur ni se douter qu'en ce moment il représentait au naturel l'homme de Pascal, Jacques ne laissait pas d'être, comme nous autres, un « roseau pensant, » rien de moins, rien de plus, quoiqu'il fût plutôt sur la limite du moins que du plus. Il pensa donc, sage comme tout le monde après coup, qu'il avait fait une sottise, celle de laisser voir le devant de son casque aquatique, lequel avait nécessairement une visière comme tous les casques, au lieu de n'en montrer que le dos : celui-ci,

en effet, se confondait avec le sien par une aigrette qui, de plumache en plumache, allait s'y prolongeant et lui battant les talons. Il revira de bord, mais c'était trop tard.

— Jacques! répéta Valentin tout haut.

Alors il reconnut décidément la voix et, sans plus de Qui vive? mit aussitôt la planche, y étant devenu mieux expert.

Une de ses larges mains sur sa bouche pour retenir la chanson qui avait été sur le point de s'en échapper, il introduisit Valentin dans la cabane, et l'y laissa un moment dans une obscurité si complète, qu'on ne pouvait distinguer ni le foyer, ni les bancs, ni les autres petits meubles. Après une minute ou deux il reparut, mais seulement sa tête et le vert panache qui la couvrait. Il avait le corps déjà à moitié enfoui dans une espèce de trappe, au fond de laquelle on apercevait une vague lumière. Il fit signe à son compagnon de le suivre.

Arrivé au bas par quelques marches pratiquées dans l'ouverture, Valentin reconnut qu'ils étaient dans une carrière de grès. Depuis longtemps, sans doute, elle était abandonnée, car on n'en soupçonnait rien au dehors; le sol un peu bosselé autour de la cabane et en pente vers le haut du pré, était d'ailleurs partout régulier, continu, sinon partout bien uni. Pour n'en pas sacrifier la récolte, qui avait peut-être changé plus d'une fois de nature dans le cours des siècles, on n'avait pas touché aux couches supérieures, et la carrière avait été exploitée souterrainement, au lieu de l'être à ciel ouvert. L'entrée se trouvait du côté de la rivière, et probablement à la place même où s'élevait la cabane, bâtie par hasard exactement au-dessus.

Valentin, après avoir descendu les marches, vit devant lui une assez large galerie, grossièrement taillée au ciseau et où l'on pouvait reconnaître encore, à des lignes en creux sur les parois et la voûte, la dimension des dalles extraites au commencement de ce travail pour l'utiliser tout d'abord. Peut-être ceux qui l'avaient entrepris avaient-ils voulu aussi se ménager une de ces retraites si

communes et si nécessaires dans la vie de trouble des âges féodaux. Au surplus, bonne ou mauvaise, chacun n'en a-t-il pas une en soi ou hors de soi, dans laquelle il compte n'être vu de personne ? Eh bien, le Pré aux Noisettes avait aussi la sienne, un dessous, un sous-sol, dont Fabrice, comme chacun de nous dans le nôtre, gardait pour lui le secret. Le sien, du moins, était innocent : celui des autres l'est-il toujours?

Jacques, une lanterne à la main, marchait d'un pas assuré, se retournant parfois sans s'arrêter ni rompre le silence, mais évidemment très-fier de sa découverte. Un sourire de satisfaction errait sur sa face et semblait s'y confondre avec les vagues reflets de la lanterne, qu'il promenait le long des parois et jusqu'à la hauteur de la voûte. Ce sourire allait se dilatant toujours plus, à mesure qu'ils avançaient dans l'étroit et sinueux corridor ; mais tout à coup, dans un renfoncement qui paraissait annoncer une seconde galerie plus basse, le sourire, la lanterne et même la personne de Jacques disparurent une seconde fois. Était-ce quelque malice qui avait soudain germé dans la tête de l'idiot? Valentin, stupéfait, restait là dans les ténèbres, n'osant s'y engager pour courir après lui. Il voulait du moins l'appeler, lorsque l'obscurité s'éclaira de nouveau d'une traînée de lumière, mais faible et oblique, venant du renfoncement et non plus du corridor. Valentin entra aussitôt dans ce passage, et, suivant la lumière, il vit, à quelques pas devant lui, non-seulement une petite porte cachée dans le roc, mais une espèce de salle où se trouvaient Fabrice et Marthe, et même Marguerite. Alors le sourire de Jacques, debout près de la porte qu'il venait d'ouvrir, se dilata tout à fait.

Celui de Fabrice ne pouvait s'étendre ainsi à l'horizon ; mais on le voyait fort bien descendre des yeux aux lèvres, puis se replier vers les narines et en agiter un moment les ailes. Chacun, du reste, étant encore un peu saisi, on s'en tint d'abord à cet accueil souriant, mais silencieux. Fabrice y joignit une bonne embrassade ; Marthe de même ; elle la devait bien au libérateur de son époux ;

Marguerite aussi, ne pensant pas pouvoir faire moins pour saluer le retour d'un complice, présenta son front... à celui qui le lui ramenait, c'est-à-dire à Jacques, dont le regard épanoui fut pour s'écarquiller à cette vue. Il considéra donc ce front blanc, incliné sous le sien qui l'était si peu, ces yeux noirs riants sous ses yeux qui ne riaient pas tout à fait de même; puis, se laissant aller à une sorte de balancement pareil à celui du frondeur qui essaye sa fronde avant de la lâcher, il partit soudain d'un de ses grands écarts de jambes qui lui servaient à se mettre hors de portée en un clin d'œil. Il est vrai que son armure de roseaux en frissonna depuis la cotte de mailles et le haubert jusqu'au heaume; mais c'était fait : le traître était déjà à l'autre bout de la salle, découvrant ainsi derrière lui, et devant Marguerite, Valentin, que l'impudent ne craignit pas de désigner de la main comme son remplaçant tout trouvé. Marguerite fit mine au contraire de courir après lui; mais, comme il se sauva encore, il la sauva en même temps.

Après cette entrée, que la surprise commune et les façons de faire de Jacques avaient rendue presque muette au premier abord, on se mit enfin à s'entretenir, toujours un peu à voix basse. Cela n'était pas nécessaire, mais, ainsi que le disait Marguerite, dans un souterrain on parle malgré soi souterrainement.

Fabrice, en creusant le sol de sa hutte pour s'y ménager une petite cave, en avait donc trouvé une toute faite, et où les provisions qu'il comptait y serrer n'auraient guère tenu plus de place qu'une noix dans une arche; mais il fallait bien la prendre telle qu'elle était. Il en avait déblayé l'entrée, l'avait masquée par le foyer rond et tournant placé au-dessus, avait nettoyé les galeries, arrangé la salle où elles aboutissaient, et comme la température y était très-égale, il se plaisait parfois à s'y retirer, au frais en été, et plus au chaud en hiver. La salle recevait d'ailleurs un peu de jour par une fissure du rocher qui se perdait sous l'épaisseur de la haie et pouvait même au besoin servir de cheminée.

Telle était la retraite où Fabrice avait, non pas au figuré, mais au propre, disparu sous terre, comme on souhaiterait quelquefois de le faire. La disparition pouvant se prolonger, le docteur et Marguerite durent être mis dans la confidence, l'une comme amie, l'autre comme caution de son client. Le docteur eut beau dire que cela risquait fort d'aggraver les choses et même de compromettre l'issue du procès; Fabrice ne voulut pas en démordre. Il avait donné sa parole, et d'ailleurs il préférait cette demi-prison à une prison entière; il pouvait au moins sortir la nuit pour pêcher. Marthe était bien forcée à présent de garder les belles truites tachetées, au lieu de les porter aux voisins ou au marché. Pour lui, sans doute, c'était dommage ; mais, en les voyant sur l'assiette de Marthe, il se consolait d'être obligé aussi de s'en régaler. Avec ces seules provisions, cependant, c'eût été par trop faire maigre, ce qui n'est guère dans les habitudes du pays de Lunay. Marguerite et le docteur y ajoutaient le surcroît nécessaire, par l'intermédiaire de Jacques, dont les allées et venues n'avaient en apparence rien de changé. De plus, la chèvre avait partagé le sort de ses maîtres; le recoin d'une des galeries lui servait d'étable; elle n'en avait jamais eu de si belle, et semblait elle-même en juger ainsi, car elle ne faisait jamais de façons pour y entrer, il est vrai qu'elle en faisait encore moins pour en sortir. On l'admettait parfois dans la salle, où elle se comportait toujours en personne digne et honnête : elle y restait des heures entières, couchée aux pieds de Marthe. Elle ne sortait pas le jour, mais la nuit on la lâchait. Aussi, à tous ses contes de chèvres et autres animaux familiers sortis de son cerveau, Jacques avait-il eu soin d'ajouter celui d'une grande chèvre blanche qui revenait maintenant dans le Pré aux Noisettes. Perrette ne l'avait pas vue et n'en croyait pas ce nigaud de Balalarme ; pourtant elle était presque sûre d'avoir ouï par là de singuliers bêlements, dit-elle à la mère Torne qui, pour preuve convaincante, lui fit répéter comment les chèvres de l'autre monde bêlaient.

Cette réclusion mystérieuse allait à l'esprit aventureux de Marguerite. Ne pouvant ni ne voulant y céder pour son propre compte, elle s'y laissait d'autant mieux entraîner pour celui de ses amis qu'elle y allait non-seulement avec tout son entrain, mais avec tout son cœur. Elle avait donc aussitôt appuyé et secondé ce projet, cette nouvelle lubie de Fabrice, comme l'appelait le docteur; sur ce point, ainsi que sur d'autres, il dut baisser pavillon devant Marguerite et garder au moins le silence, puisque, d'ailleurs, c'était fait, et qu'il n'y avait plus à en revenir. Elle ne regrettait qu'une chose : que Valentin ne fût pas de la partie ; mais à présent, il allait sans doute disparaître à son tour avec Marthe et Fabrice?

— En effet, lui disait-elle, ce sera ici beaucoup mieux que dans vos montagnes, où vous êtes resté bien longtemps sans reproche! Ici, réellement, vous n'existerez plus que pour deux ou trois amis fidèles et moi qui ne compte pas...

— Mais que je compte pour beaucoup. Valentin ne dit pas : « pour tout. » Il pensait à sa mère.

— Enfin vous voilà dans le souterrain. C'est au mieux. Vous êtes compromis. Vous ne bougerez donc pas d'ici que le docteur et moi ne vous en donnions le signal. Je viendrai vous faire des visites...

— A la bonne heure! dit encore Valentin.

Mais en ce moment elle leva un doigt en l'air, comme une personne qui entend quelque bruit. Effectivement, on ouït bientôt un son plus distinct, comme celui d'un sifflet de chasse qui, en passant, laissait tomber dans la fissure du rocher sa note affaiblie.

— C'est mon père qui vient me chercher, dit-elle.

Là-dessus Jacques sortit, et revint bientôt avec M. de Romans. On avait dû le mettre aussi dans le secret. Sans trop l'approuver non plus, il y entra, peut-être surtout à cause de Marthe. Son habitude de lui faire une visite à peu près tous les jours l'avait repris dès son arrivée ; c'était pour lui un besoin de la voir, comme c'en est un de revenir dans les lieux où l'on a beaucoup vécu, non

pour y vivre encore (on sait bien que c'est fini!), mais pour y chercher ses souvenirs et les replacer dans leur cadre. Sans jamais en laisser rien percer devant Marthe, ni trop les évoquer pour lui-même, il se contentait ainsi de rêver le passé, et près d'elle il s'y transportait mieux.

Il fit un accueil amical à Valentin, mais seulement amical, et Jacques, en sa présence, ne se permit aucun de ces gestes à bras étendu qui, dans la langue des signes, la seule où il fût un peu habile, figurait assez bien comme un trait d'union gigantesque entre Valentin et Marguerite. Valentin, d'ailleurs, ne tarda pas à se lever, ayant hâte, dit-il, de rejoindre Balthazard.

— Oui, fit M. de Romans. En passant cette après-midi au village, je l'ai rencontré qui arrivait avec une étrangère.

— Une de ses malades, dit Valentin.

— Elle a dû être fort belle, continua M. de Romans; mais on voit, en effet, qu'elle a beaucoup souffert.

— Beaucoup! répéta Valentin.

Et s'éloignant, escorté de Jacques, il franchit la planche d'un saut, gagna le village en courant et se jeta dans les bras de sa mère, comme s'il en prenait possession une seconde fois, avec des larmes de bonheur, mais le cœur plus gros encore de celles qu'il ne lui laissait pas voir.

Après qu'il fut parti : — M. Valentin a été un bien bon ami pour nous, dit Marthe.

M. de Romans fit un signe de tête, moitié dubitatif en ce qui regardait l'évasion de Fabrice, moitié approbatif en ce qui regardait l'opinion de Marthe.

Quand le père et la fille remontèrent ensemble au château, — Ne trouvez-vous pas que Valentin a gagné? dit à son tour Marguerite?

— Ah! tu trouves cela, toi?

— Oui! pourquoi ne le dirais-je pas?

— Alors, tu le lui as dit.

— Non, certes!

— Laissé voir?

— Laissé? non : j'ai observé en tout notre traité, mon

cher père ; mais qu'il l'ait vu, franchement je ne pouvais le lui défendre, et cependant j'en doute.

— Alors, il faut bien que j'en doute aussi, répondit le père. Et puis il y a une chose encore ; mais ce n'est pas le moment d'en parler ; promets-moi seulement...

— Toujours des traités ! fit-elle avec une petite moue.

— Celui que je te propose est le même que l'ancien, sous une nouvelle forme.

— Et c'est ?...

— De rester, jusqu'à plus ample informé, dans le doute, et surtout d'y laisser Valentin, ajouta le père avec un sourire qui rassura bien un peu Marguerite, mais non pas au point de lui laisser croire que tout était arrangé. Au contraire, voilà qu'il y avait autre chose à présent : tout allait-il recommencer ?

III

Pour couper court aux questions, le docteur avait dit que Juliane souffrait d'une affection nerveuse, qui demandait avant tout du calme et une vie où elle pût en avoir. Il fallait donc prendre garde de l'agiter. Sur cette défense formelle de s'enquérir auprès d'elle-même de son état pour essayer d'en déduire la cause, elle n'eût été que mieux passée au laminoir de toutes les langues du village ; mais celles-ci, en ce moment, avaient bien d'autres affaires, et Juliane put rester de longues heures seule avec son fils, se promener même avec lui dans les prés de la Vignonne et leurs sentiers solitaires sans que cela fût trop remarqué.

Perrette suivait le mouvement politique et le faisait suivre à la mère Torne, qui continuait à branler la tête encore plus que par le passé ! Celle de Perrette, au contraire, se redressait de plus en plus à mesure qu'elle y sentait monter l'idée que l'on pourrait bien être un jour

madame la conseillère, suivant la façon dont les choses et son mari tourneraient.

La Sabine avait pris sa filleule chez elle, pour que celle-ci fût plus tranquille et mieux soignée. La mère y avait consenti, mais elle allait et venait perpétuellement de chez elle chez la Sabine, de chez la Sabine chez elle, là d'un visage riant, pour faire plaisir à sa fille, chez elle pour pleurer. Le père ne s'était pas opposé non plus à cet arrangement, qui lui conservait mieux la liberté de vaquer à ses affaires. Il eût cependant fait un sacrifice pour envoyer Céline dans quelque climat plus doux; il en parla au docteur, mais le docteur ne parut pas croire qu'il y eût rien à en espérer.

Le procès allait s'ouvrir ; il était appointé, quoique Fabrice fût toujours absent. Le syndic, car il l'était encore, mais de plus en plus dépopularisé, le syndic comptait sur cette absence pour gagner plus aisément le procès et sortir ainsi de charge avec les honneurs de la guerre, puisqu'il léguerait à la commune un chemin de plus, et que le Pré aux Noisettes, s'il ne pouvait l'avoir maintenant, n'en resterait pas moins déprécié. Un point, cependant, l'inquiétait.

Depuis que le jour fixé pour plaider l'affaire approchait, il s'était répandu un bruit vague, mais de plus en plus grossissant, de pièces soustraites ou falsifiées. Le syndic voulut en toucher un mot à La Reverdie; mais celui-ci le prit de son plus grand air, et ce fut seulement après le départ du syndic qu'il se remit à fouiller dans sa bibliothèque, sans y rien trouver.

Il y était encore, malgré la nuit tombante, parcourant chaque rayon, chaque tablette, une bougie à la main, lorsqu'il entendit frapper à la porte de sa chambre. Il tressaillit, comme si l'on eût frappé à celle de sa conscience. Il alla ouvrir.

— Pardon! je vous dérange, dit le docteur.

— Nullement.

— Vous étiez occupé?

— Oh! une bagatelle; rien ne presse.

— Alors, bon! car j'ai à vous parler... de Fabrice, dit le docteur en s'asseyant.

— De Fabrice, si vous voulez : seulement, je ne vois pas...

— C'est égal : voyons toujours! D'abord, vous vous intéressez à Fabrice, ou à sa femme, du moins.

La Reverdie affecta un air souriant.

— Tout le monde l'aime, poursuivit le docteur, à commencer par moi et à finir par M. de Romans, sans vous oublier entre deux.

— Pour moi, il n'y a rien...; mais pour mon cousin..., fit La Reverdie plus à l'aise et d'un rire plus franc.

— Vous voyez bien! vous qui prétendiez ne pas voir. Sinon pour vous, les Fabrice vous intéressent pour votre cousin. Ils vous intéressent certainement.

— Mais que puis-je faire?

— Vous serez un des juges : c'est votre tour, je crois.

— Malheureusement.

— Très-heureusement, au contraire. Certes, je ne vous fais pas l'injure de vouloir vous influencer. Vous jugerez d'après votre conscience et la cause même; mais, mieux que d'autres peut-être, vous y regarderez de plus près.

— Que voulez-vous? nous serons bien forcés de le juger par défaut : il est absent.

— Mais moi, je le représente. D'ailleurs, détrompez-vous; je sais où il est.

— Parti pour l'Amérique, n'est-ce pas? Je le lui avais conseillé.

— Et moi, déconseillé.

— Vous avez eu tort. Son affaire eût été bien plus facile à arranger, et avec la protection de mon cousin..., ajouta La Reverdie, en continuant de railler pour ne pas paraître inquiet. Vous dites donc? reprit-il d'un air dégagé...

— Qu'il reparaîtra, mais en temps opportun seulement : le jour de son procès.

— Eh bien, fit La Reverdie en se levant, je verrai, j'examinerai encore, et s'il y a quelque moyen...

— J'y compte, dit le docteur en se renfonçant dans son fauteuil. Mais, ajouta-t-il, ce n'est pas tout.

Et, se rapprochant de La Reverdie en tirant le fauteuil sous lui, il articula à voix basse, mais d'autant plus claire pour celui qui l'entendait :

— J'ai acquis la conviction qu'on a soustrait des pièces.

La Reverdie, en se levant, avait déjà pris son bougeoir pour reconduire le docteur. Il le reposa sur la cheminée; mais sa main tremblait.

— C'est impossible! balbutia-t-il : ce n'est pas vrai!

— J'en fournirai la preuve, répondit le docteur, aussi froid que s'il disséquait.

— Comment! le syndic? Vous oseriez soupçonner le syndic!

— Ce n'est pas lui.

— Mais qui, alors?

— Je le sais.

Il y eut un silence.

— Cela doit vous intéresser comme juge, reprit le docteur en regardant par-dessus ses lunettes, et j'ai voulu aussi vous consulter comme tel. Que dois-je faire? perdre quelqu'un, ou laisser perdre à mon client son procès? M. de Romans vient de m'inviter à dîner. Voulez-vous que nous lui en parlions ce soir? Comme vous, il s'intéresse aux Fabrice, et c'est un homme de bon conseil.

— Je veux bien, fit La Reverdie avec humeur.

IV

Depuis le retour du docteur, il y avait eu entre lui et M. de Romans plusieurs pourparlers mystérieux. Marguerite elle-même n'en avait pu attraper miette. Elle en parla à Valentin.

— Je ne sais rien, dit-il; Balthazard est muet.

— Comme vous avec moi; vous me cachez quelque chose, je le vois bien.

— C'est vrai, je l'avoue; ainsi je ne vous cache rien.

— Rien qu'un secret!

— Oui, un secret, mais qui n'est pas à moi seul. Chère Gritly, ne m'interrogez pas davantage; je voudrais tout vous dire, mais je ne le dois pas, et j'en souffre.

— Je ne suis pas si curieuse que vous le croyez bien; mais, en attendant, voilà un secret entre nous...

— S'il n'y avait qu'un secret!...

Il s'arrêta court; elle, encore mieux, n'eut garde d'aller plus loin. Valentin pensait à sa mère, obstacle non plus seulement rêvé, mais maintenant réel; Marguerite, à son père : aurait-il peut-être imposé aussi à Valentin quelque traité, bon ou mauvais? Il en était bien capable, avec sa manière à lui de vous laisser libre à la condition de ne se mêler de rien.

Aussi ne fut-elle pas peu intriguée lorsqu'elle le vit, après le dîner, se retirer dans sa chambre avec ses deux convives et donner l'ordre que, sous aucun prétexte, on ne les vînt déranger. Si c'eût été dans la chambre de La Reverdie, nous ne répondons pas... mais dans celle de son père! elle n'en eut pas même la pensée.

La Reverdie, au reste, put croire que le docteur, s'étant ravisé sans doute, avait abandonné son projet, tant il paraissait peu pressé de le mettre à exécution. Au lieu de consulter M. de Romans sur l'affaire de Fabrice et ce qui s'y rapportait, il le questionna sur son récent voyage et en général sur l'Amérique; sur les lois, sur les mœurs, souvent plus influentes que les lois; sur la manière dont aux États-Unis se jugeaient les procès; sur les relations des deux sexes et la vie de famille, deux choses capitales et qui font beaucoup plus pour la bonne ou la mauvaise santé d'une nation que les statuts et les chartes. Était-il vrai qu'en Amérique le divorce fût presque aussi facile et fréquent que le mariage? Que fallait-il en penser et en croire? Était-ce seulement de la liberté ou de la licence? Il avait cependant ouï dire que les unions y étaient, rela-

tivement, plus heureuses qu'en beaucoup d'autres pays, y compris même celui de Lunay, et les femmes surtout respectées plus que nulle part ailleurs.

Le voyant ainsi tourner autour du pot, comme on dit, et s'en tenir de plus en plus à distance, La Reverdie se persuada encore mieux que le docteur avait voulu le tâter seulement, et qu'ayant trouvé à qui parler il battait en retraite. Ces prétendues preuves n'étaient qu'une feinte; mais on ne l'effrayait pas, lui, à si bon marché. Plus tôt ou plus tard, cette maudite feuille de parchemin se retrouverait; jusque-là, il nierait tout, n'admettrait de questions sur rien. S'applaudissant donc de ne s'être pas trahi, il acheva de se rassurer. Du reste, il y avait déjà préludé à table. Amateur de tous les arts, il l'était ausssi de l'art culinaire, et se piquait d'être une belle fourchette, comme il convient à un homme bien né. Distrait, cependant, par son inquiétude même, La Reverdie avait mis plus de suite que de méthode à remplir et vider son verre. Tout cela aidant, sa tête légère était donc légèrement montée, en sorte qu'il se lança à son tour sur ce qu'il appelait « le mariage américain. »

C'est ce que l'Amérique a de mieux, s'écria-t-il, avec l'esclavage. Vous voulez des citoyens : sans esclaves vous n'en aurez pas. Les citoyens sont dans les armées et dans les conseils, il faut donc des esclaves dans les champs et dans les ateliers. Aristote l'a dit, et les républicains d'Athènes et de Rome, qui avaient aussi des esclaves, pratiquaient de même le mariage américain. Voilà les deux seules bonnes choses de l'Amérique, et ce qu'il faudrait lui emprunter, au lieu de tant de sottises démocratiques et sociales. Malheureusement, pour l'esclavage, on ne le peut pas; mais, pour le mariage, on le peut, et qu'y a-t-il là qui doive tant effrayer? Les mariages morganatiques ne sont-ils pas déjà de droit coutumier chez les princes? Or, les princes, par le fait qu'étant plus maîtres ils sont plus libres, sont des espèces d'échantillons de l'avenir, sinon toujours par la façon dont ils gouvernent leurs peuples, du moins par leur manière à eux propre de se gou-

verner. Louis XIV, par exemple, était plus moderne et plus avancé que ses sujets : il était mieux nourri, mieux logé, quoique, à plus d'un égard, il fût loin d'avoir une vie aussi commode et aussi confortable que le moindre bourgeois de nos temps, car je ne conteste pas le progrès. Eh bien, sauf quelques formalités qui ne changent rien au fond des choses, Louis XIV, comme Charlemagne, comme les empereurs romains, s'est plusieurs fois marié. Suis-je contre le mariage? non; suis-je pour la polygamie? non; elle crée le despotisme et tue la sociabilité. Je suis monogame et pour le mariage, mais avec le divorce, aisé, facile, à l'amiable, simple régularisation légale d'un fait : je suis pour le mariage américain.

En soutenant cette belle thèse avec le mélange d'ironie et de sérieux, de bagatelle et d'audace, qui était dans ses idées et dans son caractère, il avait plusieurs fois jeté les yeux du côté de M. de Romans, qui se contenta de se lever pour allumer un cigare et, debout contre la cheminée, de le regarder en souriant, mais ainsi de toute sa hauteur.

Quand il se tut : — On aime uniquement si l'on aime bien, dit ce dernier d'un ton grave.

— D'accord; mais on peut aimer ainsi plus d'une fois, et par conséquent on devrait pouvoir se marier autant de fois qu'on aime. Le mariage morganatique, mon cousin!

— En effet, reprit le docteur, je suppose un homme de la classe élevée réellement épris d'une femme qui mériterait d'en être par l'élévation de ses sentiments et par sa beauté, mais qui n'en est pas. Il la distingue, il l'aime, il la voit d'un œil qui la rend pour lui son égale, ne le fût-elle pas tout de suite aux yeux des autres : pourquoi ne l'épouserait-il pas?

— Oui, pourquoi? fit La Reverdie, la tête renversée sur le dos de son fauteuil, et lâchant ce mot du même air et du même mouvement de lèvres qu'il soufflait au-dessus de lui la fumée de son cigare.

— Du moins, continua le docteur, si votre mariage

morganatique ou de la main gauche est un vrai et légitime mariage. Vous l'entendez ainsi, je pense ?

— Certainement..., mais toujours avec possibilité de divorce pour l'un et pour l'autre.

— C'est au mieux! le divorce indéfiniment : ainsi tout s'arrange. L'inclination mutuelle ou le changement d'inclination, même non mutuel, suffit, si je vous comprends bien. On n'est point sûr d'être époux toute sa vie ; mais, quoiqu'on n'en soit pas sûr, ou parce qu'on ne l'est pas, on épouse d'abord.

— Parfaitement.

— Ainsi, un jeune homme rencontre une jeune fille qui lui plaît; il lui parle d'amour; elle le laisse dire, elle s'y laisse prendre même ; mais elle est honnête : alors, selon votre système, il lui propose de l'épouser...

— Et il l'épouse, conclut La Reverdie en se balançant sur son siége.

— Bien ! mais s'il ne l'épousait pas ?

— Alors, c'est que mon système ne serait pas admis, et qu'il y aurait empêchement.

— Mais si, de leur part, il n'y en avait point; car il faut être conséquent, et voici encore ce que je suppose. Ce jeune homme est dans la fougue des passions et de l'âge : il ne connaît point d'obstacle ; il escalade les murs au besoin, le jardin, la cour, la croisée...

— Eh! eh! cela se voit, je puis même dire que je l'ai vu, quoique cela ne se voie pas si souvent qu'on le pense, et que cette manière de procéder ne soit pas ordinairement nécessaire, dit La Reverdie avec complaisance. Eh! eh!

— Ce jeune homme, poursuivit le docteur, est beau, ardent, habitué aux faciles conquêtes, irrité dans son amour-propre et dans sa passion par la résistance. Il surprend pendant son sommeil celle à laquelle il a dit adieu le soir même, car il doit partir et s'éloigner pour quelque temps. Il la surprend, dis-je, il la trouble, il l'enivre de ses paroles brûlantes ; il ne peut supporter ce départ, il a voulu du moins la revoir encore une fois, il pleure, il se

désespère; c'est la solitude, la nuit; la pauvre enfant est sans secours, sans parents, orpheline peut-être; il lui jure de l'épouser, elle se fie à lui, il abuse de sa faiblesse ou de son ignorance, et comme il est étranger dans le pays, pour pousser mes suppositions jusqu'au bout, il part réellement cette fois et pour toujours, on ne le revoit plus, il oublie son serment.

— Serment d'amour! fit encore La Reverdie avec nonchalance. Vous m'avez déjà conté de semblables histoires, docteur, ne recommencez donc pas.

— Mais si la femme outragée avait une pièce probante, dit le docteur en se levant à son tour et se rangeant contre la cheminée à côté de M. de Romans.

— Quelle pièce? demanda La Reverdie, toujours assis, mais se redressant.

— Une pièce qui déshonorerait l'homme en question.

— Il n'aura pas été assez sot pour écrire, et, à dire vrai, il n'y pensait pas; est-ce que dans ces moments-là on y pense? Ainsi, point de pièce! vous allez trop loin dans vos suppositions, docteur.

— C'est vrai. Mais si, à défaut de ce moyen, on en avait un autre...

— Une pièce supposée! Décidément, voilà une supposition à laquelle je ne m'attendais pas.

— Une pièce soustraite au dossier de Fabrice, articula lentement le docteur.

— De plus fort en plus fort. Nouvelle supposition.

— Nullement. Cette pièce existait. Je le prouverai en justice.

— Eh bien, on la retrouvera, s'écria La Reverdie payant d'audace.

— On ne la retrouvera pas.

— Pourquoi?

— Parce qu'elle est entre les mains (ou tout comme) de celle qu'on a déshonorée et qui s'en servira pour déshonorer à son tour : c'est ma sœur.

— Mensonge! elle ne s'appelait pas...

La Reverdie s'arrêta, mais déjà trop tard. M. de Ro-

mans fit un signe de tête, comme pour prendre acte de cet aveu.

— C'est encore vrai, dit le docteur : je n'étais que le fils adoptif de sa mère ; elle ne s'appelait donc pas Balthazard ; mais elle s'appelait Juliane. Ceci, est-ce vrai ?

La Reverdie resta muet cette fois.

M. de Romans, continuant ses fonctions de juré, enregistra, du même mouvement de tête, ce nouveau signe d'aveu.

La Reverdie avait toujours eu de l'antipathie pour le docteur, il ne savait pas pourquoi : il le comprenait maintenant. Non que, dans son abasourdissement, il se rendît bien compte de la situation ; mais que le docteur eût fini par trouver un moyen de le perdre et qu'il en eût la volonté, c'est ce dont il ne doutait pas, et il en demeurait atterré, sans chercher à voir plus au fond.

Enfin, M. de Romans, suffisamment éclairé par cette scène et par de précédentes révélations du docteur, n'avait plus qu'à prononcer son verdict. Il le fit en ces mots :

— Un mariage morganatique, mon cousin !

— Au diable ! s'écria La Reverdie en se réveillant et sautant cette fois de son fauteuil : est-ce que j'ai eu jamais l'idée de me marier, moi !

— C'est une idée, fit M. de Romans, qui peut venir à tout âge, même au mien, selon vous.

— Cette maudite pièce ! continuait La Reverdie. La belle affaire ! elle s'est égarée, voilà tout.

— Egarée avec intention, dit le docteur : nous le prouverons. De plus, cette feuille était collée à la suivante, et on n'a pu l'en détacher sans qu'elle en porte encore des marques toutes fraîches : il y a eu lacération.

— Eh bien, qu'on me la rende, je la recollerai, et tout sera dit.

— On ne vous la rendra pas.

— Je la réclamerai par voie de justice.

— En ce cas, dès demain je vous devance, et je tiens déjà toute prête ma déposition.

— Une promesse de mariage, reprit M. de Romans, promesse un peu tardive, il est vrai, mais cette fois bien en règle, et vous rentrez en possession de cette feuille de parchemin déshonorante pour vous, et un peu pour notre famille, mon cousin.

— Épouser la fille d'un jardinier, une paysanne...

— Comme moi Marthe, interrompit M. de Romans : et je le ferais, oui, je le ferais, s'il n'y avait pas d'autre obstacle, ajouta-t-il avec son sourire un peu renfermé, qui contrastait avec son air du reste ouvert et gaillard. Sur ce point-là, je suis américain réellement. Aussi, reprit-il, je ne demande pas mieux que de donner ma fille à Valentin.

— A Valentin ! répéta machinalement La Reverdie, frappé d'une nouvelle stupéfaction.

— Oui, à votre fils..., pourvu qu'il le devienne aux yeux de la loi. Je n'y mets que cette condition, mais j'y tiens. Ainsi décidez-vous. Moi, je le suis. Et vous, il faut que vous le soyez avant le procès de Fabrice. Si d'ici là vous n'avez pas pris le seul parti honorable qui vous reste, celui de donner votre nom à Valentin et à sa mère, je me joins au docteur contre vous, et nous ne nous reverrons jamais, comprenez-moi bien.

— Reconnaître ce garçon-là, que je ne puis souffrir, que je n'ai seulement jamais pu amadouer, qui me déteste !...

— Valentin ne déteste personne : c'est un tort, mais un beau tort, ajouta le docteur.

— Ce que vous ferez pour sa mère et pour lui, sans compter Marguerite, lui aura bientôt gagné le cœur, dit M. de Romans. Il vous aimera, et nous vous aimerons tous, si enfin vous devenez sage : il y a bien plus longtemps que je le suis, moi. Et vous, d'ailleurs, tout le premier, vous serez fier d'avoir pour fils un si beau et si brave garçon. Vous le formerez aux belles manières...

— C'est vrai qu'il n'est pas mal, fit involontairement La Reverdie, ainsi chatouillé dans son faible et, par là, dans sa vanité de père. C'est vrai qu'il n'est pas mal. De la dis-

tinction, de la finesse, surtout dans le bas de la figure, ce qui est encore plus rare que dans le haut. Des cheveux... le drôle en a presque autant que j'en avais à son âge. Mais s'il est mon fils, comme vous le dites et comme il faut bien que je vous croie, pourquoi diantre, m'ayant pris mes cheveux, n'en a-t-il pas mieux pris la couleur? Il les aurait eus d'un noir de jais. Pour un homme, il n'y a que les cheveux noirs. Enfin, joli garçon au total; mais cervelle creuse ou remplie de chimères...

— Celles de la tête ne s'en vont que trop vite, remarqua M. de Romans : c'est pour cela qu'il faut s'en garder au moins dans le cœur; mais une réalité vaut encore mieux. Allons! La Reverdie, un bon mouvement! Je sais que vous en êtes capable : nous sommes depuis assez longtemps ensemble (et nous y serons longtemps encore, j'espère) pour que je vous en aie surpris plus d'un ; mais vous les renfoncez toujours, par peur de vous livrer et de vous lier, préférant vous entortiller en vous-même dans je ne sais quoi. Il y a quelque chose de meilleur que d'être amoureux, c'est d'aimer. Vous apprendrez cela, et vous en serez plus heureux... ou moins malheureux, suivant que l'on a le tempérament triste ou gai. Vous prétendez n'aimer personne et ne vouloir être qu'amoureux : comme si je ne savais pas que vous m'aimez, moi!

Et M. de Romans lui tendit la main sur ce mot dit avec chaleur.

La Reverdie la serra sans répondre. Il était ému, mais encore occupé à ne pas le laisser voir et à s'esquiver de lui-même et des autres.

— Eh bien, soit! dit-il enfin. Pour vous, pour Marguerite aussi, puisqu'elle le veut, quoiqu'elle ne m'aime pas non plus, et sans me dissimuler qu'elle ne me prendra pas en meilleur gré après ce que je vais faire pour elle, que peut-être même elle me le reprochera plus tard, soit! je reconnaîtrai ce garçon, mais ne m'en demandez pas davantage.

— La mère aussi, dit M. de Romans. Peut-être même que, légalement, cela ne suffit pas; mais peu m'importe ;

je ne chicanerai pas sur la légalité, pourvu que la morale y soit : c'est encore ma façon d'être américain. Je veux donc un mariage, un mariage véritable.

— Moyennant divorce, puisque nous l'avons au pays de Lunay, non pas, il est vrai, tout à fait à l'américaine, mais enfin nous l'avons, dit le docteur.

— Moi, me marier, avec ou sans divorce, et n'importe comment ! au diable ! ce serait ridicule. Je n'en veux pas ! Ne m'en parlez pas ! s'écria La Reverdie, qui partit là-dessus en frappant les portes comme un furieux.

— Se décidera-t-il ? demanda le docteur.

— Je le crois, répondit M. de Romans. Il a plutôt le cœur gâté que foncièrement dur et mauvais.

— Mais le plus difficile est encore à faire, obtenir le consentement de Juliane, ajouta tristement le docteur.

V

Rentré lorsque Juliane, conservant ses habitudes montagnardes, était déjà couchée, le docteur s'enferma seul avec Valentin dans sa chambre, et lui dit :

— Tu es homme, et le moment est venu de ne plus rien te cacher.

Puis, sans autre exorde, il le mit au fait de tout, et lui apprit qui était son père.

Ce fut pour Valentin une de ces découvertes aussi tristes qu'imprévues, et qui vous frappent d'une lumière plus pénible que l'obscurité. A côté de l'idéal pour ceux qui le cherchent, la vie tient ainsi en réserve de ces réalités amères ; et cela est bon ; car, tout idéale, la vie deviendrait une idole, et nous aurions encore plus de peine à nous en détacher.

Pâle, mais non plus de bonheur comme lorsqu'il avait retrouvé sa mère, Valentin se jeta au cou du docteur en

lui disant : — C'est vous qui êtes et qui serez toujours mon vrai père !

— Ce n'est pas ce qui m'inquiète, reprit le docteur ; c'est de voir ta mère et M. de Romans aussi entêtés l'un que l'autre, chacun dans leur idée. Il y a longtemps que je sais ce qui en est, mais il était inutile de rien dire et de rien faire avant le temps. Quant à être et à rester ton ami, ton père, ou comme tu voudras m'appeler, et toi, mon Valentin, mon enfant, je suis sûr de toi à cet égard comme de moi-même. Si peu fait que je sois pour le mariage, moins même que La Reverdie, est-ce que je n'aurais pas épousé ta mère ? et tout eût été dit par là ; mais elle n'a jamais voulu en entendre parler, pas plus que de contraindre, de manière ou d'autre, ton père à l'épouser. Aussi ne lui ai-je même pas appris qu'après avoir d'abord fait fausse route dans mes recherches je l'avais enfin découvert où je ne le cherchais guère, et que je me croyais maintenant sûr de le reconnaître. Il n'a pu le nier. Nous le tenons, lui ; mais ta mère ? A-t-elle vu Marguerite ?

— Une ou deux fois dans nos promenades.

— Qu'en a-t-elle dit ?

— Rien ; mais elle l'a beaucoup regardée.

— Il faut tout apprendre aussi à Marguerite.

— Je ne le pourrai jamais.

— Je le ferai, moi ! C'est une noble fille, et qui t'aime.

— Hélas ! qui le sait ? elle ne le sait pas elle-même.

— Point d'hélas ! le temps des hélas est passé. Elle t'aime : eth ! je ne le sais pas, peut-être ! Elle a tout pouvoir sur son père, sauf de lui faire abandonner la seule condition qu'il ait posée : à bonne intention, d'ailleurs, même pour La Reverdie. C'est un homme excellent, mais très-fixe dans ce qu'il s'est une fois mis en tête. Il faut donc surtout que Marguerite gagne le cœur de ta mère : tout dépend de là. Comment pourraient-elles se voir sans que cela eût l'air concerté ?

— Chez Céline. Ma mère a voulu faire visite à notre chère malade. Je l'y ai menée. Elle dit que c'est une sainte. Chaque fois qu'elle revient de chez Céline, elle se

retire dans sa chambre, et, y étant un jour entré après elle, je l'ai trouvée qui pleurait. « Que ne suis-je morte comme cela! » m'a-t-elle dit; puis elle m'a embrassé.

— Pauvre Céline! reprit le docteur, elle est bien mal. Trop de visites la fatigueraient. Si cet original de Fabrice ne devait pas quelques jours encore se tenir lui-même sous clef, ce qui vaut mieux, après tout, que d'y être tenu par les autres, sa femme aurait pu arranger quelque rencontre; mais il ne ferait pas difficulté, je pense, de mettre sa cabane et son pré à notre disposition, puisque je suis aussi chargé de les défendre, et que leur cause n'a rien perdu à filer le même nœud que la nôtre. Oui, cet endroit plaira à ta mère. Il lui rappellera un peu son vallon. Parle-lui-en, elle aura envie de le voir. Marthe pourrait déjà s'y montrer. Je lui dirai de nous inviter. Elle a de l'influence sur M. de Romans. Le Pré aux Noisettes, c'est cela! et Céline aussi, mais pas trop souvent.

— Céline et le Pré aux Noisettes! répéta Valentin, tout saisi de la tristesse de ce rapprochement.

— Hélas! oui, fit le docteur sans se rappeler qu'il venait d'interdire les hélas! La haie qui verdoie et la mort derrière, qui regarde. Que veux-tu! la vie est ainsi, mon enfant.

— C'est peut-être trop tard, ajouta Valentin, mais si le syndic était homme à plier une fois pour conserver la vie de sa fille, il me semble encore qu'en la donnant à celui qu'elle aime il la sauverait.

Le docteur fit un geste de doute sur l'une ou l'autre de ces suppositions, et probablement sur toutes les deux.

Céline était, en effet, bien malade. Le père avait tout concédé à sa femme et à sa cousine; mais, dur envers les siens et peut-être envers lui-même jusqu'au bout, il maintint sa défense de recevoir Mauverney; cela ne devait pas plus avoir lieu chez la Sabine que chez lui. Il le demanda à sa fille, étant mieux sûr d'elle que des deux femmes, et Céline le lui promit.

Elle était déjà trop faible pour sortir; mais chaque jour,

dans les commencements surtout, elle se levait un moment, s'habillait, se faisait un peu belle et, si le temps était doux, allait s'asseoir quelques instants sur la galerie. Elle semblait non-seulement avoir deviné quand Mauverney passerait, mais l'avoir averti de la pensée, car peu après qu'elle était là, on le voyait venir, comme si elle l'attendait. Il arrivait de ce pas en avant qui lui était particulier, mais la tête penchée encore plus que de coutume, les yeux en terre, ne regardant personne; il entrait sans hésiter dans la ruelle, longeait la maison des Chambres-Chaudes, levait alors hautement la tête comme un homme qui respire, recevait le sourire qui tombait sur lui de la galerie, et s'en allait par derrière à travers les prés, où, s'il était seul, il se jetait au pied d'un arbre, furieux, les mains crispées, la figure cachée dans l'herbe et la laissant mouillée après lui. Valentin venait l'y trouver, tantôt de son propre mouvement, tantôt sur un signe muet de Céline, quand il lui faisait visite et qu'elle avait vu passer Mauverney. Il essayait de le consoler. — « Non, répondait celui-ci; j'aime mieux souffrir! je souffre au moins pour elle et avec elle. Et vous, d'ailleurs, vous souffrez aussi, vous n'êtes pas heureux non plus, ni vous ni mademoiselle Marguerite. » Puis, lui serrant fortement la main, il se relevait et retournait à ses travaux des champs pendant le jour, et le soir à ses réunions politiques. Le père, pas plus que les voisins, ne pouvaient ignorer ces éclairs d'entrevues de Mauverney et de sa fille; mais du moins sur cela il n'avait rien dit.

Au surplus, ces sortes de rendez-vous tacites diminuèrent bientôt d'eux-mêmes; non que Céline souffrît davantage, mais avec les approches de l'automne elle allait s'éteignant. Ce n'était plus qu'une ombre, toujours gracieuse, mais d'une blancheur diaphane. Son regard et son sourire (ils ne faisaient qu'un) donnaient à ses traits comme un voile de lumière et de vie qui trompait d'abord sur les ravages du mal, mais pas pour longtemps.

Quoique le pasteur vînt souvent la voir, c'était un de ses chagrins que de ne plus aller à l'église. Elle avait

décidé sa marraine, qui ne vivait plus que par elle et pour elle, à y aller à sa place. Afin de la distraire, Céline l'interrogeait au retour sur ce qui se passait dans le village : jamais sur Mauverney, par respect pour son père. Quand Valentin s'ingéniait à lui en dire quelques mots en passant, elle le remerciait tendrement du regard, mais ne répondait pas. Elle savait tout, néanmoins, par là et par ce que son cœur lui faisait voir comme si réellement elle le voyait.

La Sabine n'avait pu se résoudre à s'éloigner ainsi une heure ou deux le dimanche que sur la prière de Céline, qui le lui demanda comme un double devoir pour elles deux ; elle y mit la condition qu'elle serait remplacée, pendant son absence, par un de ceux dont la société et les soins étaient le plus agréables à Céline. C'étaient tantôt sa mère, tantôt Marguerite, ou même Juliane, qui s'était de plus en plus attachée à la malade, n'avait voulu voir qu'elle dans tout le village, et dont le caractère énergique et révolté ne pouvait s'empêcher de plier un moment devant cette angélique douceur, devant ce malheur aussi jeune que le sien l'avait été et bien plus complet. « Non, pas autant ! s'écriait parfois Juliane en elle-même. Céline ne sera pas trompée : elle est aimée et elle se meurt. Mais toi pourtant ? se répondait-elle l'instant d'après, dans les secrets orages de cœur qui lui étaient habituels comme à ses cimes les nuages et les tempêtes ; mais toi ? n'as-tu pas ton enfant et celui qui lui a servi de père, celui qui l'a sauvé et qui t'a sauvée ? Veux-tu troubler, veux-tu tuer cet autre jeune bonheur, comme on a tué celui de Céline et le tien ? » Tel était le violent et invisible combat que se livrait Juliane devant le lit de Céline ; car si elle disputait encore Valentin à Marguerite, son orgueil de mère et son regard de femme ne mettaient cependant point en doute qu'il ne fût aimé.

Un dimanche que la Sabine n'était pas encore revenue et que Juliane la remplaçait, celle-ci vit arriver Marguerite, et l'instant d'après, Valentin. Elle se retira derrière le rideau du lit, non pour leur cacher sa présence (elle ne

cachait rien et, en ce moment même, elle sentait son fils plutôt qu'elle ne l'observait), mais pour leur mieux permettre de s'avancer, l'un à gauche, l'autre à droite, près de la malade qui, soulevant ses deux pauvres bras, leur tendait à chacun, et en même temps, une main. Quand elle eut celles de Valentin et de Marguerite, Céline les garda un moment sans rien dire, puis, soit inspiration soudaine, soit quelque secrète instruction du docteur, elle les força doucement à se réunir dans ses mains à elle : c'étaient ses amis ; elle le pouvait bien ; mais au bout d'un moment encore, et toujours sans parler, elle retira une de ses mains, l'éleva en l'air comme si elle demandait quelque chose, et ses doigts amaigris cherchaient l'ouverture du rideau derrière elle. Elles les y agitait d'un air d'appel si décidé et si suppliant, que la main cachée dut finir par se rendre à ce caprice de malade. Céline, alors, l'amena vers les deux premières, l'y appuya, l'y joignit de tout ce qui lui restait de forces, et encore mieux de son sourire qui semblait tomber comme un rayon d'en haut sur ces trois mains unies dans les siennes. Elle le laissa bientôt remonter sur Valentin et sur Marguerite, alla ainsi de l'un à l'autre avec un regard de tendresse, après quoi elle ferma subitement les yeux; mais, non moins subitement, ils se rouvrirent sous un ruisseau de pleurs. — « Consolez-le ! dit-elle, vous deux qui l'aimez et qu'il aime, consolez-le : il n'aura que vous pour le consoler ! » Et ses longues paupières essayaient en vain de se refermer sur ce flot de douleur qui ajoutait maintenant ses sillons à ceux de la souffrance et de la maladie. Marguerite et Valentin étaient aussi tout en larmes, et on entendait sangloter derrière le rideau.

Céline fut la première à se remettre; elle déclara qu'elle se sentait mieux, demanda presque pardon à ses amis d'avoir pleuré, et, sa marraine étant rentrée, elle voulut que ses trois amis, comme elle les appelait, retournassent chez le docteur. Marguerite y dînait avec son père (on dîne encore souvent à midi au pays de Lunay), et ils devaient ensuite aller tous ensemble au Pré aux Noisettes.

car Fabrice allait faire sa sortie : on était à la veille du procès. Le lendemain était le jour fixé. Céline le savait et s'en réjouissait même à cause de son père, pour lequel tout ce tracas serait du moins fini.

VI

Marguerite, M. de Romans, Valentin, Juliane et le docteur se rendirent donc l'après-dîner au Pré aux Noisettes, le docteur ayant eu soin de dire dans le village qu'il voulait le visiter et l'examiner une dernière fois avant le procès, afin de l'avoir bien présent devant les yeux dans sa plaidoirie, car il entendait plaider lui-même l'affaire de Fabrice, et pourquoi pas? eth! il s'en tirerait toujours aussi bien que la plupart des avocats; il s'en tirerait même mieux, puisqu'il ne plaiderait que le bon droit.

Le pont-levis se trouva jeté à l'heure convenue, Balarme se tenant là comme gardien, mais non plus dans son uniforme de roseaux et de pêcheur de nuit. Il fit le salut militaire à M. de Romans; un clignement d'œil à Juliane, qui l'avait aussitôt apprivoisé comme les oiseaux et les bêtes des champs; à Valentin, sa pantomime effrontée du doigt et des lèvres avec un regard en dessous du côté de Marguerite; mais au docteur, pas le moindre signe, attendu que ce dernier le prévint en faisant le geste de lui tirer les oreilles, et non pas le geste seulement. Pendant qu'il était encore à se les frotter, il entendit remuer sur l'autre rive, et crut distinguer, comme une pie sous les feuilles, Perrette, revenue de sa frayeur depuis qu'elle sentait couver parmi ses œufs celui d'où devaient sortir, sous le nom de M. le Conseiller et de madame la Conseillère, une poule et son coq dont elle voyait dejà poindre la crête. Il se hâta donc de retirer la planche et de disparaître à son tour dans les lointains fuyants de la haie.

Il y trouva dans un des recoins les plus feuillés et que

l'on ne pouvait apercevoir à moins de passer devant, Marguerite, Valentin et sa mère, assis là sous le dais mobile des noisetiers et se regardant plus qu'ils ne se parlaient. Il fit mine de s'arrêter auprès d'eux ; mais, reconnaissant l'endroit, mal noté dans son souvenir pour y être descendu d'un peu trop haut et plus vite qu'il ne voulait, il se hâta de passer. Valentin courut après lui, dans le dessein de l'employer à dérider sa mère; mais Jacques, se voyant poursuivi, obéit à son instinct en pareil cas, et courut de même à plus longues enjambées. Valentin continua une fois lancé, se disant que le mieux était peut-être de laisser sa mère seule avec Marguerite; mais comme il aurait voulu être derrière la haie à les observer!

Le docteur et M. de Romans étaient descendus chez les Fabrice, pour achever de s'entendre sur la journée du lendemain. Juliane et Marguerite étaient donc seules, une fois Valentin et Jacques en course réglée, ou plutôt déréglée.

— Valentin... commença Marguerite, m'a parlé de vos chères montagnes... Oh! lui aussi, il les aime!

— Comment ne les aimerait-on pas? c'est le seul lieu de la terre... où l'on oublie un peu la terre.

— Et le vallon que vous y possédez!

— Oui, là-bas, fit Juliane en étendant le bras vers l'horizon, où les cimes pointaient dans l'azur du ciel au-dessus de celui du lac, dont on apercevait les rives les plus éloignées à travers les découpures du feuillage et les ondulations de la plaine.

— Cet endroit-ci ne vous le rappelle-t-il pas un peu?

— Un peu, répéta brièvement la mère.

— Ce charmant vallon! Il me semble le voir, tant Valentin me l'a décrit dans tous ses détails : le chalet, le ruisseau, les pentes vertes et les crêtes rocheuses; mais cela n'empêche point, acheva Marguerite avec un tremblant sourire, que j'aimerais bien aussi le voir par moi-même.

Juliane ne répondit pas.

— Mais, continua Marguerite en raffermissant sa voix et son cœur, ce qu'il en aime surtout, plus que tout, c'est,

ajouta-t-elle sans regarder Juliane et faisant effort pour ne pas fermer les yeux, c'est de vous y avoir rencontrée.

— Vous a-t-il dit aussi qui j'étais? demanda Juliane en la regardant fixement.

— Non pas lui.

— Quoi! le docteur...

— Était-ce nécessaire? dit lentement Marguerite en regardant à son tour Juliane. Les docteurs nous apprennent-ils jamais autre chose que ce qu'on savait déjà? ajouta-t-elle en manière de plaisanterie pour se contenir elle-même. Mais, poussée par son propre élan : — Était-ce nécessaire? répéta-t-elle plus bas: est-ce que je ne l'ai pas senti tout de suite? est-ce que je... elle se reprit en rougissant; est-ce que vous n'êtes pas sa mère?

Et avec autant d'abandon que de pudique rougeur, elle cacha sa tête dans les genoux de Juliane.

Ce cri de l'amour, dans lequel on sentait déjà celui de la tendresse filiale, ébranla l'altière femme et acheva de fondre les glaces qui n'étaient pas dans son cœur, mais autour. D'une main, elle caressait les cheveux de celle qui s'en remettait ainsi à elle de son bonheur ; de l'autre, elle essayait de lui relever doucement la tête; mais Marguerite se contentait de la retourner en murmurant : « Sa mère! oh! combien souvent nous avons parlé d'elle! comme il l'aimait déjà avant de la connaître! et moi donc qui aime tout ce qu'il aime! Comme il le dit, c'est si bon, une mère! Lui, il a retrouvé la sienne! Et moi?... fit-elle.

Juliane l'attira sur son cœur.

— Nous partagions tout quand nous étions enfants, continua Marguerite. Il m'appelait sa petite Gritly. Et vous?

— Je vous appellerai comme lui.

— Eh bien, dites.

— Gritly, répéta Juliane, charmée à son tour par ce jeune oiseau qui recommençait son babil, et qu'elle tenait là sous sa main comme dans un nid.

— Maintenant tout va bien, puisque je suis aussi votre petite Gritly, s'écria Marguerite en frappant des mains et

se relevant, mais seulement sur ses genoux, de façon à rester devant Juliane.

— Vous l'aimez!... vous aimez! ajouta gravement cette dernière.

— Mais oui!

Juliane ne put s'empêcher de sourire à cette réponse délibérément ingénue, dont la franchise devait lui plaire, et qui prouvait l'absence d'affectation et de coquetterie.

— Cependant, continua Juliane, il prétend n'en être pas sûr.

— Ah! bien oui!

Ce fut encore toute la réponse de Marguerite qui, restée à genoux, arrangeait ses cheveux, toujours prêts à s'épandre, comme cela venait de leur arriver lorsqu'elle s'était penchée vers Juliane. Mais soudain, au lieu d'une seule personne agenouillée devant celle-ci, il y en eut deux, Valentin à côté de Marguerite.

Désespérant de rattraper Jacques, et n'étant point fâché peut-être d'en désespérer, il était revenu assez furtivement le long de la haie pour ne pas trop s'y laisser voir et cueillir en passant les dernières reines-marguerites qui prolongeaient là leur été plus que ne le peuvent les reines, même celles de la prairie. Avait-il tout entendu? C'est ce que Marguerite se demanda, mais ce qu'elle se garda bien de lui demander, à lui. Elle se contenta d'accepter les fleurs qu'il lui tendait, et cela, tous deux sans parler, sans le pouvoir peut-être, mais enfin sans un mot ni d'offre ni de refus.

Juliane prit les blanches fleurs étoilées, et les disposa sur le front blanc et les noirs cheveux toujours inclinés devant elle. Ce fut fait en un instant, mais avec une grâce et un goût d'artiste. Valentin voulut l'y aider : — Non, vous les placeriez tout de travers, je le sais bien! dit Marguerite. Quand Juliane eut fini : — C'est ma couronne, dit encore Marguerite; puis la remettant à portée de celle qui venait de la poser sur son front : — Et maintenant, ajouta-t-elle, embrassez votre petite Gritly.

Valentin ne pouvait faire moins que de suivre l'exemple

de sa mère, quoiqu'il n'en eût pas la permission. D'ailleurs Jacques, toujours rôdant, vint à passer de nouveau, et ne manqua pas de l'y inviter à sa manière; mais l'apparition de Jacques fut au contraire une diversion pour Marguerite, et Valentin, tout joyeux cependant, dut se contenter d'embrasser tendrement sa mère; en quoi, et de près, il suivit l'exemple de Marguerite.

— Enfin! s'écria derrière eux la voix du docteur qui arrivait avec M. de Romans et Marthe. Pour Fabrice, il avait été décidé qu'il ne sortirait que dans la nuit.

Valentin se jeta au cou du docteur, tandis que Marguerite présentait aussi à son père son front couronné de son blanc diadème.

— Vous voilà donc bons amis tous les trois? continua le docteur; mais pourquoi ne pas nous le dire tout de suite?

— Ce n'est que dans cet instant même..., balbutia Valentin.

— Eth! tu pouvais nous le dire, je te dis: nous le crier...

— Sous terre! fit en riant Marguerite.

— Oui, sous terre: par la cheminée, ajouta le docteur en montrant avec sa canne le bout de rocher creux qui perçait dans l'épaisseur de la haie. Et qui sait si nous ne l'avons pas entendu? Oui, nous avons tout entendu, mademoiselle; car, même sous terre, on entend tout, entendez-vous, je vous dis!...

— Je te dis! acheva Marguerite en éclatant de rire, et ne doutant pas que le docteur, dans son émotion, n'enfilât sa kyrielle. Aussi, s'approchant de lui: — Je te dis... que je veux vous dire quelque chose à l'oreille. Et d'une main prenant l'oreille du docteur à la lui tirer presque, pour mieux y coller ses lèvres, de l'autre, lui montrant sa couronne de marguerites: — C'est ma couronne de fiancée, lui dit-elle tout bas; elle a été rude à obtenir, mais enfin la voilà!

— Pas encore! répondit le docteur, pas encore, ma chère enfant.

Il résolut cependant de profiter de ce que Marguerite avait déjà pu gagner sur le cœur et l'esprit de Juliane, pour frapper le soir même le dernier coup.

VII

Fabrice et Marthe devaient attendre que tout le monde fût couché et endormi pour quitter leur cachette souterraine et se réinstaller au village. Ils en firent une dernière fois les honneurs à leurs hôtes, Fabrice avec sa cordialité douce et fine, Marthe avec cette simplicité qui est la première des grâces. Elle leur avait préparé une petite collation où les noisettes ne manquaient pas, arrosées par quelques bouteilles de vieux vin de Lunay, venues clandestinement du château dans les vastes poches de Jacques. Fabrice y avait joint, entre autres, une fort belle truite qu'il avait réussi, la nuit précédente, à détourner de sa ligne pour l'amener sous celle de son élève. Celui-ci n'en était pas moins fier, et la montrait du doigt à tous les assistants, en attendant de se la montrer à lui-même d'une façon encore plus précise, car il avait aussi sa place à table.

Comme la cheminée ou le soupirail naturel du rocher ne répandait un peu de lumière en cet endroit du souterrain que dans le milieu du jour, Jacques l'avait illuminé à sa façon avec des buchettes de bois résineux. Le repas fut très-gai et amusa même Juliane. Marguerite n'était qu'un chant et qu'un rire se répondant à tout instant sous les voûtes, malgré les avertissements du docteur qu'on entendait tout par la cheminée ; mais elle n'en recommençait pas moins de sa voix éclatante et fraîche comme celle d'une petite flûte.

— Est-elle assez heureuse ! dit Marthe.

— Il faut bien que quelqu'un le soit ! répondit M. de Romans sans la regarder.

— Quelqu'un! répéta Fabrice, la langue plus déliée que de coutume par l'espoir de sortir enfin de sa caverne et par une pointe honnête de vin vieux; quelqu'un! mais il me semble que nous sommes tous assez joliment heureux : vous, monsieur de Romans, d'avoir une telle fille; moi, de tels amis et une telle épouse; Valentin... (il allait dire une telle fiancée, mais il se reprit à temps), Valentin, qui a toujours aimé tout le monde en général, de savoir maintenant qui aimer en particulier; madame Juliane, d'avoir au besoin pour retraite un fin fond de montagne, comme moi un fin fond de pré et de souterrain; le docteur, de se faire fort de me les conserver; Jacques, enfin, d'avoir pris la truite et, ce qui arrive encore plus rarement, de la manger. Aussi, je ne crains pas de le dire, est-il encore le plus heureux de nous tous. Jacques, n'est-ce pas vrai?

Jacques releva la tête, comme un chat qu'on appelle par son nom; puis il la pencha de nouveau sur son assiette.

Dès le début de ce petit discours de Fabrice qui en disait rarement aussi long, Marguerite s'était levée pour embrasser son père, au mot qui le concernait; mais elle fut si charmée du reste, qu'elle embrassa aussi Fabrice et tout le monde, excepté Valentin et Jacques. Celui-ci avait relevé la tête et les regardait tous les deux.— Oh ! fit-elle en riant, l'un (montrant Jacques) est trop heureux, l'autre ne l'est pas assez ; et elle laissa tomber sur Valentin un coup d'œil dont il resta comme enchanté.

Tout à coup cependant la figure de Marguerite s'attrista.

— Et Céline ? dit-elle : Céline à qui nous devons d'être ensemble ici... Hélas ! il est donc vrai qu'il manque toujours quelque chose ou quelqu'un à notre bonheur?

Juliane la remercia du regard d'avoir pensé, comme elle, à Céline au milieu de sa joie, et la sentit de plus en plus dans son cœur.

Bien loin donc de chasser le souvenir de leur amie malade comme un trouble-fête, ils parlèrent d'elle encore un moment, de sa patience, de sa résignation, de son éléva-

tion d'âme, de sa haute espérance, de son humble douceur, et ils étaient si habitués à la voir vivre en esprit avec ceux qu'elle aimait, qu'il leur semblait parfois qu'elle fût avec eux.

C'est sous cette impression grave, plutôt que triste, mais pénétrante, qu'ils se dirent adieu. Valentin accomgna Marguerite et son père jusqu'au château. Au retour, il s'arrêta chez Mauverney pour s'entendre avec lui sur une assemblée populaire qui devait avoir lieu le lendemain même, et à laquelle tous les villages environnants, comme au reste tout le pays, étaient convoqués. Le docteur et Juliane rentrèrent directement chez eux.

En chemin, ils furent croisés par un promeneur qui les regarda fixement et les salua au passage. C'était La Reverdie, mieux ganté, coiffé et botté que jamais. Le docteur lui rendit son salut sans rien dire, et Juliane le vit à peine. L'eût-elle mieux envisagé, il est douteux qu'au premier moment elle l'eût reconnu. Les années vous jouent de ces tours ; si légères qu'elles fussent à La Reverdie, elles pouvaient s'être fait un malin plaisir de le lui avoir joué. Aussi s'en alla-t-il assez piqué dans son amour-propre, et d'autant plus tenté de se laisser reprendre à ses souvenirs de jeunesse, qu'on ne paraissait pas se les rappeler.

Le docteur alla d'abord voir Céline et lui prescrire ses potions pour la nuit, ou plutôt les lui porter toutes préparées. Puis il revint auprès de Juliane qu'il trouva seule.

— Céline m'a encore parlé de toi, lui dit-il presque aussitôt. Je lui ai raconté notre bonne journée ; mais elle trouve, comme moi du reste, que ce n'est pas assez.

— Quoi encore ! n'ai-je pas consenti à tout ? Marguerite épousera Valentin, j'espère.

— L'idée de Céline est que toi aussi, tu dois te marier.

— Pauvre fille ! elle délire : c'en est fait d'elle, n'est-ce pas ?

— Elle est toujours la douceur et la raison mêmes. Il reste un dernier obstacle à l'union de Marguerite et de Valentin. Elle le sait, et son avis est aussi que tu peux et que tu dois le lever.

— Un obstacle !

— Une condition de M. de Romans, sur laquelle il est si inflexible, que Marguerite elle-même n'y peut rien.

— Et cette condition me regarde ? fit Juliane d'un air sombre.

— Oui, puisqu'elle regarde ton fils.

— Que M. de Romans soit tranquille ! je retournerai dans mes montagnes ; je disparaîtrai.

— M. de Romans est un noble cœur, incapable de sacrifier le bonheur de sa fille à des préjugés, qu'il n'a pas d'ailleurs. En revanche, ce qu'il regarde comme des principes, il ne s'en départ jamais pour lui-même, et il exige des autres qu'ils en fassent autant. Il ne demande donc pour son gendre ni fortune, ni position, mais (et c'est ici, Juliane, que j'attends de toi ton courage et ta fermeté ordinaires) il veut, et il a le droit de le vouloir, si c'est possible, il veut pour Valentin, avant de lui donner sa fille, une situation régulière.

— Mais, mon Dieu ! s'écria-t-elle, il ne sait donc pas !

— Il sait tout, Juliane.

— Eh bien ?...

— Sa condition, comme l'avis de Céline et le mien, est que tu dois te marier, et donner ainsi une famille à celui qui, aux yeux du monde, n'en a pas.

— Me marier ! tu n'y penses pas ! moi, me marier !

— Oui, pour Valentin.

— Et avec qui, je te prie ? dit-elle d'un ton d'ironie amère : avec qui ? répéta-t-elle en croisant dédaigneusement les bras.

— Avec lui ! répondit le docteur, non moins ferme et décidé.

— Qui, lui ?

— Son père.

— Je ne comprends pas.

— Hermann : aurais-tu même oublié son nom ?

— Celui qui portait ce nom odieux ! Mais n'est-il pas mort ? s'écria Juliane.

— Mort pour toi, et je n'eus longtemps rien de mieux

à faire que de te le laisser croire; mais il n'en est plus ainsi. « Hermann von Gruneck, » comme en Allemagne il laissait volontiers traduire son nom par ses camarades de régiment, s'appelle en français Armand de La Reverdie. Dépisté par ce changement de nom qui ne me paraît pas d'ailleurs avoir été calculé de sa part, j'ai en vain longtemps cherché sa trace sans t'en rien dire; j'ai fini par la retrouver ici même; tu l'as vu sans t'en douter, car nous l'avons rencontré ce soir; il demeure au château avec M. de Romans dont il est parent : c'est pour cela aussi que M. de Romans veut qu'en épousant la mère et en reconnaissant le fils, il fasse à son gendre une situation où la morale et les convenances, même la loi s'il se peut, n'aient plus rien à dire.

— Et tu m'as fait venir pour cela! dit froidement Juliane.

— Il le fallait bien.

— Balthazard, tu m'as trompée! s'écria-t-elle en se levant soudain et se redressant de toute sa hauteur. Je retourne à mes montagnes. Adieu.

Et, sans rien ajouter de plus, elle prit sa mante et la jeta sur ses épaules, comme si elle allait partir à l'instant même.

— Prends garde, Juliane! dit le docteur. Ce n'est pas seulement de toi qu'il s'agit, c'est de ton fils. Prends garde! Tu le frappes au cœur si tu t'en vas, et je ne pourrai plus te le conserver, cette fois.

Dans ce moment, Valentin entra. C'était son habitude, quand il revenait à la maison, d'aller ainsi tout d'abord et tout droit chez sa mère. Il arrivait le cœur encore inondé de joie, ne voyant plus qu'une chose qui pour lui était tout : Marguerite et sa douce victoire, sa mère aimant Marguerite et lui permettant de l'aimer, sa mère se courbant vers eux, les attirant tous deux dans ses bras; et maintenant il la retrouvait debout comme sur la montagne, hautaine, méprisante, superbe, les bras croisés sous sa mante, le regard de glace. Il s'arrêta, frappé de stupeur.

— Viens! lui dit-elle aussitôt, viens, toi! écoute ce qu'on me propose. Épouser cet homme... celui que j'aurais le droit d'avoir en mépris si je ne l'avais pas en horreur, celui dont le seul souvenir me révolte, quand par malheur il me revient. J'avais fini par l'oublier, je n'y pensais plus, et voilà qu'on me le rappelle! et comment! quelle cruauté! quel outrage! Défends ta mère, Valentin! L'épouser pour la bonne façon, pour la morale. Je ne suis donc pas morale, moi? Eh bien, je le suis plus que ceux qui me conseillent d'ajouter cette honte à celle que j'ai déjà dû boire sans l'avoir méritée! Oui, plus morale, entendez-le bien! plus, même que Céline qui, toute malheureuse qu'elle est, n'a pas traversé un feu comme le mien. Si son Dieu est tel, il la trompe, comme il en a trompé tant d'autres. Ce Dieu-là ne saurait exister, il n'existe pas. La bonne façon! elle est belle la bonne façon de votre monde hypocrite et infâme! Fi du monde, et fi du ciel, si votre morale y règne! Je n'en veux pas! Je ne veux rien, je ne crains rien, je n'attends rien, je n'espère rien. Rien qu'un souffle de neige pour mon linceul dans le pur souffle des airs. Voilà ma morale. Ce n'est pas moi qui ai souillé mon corps, il était sain, et je ne souillerai pas mon âme. Valentin, Valentin! c'est à présent que je vais voir si tu es véritablement à moi. Je retourne dans nos montagnes, viens-y avec moi! n'abandonne pas ta mère, défends-la! Repousse du pied le vulgaire et les choses basses; réfugie-toi dans les hauteurs comme les chamois et les aigles. Marguerite nous suivra si elle t'aime. Sinon, elle ne t'aime pas. Mais non, elle viendra. Nous serons à nous trois. Que nous fait le monde! Veux-tu me laisser recommencer ma vie solitaire? Maintenant que je t'ai vu, je mourrai de ne plus te voir. Allons! viens! partons! Valentin! Valentin! cria-t-elle d'une voix forte et douloureuse, comme elle avait souvent crié toute seule sur la montagne.

Elle se tut, et l'on eût dit ce silence altier des cimes qui semble redoubler quand la voix ou le pas de l'homme l'a traversé un instant.

Valentin était atterré, le docteur restait muet.

Enfin, au milieu de ce silence et ne faisant non plus que le traverser sans l'interrompre, on entendit ces mots prononcés avec effort par Valentin, mais d'une voix en même temps douce et ferme :

— Marguerite restera avec son père; c'est son devoir, comme le mien est de suivre ma mère. Nous partirons donc, et le plus tôt possible, cela vaut mieux; mais pas ce soir : j'ai promis à Mauverney d'être avec lui demain.

Juliane, sentant le courage et la résolution de son fils, ôta sa mante de voyage sans rien dire. Elle était trop retombée en elle-même et trop fixe en sa propre résolution pour que le docteur ni Valentin essayassent de rien ajouter non plus. Ils se séparèrent avec un adieu du regard plutôt que des lèvres et sachant bien qu'ils ne pouvaient pas se souhaiter une bonne nuit.

VIII

« Voilà, pensait le docteur, qui ne me prépare pas trop bien à plaider pour Fabrice. Et cette assemblée populaire, que va-t-il en sortir? Pauvre pays! il est malade. Et quand on pense que c'est le pays de Lunay, l'un des mieux portants de la terre! Il a la fièvre, il ne peut se tenir tranquille. Son lit constitutionnel n'est pourtant pas si mauvais, bien doublé, bien matelassé, bien capitonné de toutes sortes de droits de l'homme et de libertés de faire ou de ne pas faire, de parler ou de se taire; il n'en est pas moins toujours à s'y tourner et retourner, sans le trouver meilleur après cela.

« Qu'on vienne me dire à présent que l'homme n'est pas malade! Nous sommes tous malades; moi-même je le suis. Ce que je dis là n'est pas de la théologie ; c'est de la physiologie. Oui, messieurs les humains qui vous croyez en bonne santé, vous n'êtes que des malades. Eh!

que des malades, je vous dis. Enfin, allons toujours, puisqu'il faut toujours aller, jusqu'à ce qu'on arrive au bout, où l'on est sûr d'arriver. A chaque jour son étape, jusqu'à la dernière. Aujourd'hui occupons-nous donc de Fabrice. Ce sera, d'ailleurs, bientôt fait; je n'aurai pas grand'chose à dire. Je regrette seulement que La Reverdie s'en tire à si bon marché; mais ce n'est pas sa faute si Juliane ne veut pas entendre parler de lui, et je dois tenir ma parole, puisque, grâce à M. de Romans, il avait fini par nous donner la sienne. »

Ce fut dans ces pensées que le docteur se rendit au tribunal. Il y avait foule, car le vent avait décidément tourné pour Fabrice, surtout depuis qu'il n'était plus là, et qu'on n'était par conséquent pas exposé à lui témoigner un intérêt plus actif. Le bruit s'était cependant répandu qu'il pourrait bien revenir; mais la plupart croyaient qu'il avait réellement émigré en Amérique, et l'on s'attendait dans tous les cas à le voir faire défaut et se laisser condamner par contumace. Chacun était donc fort à l'aise pour se donner le plaisir de crier à l'injustice. On accusait la municipalité, le syndic en tête, sans se rappeler que tout le monde avait été de la partie; mais au pays de Lunay, c'est aussi l'histoire d'Adam et d'Ève au sortir du paradis : l'un accusait l'autre, au lieu de s'accuser soi-même, comme le fait observer Milton dans son récit de cette première scène de ménage qui, pour être héroïque et sublime, n'en ressemble pas moins à toutes celles qui ne le sont pas.

Le docteur, qui, la veille encore, s'était rendu aux archives, avait demandé qu'on fît apporter en tribunal les principales chartes et les principaux registres, voulant, disait-il, que l'on pût vérifier, séance tenante, les passages dont il avait pris copie. Ces vieux parchemins qui avaient tant intrigué Marguerite étaient donc là sur la table comme pièces justificatives; mais ni Valentin ni Marguerite n'assistaient au procès; ils étaient trop tristes de leur bonheur tout à coup perdu, au point qu'ils doutaient même à présent du succès de Fabrice. La Reverdie était l'un des

juges. Son premier coup d'œil, en entrant, fut pour ce tas de parchemins, coup d'œil de connaissance, mais aussi d'inquiétude. Le docteur ne le menaça ni ne le rassura du sien. Il était impassible. La Reverdie dut donc se tranquilliser lui-même, selon sa coutume.

La séance commença. Le greffier appela les parties. Au nom de Fabrice il se fit un silence, qui seul répondit. Fabrice n'était pas à son banc. Le docteur ne branla pas. Le greffier répéta : « Le sieur Fabrice! » Même silence, mais aussitôt suivi d'un bourdonnement de la foule. « Présent! » dit Fabrice, s'y frayant passage avec Marthe, qui avait voulu le suivre.

L'avocat de la municipalité exposa le droit qu'elle revendiquait, au nom de la commune, sur le Pré aux Noisettes, et cita les titres et les passages à l'appui. « Ce droit, conclut-il, c'est bien peu de chose sans doute, presque rien (Fabrice, à ce mot, ne put s'empêcher de penser que cet avocat ne serait jamais son homme et de balancer la tête d'un air fort peu approbatif), presque rien, répéta l'orateur en se tournant vers lui, mais c'est un droit. »

Le docteur se levant alors : — « Monsieur le président et messieurs les juges, dit-il, ce n'est rien en effet, car ce droit n'existe pas, et le procès est fini. Voici un acte qui le prouve, qui coupe court à tout. Il ne se borne pas à rappeler et copier les autres, il les complète et les explique. Il est ainsi définitif. Mon savant adversaire en ignorait sans doute l'existence; moi-même, je l'ai longtemps cherché dans les archives de la commune, et ne l'y ai retrouvé que d'hier, mais j'étais certain de l'y avoir vu et lu autrefois, quand je m'occupais de rassembler des matériaux pour dresser un état statistique et comparatif, ancien et moderne, de la commune de Lunay. Que l'un de messieurs les juges, M. de La Reverdie, par exemple, qui se connaît en ancienne écriture, veuille bien se faire donner par monsieur le greffier la liasse K-Z; il y trouvera tout à la fin, sous cette dernière lettre, un acte composé de deux feuilles, soit quatre feuillets. Le premier et le dernier auront pu échapper, ou même s'égarer un

moment, n'étant pas cousus, mais seulement collés avec les deux autres, et n'ayant l'air, au premier abord, que de leur servir de couverture; mais il font réellement partie du tout, comme le prouvent la lettre Z et le titre, inscrits en tête du premier feuillet, d'ailleurs blanc sauf cela, puis, au recto du dernier, la suite et la fin de la pièce, avec la date et les signatures bien et dûment parafées. C'est ici, vers le haut de la page, que je lis (monsieur le juge voudra bien vérifier) : »

La Reverdie, apposant son monocle, fit un signe d'assentiment.

« *Quœ semita...* » Et le docteur ayant achevé de lire le texte avec une pesanteur suffisante, se mit à le traduire d'une voix lente et claire, en espaçant les mots essentiels et les jetant à la face de son adversaire : « Lequel sentier, — communément appelé le sentier du Pré aux Noisettes, — est non pas public, mais privé, c'est-à-dire, en français, à bien plaire. » N'est-ce pas cela, monsieur le juge? »

La Reverdie, aussi impassible maintenant que le docteur, fit un nouveau signe d'assentiment.

« Vous le voyez, messieurs, poursuivit aussitôt le docteur, ce passage dit tout dans sa brièveté éloquente. Il rappelle les autres textes, mais pour mettre à néant les conséquences que l'on avait prétendu en tirer. Tout ce qu'on pourrait à la rigueur induire de celui-ci, c'est que les propriétaires voisins auraient le droit de fermer le sentier là où il les traverse. Qu'à moi ne tienne! Je suis un de ces propriétaires, et mon pré est même en tête des leurs. S'ils barrent, je barrerai. Ils seront ainsi encore plus empêchés que mon client lui-même. Mais non : ils ont, comme lui, la prescription et l'usage, et il a de plus, maintenant, un droit positif. La supposition que je viens de faire n'aura sans doute pas de suite, puisqu'il n'y a que moi qui pourrais y gagner. Elle n'engendrera pas de procès de mon vivant, et je m'arrangerai pour qu'elle n'en cause pas davantage après moi. Quant au nôtre, dans tous les cas, j'ose croire que la cour va non-seulement décider

qu'il est fini, mais qu'il n'aurait jamais dû commencer. »

Après des formalités que nous passons, le tribunal, effectivement, rendit un arrêt par lequel il déboutait la municipalité de sa demande et la condamnait aux dépens.

— Monsieur le président, dit Fabrice...

— La cause est entendue!

— Mais, monsieur le président, reprit bonnement Fabrice, il y a autre chose encore dont on n'a pas parlé.

— Votre affaire est la seule appelée.

— Mais la mienne précisément! J'ai été encore accusé...

— On a retiré la plainte à ce sujet, dit le greffier.

— Cependant, insista encore l'obstiné Fabrice, j'ai été mis en prison, contraint de m'y soustraire par la fuite; je n'ai pu reprendre l'école en temps voulu; je perdrai probablement ma place...

— La cause est entendue!

Fabrice, qui, en tout, allait tout droit et tout simplement, ne pouvait comprendre que la justice n'y allât pas avec la même simplicité.

Mais ce fut bien un autre étonnement pour lui, lorsqu'en sortant du tribunal, et sur le perron même, il se vit salué par les hourras et les vivat de la foule, complétement retournée. C'était à qui s'approcherait de lui, lui secouerait les mains, l'assurerait n'avoir jamais cru un mot de tout ce dont on l'avait bêtement ou envieusement accusé. Perrette et son mari n'y furent pas des derniers. Bref, il fut saisi, entraîné, enlevé, hissé sur les épaules de quelques vigoureux gaillards, parmi lesquelles on voyait celles de Balalarme se hausser et se baisser d'aise au risque de laisser tomber celui qu'elles soutenaient. Il eut beau s'en défendre, surtout de passer devant la maison du syndic, il fut porté en triomphe par la principale rue du village, et de là jusqu'à l'assemblée, où ceux qui se relayaient sous lui, de distance en distance, voulaient le montrer ainsi sur le pavois. Lui qui avait toujours évité la foule, et à qui elle le rendait volontiers, il était devenu son dieu du moment, et il fit sans doute là-dessus quel-

ques-unes de ces réflexions où il se complaisait, mais qu'il gardait d'autant mieux pour lui. On peut au moins conjecturer qu'en arrivant le long de la Vignonne pour gagner le lieu du rendez-vous, il aurait bien préféré être assis là tranquillement à regarder l'eau, qui s'écoule aussi comme le flot populaire, mais qui ne laisse à sec, et se débattant sur le sable, que les poissons assez sots pour courir après la mouche brillante planant au-dessus d'eux comme une ombre, et dont l'ombre même ne leur reste pas.

IX

L'assemblée populaire devait se tenir en plein air, selon la vieille coutume du pays de Lunay. C'était sur un bout de plaine, s'avançant un peu dans le lac, bordée d'un côté par la Vignonne à son embouchure, et de l'autre par la blanche grève de fins petits cailloux polis et repolis par les flots. Ouverte et nue, elle s'enorgueillissait seulement de quelques tilleuls cinq ou six fois centenaires, au branchage desquels s'adossait une estrade pour les orateurs et le comité (hélas! il y a aussi des comités au pays de Lunay). Tous les villages voisins avaient envoyé des contingents plus ou moins nombreux selon l'opinion politique ou la distance. Celui de Lunegrande était aussi arrivé. On reconnaissait les Lunegrandois à leur air plus diplomatique et plus circonspect, quoique celui de tous les Lunaisiens ne le soit déjà pas mal en temps ordinaire; mais en ce moment ils avaient le cerveau monté, et les yeux leur tournaient et leur sortaient de la tête. Rien, d'ailleurs, dans le costume à signaler, les habits étant tous taillés sur le patron de la « confection » et du siècle. Seulement, les hommes, pour la commodité de la vie rustique, portaient généralement des chapeaux plats de feutre noir et mou, quoique la mode n'en fût pas alors aussi répandue qu'elle l'était déjà au pays de Lunay, qui devançait ainsi

l'époque, même sur le chapitre des chapeaux, dont le progrès devrait bien en effet s'occuper, s'il y peut quelque chose. Ces flots noirs de la foule contrastaient avec ceux du lac, dont l'azur était çà et là brisé par une petite vague qui semblait jeter un défi à la blancheur des plus hautes neiges. Dans l'aspect général du pays, si riant et si gai, on eût dit un point sombre, un nuage annonçant la tempête.

Claude Brun était là, avec les Lunegrandois, plutôt à l'écart que dans leurs rangs mêmes. Matigny, au contraire, se tenait au milieu d'eux. Il les haranguait, gesticulait, lançait son élixir social à la multitude, qui, pour le mieux recevoir, ouvrait la bouche toute grande, tandis qu'il y entremêlait des plaisanteries à ses voisins, riant à gorge déployée. Au lieu d'un véritable adepte qu'il était en son genre, ceux qui ne le connaissaient pas auraient pu le prendre pour un charlatan ; mais il croyait que la cause exigeait même qu'on le fût, en attendant que tout charlatanisme fît place par elle à la seule vérité, enfin triomphante. Mauverney menait comme un seul homme son bataillon campagnard, aux rangs serrés et solides. Il avait l'œil rude et animé ; mais on voyait, à un subit et douloureux froncement de sourcils, que la pensée de Céline le suivait. Prenleloup affectait de se tenir auprès de lui, mais Mauverney ne le regardait pas même. En revanche, il attendait impatiemment Valentin, non pour lui parler d'elle, mais pour l'avoir, aussi à cause d'elle, auprès de lui. Enfin, Valentin arriva avec le groupe qui portait toujours Fabrice sur ses épaules en criant : « Vive le peuple ! à bas les tyrans ! » On aurait pu croire que le tyran, c'était Fabrice lui-même, car il profita de ce cri et du tumulte pour se jeter lestement à terre, heureux d'en avoir fini avec cette manière de voyager, et il se perdit parmi les spectateurs.

Juliane avait voulu venir avec le docteur et Marthe, soit par curiosité de mère, soit, comme elle le dit seulement, pour se donner une dernière fois le spectacle de la pauvreté des grandes affaires humaines. La Reverdie et

M. de Romans y étaient aussi tous les deux : le premier, haussant les épaules de cette fantaisie de son cousin, mais la partageant toutefois en ayant l'air de lui en laisser les gants ; le second ne dominant la foule que de sa haute stature et non d'aucun regard dédaigneux ou railleur, mais voulant tout bonnement voir ce qui allait advenir. Resté sur le bord de l'enceinte avec son compagnon, il évita de se rapprocher du docteur, pour ne pas embarrasser Juliane.

Claude Brun regarda beaucoup cette femme que Valentin venait de quitter pour rejoindre Mauverney ; mais il ne la voyait non plus que de loin.

Le comité monta sur l'estrade, déclara l'assemblée constituée, et les orateurs se succédèrent rapidement. Nous ne les suivrons pas dans tous leurs discours. Ils étaient à la fois beaucoup moins modérés et moins excentriques que ne l'avaient été ceux de Lunay, qui se ressentaient de la fête et de l'endroit. Ici, rien de local ; tout était politique et à l'adresse du pays, et même du monde entier, dont une bonne partie au moins ne s'en doutait pas. On parla sur les élections, sur la presse, sur les écoles, sur le militaire, sur le gouvernement dont on dit tout le mal possible, excepté qu'il empêchât d'en dire contre lui ; sur l'impôt, sur le capital, sur le travail, sur l'extinction sans cesse ajournée de la misère et du paupérisme, sur la justice qui se hâte toujours de commencer et jamais de finir (aussi y eut-il, à cet égard, des allusions à Fabrice et de nombreux hourras sous lesquels il baissa successivement son long nez, sa longue figure et sa longue taille derrière ceux qui étaient devant lui) ; puis ce fut le tour des avocats, des notaires, des médecins, des pharmaciens même, que l'on voulait réduire au rang de simples droguistes ; mais l'un d'eux, qui était présent, cessait d'être démocrate sur ce point. Quelques capitalistes engagés dans le parti se trouvaient de même assez embarrassés pour mettre d'accord leur raison sociale et leur socialisme. Le gros des orateurs saluait d'autant mieux la nouvelle ère, qu'ils comptaient bien la voir se lever pour eux ; les mains pleines de pro-

jets de réforme, ils les faisaient scintiller comme un miroir aux alouettes sous les yeux éblouis des masses, et les masses étaient prises, pauvres alouettes! Le citoyen Prenleloup, en grosse pointe de gaieté et de vin, laissait percer ses instincts de communisme pratique. Matigny assura que la république universelle saurait bien faire la part égale, et pourtant diverse, à chacun. Le docteur voulait aussi des réformes, particulièrement dans le service médical; il n'aurait pas été fâché non plus de reproduire son diagnostic sur le grand malade, le genre humain; mais à quoi bon? Médecin, guéris-toi toi-même, aurait-on pu lui répondre, et il se tut. A son côté se tenait Juliane immobile et dont le regard avait la tranquille et parfois la dédaigneuse fixité de l'aigle planant sur l'abîme.

Quand on eut ainsi parcouru à peu près tout le champ des désirs humains, Mauverney résuma, élagua, éclaircit, formula les différentes idées qui s'étaient fait jour, soit ce qui était bon et désirable, soit, parmi le douteux, ce qui était possible, proposa d'en faire le sujet d'une pétition dont il lut le préambule rédigé d'avance par Matigny, et il allait demander au président de la soumettre à l'assemblée, article par article, lorsque Valentin lui dit :

— Et la liberté de conscience, la liberté d'opinion religieuse et philosophique, la séparation, par conséquent, de l'Église et de l'État, du spirituel et du temporel? Je n'en vois nulle trace dans tout cela.

— J'ai tâté mes hommes, répondit Mauverney, et les autres députations : on n'en veut pas.

— C'est égal.

— Le moment n'est pas venu.

— Eh bien, il faut l'aider à venir.

— Vous vous perdez!

Mais Valentin montait déjà à la tribune.

« — Citoyens, dit-il, n'oublions pas la question religieuse, qui, bon gré, mal gré, redevient de plus en plus la question des questions. »

Ces premiers mots soulevèrent déjà un murmure peu favorable parmi les auditeurs. — Qui est celui-là ? que

veut-il? se demandait-on ; car l'assistance étant nombreuse et mêlée, la plupart ne connaissaient Valentin ni de nom ni de vue. — C'est un « momier ! » ajouta une voix dans la foule.

On appelle « momier, » au pays de Lunay, ceux qui prétendent servir Dieu à leur guise, sans s'astreindre ou se borner aux pratiques de l'Église établie, ou qui même s'en séparent, pour un motif ou pour l'autre, motif parfois de peu d'importance, mais enfin de conscience et de conviction. Que quelques-uns, dans les commencements surtout, aient affiché leur dissidence, y aient mis une prétention plus voisine de la lettre que de l'esprit de l'Évangile, une forme qui pouvait tromper les autres et les tromper eux-mêmes sur le fond, l'un des leurs l'a dit (1), et si spirituellement dit, que pour cette raison et pour plus d'une encore, nous nous garderons bien de le répéter après lui. De là sans doute ce sobriquet populaire de « momier » et ce nom de « momerie » pour caractériser la secte. Quant à Valentin, il n'en était, il n'en tenait par aucun bout ; sans porter dans cet ordre de choses la ferveur d'âme et la simplicité de foi de Céline, il croyait profondément en Dieu et dans toutes les conséquences qu'il faut bien en déduire ; c'était non-seulement sa religion, c'était sa philosophie ; mais son Dieu et son culte étaient un culte et un Dieu en esprit. On n'en cria pas moins : « Au momier ! » (Cela s'est vu et se verra pour d'autres.) « Au momier ! Viendrait-il nous endoctriner jusqu'ici ? »

Il continua, malgré ce début de fâcheux augure.

« Citoyens ! la théorie de la séparation du spirituel et du temporel est déjà la pratique, et l'heureuse pratique des Etats-Unis, qui lui doivent au moins l'impossibilité des guerres religieuses, les plus horribles de toutes. En Europe, cette doctrine a été prêchée pour la première fois parmi nous. C'est déjà un honneur pour notre petit pays de Lunay, et c'en serait un bien plus grand encore de la proclamer et de devancer en cela l'avenir. Car, n'en dou-

(1) L'auteur de *Vesper*, dans les *Défauts des chrétiens*.

tez point, l'avenir appelle cette solution et l'amènera. Dans notre temps, si curieux de tout, et qui sera bien forcé de porter aussi sa curiosité sur les choses de la conscience et de Dieu, l'Église et l'État séparés (il ne connaissait pas encore la formule : « l'Église libre dans l'État libre ») sont le seul moyen d'éviter de futurs conflits que les esprits attentifs voient déjà surgir. Mettons à part et dans son domaine la religion, cette chose de Dieu. Si plusieurs ont encore besoin d'y faire intervenir un prêtre, que le prêtre du moins n'y soit pas le serviteur ou le dominateur de l'État... »

Ce détour, qui n'en était pas un pour Valentin et dans lequel il n'avait songé à mettre ni habileté ni malice, ce détour sur « le prêtre » aurait pu produire bon effet et lui ramener les esprits ; mais le tumulte grossissant couvrait déjà sa voix. Comme il arrive, même au pays de Lunay, on n'entendit que le mot, on ne comprit pas l'idée, et l'on en profita seulement pour crier : « A bas les prêtres ! »

« Citoyens, poursuivit imperturbablement Valentin, ce que je vous dis là de la religion est tout à l'avantage de l'État, à l'avantage de tous les deux... »

Mais l'idée qu'un mômier voulait profiter de l'assemblée populaire pour les sermonner, comme ils disaient, acheva de les faire entrer en fureur. Ce n'est pas qu'au pays de Lunay on soit proprement et bravement irreligieux ; on y veut, comme ailleurs, une religion, mais une religion honnête et modérée, qui ne vous dérange en rien, aussi comme ailleurs. Depuis, la liberté de culte y a triomphé, sans qu'on y soit devenu pour cela plus irreligieux, ni le contraire peut-être ; mais alors la tolérance n'y était pas, comme aujourd'hui, dans la loi, et par conséquent dans les faits encore moins. La multitude recommença donc à vociférer de plus belle.

— Citoyens ! leur cria Valentin, vous ne savez pas être libres.

— Comment ! que dit-il ? que nous ne sommes pas libres !

— Non, puisque vous ne savez pas être justes ! leur répondit Valentin.

— Allons! voilà qu'il nous insulte, à présent! A bas! à bas le momier, le jésuite! Vive Eugène Sue. A bas!

Mauverney et quelques autres essayèrent en vain de calmer et de retenir la foule qui se ruait vers l'estrade. Elle en montait déjà les marches, comme une vague qui assiége un rocher et le bat de son écume.

Valentin, l'œil en feu, le front veiné, mais calme, se croisa les bras.

Voyant qu'il ne descendait pas, les plus furieux mirent la main sur lui pour l'arracher de force de la tribune. Dans des assemblées plus graves, cela s'est vu.

— Vous êtes des lâches! fit Valentin en les repoussant du bras.

— Comment dis-tu?

— Des lâches! répéta Valentin.

— Et lui, cria une voix, et lui, il est un bâtard!

Tout transpire et se découvre à la longue, ou se devine plus ou moins. Les derniers événements, la présence de Juliane au village avaient donc fait soupçonner quelque chose, et ce quelque chose, venant d'ailleurs fortifier une supposition qui ne pouvait manquer de s'être déjà présentée aux esprits charitables, avait fini, de bouche en bouche et d'oreille en oreille, après avoir commencé peut-être à celles de Perrette, par revenir à son mari; Mauverney n'en fit aucun doute, car, à ce mot de « bâtard, » il donna un si grand coup de poing au citoyen Prenléloup, que celui-ci en alla par terre cuver son vin.

Mais le mot avait été entendu et fut sur-le-champ recueilli.

— Un bâtard! un bâtard! que vient-il faire ici? Il n'est pas même citoyen. Un bâtard, et qui nous insulte, qui nous appelle des lâches! Attends! attends! tu vas voir! A l'eau, à l'eau le momier! A la Vignonne! au lac! à l'eau le momier, le bâtard!

Et cette masse aveugle, ne se possédant et ne se connaissant plus, l'enleva, l'emporta loin de la tribune avant que Mauverney, Matigny, Claude Brun et quelques autres eussent pu prévenir cet accès de délire aussi subit qu'un

éclair, ni même le prévoir. Se poussant, se suivant, l'enveloppant de ses flots, elle se rua sur Valentin comme un orage, contre lequel il se retournait encore avec un regard de pitié triste et fière. Elle le chassait, aboyant après lui comme une meute, le cernait, le traquait vers la Vignonne et son embouchure.

Fabrice, courant de ce côté, avait beau s'attacher aux pas des plus furieux, les supplier, leur dire : « Vous vous trompez ! » ils ne l'entendaient pas, ou lui répondaient des injures, avec des coups de pied pour Jacques, qui, il est vrai, en rendait deux pour un. « Fous ! fous ! » criait le docteur, au risque de se faire entraîner avec Valentin. « Messieurs ! messieurs ! » disait La Reverdie, tout pâle. L'un d'eux lui enfonça son chapeau sur la figure. Quand il le releva avec sa perruque, ce fut une risée, une huée, mais qui n'arrêta pas le torrent. M. de Romans s'y était jeté au milieu ; il le dominait, le divisait comme une tour, mais au pied de laquelle le flot gronde et passe. Grâce à lui pourtant, Juliane s'était élancée, et, se mettant en travers de ceux qui poussaient toujours Valentin : « Vous n'êtes pas même des hommes, leur cria-t-elle ; mais n'avez-vous donc pas de mères ? » Son œil était terrible et hagard, ses bras étendus comme un mur devant leur victime ; ils s'arrêtèrent. » C'est mon fils ! dit-elle : puisque telle est votre liberté, noyez donc la mère et le bâtard ! » — « Et c'est mon gendre ! » dit M. de Romans, parvenu enfin à poser sur Valentin son bras, auquel on ne l'eût pas arraché facilement. « Oui, messieurs, balbutiait La Reverdie, oui, messieurs, son gendre... » Il voulait ajouter : « Et mon fils ; » mais il tremblait et ne le put pas. L'accès de délire populaire, le plus terrible et le plus prompt de tous les délires, mais le plus variable, était passé. On commençait à détourner la tête, et la foule, honteuse et revenue à elle-même, s'écartait, diminuait. Elle laissa M. de Romans, le docteur, Fabrice et leur petit groupe d'amis emmener Valentin et sa mère. Quelques-uns seulement, les vrais lâches, ceux-là ! firent encore entendre de loin les cris de momier, de bâtard.

X

Juliane, ni aucun de ceux qui emmenaient Valentin, ne proférèrent un seul mot durant tout le trajet du lac au village. La Reverdie s'était éclipsé par embarras, mais aussi par discrétion.

— Maintenant, c'est moi qui le veux ! avait-il dit seulement au docteur. J'ai commis bien des légèretés dans ma vie ; cette fois j'aurais sur la conscience une vilaine action, et j'ai aussi ma conscience, quoique je ne la montre guère et n'aime pas trop moi-même à la voir. C'est souvent si bête, la conscience ! mais il n'en faut pas moins rester honnête homme, et je vous prouverai que je le suis, à vous qui vous êtes peut-être trop défié de moi. Au surplus, je voulais en vain m'en défendre : je me suis toujours senti, sans savoir pourquoi, un faible pour ce garçon-là, ma parole d'honneur ! et j'espère que le voilà revenu pour jamais de ses illusions : à présent, nous pourrons nous entendre. Adieu. Arrangez tout avec M. de Romans. Vous me verrez aussitôt répondre à l'appel. Je vous répète que je veux tout, si on le veut. Mais le moins de bruit possible, n'est-ce pas?

Et prenant un détour, il s'éloigna de son pas déjà redevenu léger, même mieux léger qu'autrefois.

Arrivés chez le docteur, ils y trouvèrent Marguerite qui les attendait, pour avoir des nouvelles. La vue de leurs traits encore pâles et bouleversés la fit aussitôt pâlir elle-même.

— Qu'y a-t-il? demanda-t-elle au docteur à voix basse.

— Oh ! rien ! quelques mauvais drôles qui ont insulté Valentin, parce que son discours ne leur plaisait pas.

— Dis la vérité, Balthazard ! s'écria Juliane avec une amère explosion de voix et de pensée ; dis que les hommes

se sont montrés aujourd'hui ce qu'ils sont quand ils ne dissimulent pas : des bêtes sauvages, pires que les loups acharnés; dis que, si Dieu ne les avait pas retenus, ils auraient traité l'enfant comme ils auraient voulu traiter la mère. Voilà la vérité ! ne nous la cachons pas.

A cette idée d'un péril et d'un affront pour celui qu'elle aimait, Marguerite lui prit instinctivement le bras et y noua ses deux mains, regardant tout le monde en silence.

Valentin, dénouant tristement, tendrement, ces deux petites mains si bien jointes, les remit au père de Marguerite, en disant :

— Chère Marguerite ! il le faut !

Puis il ajouta d'un ton ferme :

— Je pars ce soir avec ma mère.

Il allait se retourner vers elle. M. de Romans le retint, et lui mettant la main sur l'épaule comme il l'avait fait au milieu du tumulte :

— Je ne me rétracte pas, dit-il avec solennité. Je l'ai appelé mon gendre : il l'est ou le sera bientôt. Au lieu de madame Valentin de la Reverdie, tu seras madame Valentin tout court, dit-il en s'adressant à sa fille : cela t'est bien égal, à toi; moi, cela contrarie mes idées; mais il faut savoir se vaincre.

Juliane entraîna le docteur dans son cabinet :

— Serai-je libre de ne pas vivre avec lui ? Ne le reverrai-je qu'un instant pour aller à l'église ?

— C'est convenu.

— Eh bien, faites tout ce que vous voudrez pour que votre monde et vos lois n'aient plus rien à dire. Elles sont belles, vos lois ! Et votre monde ! Oh ! penser que moi qui le méprise, votre monde !... mais je ne l'en mépriserai que davantage. Enfin, c'est vous qui le voulez, faites ! mais dites bien à Valentin que c'est pour lui, uniquement pour lui !

— Faut-il réellement le lui dire? demanda le docteur.

— Eh non ! tu sais bien que non ! ne le lui dis pas. Mais laisse-moi seule, que je commence à boire ce calice amer.

Malgré les efforts du docteur pour se contenir et rester

maître de lui-même, il partait de ses yeux comme d'humides étincelles, de petites larmes de feu et de joie.

— Chère Juliane, dit-il en se retournant, sois sûre que c'est la raison qui te parle.

— Non! cria-t-elle, non! Votre raison à vous, votre folie, comme tu l'appelles...

— Eh bien, ton cœur, eth!

Elle ne répondit pas.

— Elle consent à tout! dit-il en rentrant.

Marguerite et Valentin se précipitèrent auprès d'elle.

— Ma mère! dirent-ils tous les deux à la fois.

Marguerite se jeta à ses genoux, dans ses genoux, comme au Pré aux Noisettes. Elle s'y tenait la tête renversée en arrière et la suivait ainsi de toute l'humide profondeur de son regard. On eût dit un de ces petits lacs des montagnes, cachés au pied de quelque hauteur mélancolique et sévère, mais qui en adoucissent les contours et la font sourire en la reflétant.

Valentin, debout derrière sa mère, avait sa figure collée à la sienne. Il n'aurait eu qu'à se pencher légèrement pour atteindre ce front blanc et ces cheveux noirs, blottis là sous ses yeux dans le giron maternel. Si petite était la distance! Mais chaque fois qu'il semblait vouloir prendre cette route, Marguerite levait la main pour lui en barrer le passage. Du moins alla-t-il jusqu'à cette barrière de fins bouts de doigts levés en l'air, si, tout petits qu'ils fussent, ils ne lui permettaient pas d'aller plus loin. Juliane les regardait tous les deux avec un morne attendrissement, d'où elle ne sortait que pour les embrasser avec passion tous les deux à la fois.

Claude Brun, Matigny arrivèrent, venant chercher des nouvelles de Valentin. Il alla les recevoir, et Marguerite ne tarda pas à le rejoindre. L'assemblée, dirent-ils, avait voté la pétition, et si le gouvernement n'y faisait pas droit, on marcherait sur Lunegrande. C'est ainsi volontiers qu'on procède au pays de Lunay, quand on est las d'un gouvernement, et qu'on veut le remplacer par un autre qui finira par lasser à son tour.

— Eh bien ! dit Marguerite au journaliste, elle est belle la dame de vos pensées ! Je suis furieuse !

— Belle ! mais certainement, répondit-il, puisqu'elle vous ressemble. Valentin a dit d'assez bonnes choses, et surtout à très-bonne intention. Seulement, c'était trop tôt ; mais tout vient à point et la république sait attendre. A quoi bon, d'ailleurs, la séparation de l'Église et de l'État, puisqu'alors il n'y aura plus ni Eglise ni État.

— Quand ? dit Marguerite.

— Quand la cause aura triomphé.

— Ah ! oui, la cause de la belle fugitive, de l'introuvable madame Matigny, ajouta-t-elle en riant.

Il ne comprit pas, et crut qu'elle n'avait voulu faire qu'une de ses plaisanteries ordinaires. Il était de trop bonne foi pour comprendre.

— En politique, comme en tout, dit Claude Brun, et jusque dans sa propre vie à soi, il faut avoir le refuge d'un monde idéal et n'en descendre que pour les autres.

Valentin l'emmena dans le fond du jardin, voulant lui faire partager son bonheur comme il partageait ses croyances, que, pour cet échec d'un jour, lui non plus, dit-il, n'abandonnerait pas.

Comme ils s'y promenaient, ils rencontrèrent Juliane. Elle tressaillit en voyant Claude Brun. Quoique bien changé, elle le reconnut à l'instant.

— Vous ! dit-elle.

Valentin, comprenant leur émotion et craignant de la troubler, s'éloigna.

— Vous ici, et dans un tel moment ! acheva Juliane.

Tous leurs souvenirs leur revinrent à la fois. Ce jardin même leur rappelait celui d'où il l'avait accompagnée jusqu'à la ville, accompagnés eux-mêmes des rayons de pourpre et d'or du soleil couchant. Hélas ! au lieu du rayon qui se jouait alors sur leurs têtes, à travers les roses et les pampres, ce n'était plus que de grosses larmes qui s'échappaient maintenant de leurs yeux et roulaient lentement sur leurs figures creusées par le temps.

D'un seul mot elle lui avait tout dit : — Je suis sa mère.

Ce mot et ce qu'il renfermait, Claude Brun l'avait d'ailleurs pressenti en la voyant, et sur ce qu'il avait appris de ce qui s'était passé dans la journée.

Ils continuèrent à marcher et à pleurer ensemble.

— Vous, du moins, fit Juliane, avez-vous été heureux?

— J'ai une femme et des enfants que j'aime, dit Claude Brun. Mais vous, à votre tour, vous allez être heureuse, vous l'êtes déjà par Valentin. Il est aussi pour moi comme un fils, le fils de mon âme, ajouta-t-il après un silence.

— Oui, s'écria-t-elle avec cette franchise et ces soubresauts d'impressions qui étaient dans sa nature, oui, cela doit être. Écoutez, Claude Brun, je vous dois un aveu, qu'aujourd'hui du moins je puis encore vous faire. Si j'ai aimé, c'est par vous, mais je ne le savais pas alors moi-même. Mon seul tort, et je l'ai cruellement expié, c'est de ne pas avoir assez cru en vous, comme mon cœur me le disait, et un autre, profitant de mon manque de foi, m'a volé mon amour, un autre qu'on veut, qu'il faut que j'épouse. Il le faut, n'est-ce pas? le croyez-vous aussi, vous?

— Je le crois, dit Claude Brun. Dieu est un Dieu d'ordre, et tout désordre est un mal.

— Eh bien, j'épouserai cet homme, c'est décidé, quoique cela m'humilie horriblement à mes propres yeux; mais il est bon peut-être, je veux le croire avec vous, de me sentir humiliée, moi qui ai toujours eu la frayeur de l'être. Je l'épouserai donc, — de nom, — c'est tout ce que je puis faire. Mais que Valentin vous soit comme un fils, promettez-le-moi ; il l'est, vous venez de me le dire, et qu'il ressemblât à Claude Brun, ç'a toujours été mon désir et mon rêve.

En achevant ces derniers mots, elle eut sur sa figure encore régulière, quoique plus accentuée, sur son front droit et plein, et jusque sur ses cheveux d'un châtain çà et là argenté, mais qui semblaient toujours se jeter et s'enrouler d'eux-mêmes autour de sa tête, elle eut comme un

éclair de ce rayon pourpré sous lequel elle était autrefois apparue à Claude Brun.

Elle cueillit pour lui, à l'un des rosiers du jardin, une belle rose à cent feuilles, l'une des dernières qui s'y trouvaient, et la lui remettant du regard plus encore que de la main : —Vous n'aimiez que celles-là, dit Juliane ; je n'en ai jamais donné à personne qu'à vous, à personne depuis...

Elle ne put achever. Mais se maîtrisant tout à coup : — Venez, reprit-elle, ami retrouvé ; venez, que je vous voie auprès de notre Valentin.

XI

Le docteur rassemblait tout son monde, il entendait maintenant qu'on fût gai. — Que nous font quelques mauvais drôles, disait-il, qui, eux-mêmes, ne savaient pas ce qu'ils faisaient. Nous avons gagné notre cause aujourd'hui, double cause : celle de Fabrice et celle de Marguerite. L'une, qui est celle de tout le monde, puisqu'elle est celle de la justice ; l'autre, qui peut bien consoler Valentin d'avoir perdu la sienne, n'est-ce pas? La sienne attendra, comme dit notre ami le chevalier de la république et de l'harmonie universelle, de qui j'attends toujours une bonne constitution du guet. Que d'autres choses qui attendent, et qui attendront longtemps encore, peut-être indéfiniment, sans parler de la guérison du grand malade à laquelle nous sommes intéressés tous ! On a beau lui couper bras et jambes, comme nous le faisons, nous autres praticiens du corps médical et social, la gangrène reparaît toujours. Mais, puisqu'il faut attendre, en attendant, soupons, car je suis à jeun depuis ce matin, et il faut que tout le monde soupe. Eth ! voilà encore un problème à résoudre, le premier et le plus difficile de tous, plus difficile que la constitution du guet.

On soupa donc comme on soupe au pays de Lunay, et Marguerite fit les honneurs de la table, cette fois à côté et avec le secours de Valentin; en sorte que, pour mieux s'acquitter de ce devoir commun, ils ne mangèrent presque rien, et se bornèrent à faire circuler les mets, à se les tendre du regard et des mains, le petit poignet de Marguerite, qui avait déjà figuré dans la même occurrence, ainsi forcé de passer et de repasser sous les yeux de Valentin.

Comme ils étaient encore à table, à l'heure où l'on avait depuis longtemps allumé, en face de la maison du syndic, le seul réverbère dont fût éclairé le village (et même en temps de clair de lune, la lune ne s'y montrât-elle que dans l'almanach, on ne l'allumait pas), ils entendirent, à peu de distance des fenêtres du docteur, un grand bruit de pas et de voix.

— Sans doute quelques-uns de nos traînards, fit Matigny, qui retournent un peu gris dans leurs villages. Mauverney est resté en arrière pour les surveiller; sans cela il serait avec nous.

— Ces malades-ci, ce n'est pas ma trousse qu'il leur faut, dit le docteur en entrant dans son laboratoire; et le vieux chirurgien de régiment en revint avec une paire de pistolets. Si c'est encore à nous qu'ils en veulent et qu'ils viennent ainsi me remercier de les avoir déjà plus d'une fois remis sur leurs jambes, je saurai bien défendre ma maison comme j'ai défendu le Pré aux Noisettes. Je fais feu! eth!

Mais, sans s'arrêter, l'attroupement passa.

M. de Romans, Fabrice, le fidèle Jacques, descendirent dans la rue; le docteur aussi; mais il intima à Valentin de rester, pour ne pas attiser le feu inutilement.

Guidés par le bruit, ils arrivèrent devant la maison du syndic, où une bande de mauvais sujets du village et des villages voisins, Prenleloup parmi eux, criaient : A bas! à bas le syndic! à bas le momier! — Lui, un momier! fit pourtant l'un d'eux, qui avait encore un peu sa tête à lui. — Sans doute, répondit un autre, sa fille ne l'est-elle pas? — Ah! c'est vrai. A bas! à bas! Et entrant dans la

ruelle et s'arrêtant sous la galerie des Chambres Chaudes, — Ohé! ohé! criaient-ils, ohé! les momières! un petit sermon, s'il vous plaît!

Mais un homme venait de remonter le village, d'un pas encore plus précipité et jeté que d'habitude. — Que venez-vous faire ici? leur dit-il en allant droit à eux. Ils le reconnurent à la lueur du réverbère qui allongeait çà et là dans la ruelle quelques rayons détournés. — Tiens! dirent-ils, c'est toi, Mauverney? — N'avez-vous pas honte! leur cria-t-il : voyons, vite, partez! — Et pourquoi, si cela nous amuse? Te crois-tu déjà au pouvoir, que tu nous commandes? Tu n'y es pas encore, Mauverney. — Je vous dis que vous devriez avoir honte, répéta-t-il : il n'y a ici que des femmes, et l'une d'elles est malade. — Oh! les momiers ont tous l'air malade, pour se donner le droit de ne rien faire et de passer leur temps à prier, mais ils n'en mangent pas moins les meilleurs morceaux, va! — Pas une minute ni un mot de plus! partez! — Eh! pars, toi, si tu veux! — Ou va-t'en coucher avec ta momière? dit une voix.

A cette infamie, quoi qu'elle ne fût qu'une grossière plaisanterie populaire, Mauverney se précipita sur le groupe d'où elle avait été lancée, le renversa, le chassa jusque sur la place; mais les autres se renforcèrent derrière lui et l'entourèrent. Il les chargea de la tête et des épaules, comme un taureau, et, quand il les avait ainsi divisés, ses poings puissants tombaient sur eux comme sur l'enclume deux marteaux de forge. M. de Romans, qui n'y allait pas non plus de main morte, s'en mêlait aussi, même Fabrice et Jacques; celui-ci jouait à la fois des bras et des jambes à sa manière. Rodolphe surtout, accouru au bruit et entendant insulter sa sœur, tout ce qu'il respectait, tout ce qu'il chérissait le plus au monde, Rodolphe s'était rangé à côté de Mauverney, et, reconnaissant parmi leurs adversaires quelques-uns de ses amis de bouteille, n'en frappait que mieux. Mais ils avaient à faire à des têtes dures et avinées, habituées aux coups, et le petit flot avait beau repousser le grand :

celui-ci, moins vaillant mais plus épais, revenait toujours. Enfin, Mauverney aperçut, couchée au pied du mur de la ruelle, une de ces longues pièces de bois arrondies qui servent à assujettir, avec une corde et un treuil, les énormes chars de foin usités au pays de Lunay, véritables montagnes odorantes et roulantes, que peignent au passage les deux haies du chemin. Il la dressa, la souleva de terre, la tint toute droite entre ses bras contre sa forte poitrine, et, la brandissant, il s'écria :

— Fuyez! ou, comme des brutes que vous êtes, je vous écrase!

Ils virent bien que Mauverney l'allait faire comme il le disait. Aussi, se jetant vite hors de la portée de cette massue formidable et se culbutant les uns les autres devant Mauverney, qui les poursuivit encore quelques pas, ils vidèrent la place en un clin d'œil et disparurent dans la nuit. Quelques-uns, ayant reconnu M. de Romans, voulurent prendre leur revanche sur le château en le saluant aussi de leurs cris; mais, arrivés à la porte, ils y reçurent la froide décharge d'une pompe à feu que La Reverdie y avait braquée en les entendant venir.

Le docteur et ses compagnons montèrent dans la maison des Chambres-Chaudes pour savoir comment Céline avait supporté ce tapage infernal. Seul, Mauverney n'y alla pas, et retourna douloureusment chez lui. En passant, il dit à Valentin ce qui venait d'arriver, et celui-ci partit aussitôt pour lui rapporter des nouvelles de Céline. Marguerite de même, avec Juliane et Marthe.

Ils la trouvèrent entourée de leur amis. Sa mère était assise près d'elle, les paupières toutes baissées, ne parlant, ne regardant même pas. Rodolphe, au chevet du lit de sa sœur, la baisait à tout instant sur le front, avec des larmes de rage. Le père même était venu. — Hauh! répétait-il machinalement, le cœur si concentré et si serré, qu'il ne pouvait rien ajouter de plus. Une fois pourtant, il murmura : — « Hauh! je vous l'avais bien dit! » La Sabine était pâle de colère, mais l'air toujours froid et impassible. Au milieu de l'émotion générale, Céline était déjà

redevenue la plus calme. — « Chère marraine, disait-elle, que me peuvent-ils ? » Le docteur fit bientôt retirer tout ce monde ; mais Céline, appelant Valentin : — Il était là, dit-elle à voix basse ; je l'ai entendu, je n'ai entendu que lui. Elle n'eut pas besoin d'ajouter pour qui elle le disait.

Au lieu de s'esquiver selon sa coutume, Rodolphe suivit ses parents ; mais, à peine entré avec eux, il jeta violemment son chapeau sur une chaise et fit quelques tours par la chambre en frappant du pied et lançant des regards de côté à son père : — Eh bien ! oui, s'écria-t-il, il faut que je le dise ! On nous a insultés, on a insulté ma sœur, et c'est Mauverney qui l'a défendue. Oui, répétait-il en marchant, oui ! si nous devons quelque chose à quelqu'un, c'est à lui.

— Pierre-Abram ! fit tout à coup la mère : Pierre-Abram !

— Qu'est-ce qu'il y a ? dit celui-ci.

— Il y a ce qu'il y a.

— Et quoi ?

— Ce que Rodolphe vient de dire.

— Et qu'est-ce qu'il a dit ?

— Que nous devons récompenser Mauverney.

— Et comment ? en le faisant nommer syndic, n'est-ce pas ?

— Eh ! que m'importe qu'il soit ou non syndic ! Je voudrais que tu ne l'eusses jamais été, toi ! Mais nous lui devons de lui donner Céline : il l'a, certes, bien gagnée aujourd'hui.

— Es-tu folle ?

— Oui, je le suis ! et toi aussi, tu es fou. Nous n'avons songé qu'à amasser du bien : à quoi cela nous sert-il ? Folle ! comment ne le serait-on pas, à l'idée d'avoir peut-être donné le coup de la mort à une telle fille ? Je ne veux pas avoir cela sur le cœur, par-dessus tout ce qui y est déjà. C'est trop tard, sans doute, à présent ! Mais, puisqu'elle est encore en vie après une telle scène, je te dis que je veux qu'elle épouse Mauverney tout de suite, sur son lit de mort s'il le faut, ce sera au moins une

consolation pour elle avant de mourir. Elle a assez souffert comme cela, et moi aussi. N'achevons pas de tuer notre enfant! Veux-tu achever de me la tuer, dis! Eh bien, tu peux faire préparer deux fosses au cimetière, une pour ta femme et une pour ta fille; car, aussi vrai que je t'ai toujours été obéissante et soumise, si tu me refuses la seule chose qui puisse peut-être la sauver, pour moi de même tout sera dit : le chagrin me détruira encore plus vite qu'elle, et si le chagrin n'y suffit pas... Ainsi, dépêche, décide-toi, Pierre-Abram!

En parlant, elle s'était levée, droite et roide, les mains toujours dans les poches de sa robe, mais les y tordant, comme on le voyait à ses bras et à leurs mouvements convulsifs. Ses paupières tombantes s'étaient tout à coup redressées, et si complétement qu'on ne les voyait plus. Ses yeux ordinairement voilés, maintenant à découvert, donnaient à toute sa figure quelque chose d'effrayant et de résolu.

— Ma mère! ma chère mère! dit Rodolphe en s'élançant vers elle.

— Laisse-moi! tu ne me fais que du chagrin, toi aussi. Il n'y a que Céline qui ne m'en ait jamais fait, si ce n'est celui de vouloir mourir.

Et se laissant tomber sur le plancher de la chambre, la tête dans son tablier, qu'elle mordait en vain pour étouffer ses sanglots, elle criait : Céline! Céline! ne meurs pas! reviens! ma fille! ma fille! qu'on me rende ma fille! Céline! ma pauvre! ma chère enfant!

Le père allait et venait par la chambre, tout tremblant, mais ne voulant ou ne pouvant pas parler.

— Voyons! fit impétueusement Rodolphe : que décidez-vous, mon père?

— Hauh! dit-il enfin, mais les dents lui claquant dans la bouche : hauh!... puisque vous le voulez!

De sa part c'était un consentement; ou du moins, ce qui est peut-être plus difficile, un renoncement.

XII

Cette histoire mêlée de blanc et de noir comme la vie allait donc se terminer par trois mariages, et même par un quatrième, si l'on veut : les noces d'argent de Fabrice et de Marthe; quatre unions entre lesquelles le noir et le blanc se répartissaient aussi.

Dès le lendemain, Céline et Mauverney furent fiancés; mais, bien mieux que leurs mains, leurs âmes échangeaient l'invisible anneau qui les unissait l'un à l'autre. Le regard de Céline était tout rayonnement et actions de grâces; celui de Mauverney douloureux et profond, mais toujours assuré. En la revoyant si défaite, ses yeux, malgré ses efforts, se mouillèrent; mais il sentait en même temps ce qu'il aurait déclaré autrefois impossible, c'est qu'il l'aimait encore davantage et ne l'avait jamais si bien aimée. La maladie avait, d'ailleurs, achevé de dégager la vraie beauté de Céline, la beauté de l'âme : les lignes de son visage étaient plus pures; son profil, sans rien perdre de sa douceur, avait plus de finesse et d'accent; son front, comme si elle fût déjà dans un monde plus lumineux que le nôtre, prenait parfois la « clarté » de celui d'un ange; sa tête en paraissait alors comme relevée, et l'on eût dit que ce cou frêle et blanc pouvait mieux la porter. Le corps s'en allait, mais l'âme était plus visible et vivante. Mauverney avait cette impression sans la raisonner. Homme fort, il y avait aussi de la noblesse et de l'élévation dans sa force. Tout attaché qu'il fût à la terre par les pieds, il portait haut la tête. C'est sans doute pour cela que Céline l'avait aimé.

On les laissa seuls un moment.

— Louis, dit-elle, — allant tout droit, selon sa coutume, au point saignant de leur destinée, — Louis, je ne sais si je dois désirer de vivre; je ne pourrai jamais être plus heureuse.

— Vous vivrez! s'écria-t-il, vous vivrez maintenant!

— Assez, du moins, pour que nous soyons mariés; oui, jusque-là, et un peu après, j'espère, pour que j'aie le temps d'habiter notre maison que vous m'avez arrangée. Car je veux y aller; je me sens même plus de force aujourd'hui, et d'ici là je vais bien me soigner. Comme elle est jolie, notre maison! il me semble que j'y suis déjà. Mais vous aurez décidément une pauvre femme, comme je vous le disais un soir, vous souvenez-vous?... et quand nous revenions ensemble à travers les blés?

— Tout est là, dit-il en frappant sur son cœur : tout, et quoi qu'il arrive, tout y sera pour jamais.

— Je voudrais bien revoir encore une fois les blés mûrs et y aller avec vous; mais, ajouta-t-elle comme si elle se reprochait ce désir, ce serait trop demander.

— Chère, chère Céline, demandez-le, demandez-le-lui pour moi! répondit Mauverney, comprenant bien à qui elle entendait qu'il fallait le demander.

— Il décidera, s'il n'a pas déjà décidé! Mais appelez nos amis. Nous pleurerions, et nous ne devons pas être ingrats.

Depuis les fiançailles, Mauverney vint tous les jours. Ils se voyaient ainsi quelques instants seuls; mais, autant pour lui que pour elle, Céline évitait tout ce qui aurait pu les attrister ou les émouvoir. Elle se faisait raconter par lui toutes ses grandes et petites affaires politiques ou privées, et lui donnait des conseils, l'approuvait ou le redressait. Elle était plutôt mieux que moins bien, sans s'acheminer vers une guérison réelle. Les formalités remplies et les bans publiés le plus promptement possible, elle fut mariée dans sa chambre, Valentin et Marguerite étant les amis de noces; elle put même, après quelques jours, être transportée dans la maison de Mauverney, où, avec l'aide de sa marraine qui voulut absolument la suivre, elle avait, de son lit, l'œil à tout, pensait la première à tout, et dirigeait le ménage de son mari comme avant elle il n'avait jamais été dirigé.

Il n'était ni nécessaire ni possible d'y aller aussi vite pour Marguerite et Valentin que pour Céline et Mauverney. Il fallait attendre, non-seulement que toutes les formalités fussent remplies, y compris celles du mariage de Juliane, mais que ces formalités eussent le temps de produire leur effet légal. En attendant, ils eurent à eux deux la permission de prendre la clef des champs, selon l'usage américain du pays de Lunay, où nul ne se scandalise ni même ne s'étonne de voir ainsi deux fiancés partir de leur pied léger pour toute une journée, sans doute parce qu'il n'y a aucunement lieu de s'en étonner ni de s'en scandaliser. Chacun les respecte parce qu'ils se respectent eux-mêmes. Encore une chose qui prouve, pour le dire en passant, que dans ce petit pays des grandes lunes, il y en a de bonnes après tout, et qu'on n'y est pas si mal éclairé. Il est vrai aussi que, par la même raison, on n'y peut faire un pas qui ne soit vu, compté et noté.

Le jour donc des fiançailles de Céline et de Mauverney, Valentin et Marguerite, prenant acte des leurs, sortirent ensemble, au su et vu de tout le monde, descendirent les prés en courant, se tenant par la main, et ne firent qu'un saut jusqu'au Pré aux Noisettes, où ils trouvèrent Fabrice et Marthe réinstallés.

Le vieux couple reçut le jeune à bras ouverts, puis, l'ayant amicalement convoyé du regard, le laissa se diriger seul le long de la haie.

— Eh bien, Valty? fit Marguerite en lui donnant son petit nom d'amitié enfantine.

— Eh bien, Gritly? fit de même Valentin.

— Nous aussi, nous avons gagné notre procès.

— Comme Fabrice.

— Nous pouvons maintenant tout nous dire... comme Fabrice et Marthe, ajouta-t-elle.

— Fabrice ne parle pas beaucoup, guère plus que ses sujets aquatiques, sur lesquels il recommence à étendre son sceptre, de jonc ou de roseau, comme plus d'un sceptre.

— Et vous?

— L'amitié n'a pas besoin de paroles.

— L'amitié?

— Sans doute. Ne doit-elle pas nous suffire? c'est vous qui l'avez dit.

— Oui, du temps du traité.

— Vous m'avez fait jurer de l'observer toujours.

— Je croyais qu'il avait pris fin.

— Notre traité d'amitié! Oh! Marguerite! vous m'aviez pourtant assuré que nous ne cesserions jamais d'être amis.

— Rien qu'amis?

— Le traité ne contenait pas un mot de plus.

— Oh! le traité!

— Ce n'est pas à moi de le rompre.

— Alors, c'est à mon père?

— A votre père pas plus qu'à moi.

— Vous lui en voulez donc bien, à ce pauvre traité?

— Autant qu'à celle qui me le faisait subir.

— Valty!

— Gritly!

— Nous voilà revenus à nos beaux jours d'enfance, quand nous faisions, à nous deux, de longues courses dans les bois.

— Il me semble que j'y suis encore aujourd'hui.

— Vous m'appeliez votre « petite femme. »

— Et moi, vous m'appeliez votre « petit mari. »

— Nous courions en dansant sur la mousse.

— Et je vous portais dans mes bras pour passer les ruisseaux.

— Maintenant je suis trop grande, et d'ailleurs ici il n'y a pas de ruisseau.

— Comment! et la rivière?

— Elle est trop profonde. Et puis Jacques ne manquerait pas de se trouver là avec sa planche pour nous faire des signes.

— En ce moment du moins, il n'est pas là.

— Qui sait? je le soupçonne au contraire de rôder de l'autre côté de la haie.

— Qu'est-ce que cela fait, à présent que nous sommes...

— Amis! interrompit Marguerite, prenant sa revanche à son tour.

Et s'échappant du bras qui voulait l'enlever de terre comme quand elle était petite, elle lui prit seulement la main pour descendre la pente et traverser la prairie.

Arrivés à l'autre bout, sur le bord de la rivière :

— Jacques n'est pas ici, voulez-vous que je vous passe? dit Valentin.

— Oui, pour qu'il nous arrive ce qui nous arriva une fois. Maintenant ce serait bien pis. Vous me teniez très-bien au-dessus de l'eau, sauf mes bottines, qui ne se contentaient pas de raser le courant, mais y plongeaient à merveille. Je fus obligé de les ôter, d'essuyer tant bien que mal mes pieds sur la mousse et de les faire ensuite sécher au soleil avant de nous remetire en chemin pour rentrer bien vite.

— Et tout honteux de ma faute, je baisais ces chers petits pieds comme si j'avais pu les sécher plus vite et les réchauffer de mon souffle. Oh! que je sois encore ainsi à vos pieds, s'écria Valentin en fléchissant le genou. Chère, chère Marguerite! Tout ce que vous n'avez pas voulu me laisser vous dire avant le temps, ne vous l'ai-je pas toujours dit?

— Oh! pour cela, c'est vrai, répondit-elle avec un malicieux, mais doux éclair de ses noires et riantes prunelles. Et il me semble que moi-même, en vous défendant de me le dire... Et puisque je ne vous le défends plus à présent...

Mais Jacques, les ayant aperçus, accourait avec sa planche. Valentin, déjà relevé, la lui colla sur le nez au passage, en sorte que le pauvre Jacques, qui n'avait rien pu voir avant, ne put rien voir après. Il s'éloigna sans retourner la tête, plus étourdi qu'interdit, et chantant pour se consoler :

Ohé! garçons,
Fillettes,

Cassons
Les noisettes,
Les noix!
Mais gare,
Et tare,
Et barre,
Mais gare
Les doigts!

Marguerite et Valentin continuèrent à petits pas, le long de la Vignonne, qui seule entendait leurs chuchotements et semblait y mêler sa voix, comme la leur basse et furtive, mais reprenant toujours.

— Enfin, nous avons notre Pré aux Noisettes, répétait Marguerite.

— Oui, disait Valentin : au chalet de ma mère.

— Rien que là! et ici?

— Ici, et partout; partout avec celle qui est mon bien et ma vie.

— Et comment s'appelle-t-elle à présent, que je le sache?

— Elle s'appelle ma bien-aimée. Et celui qui ose à présent le lui dire, comment s'appelle-t-il?

— Il s'appelle mon bien-aimé aussi.

Ils allaient comme cela le long du bord, se murmurant à l'oreille des mots aussi doux que le murmure du flot lui-même au tournant de ses rives.

Pendant ce temps, Jacques, revenu tout à fait à lui, achevait ainsi la « Chanson des Noisettes, » qu'il avait apprise on ne sait de qui ni comment, à moins que Fabrice et Marthe, pour charmer les loisirs de leur réclusion forcée, ne se fussent amusés à lui en arranger les rimes :

Noisette en sa coque
Est bonne au dedans,
Mais tel qui s'en moque
S'y casse les dents.

Souvent les plus belles
N'ont rien au dedans;
Ou l'on n'a par elles
Qu'un ver sous les dents,

Mais noisette franche
Est blanche au dedans
Comme neige blanche :
On le voit aux dents.

Ohé! garçons,
Fillettes,
Cassons
Les noisettes,
Les noix!
Mais gare,
Et tare,
Et barre,
Mais gare
Les doigts!

XIII

Enfin, tout étant réglé, le mariage de Juliane se fit le plus secrètement possible et sans aucune espèce de cérémonie. Il eut lieu, non pas à Lunay, mais dans un village éloigné, dont le pasteur était un ami de Claude Brun. Celui-ci, le docteur et M. de Romans servirent seuls de témoins.

Juliane et le docteur, La Reverdie et M. de Romans se rendirent donc séparément à l'endroit désigné, chacun de leur côté et sans prendre le même chemin. Juliane cependant, pour faire honneur à son fils, s'était parée. Sa robe, très-simple, n'était que de soie noire, à garniture et à boutons de jais, mais à manches ouvertes et laissant voir ses bras aussi beaux que jamais, longs et se prolongeant, pour ainsi dire, par l'ensemble et la pureté de leurs lignes. Pour toutes fleurs, elle portait à son corsage un bouquet de violettes d'hiver que lui avait données Valentin, et sur lequel s'abaissait son regard, quand il n'était pas fixe et tendu dans l'espace.

En sortant de la voiture pour entrer dans l'église, elle avait encore sa mante brune et son petit bâton de voyage.

Elle ne quitta sa mante qu'au moment où elle dut aller se placer debout à côté de la Reverdie, et conserva même alors le second de ses deux attributs de pèlerine montagnarde. Fut-ce pure distraction? Des paysans qui se trouvaient là en jugèrent autrement. La tradition locale avait gardé le souvenir d'une personne de bonne famille qui, ayant été compromise par les légèretés et les manéges d'un homme qu'elle n'aimait pas, souscrivit au mariage arrangé entre eux par leurs amis communs, mais à la condition qu'il se ferait ainsi : ils entrèrent à l'église, lui par une porte, elle par l'autre; elle, de plus, y arriva une canne à la main, dont on ajoute même que, sans doute pour la forme seulement, elle donna un ou deux coups à son mari après la cérémonie; ensuite, et toujours suivis de leurs cortéges respectifs, ils sortirent chacun du côté par où ils étaient venus, et dès lors oncques ne se revirent.

Juliane avait peut-être entendu raconter ce trait de caractère et de vieilles mœurs à son ami Claude Brun, qui le cite quelque part dans sa grande *Histoire du pays de Lunay*, presque aussi grande que le pays. Quoi qu'il en soit, et qu'elle sût ou non cette anecdote du temps passé, elle en imita, de fait, l'héroïne et se maria la canne à la main, si elle ne s'en servit pas comme elle après la cérémonie. Elle salua, au contraire, La Reverdie d'un très-grand air, mais parfaitement convenable, et si exempt de toute colère et de toute raillerie, qu'il ne put lui-même que lui rendre respectueusement son salut.

Les assistants se bornèrent à penser que c'était une maîtresse femme, et qui, dans le ménage, entendait tenir tête à son mari. Le soir, cependant, quand M. de Romans et La Reverdie furent rentrés au château, comme Juliane et le docteur dans la maison de celui-ci, M. de Romans présenta à son cousin un papier en bonne forme, dont le docteur l'avait chargé.

— Qu'est-ce que cela ? demanda La Reverdie?

— Votre engagement réciproque, à Juliane et à vous,

de vivre séparés de corps et de biens, et de divorcer en temps voulu.

— Mais non! mais non! s'écria La Reverdie : elle a des bras superbes!

— La minute de cet acte est chez le notaire, déjà revêtue de votre signature.

— Eh! que diantre! il n'y a rien qui presse. Nous pouvons nous rapatrier.

— Elle, je ne crois pas.

— Vous ne connaissez pas les femmes comme moi. Vous verrez! j'y ferai mon possible, vous verrez!

En effet, pendant le peu d'instants qu'ils s'étaient revus, il avait montré dans son maintien, dans ses manières et jusque dans sa mise sévère et moins recherchée, un sentiment plus vrai de la situation qu'on n'aurait pu s'y attendre, et un mélange de réserve et d'empressement dignes d'un meilleur sort.

— Je connais les femmes, répétait-il : aujourd'hui rien, demain tout.

— Mais il me semble que celle-ci, aujourd'hui même...

— Oui, avec sa canne : elle a toujours eu des idées un peu singulières; mais une canne ne me fait pas peur, quand c'est un bras si beau qui la tient. J'ai toujours adoré les beaux bras.

— Voyons! La Reverdie, il est temps de commencer à être raisonnable; j'ai bien dû l'être, moi. Vous perdez votre femme le jour même de votre mariage, mais vous êtes heureux, vous me l'avez dit, d'avoir trouvé un fils; vous vous consacrerez à lui, comme je me suis consacré à ma fille, et, si vous savez réellement vous y prendre, Juliane deviendra pour vous ce que Marthe est pour moi : une amie qu'on adore secrètement d'amitié. C'est le vrai rayon d'automne qui convient à notre âge : ne vaut-il pas mieux que ces faux éclairs d'une jeunesse à jamais passée? Juliane ne changera pas de décision, je crois qu'il faut vous y résoudre; mais elle ne demandera pas non plus de faire prononcer le divorce si vous ne la forcez pas à le demander; et puis, qui sait? Quand elle redescendra de

temps en temps de ses montagnes pour venir nous voir, car elle me l'a promis, peut-être vous laissera-t-elle au moins soutenir ces beaux bras que vous adorez. Mais, plutôt, laissez-moi vous dire tout, La Reverdie : pour vous, comme pour moi, le temps des beaux bras est passé. On se moquerait de nous. Il faut y renoncer.

— Jamais! s'écria La Reverdie en frappant du pied comme un vieil enfant qu'il était.

Tel fut le mariage de Juliane. Lorsque l'incident caractéristique qui l'avait signalé revint, de village en village, à celui de Lunay : — Ah! dit Perrette, c'est comme cela que j'aurais dû me marier.

— Hélas! oui; c'est vous qui tiendriez le bâton, au lieu que..., fit la mère Torne, à qui sa pesanteur d'oreille appesantissait aussi la langue et ne laissait jamais bien achever sa pensée.

Restait le mariage de Valentin et de Marguerite, et les noces d'argent de Fabrice et de Marthe. Selon le désir des deux couples, celles du jeune et celles du vieux se feraient en même temps, sans disputer trop rigoureusement sur les dates pour ce dernier. Il avait donc fallu renvoyer à l'année suivante, la fin de celle-ci et une partie de l'hiver ayant encore été employées à tout terminer; mais au printemps la double fête fut célébrée sous la direction de La Reverdie et aux frais de M. de Romans.

Elle eut pour théâtre le Pré aux Noisettes, qui n'avait jamais vu une telle assemblée. Fabrice en secouait bien un peu la tête. Au lieu de la planche, on avait jeté un pont volant, beaucoup plus commode, il est vrai, mais qu'il n'en comptait pas moins faire disparaître dès le soir même. Et puis il arrivait tant de monde pour voir ce pré enfin ouvert, et ces belles rangées de tables, ouvertes aussi à tout venant le long de la rivière, que Fabrice, ayant pris sa ligne par distraction, ne put jamais se ménager un endroit un peu tranquille et désert comme il en faut cependant, disait-il, pour pêcher; mais c'était là un mal nécessaire, pensa-t-il encore; nécessaire, sinon à son bonheur, du moins à

celui de ses deux jeunes amis. Marthe elle-même en était tout épanouie à côté de Marguerite émue et radieuse : les deux épouses, comme les appelait Fabrice en appliquant son mot favori à l'une et à l'autre, tant elles lui paraissaient également dignes de présider la fête à elles deux.

Céline, hélas ! Céline y manquait. Comme en bien des choses où avait été son cœur, elle n'était à la fête que par le cœur ; mais elle y était, elle la voyait, elle en jouissait ; elle y avait envoyé Mauverney pour lui en rapporter des détails, de petits détails de femme, comme toutes les femmes les aiment : pour lui dire surtout si Marguerite n'était pas bien belle avec sa robe blanche et des fleurs blanches dans ses cheveux, Marthe avec sa robe neuve qui lui allait si bien, la rose d'argent que Marguerite lui avait aussi donnée pour cadeau de noce, et à son cou le même ruban de velours noir que Fabrice lui avait acheté pour leur mariage avec un petit cœur d'or au milieu. Céline allait mieux pourtant, et commençait à se lever ; mais c'était un miracle qu'elle eût passé l'hiver, disait toujours le docteur. Les beaux jours tout à fait établis, elle espérait pouvoir sortir, et revoir au moins les blés mûrs : elle le promettait à son mari.

Juliane, qui était allée visiter son vallon, encore à moitié enseveli sous la neige, en était revenue pour assister au mariage, et avait amené les Tabor avec elle. L'aïeul, avec sa grande barbe blanche, faisait l'admiration de tous quand il passait tenant par la main son garçonnet habillé de neuf, la petite veste de vacher sans manches, celles de la chemise retroussées sur l'épaule afin de pouvoir plonger dans la chaudière le bras nu, et sur la tête la petite calotte de cuir. Ils examinèrent tout, avec le fin regard montagnard prolongé en angle aigu vers le coin de l'œil. Le Pré aux Noisettes leur plut par sa position, mais ils jugèrent tout de suite qu'il n'était pas de bon rapport. Le lendemain déjà, ils repartirent pour leurs montagnes, sans que Juliane elle-même pût les retenir. L'aïeul s'était cependant pris d'une belle passion pour Marguerite. — « Vous viendrez nous voir, » lui dit-il ; et, frappant sur

l'épaule de Valentin : « Je pense bien que vous nous amènerez celui-ci? » ajouta-t-il avec un sourire qui descendit sur sa barbe comme sur une pente de neige un rayon de soleil.

Claude Brun, Matigny, le docteur se promenaient le long de la haie toute remplie d'oiseaux, chantant et voltigeant dans les branches, et de fleurs qui semblaient y grimper avec eux. Matigny soutenait au docteur qu'un jour il n'y aurait plus de haie en rien ni nulle part. — Eh! je vous dis qu'il y en aura toujours, eth! Claude Brun écoutait les oiseaux qui, tout en chantant, se querellaient et se disputaient, eux aussi, la meilleure place au soleil ou sous une feuille.

La Reverdie, en sa qualité de suprême ordonnateur du festin, ne se considérait plus seulement comme le maire du château, mais comme celui du Pré aux Noisettes. Il en était enchanté, du souterrain surtout, dont il avait fait la cuisine, et aussi le cellier pour y conserver le vin frais. Il avait voulu même métamorphoser Jacques en marmiton, mais ce dernier s'y refusa, et La Reverdie le serrant de près, Jacques fit mine de se sauver par la cheminée. Il en était fort capable, s'y étant hissé plus d'une fois pendant la retraite de Fabrice, pour guetter la nuit si on ne les guettait pas.

Au reste, il accomplit bien d'autres exploits dans la journée. Pour n'en citer que deux, et sans parler de ses tours à ceux des visiteurs qu'il ne voyait pas de bon œil, le matin il avait sonné la cloche du mariage, et, instruit par Fabrice, n'avait pas trop grimpé le mur. Enfin, le soir, comme on se mit à danser sur l'herbe, il se faufila aussitôt au premier rang des spectateurs. Marguerite n'ayant que sa couronne sur sa tête, il ne put lui tenir son chapeau; mais il la regarda de tous ses yeux ouvrir le bal avec Valentin, et Fabrice avec Marthe, puis Fabrice avec Marguerite, et Marthe avec Valentin. La tête lui tournait de les voir, mais elle lui tourna bien davantage lorsqu'il se vit soudain entraîné par Marguerite et, avant d'avoir seulement pu comprendre de quoi il s'agissait, gracieuse-

ment forcé par elle de faire quelques tours de valse qui ne l'amusèrent pas beaucoup d'abord. Avec l'aide de Marguerite, il ne s'en acquitta cependant pas trop mal. Peu à peu il se redressa même, dansant la tête et le corps en arrière, ce qui aurait pu déterminer quelque accident, mais l'écartement naturel de ses jambes l'en préserva, et il finit par tourner comme un bloc tout d'une pièce.

De toutes les aventures qui lui étaient jamais arrivées, ce fut celle dont il resta le plus fier. Il se sentait même capable et en train de recommencer ; mais quand, plus tard, il voulut le faire entendre par geste à Marguerite en arrondissant les bras, il la chercha vainement, elle s'était retirée avec Valentin, sans qu'il pût savoir ce qu'ils étaient devenus.

Bientôt les groupes diminuèrent ; on les entendait s'éloigner en chantant la chanson des Noisettes, que le Pré lui-même semblait répéter d'un air malin et plaintif à la fois :

Noisette en sa coque
Est bonne au dedans,
Et tel qui s'en moque
S'y casse les dents.

Mais noisette franche
Est blanche au dedans
Comme neige blanche...,

dirent les derniers échos du pré solitaire, où il ne restait plus que Fabrice et Marthe.

Fabrice, alors, ôta le pont volant, puis revint s'asseoir à côté de Marthe sous l'auvent de la hutte, en face de la rivière. Ils y demeurèrent quelque temps silencieux, la tête de Marthe sur l'épaule de son mari. Il l'attira doucement à lui, baisa ses joues et ses yeux, la remercia de ces vingt-cinq ans de bonheur et de ce qu'elle avait bien voulu alors comme aujourd'hui être son épouse, puis, se levant, il la fit passer, mais à sa mode à lui, et ils regagnèrent le village.

Une chose cependant inquiétait Marthe : que ferait-on de leur pré quand ils n'y seraient plus?

— Ecoute, dit Fabrice. Il te faut le léguer à Valentin et à Marguerite : ils y viendront après nous, et après eux d'autres qu'ils choisiront comme nous. Il y aura bien toujours quelque bon ménage au pays de Lunay pour nous servir de successeurs.

XIV

Hélas! sur cette terre où tout change, qui sans cesse, il est vrai, renouvelle son manteau de verdure et de fleurs, mais sans cesse le tourne et retourne et s'y drape autrement, les prés eux-mêmes ne sont sûrs de rien. Pour avoir échappé aux procès, celui de Fabrice n'était pas quitte du sort commun.

Le gouvernement ayant repoussé la pétition comme inopportune, et sans doute aussi importune, on avait marché sur Lunegrande ; les Lunegrandois s'étaient tenus cois, selon leur habitude, déjà signalée en d'autres temps par un grand historien (1), et la révolution s'était faite en un tour de main.

Un autre gouvernement fut nommé, qui, à tout prix, devait donner du nouveau, bon ou mauvais. Mauverney en fut, mais avec lui d'autres dont le radicalisme était tout personnel. Ils l'appliquèrent à ceux qui ne s'étaient point trouvés avec eux la veille ou qui ne s'y trouvèrent pas assez promptement le lendemain. L'instruction publique, même supérieure, y passa comme le reste. Les professeurs, pas plus que les autres fonctionnaires, ne sont inamovibles au pays de Lunay. Peut-être, après tout, n'est-ce pas un mal, car on s'endort dans une chaire comme ailleurs, et il est bon que, de temps en temps, quelque chose empêche

(1) *Mémoires* de Gibbon.

de trop s'y livrer aux douceurs du sommeil. On destitua donc ceux qui ne convenaient pas ; seulement, ce n'était point tant pour les réveiller que pour mieux dormir soi-même. Fabrice, lui, n'aurait trop su dire à quel parti politique ni à quel système d'éducation il appartenait. Plus jeune de cœur que d'opinions, il fut rangé dans la catégorie des vieux, et le remaniement général, ne s'étant arrêté à aucun degré de l'échelle, finit par l'atteindre de proche en proche. Son école fut reconstituée sur de nouvelles bases, ou, en d'autres termes, il reçut sa démission, malgré les efforts de Mauverney. Le citoyen Prenleloup, qui avait aussi gravi les marches du pouvoir et qui même, en sa qualité d'huissier du conseil exécutif, les gravissait plus d'une fois par jour, avait répondu à ceux des membres de ce conseil qui ne dédaignaient pas de prendre son avis, que Fabrice n'était au fond qu'un aristocrate, avec sa manie des haies et de la propriété.

Ce ne fut pas tout. La révolution s'apaisa, car les révolutions étant des orages plus ou moins bienfaisants, elles ne durent pas toujours, et l'atmosphère sociale revient aussi au calme. Alors on ne voulut plus entendre parler que d'intérêts matériels; tout le reste ne fut plus que vieilles lunes, dont il y a aussi bon nombre au pays de Lunay, quoiqu'on n'y sache pas non plus ce qu'elles deviennent. Les chemins de fer étaient à l'ordre du jour; bientôt, dans tout le pays, du fin bout du lac jusqu'au pied des plus hautes montagnes, on ne parla plus que chemins de fer. Et voilà comment le Pré aux Noisettes retomba de fièvre en chaud mal.

L'ancien syndic, voyant qu'il fallait décidément y renoncer du vivant de Fabrice, n'y songeait plus, mais n'en songeait que mieux à son propre bien. Le chemin de fer de Lunegrande devait avoir une station à Lunay; et, à en juger par les travaux déjà en cours d'exécution, il passerait nécessairement ou sur le pré des Regard ou sur celui de leur voisin. Le syndic fit chemin et manière pour le détourner sur celui-ci, non qu'il y mît de rancune nouvelle ou vieille, mais trouvant naturellement que son pré était

plus digne d'être conservé intact que celui de Fabrice, et se disant qu'après tout ce dernier serait bien indemnisé. Fabrice pouvait bien penser de même en sens inverse; mais s'il le pensa, comme nous n'en voudrions pas jurer, du moins il n'en dit rien et ne fit rien. C'eût été d'ailleurs bien inutile. La voie ferrée avec ses rails, ses remblais, ses ponts et son tunnel sur la Vignonne, passa, non pas au beau milieu du Pré aux Noisettes, mais au plus fourré de sa haie, qu'elle prit de biais, pour courir ensuite en diagonale de l'autre côté, où elle s'en donna en plein.

Pauvre haie! la voilà maintenant coupée en deux comme un lézard dont les tronçons ne peuvent plus se rejoindre : mutilée, déshonorée, forcée de reculer à droite et à gauche, et pour la première fois mise à nu dans ses secrètes profondeurs.

Rendons pourtant justice au syndic, qui ne l'aurait guère plus maltraitée et l'aurait même moins outragée en l'arrachant sans en laisser subsister buisson ni broussaille ; la Compagnie dut payer à Fabrice une indemnité presque équivalente à ce qui lui avait été offert pour la totalité du terrain; il en fut bien aise, et la mutilation du Pré aux Noisettes ne le consola pas de la mutilation du sien. Elle le rapprocha, au contraire, de celui que le même coup avait frappé, et lorsque, plus renfermé que jamais, il lui arrivait pourtant de lâcher un mot sur les vexations qu'ont à supporter les gens paisibles avec toutes ces nouveautés « qui font la ruine du pays, de ses bonnes vieilles coutumes et mœurs, » il ajoutait volontiers : « Nous en savons quelque chose, mon voisin Fabrice et moi. » Lui aussi, du reste, fut largement indemnisé; mais, plus propriétaire qu'avare, il garda sa rancune et ne voulut, de longtemps, pas même aller en chemin de fer.

Quant à Fabrice, sa haie bouleversée, quel bouleversement pour lui ! Mais ce n'avait pas été le seul.

Le jour où il avait passé démissionnaire sans l'avoir demandé, il reçut la visite de M. de Romans. Marthe n'était pas là ; elle était, dit Fabrice, chez le docteur, à qui elle avait voulu demander conseil. M. de Romans répondit

qu'il le savait bien, puisqu'il en venait, et ajouta en riant que c'était lui, Fabrice, qu'il désirait voir. Puis, sans autre préambule et d'un ton sérieux, mais d'amitié, il lui demanda s'il tenait ses comptes en règle.

Bon! pensa Fabrice, un malheur ne vient jamais seul; maintenant qu'il ne me reste plus que mon pré, va-t-on me chercher encore quelque nouvelle noise?

— Il n'y avait pas beaucoup à compter, répondit-il doucement; mais enfin mes livres sont là, je les ai régulièrement tenus, grâce à Dieu, depuis mon mariage.

— Pourriez-vous me les montrer?

Fabrice alla vers un assez grand meuble de sapin qu'il avait fait lui-même et qui servait à la fois de commode à tiroirs par le bas, de bureau dans le milieu, et d'armoire à deux battants dans la partie supérieure. Il en tira vingt-cinq gros cahiers, plus gros que des cahiers de classe, qu'il déposa tout empilés sur la table.

M. de Romans en feuilleta quelques-uns, les trouva dans un ordre parfait, d'une belle écriture ronde, sans rature ni surcharge, les deux colonnes de chiffres aussi droites qu'un fil d'aplomb, celle des centimes seule bien fournie, celle des francs interrompue par de notables vides, mais aussi droite que l'autre et n'oscillant jamais. Il suffit d'un coup d'œil à M. de Romans pour s'assurer que tout y était, les reports, les totaux, dont il vérifia quelques-uns, les soldes en compte à la fin de chaque mois, lesquels se traduisaient ordinairement par chiffre égal ou zéro. Les émoluments de la place et la maigre récolte du pré figuraient seuls aux recettes, avec un léger casuel de noisettes, de miel et de quelques truites par-ci par-là : l'une entre autres, prise à l'embouchure de la Vignonne et, par conséquent, « truite du lac, » comme le relatait aussi le journal, pesait 6 livres 3/4, et avait été vendue 20 fr. C'était un beau coup de ligne! Mais, à la colonne des dépenses, le même chiffre se retrouvant presque à la même date, avec cette mention : « Une robe pour la fête de Marthe, » il était aisé de comprendre ce qu'en réalité Fabrice, à bout de ressources, avait dû aller

pêcher jusque-là. Pendant cet examen, M. de Romans avait de plus en plus appuyé et renflé ses lèvres l'une contre l'autre, signe chez lui de préoccupation et de tension d'esprit. Ses yeux, au contraire, restaient alors tout ouverts, comme fixes sur sa pensée et régnant au-dessus; mais, en ce moment, qui l'eût bien observé aurait pu voir ses paupières, par crainte peut-être de se gonfler, se serrer et se rapprocher aussi. Enfin, reprenant cet air d'ouverture contenue qui, chez lui, semblait tenir en balance l'homme sensible et bon et l'homme positif :

— J'en étais déjà sûr, lui dit-il; mais j'ai voulu vous faire passer un examen, comme vous le faisiez passer à vos élèves, ce qui ne doit pas être amusant à la longue...

— C'est vrai, dit Fabrice.

— Eh bien, maintenant vous n'en passerez plus. J'ai une place à vous offrir.

— Cela me vient bien, dit Fabrice.

— Pour ce qui est d'avoir l'œil à tout, et même un peu trop, je n'ai pas à me plaindre de mon maire du château, comme l'appelle Marguerite, même depuis qu'elle est sa belle-fille; mais il n'a jamais été très-fort sur les additions, et j'ai toujours soin de les vérifier après lui. Vous tiendrez mes comptes; vous aurez, Marthe et vous, votre petit logement à part (il y en a justement un sans emploi dans les dépendances), de plus un jardin et cent francs par mois.

— C'est presque le double de ce que j'avais comme régent, dit Fabrice.

— Ah! par exemple, continua M. de Romans, je lèverai la dîme sur vos truites : c'est La Reverdie qui m'a donné cette idée; il y tient, et moi aussi. Je n'entends pas qu'elles servent à autre chose, ni Marguerite non plus, qui veut tailler les robes de Marthe à sa guise. Elle, Valentin, tout le monde, nous serons charmés de vous avoir ainsi près de nous.

— Vous êtes bien bon, bien bon! répéta Fabrice; mais il faut pourtant que je consulte Marthe.

— Sans doute : aussi je vous laisse; mais j'espère que

vous accepterez, et venez-nous en ce cas le plus tôt possible.

Quand Fabrice eut rapporté à Marthe la proposition qui lui était faite,

— Pouvons-nous accepter? demanda-t-il.

— Si tu le veux, nous le pouvons, répondit-elle simplement.

— Laisse-moi tout te dire, reprit Fabrice. La Reverdie, quoique de meilleure humeur et mieux disposé envers nous, n'est-il pas au fond bien léger?...

— Non, plus à présent; il ne pense plus à moi, ajouta-t-elle en riant.

— Et à qui donc? demanda Fabrice.

— À madame Juliane.

— À sa femme!

— Oui, c'est elle qui le fait souffrir, comme il dit, qui est la cruelle.

Fabrice, malgré sa bonté d'âme, ne put retenir un petit éclat de rire. — Mais, poursuivit-il, si La Reverdie n'est plus si léger, il est toujours aussi étourdi, et il m'a une fois lâché un mot sur M. de Romans...

— Un mot, répéta Marthe avec feu, que jamais, ni avant ni depuis notre mariage, M. de Romans ne m'a jamais dit, pas plus qu'à La Reverdie, ni à lui-même, ni à personne. Une femme sait très-bien si un homme la respecte en tout, comme il le doit, même en pensée, et non pas seulement en paroles. Lui, m'a toujours respectée jusqu'au fond du cœur, et nous devons le respecter aussi.

— Tu as raison, dit Fabrice, ne pas accepter serait lui faire injure.

Ce fut donc chose conclue : les Fabrice allèrent vivre au château, à titre moins de serviteurs que d'amis, mais pourtant d'une utilité de fait, et non pas seulement de cœur, quoique le cœur ait bien son utilité aussi. Choyés, chéris de Valentin et de Marguerite, aimés et contemplés tous les deux par M. de Romans comme une sorte d'idéal simple et pratique, ils devinrent nécessaires même à La Reverdie, à son humeur toujours un peu tracassière

et taquine, mais qui savait pourtant s'arrêter à point, ne pas les poursuivre jusque dans le sanctuaire, comme il disait, et respecter leurs moments de retraite, respectés de tous. Fabrice, en effet, tenait ses comptes avec la même régularité qu'il avait tenu sa classe; après quoi Marthe et lui, vers le soir, reprenaient à eux deux, comme autrefois, le sentier du Pré aux Noisettes, où Jacques, devenu un habitué du château, mais s'en échappant aussi à la sourdine, ne tardait pas à les suivre.

Quelle fut donc la douleur de Fabrice quand il vit son pré et sa haie brutalement pourfendus par le chemin de fer, ce géant qui ne respecte rien, ni grands ni petits. Il en fit une maladie. Elle ne l'empêchait pas d'aller et de venir, et il ne voulut jamais se mettre au lit; mais il était languissant et faible, n'avait plus goût même à la pêche, et dépérissait à vue d'œil. Sans en rien dire à Marthe ni à personne, il se rendit un jour chez le docteur, et lui demanda un entretien secret; mais, au lieu de le consulter sur sa santé, ce fut sur son testament. Il le lui apportait comme à son exécuteur testamentaire et pour le lui faire lire. Après quelques petits legs, entre autres, à Jacques, tout son attirail de pêche et ses lignes, il continuait ainsi :

« A M. de Romans, mon maître et ami, je lègue la garde et le soin de tout ce que j'ai de plus précieux en ce monde, Marthe Reynaud, ma fidèle et bien-aimée épouse. Je la lui remets, je la lui confie. Il est digne d'elle et elle est digne de lui. Qu'elle soit donc la compagne de ses vieux jours comme elle a été la mienne. S'il croit nécessaire de lui donner son nom pour avoir mieux le droit de veiller sur elle, loin de m'y opposer, et bien sûr que Marthe ne m'oubliera jamais, je l'engage plutôt à y consentir. En foi de quoi j'ai signé, faible de corps, mais sain d'esprit.

« Michel Fabrice. »

C'est pour lors que les lunettes du docteur s'obscurcirent. Il ne put que serrer longuement la main de Fabrice. « Gardez cela, lui dit ce dernier; Marthe n'en sait

rien et ne doit rien savoir que quand je n'y serai plus. Elle serait capable de me contredire pour la première fois de sa vie. »

Lorsqu'il fut parti, le docteur, encore tout ému, ne put néanmoins s'empêcher de s'écrier : « Quand je prédisais à M. de Romans qu'il se remarierait, eth! » Mais Fabrice, contrairement à sa propre attente, se rétablit.

Soit que sa détermination l'eût soulagé en le tranquillisant sur l'avenir de Marthe après lui, soit qu'elle eût provoqué une réaction favorable, il alla sensiblement mieux depuis ce jour, et reprit ses forces comme il les avait perdues, à vue d'œil. Le docteur, non pas chagrin, mais décontenancé de voir sa prédiction, un moment sur le point de se réaliser, demeurer plus que jamais inaccomplie, garda le testament sans le montrer à personne, et Fabrice ne le redemanda pas non plus. Il était redevenu serein, même à l'endroit de la haie, tandis que Jacques, au passage d'un convoi qui chassait le poisson de sa ligne, lui faisait le poing par derrière à bras étendu, jusqu'à ce que ses narines et ses oreilles ne fussent plus affectées par la fumée et le bruit.

Ce qui avait, en outre, aidé Fabrice à prendre son parti de n'être plus chez lui dans son pré, où il ne pouvait pas même se retirer dans le souterrain, effondré aussi et redevenu une carrière exploitée pour le chemin de fer, c'était un mot de Céline.

Elle avait revu, et plus d'une fois, les blés mûrs. Elle allait mieux, sortait, mais était toujours obligée à de grands ménagements, le seul de ses devoirs qu'il fallût parfois lui rappeler et auquel elle ne pensât pas la première. Mauverney était très-attentif à ce qu'elle n'oubliât pas les précautions nécessaires; pour lui, elle s'y soumettait; son regard semblait alors tout à la fois lui en demander pardon et le remercier; quand il n'était pas là, elle les prenait d'elle-même. Elle se croyait parfois sur le point de retrouver ses forces, mais de nouveau ses forces la trahissaient, et durant des semaines et des mois, c'était à recommencer. Elle n'en était pas moins pour son mari

l'aide vaillante de la tête et du cœur, la lumière et la flamme du foyer, la lampe qui veille et attend dans la nuit. Quand il revenait le soir découragé ou irrité de la lutte du jour, elle le soutenait, le calmait, l'introduisait à son insu, sans rien préciser, ni étriquer, ni gâter par des formules et des mots, dans une région plus élevée et plus pure. Oh! quelles bonnes soirées ils passaient ainsi à eux deux! Elle le faisait asseoir et souper près de son lit, et, pour qu'il mangeât et bût de bon cœur, quoique toujours modérément selon sa coutume, elle lui persuadait et se persuadait presque à elle-même qu'elle avait de l'appétit. « Décidément, disait-il alors à la Sabine, elle reprend le dessus. » Mais la Sabine ne répondait rien, et Céline, entendant son silence, l'appelait de sa voix douce : — « Venez donc aussi m'embrasser, marraine; je vous assure que je suis mieux. »

Ils avaient même pu passer l'hiver à Lunegrande, pour que Mauverney eût moins à courir; mais au printemps ils étaient revenus à Lunay. Ils ne manquèrent pas d'aller voir les blés. Céline avait mis une robe blanche avec un ruban bleu; elle-même toute blanche aussi. Elle se sentait un peu faible et languissante, mais le plein air lui ferait du bien. Comme au premier temps de leurs amours, les blonds épis les frôlaient au passage dans l'étroit sentier. Le jour était radieux, tout lumière et azur, chaud et léger. Céline, sans dire qu'elle était lasse, s'assit un moment sur une pierre qui servait de borne entre deux champs, l'un à eux, l'autre à son père. Les frêles tiges des épis balançaient leurs têtes sur la sienne, et sa main jouait au hasard à leurs pieds parmi les coquelicots et les bluets. Elle tenait ses yeux levés et fixés sur son mari, debout devant elle. Tout à coup elle lui dit : « Louis, cher Louis! je te vois à peine... Et pourtant je vois le ciel. Oh! qu'il est grand! Les campagnes du ciel. Oh! qu'elles sont belles! Et quelles moissons blanchissantes, et quelles blanches troupes de moissonneurs! » Il crut à quelque réflexion pieuse qui lui venait ainsi dans le langage de la Bible, quoiqu'elle n'en fît pas son langage habituel : mais

elle répéta, ses yeux errants toujours fixés sur l'espace et sur lui : — « Le ciel ! non pas le ciel des airs, mais le ciel partout, autour de moi, en moi, je le vois, je le sens. Oh ! fit-elle avec un grand cri : le ciel ouvert ! » Et sa tête fléchissant soudain, elle roula, plus blanche encore que sa blanche robe, au milieu des épis, des coquelicots et des bluets. Mauverney, éperdu, s'était précipité vers elle et l'emportait dans ses bras, à travers les blés, sans voir où il allait. « Louis, cher Louis ! » murmura-t-elle encore sans rouvrir les yeux et en exhalant un dernier soupir.

Tous la pleurèrent. Rodolphe fut longtemps inconsolable et, pour l'amour de sa sœur, ne remit de sa vie les pieds au cabaret. Le père redoubla de travail plus que jamais. Le fils devint aussi grand travailleur, mais taciturne, se laissa marier, et ce fut seulement quand il y eut dans la maison de petits enfants à soigner, que la mère de Céline ne se réveilla plus en sursaut toutes les nuits en criant : « Ma fille ! ma fille ! qu'on me rende ma fille ! je veux ma fille ! » La Sabine ne dit rien, ne parla plus, ne vécut plus ; ce ne fut pourtant que deux ans après qu'on la trouva morte un matin dans son lit ; mais en réalité sa vie s'était éteinte avec celle qui seule lui en avait fait une. Elle donnait, par son testament, la moitié de son bien à Rodolphe, l'autre moitié à Mauverney, avec une jolie vigne à Fabrice, « pour qu'il oubliât ce qu'il pouvait avoir eu contre elle. »

Mauverney n'était pas homme à se consoler ni à remplacer celle qui était toujours dans son cœur. Il continua de se mêler des affaires du pays, mais de plus en plus, autant du moins que sa nature et les affaires mêmes s'y prêtaient, dans l'esprit juste et droit de Céline. Sauf cette nuance meilleure, il resta ce qu'il était et ne changea pas quand le vent populaire changea. D'autres, et les plus fougueux, ne firent pas de même, et eussent volontiers sacrifié leurs opinions sur l'autel de la patrie, c'est-à-dire en réalité sur le leur. Il y eut ainsi, comme partout, de ces changements réputés impossibles avant de les avoir

vus; mais ces revirements profitables aux jeunes ne le sont pas aux vieux, et malgré toute la bonne volonté de son mari, Perrette dut se contenter d'être madame l'huissière, et s'estimer bien heureuse qu'il lui restât au moins cet œuf-là de tous ceux qu'elle avait cru voir un moment sortir de son pot au lait. Au reste, comme nous l'avons dit, la fièvre politique s'était calmée, d'autant plus que pendant que l'on portait envie au pré ou à la place du voisin, de sourds bruits d'annexion avaient pu faire craindre que des voisins plus puissants ne missent la main sur le pays lui-même.

Claude Brun trouvait, lui, que la vraie chose à envier, c'était une foi et une mort comme celles de Céline. — « Le ciel ! qu'est-ce que le ciel ? Le ciel n'existe pas, diront les physiciens. Vous avez beau l'invoquer, le menacer même du poing comme Santerre : « rien ne bouge. » — Qu'en savez-vous? voyez-vous l'invisible ? c'est l'invisible au contraire qui vous voit! » leur répondait en lui-même Claude Brun.

Ce mot de Céline sur les « campagnes du ciel plus belles que celles de la terre, » avait aussi frappé et consolé Fabrice. Sa cabane était restée intacte, avec un bout de gazon et de haie qu'il tâchait de diriger le long du talus du chemin de fer, pour se clore ainsi de nouveau dans cet angle exigu, mais toujours pointant sur la rivière et le taillis. Là, le soir, assis sur son banc, quand la pêche était finie, il se disait en regardant le ciel, que même avec le Pré aux Noisettes comme il l'avait vu, même avec le haut vallon de Juliane qu'il était allé voir, la vraie et dernière retraite n'était pas sur la terre. De même, lorsque avec la nuit apparaissaient les étoiles, remplissant peu à peu les profondeurs de l'azur où auparavant l'œil ne les voyait point, il se demandait si d'autres mondes encore plus invisibles ne nous seraient pas aussi découverts tout à coup par une autre et plus grande nuit?

Telles étaient les réflexions de Fabrice, comme chacun en peut faire et en fait, de façon ou d'autre, jusqu'au bout de sa vie.

Matigny avait-il aussi fait les siennes? Tout ce que nous pouvons dire, c'est que, voyant la cause demeurer stationnaire en Europe, il était allé voir ce qu'elle devenait aux États-Unis; que, la guerre civile et servile y ayant éclaté, il y avait pris part, de l'épée comme de la parole et de la plume, et que Valentin, en correspondance avec lui, reçut un jour cette lettre :

« Mon cher ami,

« Je vous écris du fond de mon lit... d'hôpital, et je crois bien que c'en est fait, non pas de la cause, mais de moi. La cause est immortelle et ne saurait périr. Vous en verrez le triomphe, j'espère, et je sais qu'il vous réjouira, quoique vos idées là-dessus ne soient pas toujours les miennes. Je vous envoie donc mon anneau, comme à mon successeur auprès de madame Matigny. C'est à vous, pour ma part, que je le lègue. Que madame Marguerite le pardonne à celui qui n'en fut pas moins son chevalier s'il l'était avant tout de la république universelle. Qu'elle veuille bien y penser de temps en temps, et je compte aussi sur vous, mon cher Valentin, pour cela. Saluez Mauverney; hélas! je ne puis ajouter : et Céline. Je l'ai revue en rêve cette nuit. Embrassez le docteur, et qu'il fasse toujours bon guet. Adieu! je vous serre les mains à tous deux, et je baise une dernière fois celles de madame Marguerite.

« César Matigny. »

Après la mort de Céline, ce fut encore une chose bien triste que cette lettre et la nouvelle qu'elle apportait, confirmée par l'envoi de la bague et quelques mots du médecin auquel Matigny l'avait remise. Tout ce petit monde de notre histoire en fut de nouveau assombri. Au bout de si peu d'années, il n'était déjà plus au complet. C'est la loi de la vie. Tout passe et tout diminue, mais tout recroît à côté, sinon toujours à la même place, et les derniers venus ne savent pas même qu'il y a là un vide.

Notre petit monde s'était en effet augmenté d'un nouveau membre, une fille, qui n'entendait pas que l'on fût triste, et on ne pouvait pas l'être, ou du moins pas le montrer avec elle. C'était l'amour, la fête perpétuelle et la joie de ses grands-pères et grand'-mères, y compris grand'-mère nourrice, de ses oncles et tante Balthazard, Fabrice et Marthe; tous se la disputaient à l'envi. Grand-oncle Balthazard la berçait dans ses bras secs à la faire crier et rire en même temps; Juliane, dans les siens qui se trouvaient alors rapprochés de ceux de La Reverdie, mais dont il ne recevait que l'enfant, qu'elle consentait volontiers à lui remettre. Lui, de son côté, en oubliait même sa perruque, peu à peu soulevée par la petite main rose et curieuse qui se fourrait dedans. Personne, d'ailleurs, n'amusait si bien la drôlesse que Jacques, dont elle faisait ce qu'elle voulait. Elle l'appelait son dada, son « huhu, » parce que, Marthe la soutenant, il la promenait à quatre pattes sur l'herbe au soleil. Quand elle serait un peu plus grande, il comptait bien utiliser la fontaine pour lui apprendre à pêcher à la ligne. Marguerite et Valentin, en la regardant s'endormir dans son berceau, se regardaient par-dessus elle. Ils l'avaient appelée Juliane-Céline.

C'est ainsi que, malgré des traverses et des peines, on savait encore être heureux dans le château de Romans au pays de Lunay.

FIN.

Paris. — Imp Poupart-Davyl et Comp., rue du Bac, 30. 1364

BIBLIOTHÈQUE ILLUSTRÉE
DES FAMILLES

EXTRAIT DU CATALOGUE

LES CONTES DE PERRAULT, préface de Stahl. Splendide édition in-folio, illustrée par GUSTAVE DORÉ. Riche reliure anglaise. 3e édition..................	70 fr.
LES ENFANTS *(le Livre des Mères et des Jeunes Filles)*, la fleur des poésies de Victor Hugo ayant trait à l'enfance, par VICTOR HUGO, illustrés par FROMENT.....	15 fr.
LA VIE DES FLEURS, par EUGÈNE NOEL, illustrée par YAN D'ARGENT, *ouvrage pour tous les âges*. 1 beau vol. in 8°..	10 fr.
L'ARITHMÉTIQUE DU GRAND-PAPA (*Histoire de deux petits marchands de pommes*), par JEAN MACÉ. 1 joli vol. in-8°, illustré par YAN D'ARGENT..............	6 fr.
LE PETIT MONDE, par CHARLES MARELLE. 100 vignettes in-8°..	6 fr.
LA COMÉDIE ENFANTINE, par LOUIS RATISBONNE. Riche édition illustrée par GOBERT et FROMENT. — *Ouvrage couronné par l'Académie*. — 3e édition (1re série). In-8..	10 fr.
NOUVELLES ET DERNIÈRES SCÈNES DE LA COMÉDIE ENFANTINE, à l'usage du second âge, par LOUIS RATISBONNE, illustrées par FROMENT. Riche édition pareille à la première série. Gravures à part d'après FROMENT, tirées en couleur. 1 beau vol. sur vélin (dernière série)..	10 fr.
LES CONTES DU PETIT-CHATEAU, par JEAN MACÉ, auteur de l'HISTOIRE D'UNE BOUCHÉE DE PAIN, illustrés par BERTALL. 1 beau vol. in-8..............	10 fr.
LE THÉATRE DU PETIT-CHATEAU, par JEAN MACÉ. 1 beau vol. in-8 sur vélin, illustré par FROMENT.	10 fr.

LES AVENTURES D'UN PETIT PARISIEN, par ALFRED DE BRÉHAT. — Cet ouvrage est destiné à faire pendant au ROBINSON SUISSE. — 1 beau vol. in-8, illustré par MORIN.................................. 10 fr.

LES FÉES DE LA FAMILLE, par Mme S. LOCKROY. 1 beau vol. in-8, illustré par DE DONCKER.......... 10 fr.

RÉCITS ENFANTINS, par E. MULLER, ill. par FLAMENG. 10 fr.

PICCIOLA, par XAVIER SAINTINE. —37e édition, illustrée à nouveau par FLAMENG .... 10 fr.

LE VICAIRE DE WAKEFIELD, traduit par CHARLES NODIER, illustré de dix belles gravures sur acier par TONY JOHANNOT. Grand in-8........................ 10 fr.

LES BÉBÉS, poésies de l'enfance, par le comte DE GRAMONT, illustrés par OSCAR PLETSCH.............. 10 fr.

LES BONS PETITS ENFANTS (vol. en prose), par le comte DE GRAMONT, vignettes par LUDWIG RICHTER. 1 vol. in-8.................................. 6 fr.

TRÉSOR DES FÈVES ET FLEUR DES POIS, par CHARLES NODIER, illustré par TONY JOHANNOT. In-18. 3 fr.

LA BOUILLIE DE LA COMTESSE BERTHE, par ALEX. DUMAS, illustrée par BERTALL. In-18.......... 3 fr.

LA JOURNÉE DE MADEMOISELLE LILI. 1 joli vol.-album grand in-8 sur vélin. Vign. par FRŒLICH, texte par UN PAPA. Cartonné........................ 4 fr.

L'HISTOIRE DU GRAND ROI COCOMBRINOS, par MICK NOEL. Cartonné.......................... 3 fr.

LES MÉSAVENTURES DU PETIT PAUL, silhouettes enfantines, par MICK NOEL. Cartonné....... 2 fr.

LE SECRET DES GRAINS DE SABLE, géométrie de la nature, avec figures et vignettes, par Mme MARIE PAPE-CARPANTIER. 1 vol. in-18.................... 3 fr.

LETTRES SUR LES RÉVOLUTIONS DU GLOBE, par BERTRAND, 6me édition, publiée et annotée par J. BERTRAND, de l'Institut, enrichie de notes par ARAGO, BRONGNIART, ELIE DE BEAUMONT, etc. 1 vol. in-18 avec vignettes 3 50

J. HETZEL ET HACHETTE

LE NOUVEAU MAGASIN DES ENFANTS. Édition in-8. 4 séries. (Edition HETZEL, maison HACHETTE.) Chacune se vend séparément......................... 10 fr.

LES ROMANS CHAMPÊTRES.— *La Mare au Diable. François le Champy.—La Petite Fadette*, etc., par GEORGE SAND. 2 vol. in-8 illustrés. (Edit. HETZEL, maison HACHETTE.) Chaque vol............................ 10 fr.

BIBLIOTHÈQUE D'ÉDUCATION
ET DE RÉCRÉATION

HISTOIRE D'UNE BOUCHÉE DE PAIN, par JEAN MACÉ. dixième édition, 1 volume........................ 3 fr.

L'ARITHMÉTIQUE DU GRAND-PAPA. *Histoire de deux petits marchands de pommes*, par JEAN MACÉ. Troisième édition .... 3 fr.

CONTES DU PETIT CHATEAU, par JEAN MACÉ. Nouvelle édition. 1 vol......................... 3 fr.

LA COMÉDIE ENFANTINE ET LES DERNIÈRES SCÈNES DE LA COMEDIE ENFANTINE, par LOUIS RATISBONNE. — Les deux séries en 1 joli vol. in-18°.. 3 fr.

CINQ SEMAINES EN BALLON, par JULES VERNE. Troisième édition. 1 vol. .... 3 fr.

LETTRES SUR LES RÉVOLUTIONS DU GLOBE, par A. BERTRAND. Sixième édition. 1 vol.......... 3 50

LE FOU YÉGOF, par ERCKMANN CHATRIAN. 1 vol.... 3 fr.

AVENTURES D'UN PETIT PARISIEN, par ALFRED DE BRÉHAT. 1 vol.................................. 3 fr.

LE ROBINSON SUISSE. Nouvelle édition, traduite par MULLER et entièrement revue par P.-J. STAHL. 1 fort vol. in-18.. 3 fr.

CONSEILS A UNE MÈRE SUR L'ÉDUCATION LITTÉRAIRE DE SES ENFANTS, par SAYOUS. 1 vol.. 3 fr.

LE SECRET DES GRAINS DE SABLE. *Géométrie de la nature*, par MADAME MARIE PAPE-CARPANTIER. 1 vol. 3 fr.

LES PETITES IGNORANCES DE LA CONVERSATION, par CHARLES ROZAN. Quatrième édition 1. vol. 3 fr.

LES TEMPÊTES, par E. MARGOLLÉ et F. ZURCHER. 1 vol. .... 3 fr.

VOYAGES ET AVENTURES DU BARON DE WOGAN. 1 vol................................. 3 fr.

En vente :

COURS D'ÉDUCATION

DE M. ANTONIN ROCHE

GRAMMAIRE FRANÇAISE. Quatrième édition. Adoptée par le Conseil impérial de l'Instruction publique, pour les Collèges de France, le 22 août 1859......... 1 50

DU STYLE ET DE LA COMPOSITION LITTÉRAIRE. Troisième édition augmentée.............. 3 »

HISTOIRE DES PRINCIPAUX ÉCRIVAINS. 2 vol. in-12. Deuxième édition .... 6 »

EXERCICES SUR LA GRAMMAIRE FRANÇAISE. 1 50

CORRIGÉ DES EXERCICES....................... 1 50

ABRÉGÉ DE LA GRAMMAIRE.................. 1 »

EXERCICES SUR L'ABRÉGÉ DE LA GRAMMAIRE. 1 »

LES POÈTES FRANÇAIS. Recueil de morceaux choisis dans les meilleurs poëtes, depuis l'origine de la littérature française jusqu'à nos jours, avec une notice sur chaque poëte. *Sixième édition*, augmentée de notes grammaticales, littéraires, etc...................... 3 50

LES PROSATEURS FRANÇAIS. Recueils de morceaux choisis dans les meilleurs prosateurs, depuis l'origine de la littérature française jusqu'à nos jours, avec une notice sur chaque auteur. *Sixième édition*, augmentée de notes historiques, littéraires, grammaticales, etc.................................. 3 50

HISTOIRE D'ANGLETERRE, depuis les temps les plus reculés. Troisième édition. 2 vol. in-12. Ouvrage approuvé par le Conseil impérial de l'Instruction publique. 6 fr.

HISTOIRE DE FRANCE, depuis les temps les plus reculés. 2 vol. in-8................................ 12 fr.

TABLEAU D'HISTOIRE UNIVERSELLE, comprenant l'histoire comparée de tous les peuples qui ont existé avant Jésus-Christ. Colorié........................ » »

TABLEAU DES SOUVERAINS DE FRANCE, D'ANGLETERRE ET D'ALLEMAGNE, comparés et disposés par siècle. Colorié......................... » »

VOLUMES NON ILLUSTRÉS

ROMANS — VOYAGES — LITTÉRATURE FRANÇAISE ET ÉTRANGÈRE

1re Série, à 3 fr.

Anonyme	Mary Briant	1 v.
Étienne Arago	Les Bleus et les Blancs, guerres vendéennes (2e édition)	2 v.
Audebrand	Schinderhannes	1 v.
Audeval	Les Demi-Dots	1 v.
—	La Dernière	1 v.
Arthur Baignières	Histoires modernes	1 v.
A. Bastide	Le Christianisme	1 v.
Marc Bayeux	La Sœur aînée	1 v.
De Belloy	Les Toqués	1 v.
Berchère	L'Isthme de Suez	1 v.
Lucien Biart	La Terre Chaude	1 v.
Victor Borie	L'Année rustique (1862-1863)	2 v.
De Bréhat	Les jeunes Amours	1 v.
—	Histoires d'amour	1 v.
—	Les Chauffeurs indiens	1 v.
—	Aventures d'un petit Parisien	1 v.
Jérome Bujeaud	Jacquet-Jacques	1 v.
Emilie Carlen	Un brillant Mariage	1 v.
Chamfleury	Le Violon de faïence	1 v.
Chamfort	(Edition Stahl)	1 v.
Delmas de Pont-Jest	Bolino-le-Négrier	1 v.
Paul Deltuf	Mademoiselle Fruchet	1 v.
—	Adrienne	1 v.
—	Les Femmes sensibles	1 v.
—	Une femme incomprise	1 v.
Dolfus	La Confession de Madeleine	1 v.
Duranty	La Cause du beau Guillaume	1 v.
Eckermann et Charles	Entretiens de Gœthe	1 v.
Erckmann Chatrian	Contes de la Montagne	1 v.
—	Maître Daniel Rock	1 v.
—	Contes des bords du Rhin	1 v.
—	Le Joueur de clarinette	1 v.
—	Le Fou Yégof	1 v.
—	Madame Thérèse	1 v.
Esquiros	La Vie anglaise	3 v.
J.-N. Fervel	Histoire de Nice et des Alpes mar.	1 v.
E. Forgues	Une Parque	1 v.
—	Elsie Venner	1 v.
—	Gens de Bohême	1 v.
Mme Maria de Fos	Les Cercles de feu	1 v.

Arnould Frémy	Journal d'une Jeune Fille pauvre	1 v.
B. Gastineau	Amours de Mirabeau	1 v.
—	Femmes de l'Algérie	1 v.
Genevray	Une Cause secrète	1 v.
Mme de Girardin	L'Esprit de Mme de Girardin	1 v.
Ach. Gournot	Essai sur la Jeunesse contempor.	1 v.
Ch. Habeneck	Chefs-d'Œuvre du Th. espagnol.	1 v.
Immermann et Nefftzer	La blonde Lisbeth	1 v.
J. Janin	La Fin d'un Monde	1 v.
—	Contes non estampillés	1 v.
Juliette Lamber	Récits d'une Paysanne	1 v.
—	Mon village	1 v.
—	Le Mandarin	1 v.
W. de La Rive	Souvenirs sur M. de Cavour	1 v.
E. Lataye	La Conquête d'une Ame	1 v.
Gaston Lavalley	Aurélien	1 v.
Th. Lavallée	Jean-sans-Peur	1 v.
André Lefèvre	La Flûte de Pan	1 v.
Lomon	Captivité de l'amiral Bonard et de l'amiral Bruat	1 v.
Macaulay	Histoire et Critique	1 v.
Jean Macé	Histoire d'une Bouchée de pain	1 v.
—	L'Arithmétique du Grand-Papa	1 v.
—	Contes du Petit-Château	1 v.
Henri Maret	Tour du Monde parisien	1 v.
Margollé et Zurcher.	Les Tempêtes	1 v.
Eug. Muller	La Mionette	1 v.
—	Madame Claude	1 v.
—	Contes rustiques	1 v.
Juste Olivier	Le Pré aux Noisettes	1 v.
Mme Pape-Carpantier.	Le Secret des Grains de sable, *géométrie de la nature*	1 v.
Adrien Paul	Les Duels de Valentin	1 v.
Paulin Paris	Garin le Loherain	1 v.
North Peat	Lady Isabel	2 v.
Paul Perret	Mademoiselle du Plessé	1 v.
Laurent-Pichat	Les Poëtes de combat	1 v.
Edgar Poe	Contes inédits	1 v.
Poujard'hieu	Les Chemins de Fer	1 v.
Princesse Palatine	Lettres inédites	1 v.
Louis Ratisbonne	Comédie enfantine, les 2 séries	1 v.
Adrien Robert	La Princesse Sophie	1 v.
Robert Houdin	Tricheries des Grecs, 2e édition.	1 v.
Rozan	Petites Ignor. de la Conversation.	1 v.
Rufini	Découverte de Paris	1 v.
G. Sand	Flavie	1 v.
—	Théâtre complet	3 v.
—	Amours de l'Age d'Or	1 v.
—	Les Dames vertes	1 v.
Sayous	Conseil à une mère sur l'éducation littéraire de ses enfants	1 v.

Aurélien Scholl.....	Histoire d'un Premier Amour...	1 v.
—	Aventures romanesques.........	1 v.
—	Les Amours de Théâtre........	1 v.
P. Scudo.............	L'Année musicale en 1862.....	1 v.
P.-J. Stahl...........	Voyage d'un Etudiant...........	1 v.
—	Bonnes Fortunes parisiennes.....	1 v.
—	Histoire d'un Homme enrhumé..	1 v.
—	Bêtes et Gens..................	1 v.
Edmond Texier.......	Choses du Temps présent.......	1 v.
Thiers...............	Histoire de Law...............	1 v.
Tourguénef..........	Dimitri Roudine...............	1 v.
Trois buveurs d'eau...	Histoire de Mürger.............	1 v.
L. Ulbach............	Monsieur et Madame Fernel.....	1 v.
—	Le Mari d'Antoinette...........	1 v.
—	Françoise.....................	1 v.
—	Pauline Foucault..............	1 v.
—	Histoire d'une mère............	1 v.
Mme Louise Vallory...	A l'aventure en Algérie.........	1 v.
Jules Verne..........	Cinq Semaines en Ballon........	1 v.
Claude Vignon........	Jeanne de Mauguet.............	1 v.
—	Un Drame en province..........	1 v.
—	Récits de la Vie réelle........ ..	1 v.
—	Les Complices..................	1 v.
—	Victoire Normand.............	1 v.
W. Collins, Forgues.	La Femme en blanc............	2 v.
—	Sans nom.....................	2 v.
Le baron de Wogan..	Voyages et Aventures...........	1 v.

2e Série, à 3 fr. 50 c.

Bertrand	Les Révolutions du Globe.......	1 v.
Proudhon	La Guerre et la Paix............	2 v.
—	Théorie de l'Impôt..............	1 v.
G. Sand..............	Beaux Messieurs de Bois-Doré...	2 v.

3e Série, à 2 fr.

Bocage...............	Les Puritains de Paris..........	6 v.
Adrien Paul..........	Un Anglais amoureux..........	1 v.
Juliette Lamber......	Idées anti-Proudhoniennes......	1 v.

4e Série. — Volumes divers.

Anonyme.............	Le Prisme de l'âme. — 1 v. in-8.	6 fr.
Ed. About............	Rome contemporaine. — 1 v. in-8.	5 fr.
—	La Question romaine. — 1 v. in-8.	4 fr.
Alb. Blanc et Artom..	Œuvre parlementaire du comte de Cavour. — 1 vol. in-8...	7 50
Brun.................	Les Evangiles traduits en vers français. — 1 v. in-8......	6 fr.

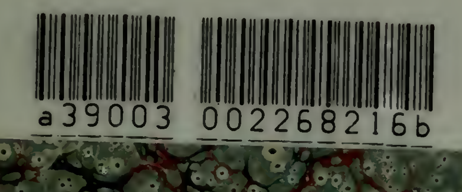
Clément..............	Michel-Ange, Raphaël et Léonard de Vinci. — 1 v. in-18.	5 fr.
Lafond..............	Théâtre de Ben Jonson. — 2 v. in-8..........................	12 fr.
W. de la Rive.......	Souvenirs sur M. de Cavour. — 1 v. in-8....................	6 fr.
H. Richelot..........	Gœthe, ses Mémoires et sa Vie. Tomes I, II et III. In-8...... (L'ouvrage aura 4 séries et sera le plus complet sur la matière.)	18 fr.
Raynald.............	Histoire politique et littéraire de la Restauration...........	5 fr.
Louis Pfau..........	Etudes sur l'Art. — 1 v. in-8..	5 fr.

LIVRES D'AMATEURS ET DE BIBLIOPHILES

EDITIONS DE GRAND LUXE

Gœthe...............	*Le Renard*, ill. par Kaulbach. 1 v. gr. in-8...............	10 fr.
Longus...............	*Daphnis et Chloé*, avec 43 compositions de Léopold Burthe. — 1 v. in-folio, cartonné...	50 fr.
Frolich...............	*L'Amour et Psyché*, avec 20 pl. à l'eau-forte. — 1 v. in-fol. cartonné..................	40 fr.

Paris. — Imprimerie Poupart-Davyl et Cie, rue du Bac, 30.


a39003 002268216b

